This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

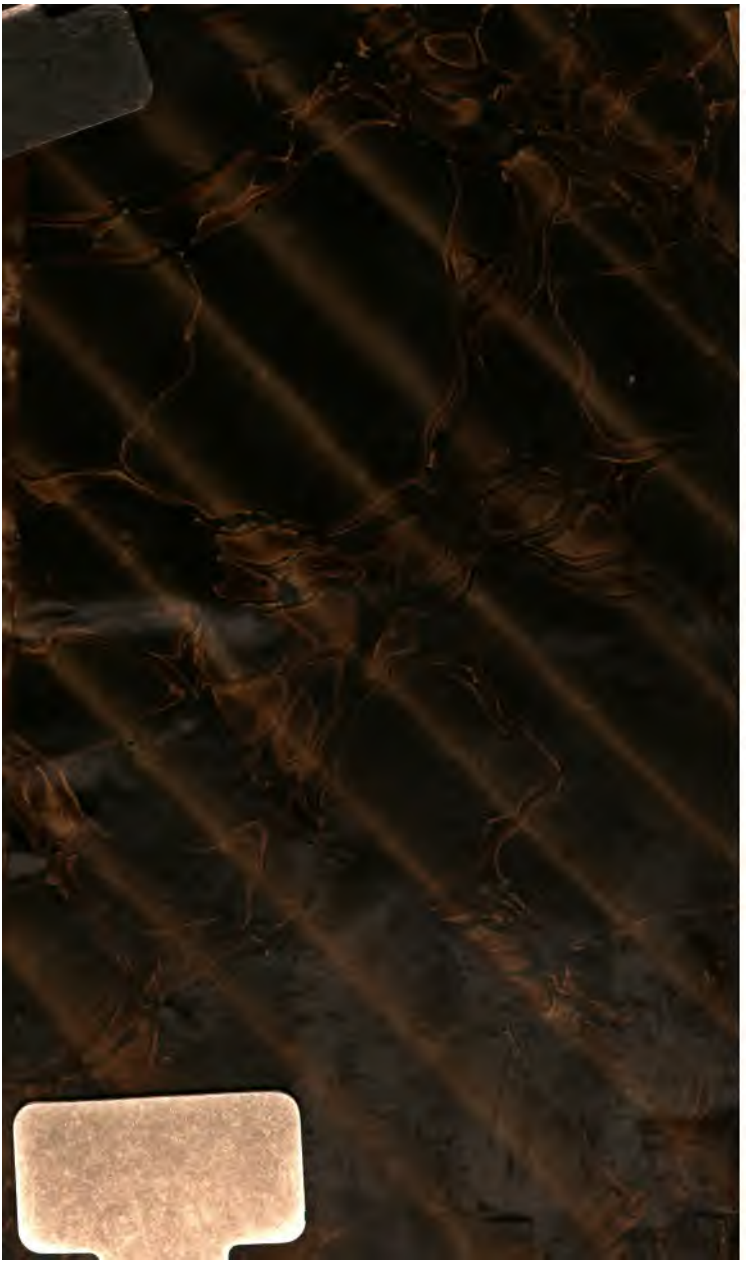
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 193 693



BT 213 .F3

BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE,

DÉDIÉE A N. S. PÈRE LE PAPE;

APPROUVÉE

PAR UN GRAND NOMBRE D'ÉVÊQUES,

ET PUBLIÉE

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES.

IIIe SÉRIE.

BIBLIOTHÈQUE APOLOGÉTIQUE.

2e Classe.

APOLOGISTES MODERNES.

PARIS,

BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE,
Rue Garancière, no 10, près Saint-Sulpice.

1825.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 78

CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE,

OU

RECUEIL D'OBSERVATIONS

PROPRES A DÉFENDRE

LA RELIGION CHRÉTIENNE

CONTRE SES ENNEMIS;

PAR L'ABBÉ F. X. DE FELLER.

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE SUR LES MANUSCRITS DE L'AUTEUR,
PAR L'ABBÉ PAUL DU MONT,

ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR.

Consistit philosophia in eo quòd veritas cognoscitur, hoc est, in eo quod verè est, et id quidem est Deus. (S. CYRILL. Alex. l. 5., *contra Julian.*)

TOME TROISIÈME.

PARIS,

BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE,
Rue Garancière, n° 10, près Saint-Sulpice.

1825.

LOAN STACK

CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE.

SUITE

DU LIVRE QUATRIÈME.

BT1033
F4
1825
V.3

CHAPITRE V.

LES MYSTÈRES.

ARTICLE PREMIER.

Les mystères en général.

§ I.

418. *Demande.* La religion chrétienne est fondée sur des raisonnements invincibles; mais l'obscurité de ses mystères n'est-elle pas égale à l'évidence de ses preuves?

Réponse. La profondeur des mystères de la foi a sans doute plus d'étendue que toutes les lumières de notre raison; mais il n'arrive à l'égard de la religion que ce que nous apercevons tous les jours dans les opérations de la nature. On veut comprendre l'infini, et l'on se perd dans un grain de sable. Nous savons qu'il y a des corps, des esprits, de l'air, du feu, de l'eau, une matière électrique; mais quand il s'agit d'expli-

quer la nature intime et les propriétés de tout cela, quand il en faut accorder les effets avec les idées reçues, et lier cette multiplicité de phénomènes les uns avec les autres, les plus grands physiciens ne peuvent dissimuler leur embarras.

« Il n'est pas surprenant, dit milord Jenyns » (*Examen de l'évidence du christianisme*), que » nous ne soyons pas capables de comprendre » les desseins du Tout-Puissant dans les choses » spirituelles, puisque dans ses ouvrages maté- » riels ils ne nous sont pas moins incompréhen- » sibles. Nos propres lumières ne peuvent nous » offrir rien de satisfaisant, lorsqu'il s'agit de » rendre raison de ces propriétés de la matière, » la gravité, l'attraction, l'élasticité, l'électri- » cité; elle ne nous apprennent rien non plus » au sujet de l'essence de la matière. La raison » peut-elle nous enseigner comment l'orbe lu- » mineux du soleil peut remplir un cercle, dont le » diamètre contient un grand nombre de mil- » lions de lieues avec une constante inondation » de rayons qui se succèdent depuis plusieurs » milliers d'années, sans que le corps du soleil » qui les répand, éprouve aucune diminution, et » que ceux sur qui ils tombent, et qui les absor- » bent continuellement, en reçoivent aucune » augmentation? La raison nous dit-elle, com- » ment ces rayons peuvent être dardés avec une » vélocité qui surpasse de beaucoup celle d'un » boulet de canon, contre les organes du corps » humain les plus délicats, et les frapper sans » qu'ils en ressentent le moindre mal, ou en re- » çoivent le moindre dommage? ou par quel » moyen, par quel mécanisme, cette percussion » seule peut apporter et rendre sensible à un

» esprit qui est immatériel la forme des objets
» éloignés? La raison peut-elle comprendre
» comment deux essences, l'une immatérielle et
» l'autre matérielle, peuvent être unies? ou
» comment les blessures que le corps reçoit,
» peuvent faire souffrir l'ame? ou comment
» l'anxiété de l'ame peut maigrir et détruire le
» corps? Toutes ces choses sont des faits connus
» et incontestables. Mais le *comment* de toutes
» ces choses est inexplicable et incompréhen-
» sible. En un mot, la partie de ce grand tout
» que nous voyons est si petite, nous avons si
» peu de connaissances sur les relations qu'il y
» a entre la vie présente et celle qui est à venir;
» nous avons des idées si imparfaites de la nature
» de Dieu, de ses attributs, ou de sa manière
» d'exister; nous comprenons *si peu le plan ma-*
» tériel, et encore moins le plan moral sur lequel
» cet univers est formé, ou les principes selon
» lesquels il est conduit, que si la révélation que
» nous a donnée l'Être auteur de toutes ces choses,
» était, dans toutes ses parties, facile et à la
» portée de notre entendement, cela pourrait
» nous faire suspecter son autorité divine. » La nature au premier coup d'œil n'est qu'agréable: si on la considère de près, elle attire l'admiration par les précautions observées dans toutes ses parties, et par la sagesse qui brille de toute part dans ses [illegible]ctions; mais elle étonne quand on veut l'approfondir. Le grand nous accable; le petit nous échappe..... Qu'est-ce que la chaleur et la froidure, deux choses dont les effets sont connus par une expérience si longue, si générale et si constante? Combien de systèmes n'a-t-on pas faits sur leurs principes et leur essence, après

lesquels on n'en a pas su davantage qu'auparavant?.... Comment avons-nous reçu la vie? Quel ressort la soutient? Comment nos membres obéissent-ils incontinent à notre volonté? Comment nos aliments se changent-ils en chyle, en sang, en nourriture (1)? Les plus savants sont ici de niveau avec les plus ignorants. C'est même à mesure qu'on avance dans ses recherches que les ténèbres augmentent; plus on pénètre avant dans le sanctuaire de la nature, plus elle semble devenir secrète, et vouloir repousser ceux qui l'approchent de trop près (2).

(1) Cibos comedo, quo pacto autem dividantur in pituitam, sanguinem, humorem, ignoro. Hæc quæ quotidie comedentes videmus, ignoramus tamen; et Dei substantiam curiosè scrutamur (Chrysost. *de incompr. Dei nat.*)

Demandez à Silva, par quel secret mystère,
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé?
Comment toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines?
Volt. *Discours sur la modér.*

(2) Hinc exoritur illa animorum in indagandis rebus naturæ perplexitas, mentisque stupor, quo perculsa quantò in intimâ rerum indagine plus se profecisse ratio videt, tantò a veritatis limine remotiorem adhùc se esse deprehendit (*Kirch. M. S.*). — « Dieu, dit un physiologue, » faisant connaître à l'homme ses besoins par un instinct » naturel, lui laisse ignorer les mystères de la nature, » par lesquels il lui a plu d'y pourvoir : quand il veut » aller au-delà, la lumière baisse, plus loin elle manque » tout-à-fait et la nature se cache en entier. » *Philos. chrét.* par l'abbé Pey. — L'homme peut dire aujourd'hui comme du temps de Salomon et du fils de Sirach : Intellexi quòd omnium operum Dei nullam possit homo invenire rationem, et quantò plus laboraverit ad quærendum, tantò

419. *D.* Les mystères doivent être obscurs, c'est leur essence; mais doivent-ils être contradictoires ?

R. Les philosophes anciens et modernes se sont vainement appliqués à trouver de la contradiction dans quelque mystère que ce soit. On trouve dans la nature et dans les démonstrations même métaphysiques et géométriques des apparences très spécieuses de contradiction; nous osons dire que la religion n'en présente point de plus imposante. Par exemple, ou bien la matière est divisible à l'infini, ou elle ne l'est pas : qui oserait révoquer en doute la vérité de cette proposition? Cependant il se présente contre l'une et contre l'autre alternative, des difficultés qui ont toute l'apparence d'une contradiction formelle, et qui vont à faire conclure que la matière est divisible à l'infini et qu'elle ne l'est pas. Le point indivisible, physique ou zénonique est rejeté aujourd'hui de tout le monde comme une absurdité manifeste. Mettez, par exemple, un grain de matière indivisible pour la base d'un triangle, et des deux côtés de ce grain, placé au haut du ciel, tirez deux lignes qui se réunissent sur la terre : à chaque point de convergence, les lignes divisent la base, qui par là sera divisée en une infinité de parties, toute indivisible qu'on la suppose. Si, au contraire, la matière est divisible à l'infini, elle contient une infinité de parties divisibles, et

minus inveniat (*Eccles.* 8). — Mundum tradidit disputationi eorum, ut non inveniat homo opus quod operatus est Deus ab initio usque ad finem (*Eccles.* 3). — Plurima enim super sensum hominis ostensa sunt tibi. Multos quoque supplantavit suspicio illorum, et in vanitate detinuit sensus eorum (*Eccli.* 3.)

dès lors voilà l'*infinitum actu*, c'est-à-dire un nombre auquel on ne peut rien ajouter, et dont on ne peut rien retrancher : autre absurdité égale à la première. — « Que de choses incompréhensibles (*Pensées* de Voltaire, p. 4.) n'est-on pas » obligé d'admettre en géométrie? Conçoit-on » deux lignes séparées seulement d'un pouce, » qui s'approchent toujours et ne se rencontrent » jamais (1)? » C'est une réflexion que Hume exprime encore avec plus de force et d'étendue. « Jamais, dit-il (*Essai philosophique sur l'entendement humain*, t. 2, p. 136.), prêtre, » dans l'intention d'apprivoiser et de subjuguer » notre raison rebelle, n'inventa des dogmes qui » choquent davantage le sens commun, que le » fait la doctrine d'une étendue divisible à l'infini avec toutes ses conséquences, telles que » tous les géomètres et les métaphysiciens les » étalent si pompeusement et avec une espèce » de triomphe. » — Le rapport de la circonférence de la roue avec le moyeu, est d'une égale incompréhensibilité ; la circonférence ne peut être mue d'un point sans que le moyeu le soit aussi; d'où il paraît s'ensuivre évidemment que l'un est composé d'autant de points que l'autre, et de là que leur circonférence est égale : la circonférence tourne avec bien plus de vitesse que le moyeu, et les deux arrivent en même temps. Il s'en faut de beaucoup que tout ce que le père Boscowich et ses partisans ont avancé là-dessus,

(1) La géométrie de l'infini présente un grand nombre de paradoxes de ce genre. Mario Bettino en a recueilli plusieurs dans son *Apiarium philosophiæ mathematicæ*, ouvrage savant et curieux. *Bologne*, 1642, 1645, 2 vol. in-fol.

ait pu satisfaire un esprit garanti de la maladie des systèmes. — On démontre que la diagonale est incommensurable avec les deux côtés du quarré, et il est néanmoins impossible d'expliquer les raisons de cette incommensurabilité. — « Notre raison, dit un géomètre (*Éléments de géométrie*, par M. de Malezieu, p. 150), est » réduite à d'étranges extrémités. La raison nous » démontre la divisibilité de la matière à l'infini, » et nous trouvons en même temps qu'elle est » composée d'indivisibles. Humilions-nous encore » une fois, reconnaissons qu'il n'appartient pas » à une créature, quelque excellente qu'elle » puisse être, de vouloir concilier des vérités » dont le Créateur a voulu lui cacher la compa- » tibilité. Ces dispositions nous rendront plus sou- » mis aux mystères, et nous accoutumeront à » respecter des vérités qui sont, par leur nature, » impénétrables à notre esprit, que nous venons » de trouver assez borné pour ne pouvoir pas » même concilier des démonstrations mathéma- » tiques ». Parmi les choses, qu'après de longues réflexions on trouve enfin moyen d'expliquer à un certain point, combien n'y en a-t-il pas qui, à la première vue, paraissent des absurdités révoltantes? Qui dirait que le quarré de l'hypoténuse soit égal aux deux autres pris ensemble, quoique les bases de ceux-ci soient plus spacieuses que celles de l'hypoténuse? Qui ne croirait pas que le quarré de 4 ½ est 18, puisque le quarré de 4 c'est 16?... Combien de vérités physiques paraissent contradictoires aux aveugles, quoiqu'ils jouissent comme nous des lumières de la raison! Une superficie plate et unie, qui représente des enfoncements, est pour eux

une contradiction dans les termes (1). Un des grands adversaires de la religion fait là-dessus une réflexion bien naturelle et bien juste. « Les » aveugles-nés, dit-il (Diderot, *Lettres sur les* » *aveugles*, p. 12 et suiv.), n'attachent aucune » idée à la plupart des termes qu'ils emploient... » Un miroir est une chose incompréhensible pour » eux... Si un homme qui n'a vu que pendant un » jour ou deux, se trouvait confondu chez un » peuple d'aveugles, il faudrait qu'il prît le parti » de se taire, ou de passer pour un fou; il leur » annoncerait tous les jours quelque nouveau » mystère, qui n'en serait un que pour eux, et » que les esprits forts se sauraient bon gré de ne » pas croire. Les défenseurs de la religion ne » pourraient-ils pas tirer un grand parti d'une » incrédulité si opiniâtre, si juste même à cer- » tains égards, et cependant si peu fondée ?... » Qu'on dise à un homme qui ne connaît pas les merveilles de l'optique, qu'*on voit des choses là où elles ne sont pas*, qu'*une seule et même chose se voit dans le même moment dans mille endroits différents*; il n'aura jamais entendu d'absurdité *plus révoltante pour lui*..... Voilà donc la physique, la géométrie, la métaphysique d'accord pour justifier les mystères de la foi, et pour essuyer les mêmes objections que les incrédules font contre les dogmes de la religion. Or, si ma raison ne succombe pas à ces difficultés, si malgré son impuissance d'expliquer tout cela, elle

(1) Un garçon aveugle guéri par Chelselden, ne pouvait comprendre que son doigt passât tout uniment sur des tableaux qui représentaient des corps; moins encore que le portrait de son père, qu'on lui montra en miniature et qu'il reconnut, pût être contenu dans un si petit espace.

ne s'avise néanmoins pas de nier l'existence de la matière, de l'étendue, du cercle, etc., pourquoi ma confiance en la parole de Dieu, et mon acquiescement aux preuves de la révélation ne me feraient-ils pas tenir la même conduite en matière de religion? Pourquoi ne me croirais-je pas à l'égard de Dieu dans le même cas où est un aveugle-né à mon égard, où l'aveugle-né est à l'égard de l'aveugle qui a vu un jour ou deux? Y aurait-il plus de différence entre un homme et l'autre, en matière de connaissance et de raison, qu'entre Dieu et l'homme?

420. *D.* Faut-il dire que les mystères sont au-dessus de la raison, ou qu'ils sont contre la raison?

R. Sans parler des incrédules qui trouvent les mystères contradictoires à la raison, des personnes bien intentionnées ont fait des dissertations à perte de vue sur ces deux expressions: mais en vérité cela n'en valait pas la peine. Quand on veut bien s'entendre, on s'épargne de longues discussions et de pénibles disputes sur des mots qui dérogent souvent à la dignité des choses. Les mystères sont au-dessus de la raison ou contre la raison, comme les difficultés géométriques et métaphysiques, dont nous venons de parler. *Au-dessus de la raison*, parce qu'elle ne peut y atteindre; *contre la raison*, parce que leur obscurité et leur incompréhensibilité mortifie et chagrine la curiosité et la suffisance de cette raison. Ce qu'il y a d'incontestable, et ce que seul nous avons intérêt de décider, c'est que la foi des mystères est absolument *selon la raison*, parce que la raison m'apprend qu'il est juste et sage de croire tout ce que Dieu m'enseigne; et que

lorsque j'ai des preuves démonstratives que Dieu m'a enseigné telle ou telle chose, je ne dois plus écouter ma raison en tout ce qu'elle oppose à l'enseignement de Dieu. Voilà ce que la raison dépose contre elle-même. D'où je conclus que la foi des mystères est *selon la raison.*

421. *D.* Comment cette conclusion, qui paraît si juste, a-t-elle pu être rejetée par des hommes éclairés?

R. Ceux qui l'ont rejetée avec le plus de dédain, l'ont reconnue dans des moments de calme et de raison : elle a paru très sage à l'ennemi le plus acharné de la croyance des mystères, au chef du parti philosophique : que ses admirateurs l'écoutent et suivent l'importante leçon qu'il leur donne :

La raison te conduit : avance à sa lumière :
Marche encore quelques pas; mais borne ta carrière,
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter,
Là commence un abîme, il le faut respecter.
. . . . . .
Pourquoi donc m'affliger, si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue?
Je n'imiterai point ce malheureux savant,
Qui des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Fut dévoré du feu qu'il cherchait à comprendre.

Il n'est pas possible d'avoir une idée vraie de la nature, de la raison, de la religion, et de Dieu, sans acquiescer à la sagesse d'un avis si salutaire. Un homme qui a écrit excellemment sur les droits et le ressort de l'esprit humain (1),

(1) Le P. Guenard. *Discours sur l'esprit philosophique*, couronné à l'Académie française, en 1755.

a bien montré combien il était raisonnable de respecter les bornes qui lui sont prescrites. « Les » chaînes, dit-il, qu'on lui donne ici, sont aisées » à porter, et ne doivent paraître trop pesantes » qu'aux esprits vains et légers. Je dirai donc au » philosophe : Ne vous agitez point contre ces » mystères que la raison ne saurait percer; at- » tachez-vous à l'examen de ces vérités qui se » laissent approcher, qui se laissent en quelque » sorte toucher et manier, et qui répondent de » toutes les autres; ces vérités sont des faits écla- » tants, et sensibles dont la religion s'est comme » enveloppée tout entière, afin de frapper éga- » lement les esprits grossiers et subtils. On livre » ces faits à votre curiosité : voilà les fondements » de la religion; creusez donc autour, essayez » de les ébranler; descendez avec le flambeau » de la philosophie jusqu'à cette pierre antique » tant de fois rejetée par les incrédules, et qui » les a tous écrasés. Mais, lorsque arrivé à une » certaine profondeur, vous aurez trouvé la main » du Tout-Puissant qui soutient depuis l'origine » du monde ce grand et majestueux édifice, tou- » jours affermi par les orages même et le torrent » des années, arrêtez-vous, et ne creusez pas » jusqu'aux enfers. La philosophie ne saurait » vous mener plus loin sans vous égarer : vous » entrez dans les abîmes de l'infini; elle doit ici » se voiler les yeux comme le peuple, et remet- » tre l'homme avec confiance dans les mains de » la foi. »

§ II.

422. *D.* Quel avantage le chrétien retire-t-il de la foi des mystères de la religion?

R. La grandeur de Dieu, l'incompréhensibilité de sa nature, la profondeur de sa sagesse; toutes les idées et tous les sentiments que nous avons de la Divinité, sont confirmés par l'obscurité des mystères. Un Dieu dont la nature et les ouvrages n'auraient rien que de subordonné aux lumières de notre faible raison, serait un être bien borné, bien imparfait. Nous ne connaissons Dieu, dit saint Augustin, que par l'impuissance où nous sommes de le comprendre (1). Dans l'examen des choses divines, ajoute saint Léon, nous n'approchons de la vérité qu'autant que nous découvrons l'impossibilité de les entendre parfaitement (2). Si les ouvrages de Dieu étaient pour nous d'une intelligence facile, ils cesseraient d'être un objet d'admiration (3). Les philosophes ont parlé sur cette matière comme les saints. « Plus je m'efforce de contempler son essence » infinie, moins je la conçois; mais elle est, cela » me suffit : moins je la conçois, plus je l'adore. » Je m'humilie, et lui dis : Être des êtres, je » suis parce que tu es; c'est m'élever à ma source » que de te méditer sans cesse. Le plus digne » usage de ma raison est de m'anéantir devant » toi; c'est mon ravissement d'esprit, c'est le » charme de ma faiblesse, de me sentir accablé

(1) Tum verò aliquid de Deo cognoscimus, cùm ipsum comprehendere non possumus (*August.*)

(2) Nemo enim ad cognitionem veritatis magis propinquat, quàm qui intelligit in rebus divinis, etiam si multùm proficiat, semper sibi esse quod quærat (Leo. M. *Serm.* 9. *de Nativ. Dom.*)

(3) Si talia essent opera Dei, ut facilè ab humanâ ratione caperentur, non essent mirabilia nec ineffabilia dicenda (*De Imit. Christi*, lib. 4. c. 18).

lité, et un seul par la nature. Si par *être* l'on entend une substance absolue, isolée, distinguée par sa nature de toute autre substance, il n'y a qu'un être en Dieu, parce qu'aucune des trois personnes n'est une substance absolue, et que cette substance résulte de l'union des trois. Si par *être* l'on entend précisément *ce qui est*, il y a trois êtres en Dieu; trois êtres sous un certain rapport, par une manière d'exister d'une même substance. Pourquoi disputer sur les mots, dit ici sagement le père Petau, puisque nous convenons sur la chose (1)?... *Quelle différence entre Être et Personne*, demande l'auteur du *Dictionnaire philosophique?* Entre *être*, dans le premier sens, et une personne divine, il y a la différence que nous avons dite; entre *être*, dans le second sens, et une personne divine, il n'y en a aucune.... Quant aux êtres créés, il y a aussi une grande différence entre *Être et Personne*. Toute personne est un être, mais tout être n'est pas une personne. Une pierre est un être, et n'est point une personne. Un être n'est pas toujours une substance; le son d'un instrument, la blancheur d'une muraille sont des êtres, puisqu'ils existent. Faudra-t-il expliquer tous les termes de l'ontologie, et réciter le vocabulaire de la métaphysique pour satisfaire aux observa-

(1) Possunt tres dici res personnæ, sed relativæ, absoluta autem una; nec de verbis pugnandum si de re ipsâ convenit (*De Trin.* l. 3. n. 17). Il en est de même du mot *substance*, qu'il observe avoir été également autorisé dans un sens relatif. Nec usus impedire potuit quin substantiæ tres, ut et hypostases, in sermonis consuetudinem venirent (l. 4. c. 4. n. 5). Il paraît qu'aujourd'hui le mot *substance* a prévalu dans l'usage pour signifier *nature*, *essence*, *existence isolée et absolue*.

tions, questions et subtilités des raisonneurs? C'est un travail fort ragoûtant que la philosophie nous prescrit (1).

427. *D.* S'il y a en Dieu trois personnes, il y a composition; composition dans un être essentiellement simple, n'est-ce pas une contradiction palpable?

R. Malgré la multiplicité des personnes, la nature et la substance de Dieu est parfaitement une. Il n'y a point de composition là où il ne peut y avoir de décomposition; ce qui est essentiellement indivisible et indécomposable, n'est pas composé. Tout ce qui est nécessairement co-existant, tout ce qui est tellement uni qu'il ne peut exister que dans son ensemble, est certainement une seule et simple nature. Comment donc les trois personnes de la Trinité, dont le Père engendre aussi essentiellement le Fils, que celui-ci est engendré, et que le Saint-Esprit procède des deux, seraient-elles composition? Rendons cela dans le langage de l'école et avec toute l'exactitude de la logique et de la théologie. *Quæ essentialiter cohærent et coexistunt, et sibi invicem insunt, ità ut unum sine alio esse non possit, unicam numero naturam constituunt. Atqui ità coexistunt tres personæ divinæ, ità sibi insunt,*

(1) Un écrivain, dévoué à un parti ennemi de l'Église de Dieu (*Altération du Dogme théol.* etc.), a joint ses efforts à ceux des philosophes pour embrouiller toutes les idées que nous avons du mystère de la Trinité, et pour rendre inintelligibles toutes les expressions qu'on emploie depuis tant de siècles pour régler, sur cet article, l'intelligence des fidèles. Les vrais savants ont aisément découvert le pédantisme de cet enthousiaste : et les chrétiens ont appris, par une nouvelle preuve de fait, que de l'hérésie à l'impiété, il n'y avait qu'un pas à faire.

ut ab illis qui hoc mysterium profitentur, Pater sine Filio aut uterque sine Spirita sancto ; sicut nec ipsa natura divina sine tribus personis cogitari possit (1).

428. *D.* Cet axiome : *Quæ sunt eadem uni tertio, sunt eadem inter se*, qui est la grande règle des syllogismes, n'est-il pas contredit par la croyance de la Trinité?

R. 1° Le père Petau a répondu à cette objection long-temps avant que Bayle songeât à la faire. Comme la nature des êtres créés est absolument incommunicable et bornée à une seule personnalité, un axiome inventé pour raisonner sur les créatures, ne peut convenir à la nature de Dieu. Si Bayle n'avait d'autres règles pour raisonner que les adages de la vieille philosophie, celui qui nous enseigne que rien ne se fait de rien, *ex nihilo nihil fit*, devait le faire argumenter contre la création... Il est évidemment contre l'essence de la créature d'être en tout lieu, d'avoir toujours existé, de tirer quelque chose du néant, etc. Il est donc ridicule, conclut le père Petau, d'employer les notions que nous avons des choses créées, contre une chose que nous soutenons être d'une nature toute différente, et de com-

(1) On voit par-là combien est grave l'erreur des anciens et nouveaux trithéites, qui établissent en Dieu trois substances ; puisque par là, ils ne détruisent pas seulement l'unité de Dieu, mais encore la Trinité des personnes, en les regardant comme isolées, divisibles et séparables, et ne reconnaissant pas qu'elles sont essentiellement un tout unique, que la notion adéquate de l'une renferme la notion de l'autre, et que la pensée même ne peut rien par des précisions ou des abstractions contre cet intime ensemble.

hatte la différence que nous établissons ; par cette différence même (1).

2° Les théologiens ne sont pas embarrassés à expliquer cet axiome dans un sens très naturel et très intelligible. Puisque le critique emploie le style de l'école pour combattre la vérité, il peut souffrir qu'on s'en serve pour lui répondre, et pour lui donner la distinction suivante : *Quæ sunt eadem uni tertio, sunt eadem inter se in eâ ratione in quâ identificantur, concedo ; in aliâ, nego. In ratione naturæ eadem sunt inter se Pater, Filius et Spiritus ; in ratione personæ non sunt eadem inter se, quia nec sunt eadem uni tertio* (2).

§ II.

429. *D.* Un bel esprit n'a-t-il pas dit que la croyance de ce mystère n'est qu'un assemblage de mots, sans signification et sans liaison ?

R. Pour cela il faut auparavant montrer qu'il n'y a pas de signification attachées aux mots *nombre, unité, nature, personne, puissance, amour, intelligence, Père, Fils, Esprit*, etc. :

(1) Itaque ridiculè disputat (*Crellius*) dum ex creatis substantiis exempla repetit, quibus hoc ipsum labefactet, quod aliter in Deo quàm in ipsis esse, in nostro dogmate ponimus (*De Trin.* l. 3, c. 9, n. 18).

(2) Ceux qui veulent entrer dans un plus grand détail de difficultés et de réponses touchant le mystère de la Trinité, peuvent les voir dans le traité d'un célèbre protestant (*Leibnitz*) *Sacro sancta Trinitas per nova argumenta logicè defensa* ; sans prétendre expliquer le mystère, ni le prouver par des raisons philosophiques, il s'attache seulement à montrer dans cet écrit, que la saine logique, non-seulement n'est pas contraire, mais est encore très favorable à cet égard à la foi des orthodoxes.

il faut dire que tous les termes qui définissent la nature intime des êtres, sont des mots sans-idée, puisque cette nature est impénétrable à nos esprits : il faut ignorer que toute l'étendue de ce dogme est fixée avec une précision si exacte, qu'on ne peut rien dire de plus ou de moins, sans qu'on aperçoive l'écart; ce qu'on remarque surtout dans la doctrine lumineuse que la théologie appelle *communication d'idiomes*, où l'on détermine ce qui est propre à la personne du Verbe et à son humanité, ce qui peut et doit en être affirmé, sans l'être des deux autres personnes. Si l'hérétique veut se déguiser, s'il cherche à s'envelopper, je le poursuis dans tous ses faux-fuyants : je le serre de près, et je ne quitte pas prise qu'il ne se soit expliqué nettement pour ou contre la vérité révélée. La doctrine de la Trinité n'est donc pas un composé de mots, mais un assemblage de vérités bien exprimées, dont il résulte des idées précises, malgré la profondeur du mystère qu'elles représentent. — « Il » ne faut pas demander toujours », dit Leibnitz (*Discours sur la conformité de la foi avec la raison*), « ce que j'appelle des *notions adéquates*, et qui n'enveloppent rien qui ne soit » expliqué; puisque même les qualités sensibles, » comme la chaleur, la lumière, la douceur, ne » nous sauraient donner de telles notions. Ainsi » convenons que les mystères reçoivent une ex» plication; mais cette explication est imparfaite. » Il suffit que nous ayons quelque intelligence » analogique d'un mystère, tel que la Trinité et » l'Incarnation, afin qu'en les recevant nous ne » prononcions pas des paroles entièrement des» tituées de sens; mais il n'est pas nécessaire

» que l'explication aille aussi loin qu'on pourrait » le souhaiter, c'est-à-dire, qu'elle aille jusqu'à » la compréhension et au *comment.* »

§ III.

430. *D.* Le dogme de la Trinité est-il clairement énoncé dans les Écritures?

R. Sans parler de divers passages de l'ancienne loi qui y ont un rapport évident, il se trouve dans les livres du nouveau Testament, exprimé de la manière la plus précise (1).

431. *D.* Est-il vrai qu'avant le concile de Nicée, ce dogme n'a pas été généralement reçu?

R. Pour se convaincre du contraire, il suffit de savoir que toutes les fois qu'on a formé quel-

(1) *Baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti* (Matth. 28). — *Tres sunt qui testimonium dant in cœlo; Pater, Verbum, et Spiritus sanctus; et hi tres unum sunt* (1. Joan. 7). Il est certain que ce passage n'a été omis dans quelques exemplaires, que par la faute des copistes trompés par la répétition des mots, *tres sunt qui testimonium dant,* qui commencent aussi le verset suivant, et qui ont fait passer le premier. Ceux qui ont beaucoup écrit, copié, fait copier et imprimer, ont des exemples sans nombre de semblables omissions; il est même rare que de deux lignes qui commencent par le même mot, l'une ne soit pas omise dans l'impression. — Une preuve que l'omission de ce verset dans quelques exemplaires ne doit être attribuée qu'à une méprise involontaire, est que dans plusieurs exemplaires ledit verset est ajouté à la marge de la propre main du copiste.—Secundùm præscientiam Dei Patris, in sanctificationem Spiritûs, in obedientiam et aspersionem sanguinis Jesu Christi (1. *Pet.* 1). — Et, statim ascendens de aquâ, vidit cœlos apertos, et Spiritum tanquàm columbam descendentem et manentem in ipso; et vox facta est de cœlis : Tu es Filius meus dilectus (*Marc.* 1).

que doute sur ce mystère, il s'est élevé un cri général dans l'Église pour en maintenir la profession. La condamnation de Cérinthe, d'Ébion, de Sabellius, de Paul de Samosates en sont des monuments incontestables. Saint Clément de Rome, saint Ignace au premier siècle; saint Irénée, saint Justin, Athénagore, etc., au second; saint Clément d'Alexandrie, saint Grégoire Thaumaturge, saint Cyprien, etc., ont parlé de la Trinité comme les Pères de Nicée (1).

432. *D.* D'où vient que quelques anciens Pères n'ont pas paru s'expliquer sur cette matière avec l'exactitude qui règne dans les ouvrages des théologiens postérieurs?

R. Dans des choses aussi sublimes et aussi inaccessibles aux efforts de la raison, il est difficile d'assortir toutes les expressions à la nature du sujet. La foi de l'Église était constante, mais le langage n'était pas encore formé. Les notions attachées au mot de *substance*, de *personne*, de *nature*, n'étaient point généralement les mêmes; or, tandis qu'on ne convient pas de la signification des mots, on paraît penser différemment dans des choses où l'on est parfaitement d'accord (2). Quand l'hérésie d'Arius eut produit

(1) Voyez tous ces témoignages rassemblés dans la préface du second tome du P. Petau, *de Theolog. dogm.*, et qui sont éminemment exprimés dans la doxologie, *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto* (quelquefois *cum Filio, per Filium in Spiritu Sancto*), devenue l'épilogue de tous les cantiques, l'élan de la piété des fidèles et leur acte habituel d'adoration, dès le temps de saint Clément de Rome, de saint Irénée, d'Origène, etc.

(2) Bullus, *Défense de la Foi de Nicée.* — Petau, *de Theolog. dogm. præf. in tom.* 2. — Bossuet, *sixième Aver-*

dans le langage théologique, cette exactitude sévère qui résulte toujours de la lutte de l'erreur contre la vérité, l'uniformité fut générale pour les expressions comme pour le dogme.

435. *D.* Pourquoi le concile de Nicée, en prononçant sur la divinité du Fils, n'a-t-il rien décidé sur celle du Saint-Esprit?

R. La divinité du Saint-Esprit n'étant ouvertement attaquée par personne, il était inutile de rien statuer là-dessus. Les ariens ne croyaient peut-être pas plus la divinité du Saint-Esprit que celle du Fils, mais ils n'en parlaient pas; et dans un temps où l'on était d'une délicatesse extrême sur le choix des mots, il eût fallu que ce dogme fût traité avec des discussions que les Pères ne jugeaient pas à propos de multiplier dans les circonstances, et qui eussent pu faire naître de nouvelles querelles. La divinité du Fils, selon la remarque de saint Augustin, établissait évidemment celle du Saint-Esprit. « Vous êtes » persuadés, disait ce Père aux Ariens, que le » Saint-Esprit n'est pas inférieur au Fils; il suffit » donc de vous convaincre de la divinité du » Fils, pour vous obliger à reconnaître celle du » Saint-Esprit (1). » Long-temps avant le concile de Nicée, on avait opposé le dogme des trois personnes à l'hérésie de Sabellius : ce dogme suppose assurément la divinité du Saint-Esprit.

tissement aux protestants. — Balthus, *Défense des Pères accusés de Platonisme.*

(1) Quem non saltem minorem Filio Deum vultis, quia Deum omninò esse non vultis, sufficit ut vos de Patre convincamus et Filio (*August.*)

§ IV.

434. *D.* Un mystère si profond et si incompréhensible ne semble-t-il pas obscurcir l'idée simple et naturelle d'un Dieu unique ?

R. La multiplicité des personnes ne touche en rien à la simplicité de la nature : comme nous l'avons fait voir par des raisons aussi intelligibles qu'incontestables (427). Ce sont au contraire ces trois personnes qui constituent cet être simple et unique. Dieu étant tout infini et tout incompréhensible, il ne l'est pas plus en trois personnes qu'en une seule, puisque l'infinité et l'incompréhensibilité ne sauraient être ni plus ni moins grandes, de quelque façon qu'on les considère. Le déiste comprend-il mieux la puissance de créer (1), la puissance d'anéantir, la conduite de la Providence dans le gouvernement du monde; comment Dieu est tout entier partout et dans tout; comment, tout spirituel qu'il est, et dégagé de toute substance terrestre, il gouverne un monde matériel, et donne le mouvement à tous les corps ? Tout cela ne doit pas mieux l'accommoder que la Trinité des personnes.

455. *D.* Dieu ne pouvait-il pas dispenser les chrétiens de la croyance et de la profession formelle de la Trinité, puisqu'il ne l'a pas exigée des Juifs?

R. Pour cela il eût fallu aussi que Dieu se dispensât d'établir la religion chrétienne dans le

(1) Presque tous les déistes reconnaissent la création de la matière. Nouvelle preuve que l'idée d'une matière éternelle ne s'accorde pas avec l'idée de Dieu (*ci-dessus*, n. 26 et suiv.).

monde, et d'envoyer le Messie tel qu'il avait été promis dès le commencement, et annoncé par les prophètes; puisque le mystère de la Trinité est la clef des autres, et que sans lui l'incarnation, qui est le fondement et la substance du christianisme, ne pouvait être révélée aux hommes. Quand on raisonne sur ce que Dieu aurait pu faire et ne faire pas, et qu'en matière de religion on substitue à la certitude des faits, des suppositions philosophiques, faut-il s'étonner si on se perd dans des questions inutiles et déraisonnables? — Quoique le dogme de la Trinité n'ait point été clairement exprimé avant Jésus-Christ; les livres sapientiaux, les psaumes, les prophètes contiennent plusieurs passages qui l'expriment plus ou moins distinctement, et si les Juifs n'en faisaient pas un article de foi expresse, on ne peut douter qu'ils n'en aient eu une certaine connaissance (1).

436. *D.* Le dogme de la Trinité n'a-t-il pas produit un grand nombre de disputes et d'hérésies?

R. 1° L'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la nécessité d'une religion, la distinction du vice et de la vertu, sont aujourd'hui des matières de disputes, sur lesquelles les incrédules s'échauffent autant et plus que sur le mystère de la Trinité. S'il faut retrancher toutes les vérités qui trouvent des adversaires, il n'en restera pas dans le monde. — Nous avons déjà remarqué que l'on ne disputait pas sur les mystères, parce

(1) On peut voir sur cette matière, un ouvrage de Pierre Alix, ministre protestant, *Jugement de l'ancienne Eglise judaïque contre les unitaires. — Analogia veteris ac novi Test. a* M. Becano. (Cap. 2. q. 3. et seq.)

qu'on les croyait, mais parce qu'on ne les croyait pas. Si Sabellius, Arius, Nestorius, etc., n'avaient point eu l'esprit de dispute et le goût des subtilités dialectiques, la foi des fidèles serait restée en paix.

2° Si en Dieu il n'y avait qu'une personne, peut être qu'on disputerait davantage, et que les esprits contentieux s'accommoderaient moins de ce dogme que de celui de la Trinité. Les Juifs modernes, qui ne reconnaissent pas la Trinité, ne peuvent expliquer un grand nombre de passages de l'ancien Testament, sur lesquels ils se tourmentent beaucoup. Philon dit que Dieu seul peut comprendre le sens de cette espèce de consultation qu'on lit dans la Genèse : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* (1). Et quel moyen d'expliquer le chap. 18 de la Genèse, où les *tres viri* reçus par Abraham, sont toujours appelés *Dominus*, parlent et agissent comme un seul, et où Abraham également parle et agit comme s'il n'était qu'avec un seul? *Tres vidit*, dit saint Augustin, *unum adoravit*. Un savant théologue (*Le théologien en conversation avec les gens du monde*) observe que l'ignorance de ce mystère a produit plusieurs contestations, et un grand nombre d'erreurs parmi les philosophes de l'antiquité. Ces raisonneurs ne pouvaient se figurer que Dieu, de toute éternité, ait pu être heureux sans rien produire, et sans chercher une diversion à sa solitude et à son prétendu ennui. Cette idée était ridicule, sans doute; mais la connaissance de la Trinité les en

(1) Hujus rei verissimam rationem Deum solum scire necesse est (*Lib. de Mundi opif.*)

aurait guéris : Aristote n'aurait point placé la complaisance de Dieu dans l'éternité du monde (1) ; ni Démocrite, dans des courses continuelles après les atomes, ni Héraclite, dans les différents plans de la création ; ni Pythagore, dans une multitude infinie d'amours transformés en une unité simple ; ni Hermogène, dans l'éternité d'une matière préexistante ; ni les Thalmudistes, dans la production et l'anéantissement successifs de plusieurs mondes. Toutes ces imaginations s'évanouissent par les leçons de la foi, qui nous apprend que le Fils fait de toute éternité l'objet des complaisances du Père, que le Saint-Esprit est le lien qui les unit, et en même temps une personne subsistante ; que, malgré l'unité de nature, la multiplicité des personnes forme en Dieu une espèce de société essentielle, indivisible, ineffable, aussi intime que lui-même (2). De là l'attachement que Platon a marqué pour ce dogme sublime, dont il paraît néanmoins n'avoir pas eu des idées fort précises (3).

(1) Aristote, dit M. de Saint-Evremond, croyait le monde éternel, parce qu'il lui semblait impossible qu'un agent éternel fût demeuré si long-temps sans action. Il croyait que cette ennuyante oisiveté était incompatible avec la perfection de l'intelligence qui a fait le monde.

(2) Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequàm quidquam faceret a principio. Delectabar per singulos Dies, ludens coram eo omni tempore (*Prov.* 8). — In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum. Hoc erat in principio apud Deum. (*Joan.* 1). — On peut consulter l'ouvrage de Daniel Waterland, théologien anglais : l'*Importance du dogme de la Trinité défendue.*

(3) Le P. Bourdaloue, *Serm. sur la Trinité*, ne croit pas que Platon puisse avoir pris cette connaissance ailleurs que

ARTICLE III.

L'Incarnation.

437. *D.* Bayle ne propose-t-il pas contre ce mystère un dilemme qu'il croit invincible ?

R. Ce dilemme est d'un genre tout-à-fait particulier, et peut servir de modèle à ceux qui ont du goût pour le ridicule; cependant l'homme du gros Dictionnaire en fait tant de cas, qu'il y applique ce vers de Virgile :

> Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charybdis
> Obtinet.

Voyons s'il est inévitable de se jeter dans la la gueule d'un de ces deux monstres. *Ou il est essentiel à un corps humain et à une ame raisonnable de constituer une personne, ou non : s'il est essentiel, l'Incarnation est impossible : s'il n'est pas essentiel, Dieu peut donc faire que je ne sois pas une personne humaine ; peut-être suis-je un ange.* Raisonnons d'abord dans le même goût. Ou il est essentiel à l'animal d'être raisonnable ou non : s'il est essentiel, le cheval est raisonnable : sinon, peut-être ne suis-je pas raisonnable? peut-être suis-je un cheval?.... Ou il est essentiel à trois unités de constituer le

dans les livres saints. Des auteurs on cru qu'avant l'arrivée du Messie, Dieu avait laissé échapper un rayon de la lumière évangélique en faveur de quelques hommes privilégiés. Quelque chose qu'on puisse dire sur ce sujet, l'on ne dira rien de plus vain ni de plus faux que ce que quelques philosophes modernes ont débité sur la Trinité de Platon.

nombre *trois*, ou non : s'il est essentiel, on aura beau leur joindre une nouvelle unité, elles ne formeront jamais le nombre *quatre* : s'il n'est pas essentiel, trois unités pourront faire le nombre *six*, *vingt* ou *cent*... A cette belle logique, opposons une théologie toute simple. Quand une ame raisonnable et un corps humain ne sont point unis à une personne divine, il leur est essentiel de constituer une personne; et quand ils sont unis à une personne divine, il ne leur est pas essentiel de constituer une personne... Nous ne prétendons pas expliquer le mystère de l'Incarnation, mais seulement le mystère du redoutable dilemme. — Le doute de Bayle sur ce qu'il est peut-être ange, est d'une sagesse admirable; un être intelligent peut-il ignorer ce qu'il est substantiellement?... Peut-être n'y a-t-il qu'une personne divine qui puisse compléter une nature étrangère; comme il n'y a, selon toutes les apparences, qu'une nature raisonnable qui puisse être ainsi complétée. Nous savons que, dans les temps d'ignorance, les théologiens ont trop raisonné là-dessus, et discuté des suppositions absurdes; mais nous savons aussi qu'ils deviennent tous les jours plus retenus et plus sages.

438. *D.* Par le péché de l'homme, le Fils était offensé comme le Père, pourquoi donc le Fils seul se charge-t-il de la satisfaction?

R. Prémontval promet de devenir chrétien si on répond à cette objection, mais il assure qu'on ne dira jamais rien qui le satisfasse : il est donc inutile de le tenter; mais les simples fidèles sont contents quand on leur dit que la satisfaction faite au Père est faite en même temps au Fils et au Saint-Esprit, puisqu'elle est faite au principe

d'où ils émanent, puisqu'elle est faite à la Divinité, consistant indivisiblement dans les trois personnes; que, lorsque le Père est glorifié, le Fils et le Saint-Esprit le sont aussi, puisqu'ils font une seule nature avec le Père; que lorsqu'un roi de la terre est outragé par son peuple, cet outrage peut se réparer par son fils, au nom de toute la nation, quoique l'insulte faite au père ait rejailli sur le fils, qui par là se fait aussi réparation à lui-même; que Jésus-Christ n'a pas satisfait selon sa personne divine, mais selon sa nature humaine unie à sa divinité, et élevée par là à un degré d'excellence qui égale la réparation à l'injure; qu'enfin toute la Divinité, comme dit saint Paul, a concouru à la réconciliation des hommes, et à la destruction du péché (1). Le Fils est le Verbe et la parole de Dieu; tout a été fait par lui, et c'est par lui que Dieu a voulu instruire et sauver les hommes. Sagesse incréée et substantielle, il a voulu porter sur la terre des lumières que les docteurs de ce monde et les prophètes même n'avaient pu y répandre (2); lumières dont nos erreurs, et nos vérités même, toujours mobiles, mêlées et altérées, dénuées de sanction et de consistance, démontrent la nécessité, et dont les philosophes même païens ont eu

(1) Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi (2 *Cor.* 5). — On peut lire sur ce sujet un ouvrage savant d'un théologien Anglais (Guillaume Bates), l'*Harmonie des divins attributs dans la rédemption des hommes par Jésus-Christ.*

(2) Multifariàm multisque modis Deus olim loquens patribus in prophetis, novissimè diebus istis locutus est nobis in Filio. (Hebr. *Rom.* 1).

le désir et l'espérance (1). Image invisible et ineffable du Père, dit saint Cyrille; il a voulu réparer l'homme, image de la Divinité, dégradé par le péché (2); c'est à quoi s'arrête, sans s'égarer dans des questions superflues et inutiles, le fidèle prudent et docile; il adore dans la lumière de sa foi le plus consolant de tous les mystères, qui lui montre dans Dieu, son Créateur et son Libérateur, et qui par là prévient tout partage dans sa gratitude et dans son amour (3). Il admire la sagesse de Dieu et son incompréhensible bonté, qui remédie en quelque sorte à l'incapacité où nous étions de le voir par les organes du corps, et réalise l'ardent désir de Moïse et de tant d'autres saints. Voyant le Fils sous cette forme corporelle, il voit, ainsi que le Sauveur le dit à Philippe, en même temps le Père (4); et connaissant ainsi Dieu d'une certaine manière sensible, il sent, comme parle l'Église dans une prière solennelle, son amour s'accroître envers son invisible essence (5).

(1) Voyez ci-dessus, t. 2. n. 208.

(2) Ad nullum magis pertinere videbatur, Dei imaginem restituere, quàm ad eum qui est imago Dei invisibilis (*Cyr. l. 1. in Joan.*)

(3) Ne amorem divideret, idem factus est Creator et Redemptor (*Rich. vict*).

(4) Philippe, qui videt me, videt et Patrem (*Joan.* 14).

(5) Ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur (*Præf. Missæ in Nativ. Domini*).

ARTICLE IV.

L'Eucharistie.

§ I.

439. *D.* Nier la possibilité de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, n'est-ce pas nier la puissance de Dieu, et par là Dieu même?

R. C'est la nier absolument, puisque c'est refuser à Dieu le pouvoir de produire ou de conserver une substance sous les apparences d'une autre.

440. *D.* Comment la philosophie de Bayle combat-elle ce mystère si intéressant pour le chrétien, et si digne de sa foi?

R. Il prétend, 1° que Jésus-Christ ne peut être présent dans l'Eucharistie, sans que les parties de son corps soient pénétrées les unes par les autre; 2° que cette pénétration est impossible; 3° qu'il répugne qu'un corps soit au même temps en deux lieux différents.

441. *D.* Comment prouve-t-il ces différentes assertions?

R. Par sa méthode ordinaire : *Il est certain, Il est évident, Il répugne,* etc. Mais l'avantage qu'il y a de combattre ces sortes d'adversaires, c'est qu'il est aussi aisé de rejeter leurs décisions, qu'il leur en coûte peu de les faire. 1° Il devait montrer que Dieu, dans toute l'étendue de sa puissance, n'avait d'autre moyen d'opérer ce

mystère, que la pénétration des corps; et cette preuve quelle qu'elle pût être, n'aurait point été approuvée des naturalistes, qui connaissent l'extrême compressibilité de la matière et la petitesse de l'espace où l'on peut réduire des corps très grands (1); qui savent que de très grands arbres sont dessinés et arrangés dans des germes à peine sensibles aux yeux, et qu'un point sensible en contient une infinité d'insensibles. Nous savons encore que les objets les plus étendus et les plus multipliés s'arrangent fort proprement sur la coroïde, qui n'a qu'un demi-pouce de largeur. Les rayons de lumière renvoyés de toutes les parties d'une grande image, se réunissent dans le point du foyer, sans se confondre, sans se mêler. Il a beau nous parler de point indivisible, qu'il nous prouve qu'il y a des points indivisibles; et qu'il prouve surtout que les catholiques, par *particule sensible*, entendent un point indivisible. Enfin, il n'est dit nulle part que le corps de Jésus-Christ, existant sous le symbole de chaque particule sensible, n'occupe précisément que le même es-

(1) On peut consulter une petite brochure in-8o. *Vues sur l'Eucharistie*, 1776, *à Paris, chez Bastien.* Quoique l'auteur ne se défende peut-être pas assez des extrémités, et qu'il s'amuse aux paradoxes de Newton et de Kheil, qui réduisent à un pouce, à un point toute la matière de l'univers; ses inductions, arrêtées dans des bornes raisonnables, sont plus que suffisantes pour anéantir l'objection de Bayle, et peuvent servir encore à éclaircir d'autres matières. Si sciremus, *dit un physicien*, quantam materiam in parvum, et quantillam in magnum volumen cogere Deus possit, servatâ adeò naturâ, multa mirabilia et incredibilia cessarent. — On peut encore voir sur le même objet le *Traité de l'infini créé, avec l'explication de la possibilité de la transubstantiation*, par le P. Malebranche. Ouv. posth. *Amsterdam*, 1769.

pace : il suffit qu'il soit là, sous quelque dimension qu'il y soit (1).

2° Nous ne voyons pas que la pénétration des corps renferme aucune absurdité, quoiqu'elle paraisse, comme on vient de le voir, parfaitement inutile. Qu'on ne nous dise point qu'un corps pénétré dans toutes ses parties ne différerait pas d'un esprit. Tout ce qui a des parties, de quelque manière que ce soit, est bien loin d'être esprit : et une substance même simple et sans parties, est-elle nécessairement un esprit, si par esprit on entend un être pensant? Les newtoniens enseignent que les premiers éléments des corps sont des êtres simples, mais ils ne disent point que ce soient des esprits.

3° Pourquoi un corps ne pourrait-il pas être à la fois en deux endroits différents? Cela passe sans doute le pouvoir de l'homme, mais où est la raison qui rende ce prodige impossible à Dieu? Le savant Leibnitz (*Essai théologique*, t. 1, *Discours de la conformité de la foi avec la raison*, p. 21) ne voyait pas là de la contradiction. Le fameux Voët, professeur et ministre à Utrecht, n'en voyait pas plus que lui (2) : et la

(1) Il ne faut pas s'arrêter au mot *contineri* dont se sert le Concile de Trente. Tamdiù, *dit Bellarmin*, perseverat corpus in Eucharistiâ, quamdiù naturaliter mansisset substantia panis sub iisdem speciebus : atque hoc est corpus Christi sub speciebus panis contineri (*de Euchar.* l. 1. c. 2).

(2) Ce ne sont donc pas les seuls catholiques qui croient à cette possibilité; et ce ne sont pas les scolastiques, comme l'a dit un critique inepte, qui l'ont accréditée. Avant la naissance de la scholastique, les Pères Grecs et Latins l'ont formellement reconnue. Saint Chrysostôme en parle en des termes très distincts, ainsi que saint Cyrille,

notion même de ce que nous appelons *contradiction*, décide, comme l'observe un auteur célèbre, qu'il n'y en a point ici..... (1). Il n'est

Théophilacte, saint Ambroise, saint Anselme. Saint Augustin n'y voyait pas de contradiction, quoique la question lui parût *supra ingenii vires*; et parlant ailleurs de l'apparition d'un saint moine à son ami, il dit que s'il a existé en deux endroits, c'est un miracle de la toute-puissance de Dieu. *Mirabili gratiâ id potuit, non naturâ; et Dei munere, non propriâ facultate.* Ce n'est pas seulement le mystère de l'Eucharistie qui a fait supposer cette possibilité, mais une multitude de faits, telle que l'apparition de Jésus-Christ à saint Paul, et beaucoup d'autres qui, sans être consignés dans les livres saints, ont tous des titres d'authenticité. Enfin, tandis que quelques calvinistes contestent l'existence de l'humanité de Jésus-Christ en plusieurs lieux, des luthériens soutiennent son ubiquité : voilà comme l'esprit d'erreur embrasse les extrêmes et par-là se combat lui-même.

(1) Neque enim contradictoria sunt ESSE IDEM IN UNO LOCO ET ESSE SIMUL IN ALIO... ESSE UNUM ET NON ESSE UNUM, ESSE MULTA ET NON ESSE MULTA, contradictoria quidem sunt, sed ea locum habere in replicatione, nunquàm probari potuit; cùm distinctio et identitas realis a notis intrinsecis, substantialibus, non a discrimine in modo existendi merè locali repetendæ sint. — A cette observation un physiologue en ajoute une qui, du premier abord, paraît presque ridicule, parce qu'elle est prise du règne des songes; mais qui, bien appréciée, peut mériter l'attention des esprits justes. « Quelquefois en songe, dit-il, on se trouve, on se » voit soi-même, et cela non comme représenté dans un » miroir, ni par une figure quelconque, mais comme exis- » tant doublement; non sans étonnement et une espèce de » frayeur. On rêve qu'un homme là présent s'est caché » derrière quelque objet voisin. Un jour je convainquis en » songe un écolier auquel je parlais, de se tenir en même » temps tapi derrière de grosses bûches. On raconte que » des hommes éveillés ont cru se rencontrer eux-mêmes : » ce que le peuple regarde comme une annonce de mort » (c'est sur une telle rencontre que M. le B. de B. an- » nonça sa mort prochaine, et il ne se trompa pas). Or » tout cela serait impossible, si la présence en plusieurs

pas même bien prouvé que l'existence double des corps n'a pas quelquefois lieu dans l'ordre naturel... (1). Un aveugle-né ne conçoit pas mieux

» lieux répugnait essentiellement et *ab intrinseco*, comme » l'on dit en langage de l'école : parce que tout ce qui ré- » pugne de la sorte, n'est ni imaginable, ni représentable » en aucune manière. *Ce qui existe et n'existe pas*, c'est- » à-dire, ce qui est énoncé par des termes opposés et des- » tructifs, ne peut point être la matière d'un songe, ni » l'objet d'une idée quelconque (n. 29). Le songe nous pré- » sente bien des choses bizarres, ridicules, monstrueuses, » contraires à tout ce qui est, à tout ce qui arrive, mais » rien de contradictoire ni d'intrinsèquement impossible. » — Mais qu'est-il nécessaire de recourir à l'état de sommeil et aux songes, puisque cette même notion existe d'une manière nette et précise durant la veille? Il n'y a qu'à lire, par exemple, l'*Amphitrus* de Plaute, où Sosias croit très sérieusement qu'il était en deux lieux divers. Il est vrai qu'Amphitrus lui dit : *Tunc id dicere audes, quod nemo hominum antehac vidit, nec fieri potest, tempore uno homo idem duobus in locis ut simul sit.* Mais Sosias n'insista pas moins, et Amphitrus exprime très bien la notion de la chose. On trouve encore l'idée de la bilocation dans la menace de Didon :

Sequar atris ignibus absens.

Æneid. IV, 384.

(1) Un physicien moderne a eu recours à cette reproduction des corps dans une théorie du mouvement, pour répondre à des objections qui sans cela lui paraissaient insolubles, et sauver les contradictions que cette matière présente. « Quelle difficulté, dit-il, pourrais-je avoir à » admettre une pareille reproduction, pour peu qu'elle me » devînt nécessaire? La révélation nous assure qu'elle ne » répugne pas en elle-même; la physique nous apprend » qu'elle n'a pas lieu dans les grandes distances : mais elle » ne prononce rien et ne peut rien prononcer sur celles » qui sont très petites. Et sur quoi vous fonderiez-vous » pour les proscrire avec tant de rigueur et les qualifier » d'absurdes? Vous n'êtes point fait, je le vois bien, à » l'idée de cette double existence et de tout ce qui s'en- » suit : mais envisagez-la de temps en temps avec un peu

qu'une même chose paraisse dans plusieurs miroirs, que nous ne concevons l'existence d'un corps en plusieurs endroits..... (1). Est-il plus contradictoire qu'un esprit soit en plusieurs lieux qu'un corps? Dieu est tout entier en tout lieu. Il y a sans doute bien de la différence entre la nature de Dieu et la nature de tout être créé; mais cette différence ne fait rien à l'affaire présente. L'infinité et l'immensité de Dieu ne peuvent autoriser une contradiction; et s'il y en avait dans l'existence d'une chose en plusieurs lieux, elle se ferait sentir à l'égard de la nature de Dieu, comme à l'égard des êtres créés, soit spirituels, soit corporels..... «Supposé, dit Malebranche (*Traité de l'infini créé;* Amsterdam, 1769), que Dieu veuille qu'un même » être soit à Rome et à Paris, je dis que l'être » qui est à Paris, sera le même que celui qui est » à Rome, et non pas un semblable; car la même » causalité ou la volonté efficace de produire la » même chose en deux lieux différents, ne peut » pas produire deux choses différentes... Si Dieu » ne pouvait encore faire et encore vouloir ce qu'il » a déjà fait, son pouvoir serait borné, et il le perdrait lorsqu'il s'en servirait.... » Il faut avouer

» de tranquillité; apprivoisez-vous avec elle peu à peu; » un temps viendra où vous n'y apercevrez plus rien qui » heurte de front le sens commun, comme il vous a » paru d'abord. » *Vues nouvelles sur le mouvement.* Embrun, 1777.

(1) Et même pour les non-aveugles, la multiplication du même objet dans un nombre infini de corps réflexifs; par exemple dans toutes les gouttes de la rosée sur la surface d'une grande prairie, n'est pas sans mystère; et toutes les leçons de l'optique n'y peuvent suffire. Voyez le *Journ. hist. et littér.* 1 août 1793. p. 490.

que les scholastiques, en traitant cette matière, ont quelquefois avancé des propositions ridicules. Ils ont dit, par exemple, que le même homme, placé en deux endroits, pouvait être sauvé et être damné à la fois, comme si la différence des lieux ôtait l'unité de conscience, de volonté, de consentement. Mais faut-il rendre une vérité simple responsable des imaginations dont les hommes l'ont déparée.....? Fût-il vrai qu'une seule et même matière individuelle ne peut être en deux lieux à la fois, le corps d'un homme, sans cesser d'être le même, pourrait encore être multiplié. L'abbé de Lignac a fait là-dessus des réflexions fondées sur les notions générales du corps humain (1); M. Pluquet en a fait d'autres qui, pour ne pas être toutes également satisfaisantes, ne laissent pas de montrer combien la doctrine de la présence réelle est éloignée des absurdités qu'on lui impute (2). Il ne s'agit pas d'expliquer comment la chose se fait, mais de montrer qu'elle n'est pas impossible. — Un physicien théologue,

(1) *Présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux, prouvée possible par les principes de la bonne philosophie.* A Paris, chez Roset, 1794. Ouvrage qui a essuyé des critiques, mais qui peut néanmoins remplir le but de l'auteur. La manière dont il explique et prouve sa thèse, devient en quelque façon sensible par l'effet des rayons de lumière, qui partant d'un seul et même corps, en forment dans les yeux et dans les miroirs des millions d'images parfaites et absolument finies. Ce qui ne peut pas arriver sans que les rayons de chaque image répondent à des parties du corps, distinguées de celles que les autres rayons ont frappées, puisque la lumière, au moins dans le système de ceux qui la croient corps, ne peut naturellement se pénétrer de manière que deux rayons touchent le même point à la fois.

(2) *Mémoires pour servir à l'Histoire des égarements de l'esprit humain*, t. 1. art. Berenger, *seconde difficulté*.

par des calculs étonnants sur la division de la lumière et du temps, prouve que sans aucune bilocation, le même corps peut être en 2,335, 252, 555 lieux différents par une simultanéité morale, de sorte qu'on ne pourrait supposer un instant perceptible, où il n'y serait pas, et que par conséquent, il y serait sensiblement toujours (1). Il ajoute cette sage observation : « *Non quòd ipse credam hoc potiùs quàm alio modo, aut sine replicatione, potiùs quàm cum illâ, evenire actu hoc sanctissimum altaris Sacramentum, sed ut temeritas adversariorum omnium hujus divinissimi Sacramenti,* argumento ad hominem, *explodatur, qui divinum dogmatis Dei verbis contestatum, uno impossibilitatis vanissimo obtentu evertere se posse temeritate summâ existimant, quæsi terminos omnes possibilitatis in digitis numeratos et perspectos haberent.* » (Theol. Christ. Théor., t. 6, p. 217.)

§ II.

442. *D.* L'idée des accidents absolus ne répugne-t-elle pas à la saine physique? Le moyen de concevoir des accidents sans substance (2)?

(1) Nous en avons une preuve sensible dans ces corps lumineux qui, mus circulairement, paraissent être à la fois dans tous les points de la circonférence, conséquemment dans chaque point déterminé, tandis qu'ils parcourent tous les autres : et comme leur vitesse ainsi que le diamètre du cercle peuvent être augmentés à l'infini, on comprend en combien d'endroits ils peuvent être moralement et sensiblement dans le même temps.

(2) Je sais qu'on a taxé d'absurdité tout ce qu'après saint Thomas la plupart des théologiens ont dit des accidents absolus; mais j'aimerais bien qu'on me dit ce que

R. La foi, qui nous apprend la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, ne nous parle ni d'accidents absolus, ni d'apparences ou d'illusions carthésiennes, ni d'aucun autre système d'explication. La foi est simple, mais les inventions des hommes sont très composées. Au reste, ces différentes explications peuvent servir à tranquilliser des esprits inquiets, qui ne peuvent croire sans beaucoup raisonner sur ce qu'ils croient. Ceux qui ne s'accommodent pas des accidents absolus, goûteront peut-être mieux l'explication des carthésiens. Les plus sages diront simplement, que Dieu n'ayant pas voulu établir ce sacrement de manière à nourrir plutôt une frivole admiration que la piété et la foi, et en ayant fait un aliment spirituel, avec toutes les apparences et les propriétés d'un aliment corporel, sous le signe, la figure et le symbole exact du pain et du vin, il a fallu que les apparences de ces matières subsistassent après comme avant la consécration; et qu'en conséquence de cette volonté générale, il entretient, conserve, produit ou reproduit tout ce qui est nécessaire à cet effet (1). Il y a dans la nature des phénomènes

c'est, par exemple, la figure, les couleurs, les dimensions de la rose optique, apparaissant au foyer de ses rayons au milieu de l'air; ou même ce que c'est cette même rose ou tout autre objet aperçu dans un miroir. Ce n'est pas une illusion; car ce que je vois, est bien vraiment là où je le vois. De l'autre côté ce n'est pas l'objet dans sa réalité que je vois, mais son apparence seulement. J'en vois les qualités sensibles, tout-à-fait distinctes et détachées de la chose : or qui me défendra d'appeler cela *accidents absolus*, ou plutôt qui leur donnera une dénomination plus propre ?

(1) Point de vue qui, bien saisi et avec tous ses corol-

qu'on peut regarder comme des symboles de cette apparence. Un objet quelconque paraît dans un miroir où il n'est pas; la rose optique paraît dans le foyer de ses rayons où elle n'est pas, où il n'existe même rien pour en recevoir l'image; en regardant par dehors les vitres d'un appartement peu éclairé, je vois les objets qui ne sont pas dans l'intérieur, et je ne vois pas ceux qui y sont; dans l'ordre naturel et physique, combien de changements et successions de substances sous la forme de la première qui n'est plus! Quand par un phénomène métallurgique le cuivre succède au fer, l'étendue et la figure du fer subsistent après le changement (1); les pétrifications portent tout le dessein du bois que la pierre a remplacé, etc. Sans doute que ces rapports ne sont pas exacts; mais ils peuvent servir à régler l'imagination dans une matière qui n'est point du tout de son ressort (2).

laires, satisfait à toutes les objections, remplit toutes les suppositions, et répond parfaitement à toutes les questions que trop de subtilité ou de curiosité a fait naître dans cette matière.

(1) Je suis très éloigné d'adopter les idées hermétiques des alchimistes; je m'arrête aux faits : tout le monde connaît les effets du *ciment wasser* ou des sources vitrioliques dans les montagnes de la haute Hongrie, d'où l'on retire en cuivre toutes les figures possibles, qu'on y avait déposées en fer.

(2) Ce qui aurait dû prévenir les vaines disputes élevées en cette matière, ce sont les merveilles des songes, de cet état où l'âme sent, voit, entend, odore, savoure sans la présence d'aucun corps, sans l'influence d'aucun objet extérieur; et cela, souvent avec une impression aussi vive, aussi durable que durant la veille. S'avise-t-on de recourir aux accidents absolus ou à d'autres subtilités de métaphysique ancienne ou moderne, pour expliquer ce phénomène

443. *D.* Comment pourra-t-on s'assurer du témoignage des sens, s'il faut croire le contraire de ce qu'on voit ?

R. Quand on est averti par l'autorité de Dieu, que c'est ici une simple apparence, il y a lieu de n'être pas trompé par les sens; et quand cette autorité ne nous dit rien, on juge selon les sens. Ce que Bayle disserte là-dessus, est une vraie puérilité, qui ne mérite pas une réponse plus étendue.

§ III.

444. *D.* Ne dit-on pas que le grave philosophe de Genève a proposé contre la présence réelle, un argument neuf et invincible.

R. Il suffit d'entendre cet argument pour se convaincre qu'il n'est ni neuf, ni invincible. « Si » Jésus-Christ, dans la dernière cène, a tenu son » corps dans sa main, le tout est moindre que sa » partie : or, cela ne se peut, etc. » 1° L'argument est si peu neuf, que l'idée dont il résulte à la première vue, est formellement exprimée dans un cantique que l'Église chante depuis 500 ans, où il est dit que Jésus se portant dans ses propres mains, se donna pour nourriture à ses apôtres (*Cibum turbæ duodenæ se dat suis manibus*). Il ne fallait donc pas annoncer cette difficulté comme l'effort le plus heureux de la raison hu-

si connu et si commun? Il faut avoir étrangement l'esprit de dispute pour objecter des difficultés de ce genre contre les mystères d'une Providence surnaturelle et toute particulière, tandis que ces mêmes difficultés se rencontrent dans l'ordre de la simple nature.

maine contre ce mystère; puisque, depuis tant de siècles qu'elle est connue de tout le monde, la foi de l'Eucharistie n'en a souffert aucun affaiblissement.

2° Le tout ne peut être sans doute moins grand que la partie, quand ils existent tous les deux de la même manière, quand ils sont tous les deux dans leur état et leur étendue naturelle, dans le rapport et la proportion organique. Or ce n'est pas ici le cas, puisque Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, et hors de l'Eucharistie, existe d'une façon toute différente..... Il n'y a qu'à considérer de sang-froid le vrai sens de cet axiome, pour se convaincre que ce n'est point ici le lieu de l'appliquer. Si le corps de Jésus-Christ reproduit et contenu dans sa main, était plus étendu dans une partie que dans le tout, il y aurait contradiction, et ce serait le cas de dire que la partie est plus grande que le tout; mais ce cas n'est point du tout le résultat de la doctrine catholique sur la transubstantiation. — Il est plus évident encore qu'une chose n'est pas plus grande qu'elle-même; cependant une éponge dilatée est plus étendue qu'elle-même resserrée que cela arrive au même temps ou non, peu importe, la double existence ou bilocation d'une chose est une difficulté à part, nous avons vu ce qu'il en fallait penser. La même figure est au même moment petite et grande en différents miroirs. M. de Buffon (*Histoire naturelle*, t. 6, in-12, p. 19.) remarque qu'il paraît aussi impossible à un aveugle de peindre le visage d'un homme dans la boîte d'une montre, que de faire tenir un boisseau dans une pinte. Parmi les paradoxes géométriques recueillis dans l'*Apiarium*

ario Bettino, se trouve celui-ci : *Le contenu us grand que le contenant.*

§ IV.

i. *D.* N'est-ce pas une chose révoltante endre dire que le pain se change en Dieu ?

Sans doute; mais ce langage que les phi- hes nous prêtent, est le leur; à qui s'en dre s'ils disent des choses ridicules ? Les oliques croient que le pain est changé dans rps de Jésus-Christ, qui est après, ce qu'il avant la consécration. Dieu ne se change en , et rien ne se change en Dieu, au sens que philosophes nous objectent dans le dessein arer les simples. L'immutabilité de Dieu est emier article de notre foi... Encore un coup, iste qui professe sa toute-puissance, peut-il que Dieu puisse détruire une chose, et en er une autre sous la figure de celle qui n'est ?

6. *D.* Le corps de Jésus-Christ, caché sous spèces du pain et du vin, n'est-il pas exposé s profanations indignes de sa souveraine deur ?

Pas plus que sa Divinité, qui embrasse tout vers, qui est partout et dans tout. Pas plus le soleil ne se salit en éclairant des objets lés, ou des lieux infects. Les hommes sacri- se rendent sans doute coupables de profa- n, mais leur crime n'a aucune influence le corps de Jésus-Christ. On n'a qu'à lire les irables expressions dont l'Église se sert pour imer l'état du Sauveur dans cet auguste sa- crement, on trouvera plus de sens dans un seul

verset du *Lauda Sion*, que dans toute la logique des philosophes sacramentaires (1).

§ V.

447. *D.* A quoi sont réduits les hérétiques qui refusent de reconnaître ce mystère?

R. A douter de tous les dogmes de la foi, et à ne pouvoir plus défendre contre les sociniens la divinité de Jésus-Christ. Car si, malgré les décisions de l'Église universelle, la doctrine unanime des saints Pères, la tradition la plus claire et la plus fidèlement suivie, le consentement de l'Église orientale et occidentale, ils entreprennent de détourner à un autre sens les passages de l'Évangile qui déposent en faveur de l'Eucharistie; que diront-ils aux sociniens, qui font la même chose touchant les preuves de la divinité de Jésus-Christ, tirées de l'Écriture (2)? C'est là une de ces observations qui emporte le consentement de tout homme que l'esprit de parti n'a point aveuglé. Aussi n'y a-t-on jamais répondu. M. Saurin (*Sermon sur les difficultés de la religion*) a cru pouvoir substituer à toute réponse une déclamation, où il prétend que l'Eu-

(1) A sumente non concisus, non confractus, non divisus, integer accipitur... Nulla rei fit scissura, signi tantùm fit fractura, quâ nec status nec statura signati minuitur... Sumit unus, sumunt mille, quantùm isti tantùm ille, nec sumptus consumitur. Sumunt boni, sumunt mali, sorte tamen inæquali, vitæ vel interitûs.

(2) Voyez *La Perpétuité de la Foi*, t. 1, p. 47, 48, 50, etc. Il y a un petit Traité sur cette matière, intitulé : *Vel Christus est in Eucharistiâ, vel non est Deus*, publié par le P. Etienne Kaprinai, contre les calvinistes de Hongrie.

charistie *éteint toutes les lumières de la raison. Le pain*, dit-il, *est anéanti; et les espèces, qui sont le pain même modifié, subsistent.* Avant la consécration, les espèces sont le pain modifié; mais point après : elles ne sont alors qu'une simple apparence, ou tout ce que vous voudrez les nommer; mais elles ne sont point du tout le pain modifié, puisqu'il n'y a plus de pain. Il est aisé de raisonner, quand on se fait maître des principes, et qu'on prête à ses adversaires ce qu'ils n'ont jamais dit, ni songé à dire. Lorsque dans la cuprification dont nous avons parlé, le cuivre a remplacé le fer, la figure du fer subsiste; la figure du fer, c'est le fer modifié : voilà donc le fer modifié sans fer, suivant le beau raisonnement de M. Saurin..... *Le corps de Jésus-Christ*, continue le ministre calviniste, *ne peut être tout entier dans le Ciel et sur la terre sans contradiction.* Nous avons vu que Leibnitz et Voët se moquaient de cette prétendue contradiction. Dieu n'est-il pas tout entier dans le Ciel, et tout entier sur la terre? Nous avons observé que la distance du corps à l'esprit, quoique immense, était ici pour rien. Les calvinistes disent qu'ils mangent sur la terre le vrai corps de Jésus-Christ qui est dans le Ciel : c'est là une contradiction d'une toute autre espèce; aussi Bayle croit-il que cette doctrine aurait déplu à Averroës autant que celle des catholiques... (1). *Enfin*, ajoute notre pré-

(1) Il est certain que c'est là le vrai système des premiers calvinistes. Leurs successeurs ont eu tort de se plaindre de cet aveu de Bayle. Le moyen de le nier, après que Beze, qu'on appelait le Pape des Huguenots, et qui parlait au colloque de Poissy en qualité d'orateur et de théologien de sa secte, avait dit expressément qu'on re-

dicateur, *Jésus-Christ, selon les catholiques, est un en nombre, et il est dans des particules sans nombre.* Eh bien! Dieu est un en nombre, et il est dans tous les grains de sable qui sont sans nombre. La nature divine est une en nombre, et les personnes, qui sont réellement cette même nature, sont trois en nombre. Nous attendons sur cela les éclaircissements des ministres. Bayle, dans le très impie article *Pyrrhon*, en avait dit assez pour ôter à Saurin l'envie de faire comparaison entre les difficultés d'un mystère qu'il professe, et celles d'un mystère qu'il rejette. Il est à croire que si l'on avait demandé bien sérieusement à ce ministre, *si Jésus-Christ était Dieu, il n'aurait osé répondre* (1).

§ VI.

448. *D.* Quel jugement porte de l'Eucharistie le simple fidèle, qui ne connaît rien à toutes ces contestations?

R. Toutes les difficultés, toutes les objections disparaissent devant les paroles de son Sauveur. Tous les motifs qui l'attachent à la foi catholique, l'attachent à ce mystère en particulier, parce que, s'ils sont raisonnables et solides, il en résulte que ce mystère est particulièrement inconstestable, parce qu'il est si formellement énoncé par l'auteur de toute vérité. Car si *Jésus-*

cevait le corps de Jésus-Christ qui est au Ciel, aussi véritablement que nous voyons le sacrement à l'œil, le touchons à la main, et le mettons à notre bouche?

(1) C'est ce que J.-J. Rousseau nous apprend de tous les ministres de la réforme, ainsi que nous l'avons dit ci dessus, n. 221.

Christ, dit un Père (1), *assure positivement que c'est son corps, qui osera dire que ce n'est pas son corps?* Mais si l'humble chrétien ne raisonne pas beaucoup sur cet auguste sacrement, il n'en comprend et n'en sent que mieux toutes les ressources et consolations qui nous y sont offertes. Il voit la parfaite analogie de l'ancienne loi avec la nouvelle : dans l'une et dans l'autre le sacrifice fait à Dieu, devient la nourriture du peuple fidèle; il voit reproduire la manne du désert, et dans la nécessité de voyager sur une terre d'exil, il trouve dans cet aliment céleste un viatique solide et durable, qui le soutient jusqu'à ce qu'il arrive dans la région des vivants; il voit l'accomplissement le plus littéral de la promesse faite par Jésus-Christ, de rester avec les hommes jusqu'à la fin des siècles (2) : non-seulement, dit saint Jean Chrysostôme, il jouit de la satisfaction de voir son Sauveur, et de toucher, comme la femme infirme dont parle l'Évangile (*Luc.* 8), le bord de sa robe; mais

(1) Cùm igitur ipse de pane pronunciaverit ac dixerit : Hoc est corpus meum; quis audebit deinceps ambigere? Et cùm idem tam asseveranter dixerit : Hic est sanguis meus; quis unquàm dubitaverit, ut dicat non esse ejus sanguinem? (*Cyr. Hierosol. Catech. Mystagog.* « Il ne faut pas avoir » grand esprit (dit un auteur en parlant des sacriléges, des athées modernes) « pour dire que l'Eucharistie n'est » que du pain, le plus grand idiot, le plus brute des rus- » ties, le dira comme le plus fin philosophe : mais les » hommes profondément éclairés, qui ont dit et cru fer- » mement que c'était autre chose, ont dû avoir pour cela » une raison convaincante; et cette raison est l'assurance » claire et formelle du Dieu de toute vérité et de toute » puissance. » Ci-dessous. n. 534. et suiv.

(2) Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi (*Matth.* 28).

il le touche lui-même, le porte dans ses mains, et le place dans son cœur (1). La vivacité de sa foi (comme l'observe l'auteur d'un ouvrage admiré des incrédules mêmes) devient pour lui un nouveau motif de croire à ce grand mystère, dont il acquiert, pour ainsi dire, une preuve expérimentale et intimement convaincante dans des sentiments que l'erreur ne peut produire, et qui ne peuvent naître à la faveur d'un faux objet de culte (2).

ARTICLE V.

Le péché originel.

§ I.

449. *D.* L'homme peut-il pécher avant qu'il existe? L'enfant qui naît six mille ans après Adam, a-t-il pu consentir ou ne consentir pas à sa prévarication? Comment un Dieu juste peut-il imputer un péché à ceux qui n'y ont eu aucune part?

R. Quand on réfléchit sur toutes ces objections, on voit clairement qu'elles sont fondées sur l'équivoque du mot *péché*. Pour ne pas dis-

(1) Et ut quidem vestimenta cupis videre : ipse verò tibi concedit non tantùm videre, verùm et manducare, et tangere, et intra te sumere (*Chrysost. Hom.* 60. *ad pop. Antioch.*)

(2) O verè ardens fides eorum, probabile existens argumentum sacræ præsentiæ tuæ! (*De Imitat. Christi.* lib. 4. c. 14).

tinguer le péché originel d'avec le péché actuel, on se fatigue à raisonner à perte de vue sur un fantôme. Dans Adam, le péché originel est une action libre et délibérée; dans nous, ce n'est qu'un triste héritage. Dieu voulait, par une défense assortie à l'état de délices et de jouissance où se trouvait Adam, le former à la religion intérieure, lui faire mériter tant de bienfaits, se l'attacher par le sentiment de la fidélité et de la résistance. La vraie vertu ne peut exister sans combat: les amis de Dieu, les saints de tous les temps ont été mis dans le creuset de la tentation; et cela, pour être dignes de Dieu (1). La félicité qui lui étoit destinée, ainsi qu'à toute sa postérité, dépendoit de cette obéissance. Adam ne l'ignorait pas. Son péché fut donc bien grand, il n'a pu y succomber sans un grand changement dans tout son intérieur; changement que la privation des dons célestes, qui en fut une suite immédiate, rendit encore plus sensible et plus profondément funeste. Mais dans ses descendants le péché originel, quoiqu'un vrai péché et propre à chacun, n'est pas un délit personnel; c'est un délit héréditaire, 1° parce que nous sommes enfants d'un père criminel, et dépouillés des avantages accordés à sa personne et à ses descendants; 2° parce que nos facultés ont été altérées et dépravées par cette privation, et par la grande révolution opérée dans Adam, lorsque dans son péché il se tourna entièrement vers la créature (2); révolution dont on peut se faire quel-

(1) Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se (*Sap.* 3). — *Inf.* n. 409, 412, 449.

(2) On lit là-dessus des réflexions fort raisonnables dans

que idée par celle que tout grand délit opère dans un homme jusque-là vertueux, et qui, quoique beaucoup moins violente que celle qui se fit dans le premier homme, est telle qu'il en revient rarement d'une manière parfaite (1). Par là l'image de Dieu a été défigurée, ce maître de toute sainteté ne peut plus l'aimer ni y faire sa demeure. Ses vues sur l'homme ont été traversées; il n'est plus ce qu'il devoit être, il ne peut plus atteindre le but auquel il devoit arriver; il est en contraste et en contradiction avec sa fin dernière. Dieu agit en quelque sorte comme un peintre habile et jaloux de la gloire de son art,

M. Nicole. *Instr. sur le Symbole, seconde Instr. sect.* 4. c. 2. Il y a des nations entières marquées par des qualités bonnes ou mauvaises qui s'y conservent et se propagent durant une longue suite de générations. L'amour de la vertu, ainsi que le libertinage, semblent être héréditaires dans certaines familles, et passent aux enfants, non-seulement par l'éducation et par l'exemple, mais encore par des dispositions naturelles qui naissent de la constitution physique. Sans doute que les idées et les sentiments des pères ne se communiquent pas aux enfants par *transfusion;* mais, comme dans les premiers, l'habitude de penser, de réfléchir, de comparer, de sentir les effets du vice ou de la vertu, agit sur les organes, cette disposition agit sur ceux de l'enfant. M. Nicole observe que l'influence du premier père sur ses enfants fut d'une tout autre conséquence. Les germes renfermés dans une plante s'altèrent et se corrompent, dès que la pourriture s'empare de la plante qui les produit.

(1) D'où l'on a dit:

Dans le crime une fois, il suffit qu'on débute,
Une chute toujours entraîne une autre chute.

Et un ancien poète latin:

Quisnam hominum, quem tu delicto videris uno
Contentum.....?

qui, voyant un beau tableau gâté par la faute d'un valet infidèle, ne se contente pas de chasser le valet, mais ne soutenant plus la vue du tableau dégradé, l'éloigne de ses yeux et le place à l'écart. Nous avons tous les jours sous les yeux l'image de quelque péché originel dans les enfants des hommes coupables de crime d'état (1). Le sort constamment malheureux de certains peuples, paraît être l'effet de quelque péché originel de ses ancêtres (2). Nous voyons des bénédictions originelles comme des malédictions originelles (3); telle est la bénédiction donnée à Abraham, à Jacob, à David, etc., telle, et tout autrement importante, devoit être celle que nous auroit assurée la fidélité d'Adam.

450. *D.* Comment le péché originel peut-il adhérer à l'ame, qui est l'ouvrage de Dieu; ou bien au corps, qui n'est qu'un assemblage de matière inerte et passive?

R. Le péché originel n'adhère ni à l'ame séparément, ni au corps : il adhère à l'ame unie au corps; parce que l'ame et le corps réunis, constituent l'homme qui est dans la disgrâce de Dieu pour les raisons que nous venons de dire.

(1) « Nous ne devons pas, dit un auteur moderne, juger » de la justice divine par la nôtre. La nôtre est une justice » d'égal à égal : la divine est une justice de l'infini au fini, » du Créateur à la créature. Cependant notre justice même » ne punit-elle pas les enfants des crimes de leurs pères, » et n'avons-nous pas des lois qui dégradent de noblesse, » non-seulement le criminel, mais toute sa postérité? Ces » lois ne nous paraissent pas injustes. »

(2) Maledictus Chanaan, servus servorum erit fratribus suis (*Genes.* 9).

(3) Benedictio illius quasi fluvius inundabit. Quomodò cataclismus aridam inebriavit, sic ira ipsius gentes quæ non exquisierunt eum, hæreditabit (*Eccli.* 39.)

§ II.

451. *D.* Quelque explication qu'on puisse donner du péché originel, ne s'y trouve-t-il pas encore des ténèbres qui fondent la nécessité de recourir à la foi ?

R. Ces ténèbres, quelque épaisses qu'elles soient, ne peuvent cacher que la manière dont le péché originel nous est transmis, la nature de ce péché, et les vues de Dieu en le permettant; mais l'existence du péché est une chose incontestable, non-seulement aux yeux du chrétien, mais encore aux yeux du philosophe.

452. *D.* Comment le chrétien se doit-il convaincre du péché originel ?

R. Toutes les preuves de sa foi le ramènent à cette créance; tout ce qu'il voit dans les saintes Écritures, tout ce qu'il apprend des vérités du christianisme, suppose le péché originel. Douter de ce seul article, c'est ébranler le fondement de tous les autres.

453. *D.* La raison dépose-t-elle également en faveur du péché originel ?

R. Il n'est guère possible de se dissimuler les preuves qu'elle en fournit. Car comment concilier dans l'homme tant de grandeur avec tant de bassesse, son ardeur pour les vrais biens, son amour pour la vérité, l'estime qu'il fait de la vertu, avec tant d'attachement aux faux biens, tant de frivoles et d'avilissants désirs ? Comment comprendre que l'homme soit toujours ainsi en contradiction avec lui-même, s'il n'était pas survenu dans sa nature quelque dérangement considérable qui le porte sans cesse *à ne pas faire*,

comme dit l'Apôtre, *le bien qu'il veut, et à faire le mal qu'il ne veut pas;* s'il n'avait pas en lui-même un germe et un aliment de combat et d'opposition à la loi sainte, que le même apôtre appelait un *péché habitant dans l'homme*, et qui le faisait soupirer si vivement après la délivrance *de ce corps de mort* (1)? — Comment expliquer le contraste si frappant entre l'attention que nous donnons aux diverses sensations agréables qui affectent nos organes, et la distraction qui fait perdre de vue l'auteur et le distributeur de toutes nos jouissances; ces efforts si marqués de la nature à pourvoir aux besoins et aux agréments de l'homme, mis en opposition avec le dépouillement et la pauvreté de son ame, naturellement en proie à l'ignorance et aux vices dont elle ne se dégage qu'avec les plus grandes difficultés et jamais entièrement (2)? — Que l'on considère

(1) Non enim quod volo bonum, hoc facio; sed quod nolo malum, hoc ago. Si autem quod nolo, illud facio, jam non ego operor illud, sed quod habitat in me peccatum... Video legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ... Quis me liberabit de corpore mortis hujus? (*Rom.* 7).

(2) Cette dégradation de l'homme paraît surtout dans les individus privés des lumières de la religion et des leçons propres à les rendre meilleurs; dans les Sauvages, par exemple, naturellement et presque invinciblement stupides et méchants. *Certissimè scio*, dit le protestant Lecr, qui les avait bien examinés, *eos homines ex corrupto Adæ semine natos esse; ac tantùm abest ut eorum in divinis rebus* ανατσθοτσια *perspecta fides mea concussa fuerit, ut magis ac magis fuerim in amplexandâ veritate confirmatus* (Hist. Nav. in Brasil. c. 15. *Francf.* 1590). — Les enfants ne donnent-ils pas à chaque instant des marques visibles d'une perversité naturelle et innée? Les sophismes par lesquels un philosophe fameux a combattu cette triste vérité, s'évanouissent à la vue des preuves de fait qu'un

tant de nations anciennes et modernes, couvertes des ténèbres de l'ignorance et de la superstition la plus brutale, si loin du royaume de Dieu, errant en quelque sorte à l'abandon, comme dit saint Paul, dans la voie de l'iniquité et de l'aveuglement, malgré les cent voies de la nature qui les rappellent vers le Créateur (1).— Voyez ces débauches brutales, ces raffinements monstrueux du crime, ces épuisements suivis de la consomption et de la mort; voyez avec quelle fureur on se livre aux spectacles et aux illusions du siècle, tandis qu'on en connaît les suites redoutables, et le peu de durée; avec quel em-

esprit attentif saisit sans peine, et qui rendent palpable ce germe d'iniquité, si fatal à l'homme, à moins que des leçons et des exemples contraires n'en préviennent ou n'en corrigent le développement. « J'ai vu, dit saint Augustin, » un enfant qui ne savait pas encore parler, et qui déjà, » avec un visage pâle et des yeux irrités, regardait l'en» fant qui tétait avec lui. » On en a vu mourir de haine et de jalousie, parce qu'il leur était venu un frère ou une sœur.— Si l'homme est né bon, comme J.-J. Rousseau le prétend, comment est-il devenu méchant? Par le mauvais exemple, dira-t-on, par la mauvaise éducation : mais cela suppose déjà la corruption existante; et c'est encore là un de ces paralogismes dont la philosophie moderne est remplie, et dans lesquels on tombe nécessairement, dès qu'on fait des systèmes formellement opposés aux divins oracles.— En général, quiconque a suivi attentivement la marche de la nature humaine, y découvre les traces d'une méchanceté qui n'a rien de commun avec celle des brutes, et qui suppose évidemment la corruption de l'ame raisonnable. C'est sous ce point de vue que Bayle a pu dire en toute vérité, que l'*homme est un animal plus monstrueux que les Centaures et la Chimère de la fable.*

(1) Reliquit omnes gentes ingredi vias suas. Et quidem non sine testimonio se ipsum reliquit, benefaciens de cœlo, dans pluvias et tempora fructifera, implens cibo et lætitiâ corda vestra (*Act.* 14).

pressement on se dévoue à un monde qu'on sait être perfide et traître ; avec quelle facilité on viole les maximes de la religion qu'on révère et qu'on croit, avec quelle alégresse on sacrifie à un moment de folie une félicité éternelle qu'on attend : et concluez qu'un tel aveuglement, une telle inconséquence, si générale, si constante dans une si longue suite de siècles, ne peuvent être l'effet d'une raison pure et saine. — Si l'on ajoute à ces maux l'excès des infirmités et des misères auxquelles les hommes sont assujettis, qui pourrait expliquer, dit saint Augustin (*Sancti Augustini lib.* 5, *contra Julian.* c. 83.), la dureté du joug sous lequel gémissent les enfants d'Adam? En cela, le saint docteur ne fait que souscrire au jugement d'un écrivain sacré. *Grave jugum super filios Adam à die exitûs de ventre matris omnium, usque in diem sepulturæ in matrem omnium* (Eccli. 40.). Comment croire qu'un Dieu bon et juste pût nous faire souffrir tant de maux, si le péché originel ne nous les avait attirés? Un philosophe sensuel a beau nous dire (*Sixième discours philosophique*), qu'il ne voit pas grand mal dans le monde lorsqu'il se divertit à Londres ou à Paris. Ce n'est point dans un bal ni dans un opéra qu'on doit juger des malheurs de l'humanité.

454. *D.* Ne voit-on pas dans quelques climats heureux, des peuples qui semblent vivre dans l'état de pure nature? Tels sont, dit-on, les habitants de l'île d'Otahiti, que des philosophes regardent comme les hommes les plus heureux du monde, qui ne connaissent pas la pudeur, et démentent ce que l'Écriture rapporte de la nudité d'Adam après son péché.

R. Il est bien humiliant de devoir raisonner avec des gens qui vont chercher le bonheur chez des peuples sauvages, efféminés, abrutis par l'ignorance, la débauche et le crime. Ce prétendu état de nature pure, est l'état d'une vraie corruption et d'un débordement abominable des mœurs. S'il est vrai que les Otahitiens (1), ou d'autres peuples sauvages ne connaissent presque point la pudeur, c'est qu'ils ont appris à ne la respecter pas, et que les sentiments les plus naturels et les plus forts s'affaiblissent et se détruisent peu à peu par des impressions et des habitudes contraires. L'homme colérique ne connaît pas les charmes de la douceur; l'ivrogne, le mérite de la tempérance; l'avare, le bonheur de la médiocrité; l'orgueilleux, les douceurs d'une vie sans prétentions : il faudra conclure que ces vices forment l'état de pure nature, et que ce que ces hommes vicieux ignorent, est une invention humaine, un fruit de l'éducation? Il n'est pas plus difficile de comprendre comment la passion, l'habitude, l'éducation, peuvent affaiblir et étouffer peu à peu le sentiment moral, que de concevoir que ces mêmes causes peuvent émousser la sensibilité physique : dans l'un et dans l'autre cas, elles font violence à la nature. Eh! n'est-il pas tout simple que la nature ait inspiré à l'homme quelque réserve, quelque impression de modestie et d'embarras à l'égard d'une sensation humiliante par sa lutte impérieuse contre la

(1) L'auteur du *troisième voyage de Cook*, les justifie entièrement sur ce point, et réfute victorieusement les horreurs que des relations fabuleuses et romanesques leur ont attribuées.

raison ; par les effets contradictoires à son but naturel, par les affligeants désordres qui en résultent dans tous les genres de choses ? « Qu'on » me permette, dit un auteur qu'on ne soupçonnera pas d'outrer les choses (1), une courte » digression sur tant d'objets et de pratiques » obscènes dont furent souillés tous les anciens » mystères, et en particulier ceux de Bacchus. » J'observerai d'abord que la pudeur n'est point » une vertu de convention; nous la devons à la » nature qui s'en sert pour rendre la beauté plus » touchante, et la laideur moins insupportable, » quelquefois même intéressante. La garde de » nos mœurs semble être confiée à cette pudeur » innée, si favorable à la propagation de notre » espèce, et que le vice s'efforcerait en vain de » grimacer (2). On dira sans doute que la religion avait consacré ces indécences; qu'y étant » accoutumés de bonne heure, l'imagination » n'en pouvait être émue; enfin, qu'il ne faut pas » juger des mœurs des autres pays par les nôtres.

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion secrète des anciens peuples, ou recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme*, par M. le baron de Sainte-Croix. *A Paris*, 1784, 1 vol. in-8°. *Journ. hist. et litter.* 15 octobre, 1784, p. 245.

(2) Cette observation est vraiment remarquable. La pudeur est la seule affection de l'ame qu'on ne peut ni simuler ni imiter, dont l'expression est parfaitement involontaire, et qu'on tenterait aussi vainement de réprimer, qu'on essaierait de la faire naître. Sénèque donne ici le défi à tous les histrions et acteurs de théâtre. Artifices senici, qui imitantur affectus, qui metum et trepidationem exprimunt, qui tristitiam repræsentant, hoc indicio imitantur verecundiam : dejiciunt vultum, verba submittunt, figunt in terram oculos; ruborem sibi exprimere non possunt. (Sen. *Epist.* 11).

» Ces frivoles raisons sont détruites par l'expé-
» rience et les faits. »

455. *D.* Dieu n'aurait-il pas pu, indépendamment d'aucun péché, assujettir l'homme aux passions, aux douleurs et à la mort?

R. Il paraît certain qu'indépendamment d'aucun péché, Dieu pouvait créer l'homme sujet à la concupiscence, à l'ignorance, aux maladies et à la nécessité de mourir. L'opinion de Bajus qui prétendait que l'immunité de tout cela était due à l'homme innocent, a été rejetée par l'Église. La plupart des théologiens soutiennent même la possibilité de l'état de *pure nature*, où l'homme, abandonné à la faiblesse et aux infirmités, n'aurait pas été destiné à la possession de Dieu (du moins telle qu'elle lui est réservée aujourd'hui, aussi intime, béatifique et ravissante, qu'elle est dans les bienheureux au Ciel, ou même quelquefois dans les ames pures sur la terre); mais où il eût pourtant reçu les secours nécessaires pour remplir ses devoirs, et mériter une récompense proportionnée à son état et aux vues de Dieu sur lui (1).

(1) Parmi ces théologiens, ceux qui ont le plus approfondi la matière, ont cru que cet état n'était possible qu'en prenant pour règle la puissance absolue de Dieu, mais non pas sa puissance ordinaire, qui ne contrarie pas, sans de grandes raisons, la nature des choses et une destination fondée sur des attributs essentiels. Or, l'on sent bien que la dignité et même la nature d'un être spirituel et immortel, capable de la possession de Dieu, et ne pouvant trouver de bonheur qu'en lui, suppose une destination différente de l'état de *pure* nature... Du reste, il suffit qu'un tel état soit absolument et extraordinairement possible, pour faire évanouir quelques erreurs des derniers temps, qu'on peut même combattre avec succès sans entrer dans cette question.

456. *D.* Si Dieu pouvait, indépendamment d'aucun péché, assujettir l'homme à diverses misères, comment la raison est-elle forcée, par la considération de ces misères, de reconnaître l'existence d'un péché originel?

R. C'est que les misères auxquelles tout le genre humain est réellement assujetti, sont beaucoup plus grandes sans comparaison qu'elles n'eussent pu l'être dans un état de *pure nature*, où l'homme ne serait pas né pécheur : car, dans cet état, la justice et la bonté du Créateur eussent exigé de lui qu'il n'eût pas exposé l'innocence et la vertu de l'homme à des mouvements de concupiscence, aussi violents que ceux auxquels le péché nous assujettit, et qu'il ne l'eût pas abandonné à des douleurs, à des maux de toute espèce, et à des malheurs aussi grands que ceux que nous éprouvons en conséquence du péché originel. C'est la pensée de saint Augustin, que nous avons rapportée (453), et qui est parfaitement conforme à la doctrine de l'Écriture-Sainte, touchant le joug pesant et dur imposé sur les enfants d'Adam, touchant les misères, et les tentations, et les tribulations de tout genre, dont Job et les autres auteurs sacrés, saint Paul surtout, ont fait de si vifs et de si touchants tableaux, et que ce dernier attribue bien positivement et exclusivement au péché originel. De là cet axiome, regardé par les théologiens comme un principe fondamental en cette matière : *Spoliatus gratuitis et vulneratus in naturalibus* : axiome qui n'est que le résultat de la doctrine du concile de Trente, sess. 5 et 6, et qui met une différence définitive entre l'état de nature pure et celui du péché originel.

457. *D.* Quand même l'homme se serait maintenu dans l'obéissance due au Créateur, n'aurait-il pas été réduit à souffrir beaucoup dans une terre où les peines sont inévitables? Dira-t-on que l'homme innocent aurait été un

Roi fainéant,
Se contemplant à l'aise, admirant son néant?
Sixième Disc. phil.

R. Il ne faut pas juger par l'état actuel de la terre, de ce qu'elle était dans les premiers jours de son existence. Il est certain, par l'Écriture et par la tradition générale de toutes les nations, que la malédiction prononcée contre l'homme a enveloppé tout ce qui lui appartenait, et le globe même qui fait sa demeure (1). Cette malédiction est allée en croissant, jusqu'au déluge (2); et ce terrible événement en fixa enfin les effets en les portant au point de dévastation et d'altération où nous les voyons. La terre, frappée de tant de coups, a souffert dans elle-même et dans plusieurs de ses productions, des changements assortis à l'état et aux besoins de l'homme condamné à une vie pénible (3). Nous avons déjà

(1) Maledicta terra in opere tuo : in laboribus comedes ex eâ cunctis diebus viæ tuæ (*Gen.* 3).

(2) Après la première malédiction donnée à la terre, il est dit encore à Caïn : *Cùm operatus fueris, non dabit tibi fructus* (Gen. 4). Il paraît, par différents autres passages, que le premier état de la terre a souffert des altérations successives. La diminution graduée de la vie des hommes prouve encore la même chose.

(3) On peut consulter l'*Histoire naturelle de la terre*, par Woodward, 2 part. p. 66 et suiv. Malgré quelques erreurs qui défigurent la physique de cet auteur, et la critique amère que de Buffon en a faite, on ne peut qu'ap-

observé (Ci-dessus, n. 271), que saint Pierre regardait la terre après le déluge, comme une nouvelle terre. Saint Paul nous représente toute la nature comme déplacée et affligée d'avoir perdu sa première situation, qu'elle espérait de reprendre lorsque l'homme, reproduit de ses cendres, recouvrera le don de l'immortalité (1). —Un travail modéré et adouci par la fidèle correspondance d'un sol fertile, aurait occupé les forces et l'activité de l'homme innocent. C'est Voltaire qui en a fait un *roi fainéant;* l'Écriture nous apprend tout le contraire (2). C'est une témérité, et de plus, une grande faiblesse d'esprit, de prononcer définitivement sur ce que nous aurions été à tous égards dans l'état d'innocence, de détailler tout ce que nous aurions fait, et tout ce que nous n'aurions pas fait. Si quelques théologiens ont perdu beaucoup de temps dans la discussion de ces hypothèses, pour ne nous donner que les fruits d'une imagination inquiète, il faut les plaindre, et ne les point imiter.

458. *D.* Pourquoi des preuves si simples et si

plaudir à ses observations sur cette matière. La terre, telle qu'elle était primitivement, ne convenait point à l'homme pécheur, elle devait le contraindre au travail et contrarier son travail *par les ronces et les épines.* « Si dès le commencement, dit un physiologue, Dieu n'avait maudit la » terre, aucun homme ne fût parvenu au salut. » *Heimweh* de M. Jung. prof. de philos. à Goettingue.

(1) Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat. Vanitati enim creatura subjecta est non volens... ipsa creatura liberabitur a servitute corruptionis... scimus enim quòd omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhùc (*Rom.* 8).

(2) Posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur. (*Gen.* 2).

convaincantes du péché originel ont-elles échappé aux sages du siècle?

R. Quand ils ont voulu voir clair, ils les ont vues comme les autres. Cicéron, dans son *Hortensius*, rapporte le sentiment des anciens qui croyaient que nous naissions si faibles et si corrompus, pour expier des crimes commis par nos ames, avant qu'elles eussent été unies aux corps (1). Pline le naturaliste, considérant l'état de l'homme, se demandait si c'était donc un péché que de naître (2). Un poète païen trouvait un mystère inexplicable dans les contradictions et les essors opposés de sa volonté (3); un autre admirait son dégoût pour les choses permises, et son attachement aux choses défendues (4), et attribuait ce désordre à un défaut de santé de l'ame, à une espèce de violence opposée aux droits de la raison et aux règles de la félicité, à une lutte désolante entre la concupiscence et l'esprit (5). Platon est celui de tous les païens

(1) Ob aliqua scelera suscepta in vitâ superiore pœnarum luendarum causâ nos esse natos. Cic. *in Hortensio. citat. ab Aug. contra Julian.* l. 4, c. 15.

(2) Animal cæteris imperaturum a suppliciis vitam auspicatur, unam tantùm ob culpam, quia natum est (*Hist. nat.* l. 7).

(3) Odi et amo, quare id facio, fortassè requiris?
Nescio, sed fieri sentio, et excrucior.
Catull.

(4) Quod licet, ingratum est: quod non licet, acriùs urit.
Ovid.

(5) Excute virgineo conceptas pectore flammas;
Si potes, infelix. Si possem, sanior essem:

qui a parlé le plus amplement et le plus distinctement du péché originel. Ses livres sont remplis de témoignages rendus à cette grande vérité : « Autrefois, dit-il, ce qui participe en nous à la » nature divine avait pendant un temps conservé » toute sa vigueur et sa dignité ; mais l'inclination vicieuse de l'homme mortel a pris enfin le » dessus au grand préjudice du genre humain ; » de là sont venus tous les maux qui l'ont affligé (1) ». Ailleurs, il dit que « la nature et les » facultés de l'homme ont été changées et corrompues dans son chef, dès sa naissance (2) ». Enfin, il semble avoir entrevu le remède que Dieu destinait aux malheurs de l'homme, comme nous l'avons déjà observé. Il ajoute dans un autre endroit, qu'après cette catastrophe le monde eût été la proie de la confusion, si Dieu ne l'avait conservé (3). Timée de Locres, célèbre pythagoricien, s'exprime dans les termes suivants : « Nous apportons le vice de notre nature, de nos » ancêtres ; ce qui fait que nous ne pouvons jamais nous défaire de ces mauvaises inclinations » qui nous font tomber dans le défaut primitif » de nos premiers parents (4) ». Les trois âges d'or, d'argent et de fer, reconnus de toute l'an-

Sed trahit invitam nova vis : aliudque cupido,
Mens aliud suadet. Video meliora, proboque ;
Deteriora sequor.

Metam. l. VII. 5. 17.

(1) Plato, in Critiâ. Argum. p. 106 et 121 ad finem. Dial. edit. *Lausan.* 1578.

(2) Plato, in Timeo. Oper. t. 3, p. 90.

(3) Politic. p. 251, in Argum. et 273. Dial.

(4) De nat. mundi. Plat. Oper. t. 3, . 103.

tiquité, marquent visiblement l'état d'innocence, l'état de l'homme jusqu'au déluge, et les temps qui suivirent. La croyance des trois états, d'innocence, de péché, de rédemption, a été reçue chez toutes les anciennes nations; les Grecs, les Égyptiens, les Perses, les Indiens, les Chinois (1). Les Turcs professent très distinctement la doctrine du péché originel (2), quoiqu'ils y aient mêlé un grand nombre de fables..... Bayle, toujours en guerre avec le christianisme, rend quelquefois les armes à son ennemi, et professe les vérités qui prêtent le plus aux raisonnements de l'incrédulité. « L'histoire, dit-il, est le récit des » malheurs et des crimes des hommes. Il n'y a » point de ville sans hôpitaux ni potence, parce » que l'homme est malheureux et méchant; mais » pourquoi les païens n'avaient-ils rien de bon à » dire sur cela? Ce n'est que par la révélation » qu'on peut s'en débarrasser. » Voltaire (*Pensées*, p. 15.) nous apprend la même chose : s'il s'égare comme Bayle, qu'il répète, souvent il revient comme lui sur ses pas. « Nous avouons, avec » toute la terre, qu'il y a du mal sur la terre » ainsi que du bien; avouons qu'aucun philosophe » n'a pu jamais expliquer l'origine du mal moral » et du mal physique. Disons que la révélation » seule peut dénouer ce grand nœud que tous » les philosophes ont embrouillé... C'est le seul » asile auquel l'homme puisse recourir dans les » ténèbres de sa raison et dans les calamités de

(1) *Voyez* le Discours de Ramsay sur la Mythologie, 2 part. p. 88, 108, 120, 127, 135.

(2) Bibliothèque Orientale d'Herbelot au mot *Meriam*, p. 583.—Maracci *Prodrom. ad refut. Alcor.* part. 4.

» sa nature faible et mortelle. » Rien ne prouve mieux ces ténèbres que les variations de ce mobile écrivain sur l'état de l'humanité. Tantôt il trouve que tout est mal (1), et tantôt que tout est bien (2). La raison, aidée de la révélation, m'apprend que tout n'est pas bien, et que tout n'est pas mal; qu'il y a du bien et du mal, mais plus de mal qu'il n'y en aurait si l'homme n'était point disgrâcié et déchu de sa félicité primitive, et que ce mal sert à épurer et à perfectionner le bien. En approfondissant les raisonnements des manichéens, des partisans de la métempsycose, des fatalistes, des épicuriens en tant qu'ils rejettent une Providence, etc.; on verra que ces erreurs ont pris leur source dans l'ignorance ou le désaveu du péché originel. Un mystère qui en explique beaucoup d'autres qui sans lui resteraient dans une nuit profonde, est d'une croyance bien raisonnable et bien avantageuse à la paix de l'esprit. Si ce mystère n'existait pas, les philosophes prétendraient qu'il dût être (3)?

459. *D.* Ces réflexions ne devraient-elles pas mettre le dogme du péché originel à l'abri de toute contestation?

R. Prenez, dit saint Augustin (*L. De agone christiano*), avec les incrédules, tel biais qu'il vous plaira; accordez-leur ceci, déportez-vous de cela; supposez le contraire de ce qui est, et mettez les choses dans l'état où ils prétendent

(1) Poëme sur la ruine de Lisbonne, etc.—Candide ou l'Optimisme, etc.

(2) Sixième Discours philos.

(3) *Voyez* de solides réflexions sur ce sujet, dans l'*Ami des hommes*, troisième partie, traité de la popul. ch. 6.

qu'elles devraient être; ils ne seront pas plus contents qu'auparavant, ils trouveront de nouvelles objections, et les difficultés deviendront plus fortes. Cette observation de saint Augustin est le résultat de l'expérience. Elle est applicable à toutes les difficultés de la religion; ce Père l'avait trouvée dans l'Évangile (1). Si le péché originel n'était pas, le monde serait plein de mystères que les philosophes avouent ne pouvoir expliquer : maintenant que tous ces mystères s'expliquent par un seul, ils s'efforcent de le combattre pour conserver l'obscurité de tous les autres. De quelque manière que la sagesse et la justice de Dieu se montrent dans la disposition et le gouvernement du monde, l'impie prétendra toujours, qu'il devrait être autrement. *Si aliter fecisset, similiter vestræ stultitiæ displiceret* (Lib. De agon. christ.)

§ III.

460. *D.* La doctrine du péché originel était-elle établie chez les Juifs?

R. Si les Juifs d'aujourd'hui, devenus ignorants au prodige, semblent ne reconnaître d'autre effet du péché originel que les malheurs de l'homme; il est certain que leurs ancêtres ont été instruits de ce dogme comme les chrétiens.

(1) Cui similes dicam homines generationis hujus? et cui similes sunt? Similes sunt pueris sedentibus in foro et loquentibus ad invicem et dicentibus : cantavimus vobis tibiis et non saltastis : lamentavimus et non plorastis..., et justificata est sapientia a filiis suis (*Luc.* 7). — Ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas cùm judicaris. (*Psalm.* 50).

On en trouve dans l'Écriture des preuves sans réplique (1). Le Thalmud en parle très clairement; et quoique ce livre soit rempli de fables, il renferme plusieurs anciennes traditions : ses auteurs ont sans doute connu la croyance générale de la nation. Le quatrième livre d'Esdras renferme quelques passages remarquables qu'on peut regarder comme une petite théologie du péché originel (2). Il est vrai que ce livre n'est pas canonique, mais il est dépositaire des sentiments des anciens Juifs. On peut consulter sur ce sujet l'ouvrage de Pierre Gallatin, *De arcanis catholicæ veritatis*, l. 6, c. 1, a. 10.

461. *D.* Par quel moyen les Juifs et les gentils se purifiaient-ils de la tache du péché originel, avant l'arrivée de Jésus-Christ?

R. Quoique les théologiens ne soient pas d'accord dans la détermination de ce moyen, les uns assignant la circoncision, et les autres la reje-

(1) Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine? Nonne tu qui solus es (*Job.* 14)? — Ce que les Septante expriment encore plus clairement : *Nemo mundus a sorde, nec infans cujus est unius diei vita super terram. — Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum : et in peccatis concepit me mater mea* (Psalm. 50). *Voyez* une excellente dissert. de Bossuet sur ce passage. Dissertation 7 sur les Psaumes.

(2) Cor enim malignum bajulans primus Adam, transgressus et victus est, sed et omnes qui de eo nati sunt. Et facta est permanens infirmitas et lex cum corde populi, cum malignitate radicis; et discessit quod bonum est, et mansit malignum (IV. *Esd.* 3). Quoniam gramen seminis mali seminatum est in corde Adam ab initio : et quantùm impietatis generavit usque nunc, ect. (*Ib. c.* 4). O tu quid fecisti, Adam? Si enim tu peccasti, non est factus solius tui casus, sed et noster qui ex te advenimus, etc. (*Ib. c.* 7).

tant pour des raisons qui nous paraissent solides, il est indubitable que Dieu avait agréé quelque rit qui fût le prélude du baptême, et qui en prévînt les effets; mais il peut se faire que ce rit ne fût pas exclusivement déterminé; peut-être une prière faite sur les enfants, une offrende, un sacrifice fait en leur nom, une présentation au temple, la marque de la lettre Thau (1), la circoncision, etc., pouvaient-ils indifféremment avoir cet effet par l'intention de ceux qui les employaient. Quoi qu'il en soit, il paraît que les Juifs ont su que le baptême remplacerait le rit qui expiait chez eux le péché originel, et serait une source tout autrement abondante de lumière et de grâce; on peut même croire, sur un pas-

(1) *Voyez* le chap. IX d'Ézéchiel, où cette lettre est un symbole de consolation, de soulagement, de sûreté et de salut. Origène, Tertullien, saint Jérôme, saint Augustin, saint Paulin, saint Isidore, et même le philosophe Lucien remarquent, qu'elle avait la figure de la croix. Il y a sur cette matière des observations savantes et curieuses, dans les *Mœurs des Américains, compassées avec les mœurs des premiers temps*, par le P. Lafiteau, t. 1. p. 443. La prière avec extension et élévation de bras, prière dont Moïse constata l'efficacité dans le combat contre les Amalécites, prière d'une attitude symbolique et mystérieuse qui a des rapports marqués avec le *Thau* et l'instrument du salut, doit entrer encore dans le nombre des moyens de purification. Cette attitude de prière, devenue commune chez les chrétiens, l'était peut-être davantage chez les Juifs. Les auteurs sacrés y attachent la plus grande importance. *Propurga te cum brachiis... datum brachiorum tuorum et sacrificium sanctificationis*, etc. (Eccli. 7). (les autres explications qu'on donne de ces passages, sont peu satisfaisantes). *In nomine tuo levabo manus meas* (Psalm. 62). *Deum exquisivi, manibus meis nocte contra eum : et non sum deceptus* (Psalm. 73). *In noctibus extollite manus vestras in sancta* (Psalm. 133). *Elevatio manuum mearum sacrificium vespertinum* (Psalm. 140).

sage d'Ézéchiel, qu'ils avaient une espèce de baptême figuratif qui anticipait en quelque sorte sur le baptême de Jésus-Christ (1) : l'idée qu'ils avaient du Messie, renfermait un baptême solennel et souverainement efficace, qui devait purifier les hommes, comme on voit par le chapitre treizième du prophète Zacharie. De là vient qu'ils demandaient à saint Jean-Baptiste : Pourquoi baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Élie son précurseur, ni ce prophète que nous attendons depuis tant d'années pour nous baptiser (2)?

§ IV.

462. *D.* Le baptême n'est-il pas un rit religieux imité des païens?

R. Avant que d'avancer un propos de cette nature, nos philosophes doivent renverser toutes les preuves du christianisme : tandis qu'elles subsisteront, les gens instruits ne verront, dans cette idée, qu'une imagination aussi frivole qu'impie. S'il y a eu, et s'il y a encore des ablutions chez différents peuples de la terre, c'est que ces peuples ont été persuadés que l'homme était coupable, et que l'ablution du corps était une expression naturelle de la purification de l'ame,

(1) Quandò nata es, in die ortûs tui... aquâ non es lota in salutem, nec sale condita (*Ezech.* 16).

(2) Joann. 1. 25. *Quid ergo baptizas, si tu non es Christus, neque Elias* (Joannes-Baptista, in spiritu et virtute Eliæ), *neque propheta?* (ille propheta, ὁ Προφητης, de quo Deuteron. 18, in Lege et prophetis promissus; et de quo, Joannis 6 : *Hic est verè propheta qui venturus est in mundum.*)

et de la nécessité de mener une vie exempte de souillure. Mais aucun peuple n'a attribué à ces ablutions les vertus du baptême. On se lavait chez les Juifs, on purifiait tantôt le corps, tantôt les habits; mais le sacrement de régénération n'était certainement pas établi chez eux. Lorsque saint Jean prêcha la pénitence, il institua une sorte de baptême beaucoup moins parfait que celui de Jésus-Christ; la cérémonie de Jean promettait ce que le sacrement de Jésus-Christ exécutait. Jésus-Christ ne pouvait rien prescrire dont l'exécution fût plus aisée et la matière plus universellement répandue; quelques paroles et un peu d'eau. Tout autre rit eût été moins expressif, et moins mesuré sur l'étendue du besoin. Tout signe est indifférent par lui-même; c'est l'objet ou le motif, qui le rendent saint ou impie; et dès que Dieu a attaché sa grâce à un signe, il est alors une source de salut. On se prosterne dans tous les temples du monde, il ne s'agit que de savoir devant quel être on doit se prosterner. Les paroles qui accompagnent le baptême et qui le constituent, le distinguent essentiellement de tous les usages des nations. Ce rit expiatoire solennellement institué pour tous, constate le péché originel, la nécessité de la régénération, le prix de la rédemption, comme Jésus-Christ le dit lui-même à Nicodème (1): justification et conservation de la créature coupable, faite par l'invocation du nom de Dieu et par l'usage de l'élément qui est le symbole le plus naturel de l'ablution sainte et de l'expurgation

(1) Nisi quis renatus fuerit ex aquâ et Spiritu sancto, non potest intrare in regnum Dei (*Joan.* 3).

de toute iniquité : telle est la vraie notion du baptême.

§ V.

463. *D.* Quelque aisée que soit l'administration du baptême, n'est-il point souvent hors du pouvoir des hommes de le recevoir? combien d'enfants meurent sans l'avoir reçu? Or, n'est-il pas contraire aux attributs de Dieu de réprouver ceux qui n'ont pas été purifiés par un moyen qu'il leur était impossible d'employer?

R. Suivant la doctrine de l'Église, le désir du baptême, accompagné d'un vrai repentir et d'une sincère conversion et la volonté de réaliser tous les moyens de plaire à Dieu, en a les effets; ainsi que le baptême de sang, c'est-à-dire la mort soufferte pour Jésus-Christ. Un acte d'amour, tel qu'il est d'ailleurs nécessaire pour accomplir le premier précepte, prévient et supplée l'efficace du baptême, puisqu'il opère infailliblement la justification. Dans les premiers temps de l'Église, de fervents catéchumènes recevaient quelquefois le Saint-Esprit avant le baptême (*Act.* 10). Et dans ses institutions quelconques, même les plus universelles, le Fils de Dieu, comme il le dit lui-même, conserve toujours la souveraine disposition de leur usage et leurs effets. Quant au sentiment du cardinal Cajetan et de quelques autres théologiens, qui, donnant une certaine latitude au baptême du désir, croient que les prières et les vœux des mères chrétiennes, et l'offrande qu'elles font de leur fruit comme d'une partie d'elles-mêmes, peuvent avoir l'effet du désir personnel; sans juger cette opinion avec trop de sévérité ou avec trop d'indulgence, on

peut raisonnablement en conseiller la pratique aux tendres mères frappées de sollicitude sur le sort de leurs enfants. La puissance de celui qui sanctifia Jean et Jérémie, n'est pas raccourcie. Nous ajouterons quelques observations.

1° Le sort des enfants morts sans baptême, n'est pas celui des adultes qui ont abusé de leur liberté et de la grâce : il n'y a qu'à lire les motifs du jugement de Dieu contre les réprouvés; on verra que les enfants n'y sont pas compris (1).— Quel que soit leur état, et quelque peine qu'ils puissent en avoir, ils ne sont pas assez malheureux, dit saint Augustin, pour ne regarder pas l'existence comme un bienfait (2). Saint Thomas, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, etc., ont établi la même doctrine (3). S'il y a des théologiens qui pensent autrement, c'est un sentiment particulier, qui n'est rien moins qu'une décision de l'Église : ils s'engagent sans doute à le concilier avec les notions que nous avons de la Divinité.

2° Ces enfants ne sont pas agrégés au nombre des élus, ils sont exclus du royaume des cieux;

(1) Discedite a me maledicti in ignem æternum... Esurivi enim et non dedistis mihi manducare, etc. (*Matth.* 24). Quantùm glorificabit se et in deliciis fuit, tantùm date illi tormentum et luctum (*Apoc.* 18). Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi, ut referat unusquisque propria corporis, proùt gessit in suo corpore, sive bonum, sive malum (2. *Cor.* 5).

(2) Non dico parvulos sine Christi baptismo morientes tantâ pœnâ plectendos esse, ut eis non nasci profuisset. (*l.* 5. *in Julian. c.* 8).

(3) S. Thomas in 2. d. 33. q. 2. a. 2.—Greg. Naz. Serm. in sacr. lavacrum.—Greg. Nyss. orat. de infant.

mais Dieu est-il injuste pour ne pas leur donner ce qui ne leur est dû à aucun titre?

3° Promettre aux descendants d'un ministre disgracié la restitution de ses biens, sous une condition que la négligence ou l'infidélité des parents ne remplit pas, ce qui est quelquefois empêché par des agents naturels, liés à la marche générale du monde, toujours préférable au bien du particulier; c'est l'effet d'une grande clémence, bien loin d'être une injustice. On peut voir d'excellentes réflexions sur cette matière dans le second livre de la *Vocation des Gentils* attribué par quelques-uns à saint Léon, et par d'autres à saint Prosper, qu'on plaçait autrefois entre les ouvrages de saint Ambroise (1).

(1) Providentiâ quidem pari et bonitate generali, sed multimodo opere, diversâque mensurâ... Nemo autem putaretur non innocens nasci, nisi etiam talibus esset noxium non renasci... cujus sententiæ rigor dum etiam circa tales non resolvitur, quàm magnum illud peccatum fuerit, demonstratur... De immaturitate verò mortis non est ratio conquerendi, cùm semel in naturam nostram per peccatum ingressa mortalitas obnoxium sibi omnem vitæ nostræ fecerit diem. Esset enim, quoniam secundùm aliquem modum immortalis dici homo posset, si esset tempus intra quod mori omninò non posset... non autem latet, quantùm cordibus fidelium desidiæ gigneretur, si in baptizandis parvulis nihil de cujusquam negligentiâ, nihil de ipsorum esset mortalitate metuendum... hâc verò tam inamissibili felicitate infantium vehementissimè opinio illius roboraretur erroris, qui gratiam Dei secundùm merita hominum dari, audet contra fidem catholicam prædicare. Videretur quippè inculpabili innocentiæ hoc totâ æquitate deberi, ut neminem eorum adoptio præteriret quos nullus reatus perstringeret... nunc autem occultâ quidem Dei dispositione sed justâ sic ostenditur, et quid conferat gratia, et quid prævaricatrix mereatur natura, ut nec contra donum elevetur superbia, nec contra periculum cesset industria,

LIBRARY

ARTICLE VI.

La résurrection des morts.

§ I.

464. *D.* Quel rapport la résurrection des morts a-t-elle avec les autres articles de la foi chrétienne?

R. Ce dogme est tellement lié avec celui de l'immortalité de l'ame, que les adversaires de l'un ont toujours combattu l'autre, et qu'il suffit d'en établir un pour les établir tous les deux. Car le corps et l'ame constituant le même être et formant une seule nature, il est conséquent qu'ils ne soient pas à jamais séparés, et que si l'esprit survit au corps, il vienne un temps où le corps soit réuni à l'esprit, et où l'homme existe de rechef tout entier. Pareillement, et plus évidemment encore, si le corps doit être rappelé à la vie, l'esprit qui l'a animé, existe donc toujours et l'animera encore. Il ne faut donc pas s'étonner, que les incrédules de tous les temps se soient si fortement élevés contre la foi de la résurrection; et que, selon la remarque de saint Augustin, aucun article de la croyance chrétienne n'ait été combattu avec tant d'acharnement (1). Spinosa

ete. lib. 2. *de Vocatione Gentium*. Le style de cet ouvrage est favorable au sentiment de ceux qui l'attribuent à saint Léon.

(1) In nullâ re tam vehementer contradicitur fidei Christianæ, quàm de resurrectione mortuorum. Cependant le

assurait que, s'il pouvait se persuader la résurrection d'un mort, il déchirerait son système (1). Les apôtres, au contraire, par la même raison, et dans la vue d'une conséquence tout opposée, faisaient de la résurrection des morts un des grands objets de leur prédication et des espérances du chrétien. Presque toutes les fois qu'ils parlent de Jésus-Christ, ils l'annoncent comme les prémices, et premier-né de la résurrection (*Primitiæ dormientium*, 1. Cor. 15.), comme le juge des vivants et des morts (*Primogenitus mortuorum*, Apoc. 1.), et le Sauveur lui-même renvoie sans cesse les hommes à ce grand jour de la résurrection, qui est celui du jugement universel. On ne peut donc pas rejeter cet article, sans ébranler le fondement et la sanction de tous

même Père remarque ailleurs que plus d'un philosophe païen a été favorable à cette croyance, et que les partisans de Platon le mettent de ce nombre (*De Civit. Dei.* liv. 22, c. 28). Il transcrit aussi un passage de Varron, où ce savant Romain rapporte, sans rien y opposer, l'opinion de quelques généthliaques qui admettent une réunion de l'ame et du corps après une période de quatre cents ans: ce qui, sans être la résurrection des chrétiens, suppose néanmoins toutes les difficultés qu'on oppose à celle-ci. Pline le naturaliste (*lib.* 7. *c.* 55), dit que Démocrite croyait à la résurrection; et la raison par laquelle il prétend le réfuter, savoir que lui-même n'est pas encore ressuscité, n'est certainement pas concluante. Sénèque a parlé de la résurrection à peu près comme Tertullien (ci-dessous 471). Les soins que toutes les nations de la terre ont des corps morts, et le respect pour les tombeaux, sont autant de professions pratiques de la résurrection.

(1) J.-J. Rousseau juge au contraire que la résurrection n'a rien de surprenant, *puisque*, dit-il, *on a le secret de ressusciter les noyés, et qu'on cherche celui de ressusciter les pendus.* Nouvelle preuve de l'accord philosophique et de l'impossibilité de trouver des idées assorties au génie de ces messieurs.

les autres, qui est la divine parole; et l'on ne peut douter des autres dès qu'on reconnaît la vérité de celui-ci (1).

§ II.

465. *D.* Quelles difficultés les incrédules opposent-ils à la résurrection des morts?

R. Quelques-uns disent que les corps ne peuvent ressusciter, parce qu'ils sont composés d'une matière passagère qui passe dans plusieurs corps, et ne se fixe à aucun. D'autres font des suppositions où ils imaginent que des anthropophages, nourris de corps humains, ne peuvent ressusciter sans que les mêmes corps ne ressuscitent deux fois. Plusieurs prétendent que ni la vallée de Josaphat, ni même la terre entière ne peuvent contenir la multitude des hommes qui ont existé jusqu'à nos jours. On ne finirait point si on rassemblait tous les *comment* et les *pourquoi* qu'ils ont opposés à cet article de notre foi: on les trouve en grande partie dans un ouvrage de saint Augustin (*Enchirid.*, c. 26.), avec les réponses que ce Père y a faites.

(1) Indépendamment de la révélation bien formelle et précise que nous avons de cet objet, nous avons pour le croire toutes les preuves de la résurrection de Jésus-Christ, preuves auxquelles un esprit juste ne peut se refuser 323), car si Jésus-Christ, l'auteur, le modèle et le garant de notre résurrection, est ressuscité, nous ressusciterons aussi: et si nous ne devons pas ressusciter, il est faux qu'il soit ressuscité lui-même. C'est l'invincible argument de saint Paul. Si autem Christus prædicatur, quia resurrexit a mortuis, quomodò quidam dicunt in vobis, quoniàm resurrectio mortuorum non est? si autem resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit. (1. *Cor.* 15).

466. *D.* Que faut-il penser de toutes ces observations, et d'abord de la première qui regarde la succession continuelle d'une matière à l'autre?

R. Cette succession peut être considérée de deux manières, 1° dans le renouvellement du corps humain, qui se fait insensiblement par la nutrition, l'égestion et l'évaporation (1); 2° dans la circulation continuelle de la matière, qui d'un être passe dans un autre, et qui, après avoir constitué un corps, semble devoir en constituer un autre.

Sur la première de ces transmutations, nous observons, 1° qu'il est naturel de croire que le corps destiné à la résurrection sera celui que la mort aura détruit, à quelque âge qu'elle s'en soit emparée; 2° qu'il est très incertain, si le corps se renouvelle entièrement par la succession d'une nouvelle substance (2), qu'il y a grande apparence que les parties osseuses, et, selon beaucoup de naturalistes, les premiers linéaments, les premiers esprits plastiques, qui sont en quel-

(1) Les calvinistes de Groeningue accusèrent le célèbre Bernouilli de nier la résurrection des morts, parce que ce savant enseignait cette thèse physique dans leur université. Cette frivole accusation ne se soutint pas contre la sage défense du professeur.

(2) M. Kemme, professeur à Halle en Saxe, dans une dissertation imprimée contre M. Haller en 1776, nie absolument cette espèce de transmutation; il prétend que ce sont les sucs nourriciers qui, après avoir rempli la fonction d'arroser et d'entretenir, s'évaporent et sont remplacés par d'autres, mais que la substance corporelle n'est pour rien dans cette révolution. On aura peut-être quelque difficulté à distinguer avec précision la substance corporelle des sucs nourriciers; cependant la notion même des termes semble en marquer la différence.

que sorte la racine, et la forme constituante du corps, le principe de son accroissement et de sa conservation, ne se retirent et ne se remplacent jamais; 3° qu'il est apparent que les corps ressuscités, et surtout les corps des élus, doués d'une légèreté et d'une agilité prodigieuse, seront composés d'une bien moindre quantité de matière, qu'ils ne le sont en cette vie; 4° que ce n'est point l'identité de toute la matière devenue corps, qui fait que ce corps soit le même, puisque tout homme est justement persuadé qu'il a le même corps qu'il avait autrefois à l'âge de sept, de quatorze, de vingt-un, de vingt-huit ans; et que l'homme est la même personne dans tous les âges, non-seulement par le sentiment de l'identité persévérante dans son ame, mais encore par l'identité de son corps. L'union parfaite de la partie corporelle avec la spirituelle, leurs rapports réciproques, l'harmonie de leur ensemble; tout cela propre et exclusif dans chaque individu, comme les traits de la physionomie, et très indépendant de la matière composante, concourt à donner l'idée du même corps....(1). Il serait bien difficile de dire d'une manière satisfaisante, ce qui constitue proprement le corps d'un être vivant. Il y a ici des ténèbres physiques, comme il y en a dans tout être dont on examine la nature intime; l'esprit superficiel et suffisant ne les aperçoit pas, mais l'homme attentif les découvre; les phénomènes de la palingénésie en sont une preuve de fait, et la mul-

(1) Dans l'opinion de ceux qui supposent quelque différence dans les ames (n. 158), cette considération devient d'un vrai plus sensible et plus saillant.

titude des systèmes vainement imaginés pour expliquer le mystère de la génération, en sont une autre.

1° Les mêmes réflexions subsistent à l'égard du passage de la matière d'un corps à un autre. Nous ajouterons, 1° que tous les corps des hommes qui ont existé jusqu'ici, sont une très petite partie de la matière qui compose l'assemblage des êtres; que, dans un si vaste champ, la même matière ne se trouve que bien rarement au même point, et employée aux mêmes usages; que jamais peut-être la même matière, malgré la circulation perpétuelle, n'a constitué la centième partie de deux corps humains; 2° que la matière constituante d'un corps ne peut en constituer un autre, quoiqu'elle puisse en augmenter le volume. C'est l'opinion des plus profonds physiciens (1), et cette opinion est garantie par des expériences curieuses, telle que la palingénésie, où les cendres de la plante gardent la détermination de reproduire toujours la même plante. Dans le système de la préexistence et de la création simultanée des germes, la chose est évidente; un corps ne pouvant devenir un autre, puisque tous ont une existence isolée et exclusivement propre.

467. *D.* Que dire des anthropophages dont vous avez parlé d'abord?

R. En vérité, Niewentyt, Liguac, Bonnet, etc., se sont trop fatigués sur ce sujet, et l'objection

(1) Le P. Kircher, dont les vues sur cette matière ont tellement plu à de Buffon qu'il en a copié plusieurs (*Exam. des Epoques.* n. 139), s'exprime de la sorte en style de vieille philosophie. Semen universale, semel individuatum non resolvitur amplius in universale (*Mund. subt. part.* 2).

ne valait pas les peines qu'ils se sont données. 1° Il n'y a jamais eu ni Cafre, ni Huron, ni Cannibale, qui fît de ses semblables sa nourriture exclusive ou même ordinaire; 2° il n'y a jamais qu'une partie du corps qui soit mangée, les ossements au moins demeurent; 3° les parties constituantes d'un corps ne sont pas transubstantiées par la nourriture en un autre corps : ainsi que nous venons de le dire (1); 4° il faut au moins sept ans pour que le corps humain se renouvelle par la succession des aliments; par conséquent chaque corps qui aurait servi de pâture à un antropophage n'occuperait qu'une très petite place dans celui dont il fait partie. 5° Nous avons remarqué que les corps ressuscités seront moins chargés de matière : ainsi, après le beau compte qu'on nous oblige de faire, il reste *zéro*. 6° Fallût-il reconnaître l'existence d'une seule et même matière dans plusieurs corps, cette supposition ne serait point aussi déraisonnable que le mépris d'une vérité appuyée par toutes les lumières de la révélation, et liée étroitement au dogme consolant de l'immortalité. Mais encore une fois, cette reproduction, quoique très possible (ci-dessus, n. 441), est ici absolument inutile. — Celui qui a créé le monde, qui, par la vertu de sa parole a tiré du néant toutes ces parties de la matière qui forment notre corps, ne peut jamais les perdre de vue; qu'elles soient séparées et dispersées en mille endroits du monde; qu'elles

(1) On pourra sur cette matière utilement consulter le Traité d'Athénagore *de Resurrectione mortuorum*. Il y propose presque toutes les difficultés contre cette vérité capitale, et y répond d'une manière qui ne laisse rien à désirer sur ce point aux esprits justes et équitables.

soient cachées les abîmes de la mer ou dans les entrailles de la terre; qu'elles aient servi de nourriture aux plantes, aux animaux, ou aux hommes; qu'elles se soient introduites dans une infinité d'autres substances, elles ont toujours été sous sa main et sous ses yeux; elles ont toujours été présentes à son intelligence infinie : il saura bien en empêcher l'aliénation, et les conserver à leurs premiers possesseurs malgré les transformations qu'elles ont éprouvées dans la révolution de plusieurs siècles; il saura les recueillir, les rassembler, et les réunir pour en former ce même corps que la mort avait détruit. Il nous ressuscitera, disait saint Paul, en vertu de ce domaine absolu qu'il exerce sur toute la nature : *Secundùm operationem quâ possit subjicere sibi omnia* (Philip. 3, 21). Nier la possibilité de notre résurrection future, ce serait donc méconnaître l'étendue infinie de la toute-puissance et de la connaissance de Dieu; ce serait nier son existence.

§ III.

468. *D.* Où placerez-vous cette multitude infinie d'hommes qui ont existé jusqu'à nos jours? Serait-il possible que la vallée de Josaphat pût les contenir tous?

R. 1° On n'a jamais pensé que la vallée de Josaphat dût contenir tous les hommes ajournés au jugement universel, mais bien que cette vallée formerait le centre de cette nombreuse assemblée (1). 2° Le passage du prophète Joël, qu'on a employé pour autoriser cette opinion, ne parle

(1) Ut judicem omnes gentes in circuitu. (*Joel* 3)

point du jugement dernier, et ce sentiment n'a d'autre appui qu'une interprétation allégorique. *Josaphat* signifie *jugement de Dieu.* Saint Thomas croit pouvoir déterminer la vallée de Josaphat, parce que Jésus-Christ étant monté au Ciel, sur le mont des Oliviers, au pied duquel se trouve la vallée de Josaphat, les anges dirent aux apôtres, qu'il viendrait juger comme ils l'avaient vu partir; mais il avoue en même temps qu'il n'y a rien de certain sur cela (1), et les paroles de l'Écriture dans lesquelles il croit trouver des preuves de son opinion, désignent la manière plutôt que le lieu de l'arrivée de Jésus-Christ; et il paraît que les anges entendaient précisément que les disciples devaient se tenir aussi sûrs de son retour qu'ils l'étaient de son départ. Du reste, on peut trouver une espèce de convenance, que le jugement général se fasse dans une plage plus ou moins déterminée du pays, où se sont opérés les mystères de la foi, où les deux lois ont pris naissance, où la première a fini, et la seconde a pris ses premiers accroissements, pays qui est, d'ailleurs, comme le centre de l'ancien continent, étant le point le moins éloigné de l'Afrique, de l'Europe et du milieu de l'Asie.

469. *D.* Un ingénieur et géographe français, n'a-t-il pas prouvé que la résurrection était im-

(1) Ad quartam quæstionem dicendum, quòd qualiter illud judicium sit futurum, et quomodò homines ad judicium conveniant, non potest multùm per certitudinem sciri; tamen probabiliter potest colligi ex Scripturis, quòd circa locum montis Oliveti descendet, sicuti et indè ascendit, ut idem ostendatur qui descendit (*Sanct. Thom. in-4°. Dict.* 48. *art.* 4. *quæstione.* 4). — Dominique Soto, qui suit l'opinion de saint Thomas, convient également qu'elle n'est que plus probable.

possible sur notre globe hydrogée, et qu'il fallait la création d'un monde bien plus ample pour contenir à la fois les hommes de tous les siècles passés (1) ?

R. S'il faut être ingénieur et géographe pour démontrer le contraire, je ne puis aspirer à l'honneur de cette démonstration; mais si on veut écouter la raison sans titre, je démontrerai qu'un quarré de cent lieues d'Italie, c'est-à-dire à peu près de cinquante lieues de France, de vingt-cinq d'Allemagne, suffit pour placer tous les hommes qui auront existé depuis Adam jusqu'à l'an 6,000 du monde.

1° Je suppose que la terre a toujours été aussi habitée qu'elle l'est actuellement. Supposition infiniment avantageuse aux prétentions de M. Joulain : car tout ce qu'on dit de la grande population des anciens peuples, si j'excepte ce que l'Écriture nous apprend des Israélites, qu'une bénédiction particulière multipliait, est absolument faux, ou du moins très incertain, rejeté par Buffon, Raynal, Beausobre, et tous les écrivains qui ont approfondi cette matière (2). Mais, quoi qu'il en soit, si quelques pays ont été plus peuplés, d'autres l'ont été moins; plusieurs

(1) Cette singulière et inutile dissertation a paru dans le *Journal Encyclopédique*. Sept. 1770, p. 267.

(2) Après de longues recherches et des observations combinées, je suis absolument convaincu que le monde n'a jamais eu le degré de population qu'il a aujourd'hui; il est possible que les dogmes philosophiques l'aient diminuée depuis quelques années, mais elle est toujours bien supérieure à ce qu'elle a été dans les siècles passés.

auteurs pensent que l'Amérique n'est habitée que depuis deux ou trois mille ans. Il est certain que, long-temps après Adam et après le déluge, le monde n'a pas été peuplé (1). Que dire des pestes, des guerres destructives qui tarissent pour une suite de siècles les sources de la population, etc. ? Nonobstant tout cela, je veux bien supposer que la terre a toujours eu le même nombre d'habitants qu'elle a aujourd'hui. On voit combien cette supposition passe tout ce que M. Joulain peut prétendre, et tous les avantages qu'il cherche dans l'algèbre, dans l'ancienneté

(1) Il est vrai que le P. Petau (*Doct. temp.* l. 9, c. 14), donne à la terre, en moins de trois siècles après le déluge, cent cinquante fois plus d'habitants qu'on n'en suppose aujourd'hui; mais, quand l'imagination se mêle de régler ces sortes de calculs, il ne faut pas être surpris des exagérations qu'elle y met. L'abbé du Contant de la Molette adopte cette erreur du P. Petau, et la défend avec autant d'ardeur que de faiblesse, tant dans sa *Nouvelle Méthode pour entrer dans le vrai sens de l'Ecriture-Sainte*, que dans sa *Genèse expliquée*. La grande illusion de ces calculateurs d'une population chimérique, prend sa source dans l'ignorance des bornes où la population s'arrête d'elle-même, et au-delà desquelles aucun système ne la fera avancer. Ils ne considèrent pas que la population a son terme et sa mesure, après lesquels l'augmentation n'a plus lieu, qu'il s'établit alors une balance qui compense les pertes par des accroissements, et les accroissements par des pertes; ils considèrent les ouvriers de l'humanité, abstraction faite des circonstances politiques, travaillant *in aere libero*; et ils ne devraient point oublier que ces circonstances mettent sous le joug la fécondité des mariages actuels, et préparent à celle des mariages futurs la même servitude. Telle famille soustraite à l'empire des modifications sociales, transportée dans une île déserte, sous un beau ciel, deviendrait bientôt un peuple; elle qui bientôt, malgré ses efforts et par ses efforts peut-être, s'anéantira dans le gouffre d'une grande société.

de la polygamie (1), et dans la nouveauté du célibat religieux (2).

2° Je suppose que le monde existe depuis six mille ans, quoique, selon les meilleurs chronologistes, il soit encore éloigné de cet âge.

3° Je suppose avec Vossius cinq cents millions d'hommes sur la terre, ou avec les journalistes de Trévoux sept cent vingt millions, ou enfin avec Riccioli mille millions (3). Aucun calculateur raisonnable n'est allé au-delà (4); et quoi-

(1) Montesquieu, quoique trop favorable en certains endroits à la polygamie des orientaux, montre en d'autres combien en général elle est nuisible à la population. *Esprit des Lois*, l. 16, c. 5. *Lettres persannes*, lettre 124. — Pluche, *Spectacle de la Nature*, t. 6, a prouvé ce point avec la dernière évidence et tout le détail possible. — On pourra encore lire la quatorzième lettre de la *Monogamie* de Prémontval.

(2) *L'Ami des hommes* nous apprend qu'il n'y a que *les enfants et les sots* qui cherchent dans le célibat la cause de la dépopulation : M. Joulain ne voit pas avec qui il se range. Observations multipliées et décisives sur cette matière, ci-dessous, n. 525.

(3) On peut voir dans sa géographie (*l. 12, in append. de verisimili hominum numero*), le nombre d'habitants de chaque province d'Europe en particulier; mais il est presque partout exagéré.—Moyen de connaître le nombre d'habitants d'un pays (Beaus. *Etude de la Polit.* 392).

(4) Voltaire, dans ses 1600 millions, comprend sans doute les habitants de la lune, de Jupiter et de Saturne. Nous attendons l'état de la population de ces pays pour juger de l'exactitude de la somme totale. Nous ne parlons pas de l'abbé d'Expilli, parce que la prodigieuse exactitude avec laquelle il détermine le nombre des mâles Chinois, qui, selon lui, va justement à 59,688,364, et quelques autres calculs de cette nature, nous font chercher la vérité ailleurs. On peut juger de l'exagération que l'on met ordinairement dans ces calculs, par ce que j'ai dit de la population de cette même nation, ci-dessus, n. 372 et 373. Dans le *Dict. géograph.* imprimé à Liège,

qu'il y ait de grandes raisons de croire que ce dernier nombre est exagéré (1), je l'accepte sans difficulté.

4° Je suppose que les générations se renouvellent tous les trente ans, quoique, selon M. Joulain, il faille trente-trois ans.

Après ces suppositions, je divise 6,000, nombre des années du monde, par 30, nombre d'années exigé pour une génération, et j'ai 200, nombre des générations depuis Adam jusqu'à l'an 6,000. Je multiplie 1,000,000,000, nombre qui constitue une génération, par 200, nombre des générations; et j'ai 200,000,000,000, nombre des hommes depuis Adam jusqu'à l'année 6,000 du monde.

Voyons maintenant la place que ces deux cents milliards d'hommes occuperont, en donnant à chacun un pied quarré. Je dis que tous seront renfermés dans l'espace de 100 lieues d'Italie, 50 de France, 25 d'Allemagne en quarré.

La lieue d'Italie est de 1,000 pas géométriques. Ainsi 100 lieues donneront 100,000 pas géométriques. Le pas géométrique contient 5

1793-1794, j'ai déterminé l'état de la population sur les tables de la mortalité, les plus sûres que j'aie pu me procurer; partout elle est inférieure à l'idée qu'on s'en fait. Toute multitude, dit un ancien, a une apparence bien supérieure à son nombre réel : Majorem quàm pro numero speciem gerit (*Q. Curt. t.* 1. l. 3).

(1) L'Auteur de ce calcul donne 200 millions d'hommes à l'Amérique, qui n'en a pas 50 millions; et 100 millions aux terres Australes, où il n'y en a pas 50 mille; ce sont quelques îles éparses, la plupart désertes. Depuis la navigation de M. Surville en 1769, il est démontré que le continent austral n'existe pas. (*Cette note a été écrite en* 1783, *l'éditeur*).

pieds. Voilà donc 500,000 pieds. Le quarré de 500,000 fait 250,000,000,000; c'est-à-dire, beaucoup plus qu'il n'en faut pour loger tous les hommes, et il reste encore de la place pour 50,000,000,000 à naître après l'an 6000 (1). Il en resterait beaucoup plus sans les fausses suppositions que nous avons passées en faveur de M. Joulain; d'où je conclus, 1° que tout l'appareil algébrique avec lequel M. Joulain, ingénieur et géographe du roi, a mesuré la surface du globe hydrogée, et calculé des générations chimériques, est une peine perdue, une pédanterie ridicule, propre à éblouir les ignorants, et les admirateurs de la nouvelle philosophie. 2° Que le nouveau globe, dont M. Joulain annonce la création pour y placer les corps ressuscités, est absolument inutile, et dès-lors plus difficile à croire que la résurrection même. 3° Que si l'on ne connaissait pas le style des écrivains modernes, et la valeur de leurs démonstrations géométriques, on serait plus que surpris d'entendre M. Joulain finir de la sorte : « Que conclure de » tout ceci? Que la résurrection universelle des » hommes avec leurs corps physiques est impos- » sible sur notre globe. Oui, nous venons de le » démontrer ».

(1) L'on trouve le même objet calculé d'une manière différente et sur d'autres données, mais avec un résultat également satisfaisant par dom Beda Mayr, bénédictin de Sainte-Croix à Donauwerth, dans sa *Vertheidigung der natürlichen, Christlichen und Catholischen Religion.* Augsbourg, 1789; et par M. Süemilch *Die Gottliche Ordnung*, Berlin, 1775.

§ IV.

470. *D.* Ne reste-t-il pas encore bien des questions à faire sur cette matière? Comment tant d'hommes peuvent-ils être jugés à la fois? Comment chacun se rappellera-t-il tous ses délits? Comment les corps ressuscités seront-ils incorruptibles, puisqu'il est naturel à une matière composée de s'altérer?

R. Dieu juge-t-il comme les hommes, d'après une succession de demandes et de réponses? Un seul de ses regards forme l'interrogatoire, les preuves et l'arrêt (1). Dieu se montre, et il n'y a plus de voile sur les actions ni sur les destinées humaines; l'univers est découvert à lui-même (2).

(1) Judicat Christus cognitione cordium, non interrogatione factorum (*Ambr. l.* 10 *in Luc. c.* 22.—Un poète moderne a dit:

Éclairés dans l'instant, ces morts dans le silence
Attendent en tremblant l'éternelle sentence.
Dieu qui voit à la fois, entend et connaît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout.
Henr. chant 7.

(2) Point de spectacle plus digne de Dieu, ni plus glorieux à Dieu que le grand spectacle du jugement général, tel que la foi nous l'annonce. Dieu, par une lumière subite, vive, pénétrante, immense, se dévoilant à l'univers assemblé, dans tout l'éclat de sa grandeur et de sa justice; plaçant chaque homme vis-à-vis du monde entier, et le monde entier vis-à-vis de chaque homme en particulier; publiant lui-même le secret de son gouvernement, les ressorts et les vues de sa providence, et si je puis parler de la sorte, le mystère de sa politique, la chaîne et la dépendance des événements, la liaison et le but général de tous les êtres; pourquoi il a permis telle ré-

— Une conscience éclairée par toutes les lumières du Juge éternel, pourra-t-elle se cacher quelque délit? — Le Créateur des corps ne saura-t-il pas en écarter la corruption, lui qui dès maintenant les conserve en intégrité et en santé? Ceux qui forment ces questions, ne paraissent point reconnaître sérieusement la puissance de Dieu, et la multiplicité de ses ressources dans l'exécution de ses desseins. Si, avant la création du monde, on avait pu se demander comment il se fera, par quelle voie il se conservera, quelle variété de merveilles il renfermera, quelle sera la nature et l'activité de l'ame humaine, etc.? ces questions eussent été autant de problèmes insolubles. Or, le même Dieu qui a fait le monde, nous dit que tout sera réformé, et que l'état des choses après la résurrection présentera un monde absolument nouveau (1).

volution, laissé la vie et la victoire à tel tyran, accordé à tel monstre la jouissance de son crime; dissipant toutes les erreurs, réfutant tous les faux raisonnements, redressant tous les sophismes, anéantissant tous les prétextes, remettant tout à sa place, et effaçant tous les vestiges de la confusion et du désordre; et cela, par une simple émanation, par un seul rayon de sa clarté ineffable! non, je ne m'étonne plus de lire dans l'histoire de l'Eglise, qu'un prince païen (Bogoris, roi des Bulgares), qui avait résisté à toutes les preuves du christianisme, se rendit à l'aspect d'un tableau du jugement dernier, peint et expliqué avec force par un pieux solitaire (Méthodius).

(1) Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia. (*Apoc.* 21).

§ V.

471. *D.* La nature ne fournit-elle pas quelques phénomènes propres à expliquer la résurrection de nos corps ?

R. Saint Paul, dans la première Épître aux Corinthiens, l'explique par le blé, qui, après avoir souffert la dissolution et la pourriture, se reproduit, pour ainsi dire, dans son tombeau (1). — Tertullien regarde tous les êtres comme une image de la résurrection; ils ne finissent que pour renaître après leur destruction (2). Avant lui le philosophe Sénèque avait fait la même observation (3). — Théodoret remarque que la nature nous présente dans la génération un mystère tout autrement inconcevable que celui que la foi nous apprend de la résurrection : en effet, les débris de l'homme, quelque révolution qu'ils éprouvent, ont été le corps de l'homme : mais si l'expérience n'existait pas, qui oserait imaginer

(1) Tu quod seminas, non vivificatur, nisi priùs moriatur. Et quod seminas, non corpus quod futurum est, seminas; sed nudum granum, ut putà tritici aut alicujus cæterorum. Deus autem dat illi corpus sicut vult : et unicuique seminum proprium corpus (1. *Cor.* 15).

(2) Omnia in statum redeunt, cùm desierint : ideò finiuntur, ut fiant; nihil deperit nisi in salutem. Totus igitur hic ordo volubilis rerum, testatio est resurrectionis mortuorum. Præmisit tibi naturam magistram : submissurus et prophetiam, quo faciliùs credas prophetiæ, discipulus naturæ (*Lib. de Resurr. carnis,* c. 12).

(3) Æquo animo debet rediturus exire. Observa orbem rerum in se remeantium. Videbis in hoc mundo nihil extingui, sed vicibus descendere ac exurgere. Æstas abit, etc.

voir sortir un homme de ce qui en fait la matière première (1) ? — Qui croirait que le papillon, fendant les airs avec le luxe des plus brillantes couleurs, est exactement et physiquement la chenille? Aussi le judicieux auteur du *Spectacle de la nature* n'hésite-t-il pas à appeler ces légers et brillants insectes, *les ressuscités du peuple chenille* (2). — La physique moderne nous fournit un symbole admirable de la résurrection dans la palingénésie, où la plante renaît en quelque sorte de ses cendres, et reprend une vie que toute l'activité du feu n'avait pu lui ôter sans retour. On peut consulter l'ouvrage de Louis Mœgling, imprimé à Tubingue, en 1783 : *Palingenesis seu resurrectio plantarum, ejusque ad resurrectionem corporum nostrorum applicatio.* On trouvera des choses très curieuses sur le même sujet, dans le *Mundus subterraneus* du

(1) Quid palmites et arbores et semina dicere opus est? Tuæ informationis materiam inspice : quàm vilis hæc et parva! tunc inanimata quoque, spiritu carens et insensibilis materia, omninò Deo sic annuente, fit homo (*Theodoret. de Provid. Serm.* 10).

(2) Le même emblème peut servir à donner une idée des changements et avantages qu'amènera cette admirable reproduction, conformément à ce qu'en dit l'Apôtre des nations. Seminatur in corruptione, surget in incorruptione. Seminatur in ignobilitate, surget in gloriâ. Seminatur in infirmitate, surget in virtute. Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale (1. *Cor.* 15). « Qu'on voie seulement, dit saint Augustin, la différence qu'il y a entre » un corps faible et malade, et un corps sain et robuste; » ce que l'ame peut dans l'un, et ne peut pas dans l'autre : et l'on comprendra quelle révolution nos corps » éprouveront par un nouvel état de choses où ils seront » en raison inverse de tout ce qu'ils sont actuellement. » (*De Civit. Dei*, lib. 22).

père Kircher, deuxième partie, p. 414 et suiv., avec une solide réflexion de l'auteur (1).

§ VI.

472. *D.* La foi de la résurrection qui présente à l'esprit de l'incrédule tant de matière à disputer, n'a-t-elle pas un effet plus heureux sur le cœur du chrétien?

R. Elle est pour lui le principe de la plus douce consolation; car, indépendamment du rapport qu'elle a avec l'immortalité de l'ame, comme nous l'avons observé, l'amour que nous avons naturellement pour notre corps, doit nous rendre bien cher le dogme de la résurrection future. Car, quoiqu'il entrave les opérations de l'âme, qu'il influe sur sa liberté, que dans des élans d'une piété fervente les saints aient désiré d'en être délivrés; il n'en est pas moins une partie substantielle de la nature humaine, une partie constituante de nous-même. Or, quoi de plus triste, quoi de plus affligeant que de savoir que ce corps sera bientôt la proie de la mort, et qu'au moment qu'elle aura frappé ce coup fatal, dont rien ne peut nous garantir, il sera jeté dans le sein de la terre, comme un objet d'horreur,

(1) Quis jam dubitare audeat, in sale plantarum et animalium, occultum quoddam semen latere...? siquidem sapientia Dei vel in hoc omnem admirationem mortalium excedit, dum vel in insensibili re conservare naturam possit, in quâ totius mundi sapientes nihil prorsùs restare jurarent; luculentissimum sanè argumentum, quo corporum nostrorum futuram ressuscitationem humani imbecillitas intellectûs aliquomodò per hujusmodi umbratilem similitudinem concipiat. Pag. 416.

qu'il y sera bientôt rongé des vers, dissout par la pourriture, et qu'il finira par être réduit à une poignée de cendres! Quoi de plus effrayant et de plus douloureux, que de savoir que le moment de cette affreuse destruction n'est pas éloigné! qu'il ne faut qu'une altération dans nos humeurs, une obstruction cachée qui se forme insensiblement dans quelques uns de nos organes nécessaires à la vie, pour nous précipiter en un instant dans la région des morts! Qui ne serait dégoûté pour toujours de tous les soins qu'il donne à la conservation de cette chair mortelle, s'il venait à songer qu'il ne fait que préparer des aliments aux vers, qui naîtront d'elle-même pour la dévorer! Non, il n'y a rien dans les raisonnements de la philosophie qui puisse ici nous apporter quelque consolation. La seule religion vient réparer les désastres de la nature. Si le chrétien est sûr de mourir, il est également sûr de ressusciter, et de retrouver son corps avec des avantages et des qualités jusque-là inconnues (471). Alors ce corps, reformé dans la lumière de l'immortalité, n'entravera plus l'ame qui l'habite (163); instrument d'une harmonie parfaite et d'un usage universel, loin de contrarier ou de borner ses facultés, il les servira et les secondera dans tout leur essor; il complétera en quelque sorte la puissance de l'ame, par sa réunion à l'être qui concourait avec elle à former une même nature, et que, par une propriété distinctive, elle a l'aptitude et l'inclination d'animer (1). Ne

(1) Ces considérations ont sans doute échappé à quelques écrivains qui, ne songeant qu'à l'état actuel de nos corps et à celui des ames bienheureuses qui en sont délivrées, ont cessé de voir la convenance et l'intérêt de la

vous affligez donc pas, disait saint Paul aux chrétiens de Thessalonique, de la destruction prochaine de votre corps, comme ceux qui n'ont aucune espérance : *Ut non contristemini sicut et cæteri qui spem non habent.* Les ravages de la mort nous paraissent irréparables; mais Dieu saura les réparer et les convertir en richesses. « Heureuse révolution, dit le même apôtre, qui » doit se faire en faveur des enfants de Dieu, et » qui est en quelque sorte attendue par toute la » nature, frappée du même coup qui porta à

résurrection. Ils ont de plus perdu de vue la constitution et l'ordre de l'univers, et n'ont pas réfléchi que la destination de l'homme est de faire partie et même le premier et principal être du monde visible. J'omets d'autres considérations, telle que celle du jugement général, qui suppose la résurrection, et qui est par excellence le jour du Seigneur (470). Aussi saint Paul, en parlant du désir que les saints témoignent de la mort, observe que ce n'est pas le dépouillement qu'ils souhaitent, mais un vêtement nouveau et la délivrance de ce qu'il y a de mortel dans cette vie : Nolumus expoliari sed supervestiri, ut absorbeatur quod mortale est a vitâ (2. *Cor.* 5). — « De » là, dit saint Augustin, les ames des justes, quoique » déjà en possession de Dieu, attendent la résurrection » pour être aussi complétement heureuses que les anges: » car ayant des rapports naturels et indélébiles avec leur » corps, elles désirent nécessairement de le rejoindre. » Qui carent corpore suo quod naturaliter appetunt (*Lib.* 12. *de Genesi. cap.* 35). Et, *de Civit. Dei.* lib. 22, réfutant Porphyre qui prétendait que les ames ne devaient pas souhaiter d'être réunies au corps, il dit qu'elles se réjouiront de retrouver incorruptible le corps de corruption dans lequel elles ont gémi. *Incorruptibili corpore lætabuntur in quo corruptibili gemuerunt.* D'où il s'ensuit que, conformément à la doctrine de l'Apôtre, la victoire sur la mort ne sera complète que lors de la réunion des ames saintes à leurs corps dorénavant immortels. Cùm autem mortale hoc induerit immortalitatem, tunc fiet sermo qui scriptus est : absorpta est mors in victoriâ (1. *Cor.* 15).

» l'homme des plaies si profondes. Et nous aussi, » quoique vivifiés déjà selon son esprit, nous » soupirons après le grand jour de l'adoption » solennelle et entière, où les fruits de la ré- » demption s'étendront jusque sur nos corps. » *Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei exspectat. Scimus enim quòd omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhûc. Non solum autem illa, sèd et nos ipsi primitias spiritûs habentes, et ipsi intrà nos gemimus adoptionem filiorum Dei exspectantes, redemptionem corporis nostri* (Rom. 8).

ARTICLE VII.

L'enfer.

§ I.

473. *D.* Comment les mécréants ont-ils raisonné au sujet de l'enfer ?

R. Les uns ont nié sans détour qu'il y eût un enfer; les autres se sont bornés à rire de la nature des peines qui y sont destinées aux réprouvés; la plupart se sont réunis contre l'éternité du supplice destiné aux méchants.

474. *D.* Par quelles armes doit-on combattre ces différents incrédules, et d'abord ceux qui ne reconnaissent absolument point d'enfer ?

R. Dès que l'homme adhère à la croyance d'un Dieu, et que la nature n'a point cessé de lui enseigner son Auteur, il ne peut, sans l'inconséquence la plus marquée, concevoir le moin-

dre doute sur la certitude de l'enfer. Nier l'enfer, c'est nier Dieu lui-même; croire un enfer, c'est croire une chose aussi démontrée que Dieu lui-même; car si le Maître du monde n'est pas saint, s'il n'est pas juste, s'il n'est pas l'ami de la vertu, et l'ennemi du crime, il n'est pas; la foi de son existence n'est qu'une illusion, et les mortels timides se prosternent devant un fantôme : or, où est la justice de Dieu, que devient la suprême sainteté de Dieu, s'il place le bien et le mal dans la même classe, et si le scélérat dort à côté de l'homme de bien dans la nuit paisible du même tombeau? Heureux dans son iniquité, il a fini en paix ses jours abominables; il a tranché la vie de son père, bu le sang de ses frères, ravagé la terre par le feu, épuisé tous les crimes : l'innocence a tremblé à ses pieds, et la vertu a péri sous l'oppression; Dieu s'est tu, et a renvoyé sa vengeance au delà du terme de la mortalité. Mais si cette vengeance n'arrive jamais, et que l'impunité embrasse toute l'étendue des années éternelles, la confusion est visible dans le gouvernement du monde, et l'ordre le plus essentiel, le plus indispensable, y est renversé par Dieu même. Détournons les yeux d'un tableau si monstrueux, fermons nos oreilles au blasphème, et écoutons l'admirable raisonnement que le Fils de Dieu met dans la bouche d'Abraham, dans la fameuse histoire ou parabole du mauvais riche : *Fili, recepisti bona in vitâ tuâ; Lazarus verò similiter mala* (Luc. 16.) : Vos crimes ont joui du bonheur dans le monde, et la vertu de Lazare a gémi dans l'affliction. Le scélérat heureux jusqu'à la mort; le juste constamment poursuivi par l'infortune, et noyé dans ses larmes : voilà la

démonstration d'un avenir où la justice de Dieu rétablira l'ordre, et parlera contre le coupable en faveur de l'innocent : *Nunc autem hic consolatur ; tu verò cruciaris.* Démonstration fondée sur la nature même de Dieu ; démonstration qui prend sa force et son essor dans la démonstration invincible de l'existence de Dieu, d'où elle résulte de la manière la plus victorieuse et la plus visible.

§ II.

475. *D.* Que faut-il répondre à ceux qui croient démontrer que le feu de l'enfer ne peut agir sur les ames ; qui prétendent que le centre de la terre ne pourra pas loger les corps des damnés ; qui se rient des tableaux que les peintres et les prédicateurs font du séjour affreux de la réprobation ?

R. 1° L'Église n'ayant rien décidé sur la nature du feu de l'enfer, et l'Écriture employant souvent le mot de *feu* pour désigner toutes sortes de peines et de souffrances (1), il est inutile de

(1) In ignem dejicies eos, in miseriis non subsistent (*Psalm.* 13). Igne me examinasti (*Psalm.* 16). Transivimus per ignem et aquam (*Psalm.* 65). In medio ignis non sum æstuatus (*Eccli.* 51), etc. — Dans un passage de l'Evangile où il s'agit expressément des peines des damnés, le mot *ignis* est trois fois accompagné de celui de *vermis* qui est certainement métaphorique. Vermis eorum non moritur et ignis eorum non extinguetur (*Marc.* 9). 43, 45, 47.) Le Père Berthier, dans son *Commentaire sur Isaïe*, convient que si on reconnaît dans ce passage un feu physique, il faut reconnaître un vers physique aussi ; Maldonat, qui ne veut que le feu physique, est réduit à dire que la particule *et* n'est pas copulative, ce qu'elle est cependant bien certainement.

raisonner beaucoup sur la manière dont ce feu agit sur les esprits. Si les philosophes avaient mieux lu nos catéchismes, ils s'épargneraient bien des raisonnements (1).

2° Il n'est pas plus facile de concevoir com-

(1) « Mais de savoir si ce sera proprement un feu matériel, et quelle sera précisément sa nature, c'est ce que » l'Ecriture-Sainte ne décide nulle part, et sur quoi l'Eglise n'a rien prononcé. » *Catéch. de Montpellier, part.* 1, *sect.* 2, *ch.* 3, § 21. On lit la même chose dans l'excellente *Exposit. de la Doct. chrét.* du Jésuite Kleppé, imprimée à Strasbourg en 1716, p. 704, ainsi que dans presque tous les catéchismes raisonnés. On peut consulter Estius sur le quatrième livre des *Sentences. Dist.* 44, § 12 et 13. — Vasquez, *Disp.* 243, c. 1, t. 2, *in* 1. *Parall.* — Pétau, *de Angel.* l. 3, c. 5. Les termes de Pétau sont précis : Nullo Ecclesiæ decreto adhuc obsignatum videtur, neque enim ullâ in Synodo sancitum illud est. — « Enfin, dit » D. Calmet, soit qu'on entende un feu matériel, avec un » très grand nombre de docteurs ; soit qu'on entende un » feu métaphorique, avec beaucoup d'autres docteurs ; ces » peines sont toujours terribles dans leur excès, infinies » dans leur durée, et incompréhensibles à l'esprit hu» main. » *Comm. sur le chap.* 9. *de saint Marc.* Le même auteur s'étend beaucoup là-dessus en expliquant le V. 19. du ch. 7 de l'Ecclésiastique, et fait voir comme Pétau, que les Pères ont été très partagés sur cette matière. — Un métaphysicien théologue observe que le mot *ignis*, quoique pris dans le sens métaphorique, conserve néanmoins en quelque sorte à l'égard des damnés son sens propre et littéral par l'analogie des effets qu'il exprime. Sed etsi etiam non nisi metaphora sub voce ignis tartarei lateat, analogia tamen et similitudo cum actione molestissimâ ignis certissimè assumenda. Quænam igitur propriissima ignis actio molesta est? non aliâ reipsâ quàm quæ secundum rectum ordinem unita separando et dissolvendo, unionis effectum proprium impediat. Atqui talis status reproborum certissimè in vitâ futurâ erit. Soluto enim omni recto et bono ordine, omnique nexu cum Creatore et creaturis universis, qui eis utiles esse possent, non nisi cum aliis creaturis rationabilibus æque infelicibus commercium habebunt mutuæ infelicitatis.

ment la matière agit sur une ame unie au corps, que de savoir comment elle agit sur un pur esprit. La physique présente donc ici une difficulté égale à celle qu'on trouve dans la persuasion d'un feu matériel en enfer.

3° Nous ne savons pas définitivement où l'enfer est placé; mais s'il a plu à Dieu de le mettre dans le sein de la terre (1), l'espace n'y manquera pas; et il ne faut supposer pour cela aucun miracle. Il résulte, de ce que nous avons dit plus haut, qu'un cube de quatre milles d'Italie, d'une lieue d'Allemagne, suffit pour contenir les corps de tous les hommes. Le cube des pieds contenus dans cet espace est 8,000,000,000,000. En donnant 10 pieds cubiques à chaque corps, il y aura place pour 800,000,000,000: par conséquent 200,000,000,000 n'y seront pas fort à l'étroit. Ainsi, l'opinion commune qui adopte cet emplacement, est, du côté de l'espace, à couvert de toute objection. Elle a assurément tout avantage

(1) Quoique ce soit le sentiment commun, et que rien n'oblige à le contredire, tous les Pères ne sont pas d'accord à le regarder comme vrai. Saint Chrisostôme a cru qu'il fallait chercher l'enfer hors de la terre et dans les dernières régions du monde visible. » De même, dit-il, » que nous ne voyons pas les prisons placées au milieu des » villes, mais à l'extrémité et à l'écart, nous ne devons » pas supposer l'enfer au milieu de la création. » D'autres ont pensé que l'enfer pouvait n'avoir pas un seul local exclusivement déterminé, et que des endroits différents pouvaient également servir à l'exécution des divins arrêt. Rien de plus sagement circonspect en cette matière que ce mot de saint Augustin: « Je ne crois pas qu'il y ait au » monde un homme qui sache de quelle nature est ce feu, » et dans quel endroit il est placé. » Qui ignis, cujusmodi, et in quâ mundi vel rerum parte futurus sit, hominem scire arbitror neminem (L. 20, *de Civit. Dei*, cap. 16).

sur l'idée de Swinden, qui va chercher l'enfer dans le soleil, et qui a employé beaucoup d'érudition à accréditer cette singulière imagination (1). — Quand il n'y aurait aucun lieu déterminé pour les supplices des réprouvés, ces supplices seraient encore incontestables : il ne faut point de prisons à Dieu pour s'assurer des victimes de sa colère. Il ne lui faut pas, pour les les punir, un lieu déterminé. Et que d'autres vérités indépendantes de la connaissance du local ! Nous ignorons pour l'ordinaire le lieu de notre mort et de notre sépulture; mais nous ne doutons pas que nous ne mourions quelque part, et que nous ne soyons enterrés quelque part. L'ignorance du lieu où l'enfer est placé, ne peut donc affaiblir en aucune façon la certitude de son existence. Les mêmes raisonnements subsistent à l'égard du Ciel, et démontrent le dérangement qui s'est opéré dans le cerveau d'un certain homme (*Dictionnaire philosophique*, art. *Ciel.*) qui ne croit pas de Ciel, parce qu'il n'a point de preuve qu'il y en ait un dans la lune, ni dans Jupiter, ni dans Vénus.

4° Les tableaux que des peintres ou des prédicateurs ont faits de l'enfer, sont des choses très étrangères à la foi qui nous apprend qu'il y a un enfer. L'Église blâme ceux qui, dans ces sortes de choses, donnent l'essor à leur imagination, et qui ont la présomption de ne pas s'accom-

(1) Il y a sur cette matière une excellente dissertation du P. Patuzzi contre Swinden : *P. Vincentii Patuzzi de sede inferni in terris quærendâ, dissertatio.* Venetiis, 1763. Les prétention du savant Dominicain ne sont pas toutes également fondées, mais ses raisons contre Swinden sont la plupart sans réplique.

moder de la simplicité du dogme (1), qui parlent de ce séjour impénétrable aux vivants, comme si les portes leur en avoient été ouvertes (*Numquid apertæ tibi sunt portæ mortis, et ostia tenebrosa vidisti?* Job. 38). Il y a un enfer, c'est-à-dire, des supplices destinés aux méchants après la mort; ces supplices sont éternels : voilà ce que le chrétien croit touchant l'enfer; il abandonne la connaissance du reste au souverain Vengeur du crime, et sait adorer en silence le secret de sa justice. Il dit avec le Prophète : « Qui peut connaître, Seigneur, la » puissance de votre colère, et calculer ses re» doutables effets? » (*Quis novit potestatem iræ tuæ, et præ timore tuo iram tuam dinumerare?*) Si on lui en demande davantage, il répondra avec Bossuet, dans le Catéchisme de son diocèse : *Peut-on expliquer le bonheur des saints, et le malheur des damnés? Non, tout cela est inexplicable* (2). Il ne faut cependant pas aisé-

(1) C'est ainsi qu'en parlant du purgatoire, les Pères de Trente donnnent un avis qui a également lieu ici. Difficiliores ac subtiliores quæstiones, quæque ad ædificationem non faciunt et ex quibus plerumque nulla fit pietatis accessio, a popularibus concionibus secludantur. Incerta item, vel quæ specie falsi laborant, evulgari ac tractari non permittant (*Concil. Trid. sess.* 25. *de Purgator.*).

(2) Une douleur vive, et la privation d'un grand bien, accompagnées de regret et de désespoir, peuvent donner quelque faible idée de l'enfer. Un orateur s'exprime de la sorte. « Homme, enfant de la religion et de la vertu, vous goûtiez dans le sein de votre foi, dans la paisible lumière de votre conscience, toutes les voluptés célestes. Vos jours étaient les préludes des jours éternels, et votre cœur anticipait déjà sur la foi future. Tout à coup vous êtes déchu de vos prétentions et de vos espérances. Le crime est

ment mépriser les descriptions allégoriques que les saints et les ascétiques ont faites de l'enfer, ni tout ce qu'ils en ont dit, quoique d'après des notions purement conjecturales; parce que ces sortes de descriptions sont souvent propres à renforcer l'impression des grandes vérités, et à les rendre plus intelligibles et plus utiles à la multitude.

§ III.

476. *D.* Comment repousser les grands efforts que font les philosophes contre l'éternité des peines?

rentré dans votre ame, une chute a entraîné une autre chute, vous voilà au fond de l'iniquité. L'horreur, la désolation, le remords; le monde de concert avec le Ciel contre vous, les maux du corps unis aux maux de l'ame, la perte des biens périssables jointe à la perte des biens éternels: voilà ce qui compose le tableau de vos malheurs, voilà l'état de beaucoup de pécheurs en ce monde. Vraie, mais faible image de l'enfer. Ce n'est qu'une partie de la main de Dieu qui a touché le coupable, plus tard elle frappera, selon l'expression de Tertullien, dans toute sa force et dans toute son étendue: *Totâ divinitatis dexterâ percutiuntur.* » — Essayons aussi de donner quelque idée du Ciel. « Il n'y a pas d'homme un peu sensible aux plaisirs de l'esprit et du cœur, qui n'ait eu dans sa vie quelque moment délicieux, qui n'ait éprouvé les doux effets d'un sentiment vif, ardent, d'un transport brûlant qui le faisait sortir de lui-même, qui l'enivrait de contentement et de joie; et si c'était un transport de l'amour divin, il sait quelle en était l'ineffable douceur! Que cet homme se considère comme fixé par la puissance de Dieu même, dans ce transport si ravissant et si doux, dans la contemplation de cette vérité si aimable à ses yeux, dans ce sentiment si agréable, si vif, qui n'a duré pour lui qu'un instant; qu'il envisage cette situation trop courte à son gré, trop rapidement, trop facilement écoulée, comme un état permanent; et il aura du Ciel une idée telle qu'on peut l'avoir sur la terre. »

R. 1° En avouant que l'idée d'un enfer éternel peut confondre une raison inquiète, et désespérer encore un cœur corrompu, nous remarquons que toutes les preuves du christianisme viennent à l'appui de cette croyance; que l'éternité des peines étant clairement exprimée dans l'Écriture, dans les écrits des Pères (1), dans les décisions de l'Église universelle, elle tient à la totalité de l'édifice de la foi, et ne peut être ébranlée sans que toutes les parties et tous les appuis de cet ouvrage divin soient jetés par terre.

2° Malgré les difficultés que ce dogme présente, il paraît par tout ce que les philosophes y opposent, qu'ils n'ont point assez réfléchi ni sur la nature du péché, ni sur la volonté du péché, ni sur la justice de Dieu qui punit le péché.

477. *D.* De quelle manière auraient-ils dû raisonner sur ces trois objets?

R. 1° La grandeur du crime est la mesure de la grandeur du châtiment, et la durée du crime est la mesure de la durée du châtiment. Un Dieu sage et juste balance les récompenses ou les peines sur la nature du mérite ou du délit, pénètre d'un coup d'œil tous les rapports des uns et des autres, et remplit l'égalité de la plus exacte proportion. Un péché contre Dieu est d'une malice infinie relativement à l'objet qu'il

(1) Origène et saint Jérôme ont été trop bien justifiés par un grand nombre de théologiens, pour que nous soyons obligés de montrer de nouveau qu'ils ont pensé comme les autres Pères sur la matière présente... Un Père ou deux eussent-ils pensé différemment, ce nombre est très insuffisant pour faire brèche à la tradition générale.

offense : il mérite donc une peine infinie; et puisque cette peine ne peut consister dans la grandeur des souffrances, qui est nécessairement finie, il est raisonnable qu'elle consiste dans une durée infinie. Des philosophes de ce siècle ont reconnu cette vérité. « La sagesse et la justice, » disent les auteurs protestants de l'Encyclopédie » allemande (*Universal Lexicon*, Leipsig. 1730.), » n'ont pu que déterminer une punition propre » à faire connaître l'infinie sainteté de Dieu, et » son opposition infinie au péché; or, une peine » passagère n'eût pas eu cet effet, il fallait qu'elle » fût infinie. »

2° Si le péché des damnés ne finit pas, la peine du péché ne doit pas finir. Or, dans le séjour du désespoir, du blasphème, de l'impénitence la plus consommée et la plus immuable, qui effacera nos crimes, qui réformera nos mœurs, qui rendra la pureté à nos ames? L'arbre une fois coupé, dit le Saint-Esprit, se fixe après sa chute, et reste ce qu'il est, sans prendre d'accroissement et sans souffrir aucune nouvelle révolution : l'ame de l'homme, placée une fois au-delà du point qui sépare l'éternité du temps, et échue au Ciel ou bien à l'enfer, vit avec son dernier sentiment qui s'éternise avec elle, et demeure immuable dans la sainteté ou dans l'injustice, dans l'amour ou dans la haine de son Dieu : *In quocumque loco ceciderit, ibi erit* (Eccles. XI). « Les regrets forcés, dit un illustre » écrivain anglais (Jenyns, *Examen de l'évi-* » *dence intrinsèque du christianisme*, p. 118.), » ne peuvent pas plus purifier un cœur cor- » rompu par une longue habitude du vice, qu'ils » ne peuvent rétablir la santé du corps perdue

» par une vie passée dans l'intempérance et la » débauche (1). Quiconque donc a quelque connaissance de soi-même, peut apercevoir si son » espérance du bonheur céleste est bien fondée, » il peut juger de son état à venir par son état » présent. S'il demeure maîtrisé par l'orgueil, » l'emportement, la vengeance et l'envie; s'il » conserve un ardent attachement aux plaisirs » et au monde, il peut être assuré que, tel qu'il » est, il n'est point admissible au royaume des » cieux; non-seulement parce que sa conduite » ne mérite pas une telle récompense, mais parce » que, s'il y était admis, il n'y trouverait aucun » objet propre à satisfaire ses passions et ses » inclinations, aucune des choses après lesquelles » il court; c'est pourquoi il troublerait le repos » des autres sans être heureux lui-même (2). »

3° La volonté qui produit le péché, et qui jusqu'à la mort persiste dans le péché, est une volonté éternelle dans son essor, dans sa dis-

(1) Les philosophes païens ont reconnu cette vérité. « La mort qui sépare l'âme du corps, dit Pythagore, ne » lui ôte pas ses affections, il n'y a que l'amour et les » leçons de la sagesse qui puissent l'en guérir. » Un poète philosophe a dit :

Curas nec in ipsâ morte relinquunt.
Ovid. 6.

(2) Cette réflexion du noble lord est de toute justesse, et ne peut qu'être accueillie par les esprits solides. En effet, l'homme qui sort de ce monde, et qui entre dans l'autre avec des passions frivoles et criminelles, trouverait dans le ciel l'ennui et le dégoût, et porterait le trouble dans ce paisible et bienheureux séjour. C'est en ce sens que saint Paul nous a dit que la corruption ne peut jouir de ce qui n'est pas corrompu. *Neque corruptio incorruptelam possidebit.* (1 Cor. 15).

position, dans ses désirs. Le pécheur, décidé contre Dieu en faveur du péché, voudrait pécher toujours, toujours jouir de son péché, perpétuer son prétendu bonheur dans son péché. La mort arrive; il quitte le monde, il quitte son corps même; il quitte tous les instruments du péché, mais il ne quitte pas l'attache au péché. C'est un enfant qui joue à la lumière d'une chandelle: la chandelle s'éteint; il pleure le moment qui finit son jeu. C'est un navigateur qui côtoie un rivage séduisant, et qui veut s'y fixer; le courant de l'eau l'emporte malgré lui dans le vaste Océan, où la terre de ses délices disparaît à ses yeux, en ne lui laissant que des désirs et des regrets. Le plaisir du péché, dit saint Bernard, est fugitif, mais la volonté du pécheur demeure ferme et obstinée dans sa malice: *Quod breve fuit tempore vel opere, longum esse constat in pertinaci voluntate.* Si le pécheur impénitent, continue ce Père, ne mourait pas, il ne cesserait de pécher; s'il souhaite de vivre encore, c'est qu'il souhaite de pécher encore: *Imò semper vivere vellet, at semper peccare posset.* Or, selon la réflexion de saint Grégoire pape, celui qui veut ne vivre jamais sans péché, pourquoi ne mériterait-il pas de ne vivre jamais sans souffrances? *Nunquam careat supplicio, qui nunquam voluit carere peccato.*

4° Comment veut-on que la justice divine finisse les peines des damnés? Veut-on que Dieu, par un miracle contraire à la simplicité et à la sagesse de ses voies, détruise une ame immortelle pour exercer sa justice sur le désert et le néant? Veut-on qu'il retire des souffrances une ame qui n'est pas devenue meilleure? Veut on

qu'après un certain espace de temps, il mette de niveau la sainteté et le péché, la vertu et le crime? Car c'est là, dit admirablement saint Jérôme (*Hier. in cap. 3, Jonæ.*), ce qu'entraînent nécessairement vos raisonnements contre l'éternité des peines de l'enfer. Donnez à ces peines telle étendue qu'il vous plaira, multipliez les années, entassez les siècles : *Finge quotlibet annos et tempora duplica, et infinitas ætates congere cruciatibus* : dès que l'éternité n'y est pas, les damnés seront enfin rétablis dans la voie du salut, dans l'amitié de Dieu, dans leurs droits sur l'immortalité heureuse, et pourront être mis à côté des saints ; car sans cela ils seraient toujours damnés, et le plus grand de leurs supplices subsisterait encore, quelque supposition qu'on puisse faire d'ailleurs. La pureté des mœurs, poursuit ce Père, ne sera plus alors distinguée de l'incontinence, la cruauté de la bienfaisance, la charité de la haine (1). Or, penser un tel paradoxe, conclut le saint docteur, ou le dire, n'est-ce pas un blasphème contre la justice et la sainteté de Dieu? *Quod dictu quoque scelus est* (2).

(1) L'auteur de la *Théorie du pouvoir politique et religieux* rend cette réflexion sensible dans les traits d'un tableau moderne. « Philosophe, dit-il, qui admets l'immortalité de l'ame, et qui nies l'éternité des peines, » multiplie les siècles par les siècles, et ose dire après » combien de temps d'expiation, Robespierre, expirant » avec le seul regret d'avoir laissé vivre quatre cent mille » têtes innocentes, jouira du même bonheur que la vertueuse Elizabeth, mourant en pardonnant à ses bourreaux (t. 2. l. 4. ch. 5. p. 210). »

(2) La conduite et les jugements des hommes expriment ici admirablement l'équité des jugements de Dieu. *L'his-*

478. *D.* Ne pourrait-on pas ajouter encore d'autres réflexions à celles que vous venez de faire?

R. On pourrait observer, 1° qu'une religion qui annonce un Dieu infini en tout, infini dans sa sagesse, infini dans son amour, infini dans ses grâces, doit l'annoncer également infini dans sa sévérité et dans ses châtiments..... Que les récompenses des saints étant éternelles, les peines des méchants doivent l'être aussi; la justice de Dieu étant égale dans le prix de la vertu, et dans le châtiment du vice. Nous plaignons-nous de l'éternité de la récompense? fruit d'une vie courte, souvent d'un moment de repentir sincère, nous paraît-elle absurde et indigne d'un Dieu sage et juste? Mais si la récompense d'une bonne action, si la grâce de la réconciliation, sont éternelles, sans blesser les attributs du souverain rémunérateur, pourquoi la punition éternelle d'une action mauvaise, suivie de l'impé-

toire, dit un auteur célèbre, *immole les monstres aux yeux de tous les âges, sur le même échafaud qu'ils ont teint du sang des innocents; et jamais criminels ne furent environnés d'un plus grand spectacle* (Le Beau. *Hist. du Bas-Emp.* t. 20. p. 80). Qu'est-ce que cette vengeance que la postérité tire, pour ainsi dire, des méchants par le glaive de l'histoire, sinon une espèce d'éternité de honte, d'opprobre, de mépris, de détestation et de haine? Ce genre de punition n'a-t-il pas quelque analogie avec l'éternité de l'enfer? et n'y trouve-t-on pas un argument *ad hominem* en faveur de ce dogme des chrétiens? Après dix mille ans la postérité regardera-t-elle un Néron, un Andronic avec moins d'horreur que le jour de leur assassinat? Pourquoi donc Dieu regarderait-il après quelques siècles, un réprouvé comme un homme juste, et le placerait-il à côté des élus? Cet être pur et saint est-il moins en opposition avec le vice et le crime que nous autres? en connaît-il moins la difformité et le désordre?

nitence finale, serait-elle en opposition avec le souverain vengeur du crime ?

2° Que, la crainte des supplices éternels n'arrêtant qu'avec peine les hommes dans la poursuite de leurs désirs, des supplices passagers seraient absolument insuffisants, et dès lors indignes de la sagesse du souverain législateur (1).

(1) « La juste détermination des peines, dit un philosophe de ce siècle, dépend du rapport qu'elles ont avec » le grand but du gouvernement, qui est de faire observer » les lois. Pour remplir ce but, il n'est pas nécessaire qu'il » y ait une exacte proportion entre le crime et la peine : » il suffit que la peine soit telle qu'il la faut pour le bien » public; c'est-à-dire, qu'elle soit capable, en imprimant » une juste terreur, de procurer, autant qu'il se peut, » l'observation des lois, et d'empêcher que les hommes, » séduits par leurs passions, ne soient portés à les en» freindre : ainsi, toute punition proportionnée à cette » fin, n'est point injuste. C'est donc sur cette fin qu'il » faut mesurer l'éternité des peines. Or, je demande à » cette foule d'hommes cruels, fourbes, dénaturés, adul» tères, incestueux, sacrilèges et parricides, qui tous les » jours inondent la terre de crimes; je leur demande, » quelle impression ferait sur leurs esprits la menace d'une » punition bornée et passagère; puisque, dans les mo» ments terribles de passions et de fureurs, souvent la » crainte des peines éternelles ne peut arrêter leur fa» rouche emportement; puisque, suspendus au-dessus des » abîmes éternels, par un fil qui peut se rompre à chaque » instant, on voit ces hommes, dans une affreuse sécu» rité, aiguiser tranquillement le poignard qui doit égorger » l'innocence. Que deviendrait donc le genre humain, si » ce frein manquait encore à sa perversité ? Une fatale » expérience nous prouve que l'éternité des peines, quel» que terrible qu'elle soit, n'est pas trop forte pour nous » détourner du crime. Cette punition est donc propor» tionnée au but que s'est proposé le législateur suprême, » de prévenir, autant qu'il se peut, l'infraction de ses » lois. Si elle est proportionnée à ce but, elle n'est donc » point injuste. L'expérience, en prouvant sa nécessité, » en démontre la justice. » *Réfl. phil. et littér. sur le Poëme de la religion naturelle*, *par* M. Thomas.

Quelque longues que soient les récompenses et les peines, leur but est manqué, dès qu'il y a un avenir où elles cessent. Les uns sont sans intérêt, les autres sans terreur. On dira, avec un ancien orateur et philosophe, « Qu'entendez-» vous par *long-temps?* Peut-on appeler *long-» temps* ce qui a un terme, lequel une fois ar-» rivé, toute peine ou plaisir passés ne sont plus » rien ». *Quid enim est hoc ipsum diù, in quo est aliquod extremum, quod cùm venerit, omnis voluptas præterita pro nihilo est* (Cicero, *Orat. pro M. Marcel*, n. 28).

3° Que la justice des hommes punit les grands crimes par la mort; peine en quelque sorte éternelle relativement à ce monde et au pouvoir de la législation humaine, sans que nous songions pour cela à l'accuser de trop de sévérité. Il est vrai, dit saint Augustin, que le sentiment de cette mort passe, mais l'effet ne passe pas, et c'est surtout ce que se propose la loi : car la première et la plus directe intention de la loi n'est pas de tourmenter pour quelque temps le criminel sur qui elle lance son arrêt; mais, par cet arrêt irrévocable, elle pénètre jusque dans l'avenir, et sa vue principale est de le retrancher pour jamais du commerce et de la société des vivants, dont elle l'a jugé indigne : *Qui verò morte mulctatur, numquid moram quâ occiditur, quæ brevis est, ejus supplicium leges æstimant; aut non potiùs quod in sempiternum eum auferant de societate viventium?* — Les philosophes ont si bien senti la justesse de cette comparaison, que, dès qu'ils se sont élevés contre l'éternité des peines, ils ont résolu d'abolir la peine de mort. Mais de même qu'ils ont dû réta-

blir celle-ci pour maintenir l'ordre public, il faudra qu'ils reviennent à celle-là pour sanctionner la morale, sans laquelle aucune société ne peut subsister.

4° Que les païens mêmes ont professé l'éternité de l'enfer, qu'ils en ont reconnu l'équité, et célébré sa pleine victoire sur le crime :

. . . . . Sedet æternùmque sedebit
Infelix Theseus (1).

Æneid. 6.

Enfin, si, malgré la faiblesse de mes lumières et les bornes étroites de mon intelligence, je trouve tant de raisons et tant de motifs de m'attacher à la croyance d'un enfer éternel, puis-je douter que cette éternité ne soit fondée sur beaucoup d'autres raisons bien plus satisfaisantes encore et bien plus invincibles, cachées dans la sagesse de Dieu, dans la justice de Dieu, dans la sainteté de Dieu, puisque ma foi m'assure qu'elles y sont, et que je suis absolument incapable de connaître, par les efforts de mon esprit, toutes les richesses

(1) On ne peut point dire ici qu'*æternùm* signifie fort long-temps, puisque le poète oppose l'enfer à une espèce de purgatoire, qui est, selon lui, déjà très long (*Æneid.* 6. v. 345), ni que *æternùm* signifie jusqu'à la mort, comme dans Horace :

Serviet æternùm qui parvo nesciet uti;

car ici le pas de la mort est franchi. (Platon, *in Phedo.*— *in Gorgia*) dit expressément : « Les méchants sont précipités dans le Tartare pour n'en sortir jamais... Ces tourments sont aussi horribles qu'ils sont éternels.. On peut, j'en conviens, faire peu de cas de ce que je dis ; mais, après avoir mûrement réfléchi et tout bien examiné, je n'ai rien trouvé qui soit plus selon la sagesse, la raison et la vérité. »

de ce profond abîme? Cette réflexion regarde toutes les vérités de la foi.

§ IV.

479. *D.* Pourquoi l'Église prie-t-elle Dieu de délivrer les ames des fidèles trépassés, des peines de l'enfer (1), si ces peines sont éternelles, et si l'arrêt qui les ordonne est irrévocable?

R. Dans les prières qui contiennent ces sortes d'expressions, l'Église fixe ses regards sur le moment qui termine la vie des fidèles, et prie Dieu de les délivrer, ou plutôt de les préserver de la damnation, de les empêcher d'y tomber; de les faire passer de la mort à la vie, comme elle s'en explique en termes formels dans cet endroit-là même (2). Il ne faut connaître ni les usages, ni les prières, ni l'esprit des solemnités de l'Église, pour ignorer qu'elle envisage comme présents tous les objets dont elle s'occupe. Elle célèbre la nativité, la résurrection, l'ascension de Jésus-Christ, tous les mystères, et tous les événements qui l'intéressent, comme s'ils s'accomplissaient actuellement. Par là l'attention des fidèles est mieux soutenue, et leur dévotion plus animée. C'est d'où vient le proverbe *de præsenti gaudet Ecclesia.* Quelquefois même elle envisage l'objet de ses fêtes comme n'étant pas encore arrivé, et semble le chercher dans des jours

(1) Absolve, Domine, animas omnium fidelium defunctorum de pœnis inferni et de profundo lacu, libera eas de ore leonis, etc.

(2) Ne absorbeat eas tartarus, ne cadant in obscurum. Fac eas de morte transire ad vitam. (*Ibid.*)

éloignés. C'est ainsi que, pendant tout l'avent, il est parlé de la nativité de Jésus-Christ, comme d'un objet désiré et attendu (1).— Par la même considération, l'on peut dire encore que, dans la liturgie des morts, l'Église rappelle, pour l'instruction et l'avertissement des fidèles, la grande idée du jugement universel, et transporte ses prières au temps où cette dernière sentence sera rendue, quoiqu'elle ne soit que la confirmation de la première (2). Enfin, on pourra ajouter que, suivant la remarque d'un grand théologien (Antoine Petau), il ne faut pas toujours chercher, dans les prières de l'Église, une exactitude sévère et littéralement juste (3). La piété et l'édification ont quelquefois plus occupé ceux qui les ont composées que la précision théologique.

480. *D.* Si la croyance d'un enfer est si raisonnable, pourquoi l'Église reconnaît-elle un purgatoire, où les peines sont passagères?

R. C'est comme si je disais : Puisque la peine de mort est due aux assassins, pourquoi un ban-

(1) Rorate cœli desuper, et nubes pluant justum.... Excita, Domine, corda nostra ad præparandas Unigeniti tui vias, ut per ejus adventum purificatis tibi mentibus servire mereamur.

(2) On le voit clairement dans ces expressions : Libera me, Domine, de morte æternâ, in die illâ tremendâ, quandò cœli movendi sunt et terra. Dùm veneris judicare sæculum per ignem. L'office des morts en général est plein de leçons pour les vivants; cherchant à soulager les uns, l'Église avertit les autres par d'effrayants et de salutaires avis.

(3) Nunc obiter dixerim, non omnes precandi formulas usu receptas, ad scholasticam amussim confectas esse. Majus enim priscorum studium fuit, fidelium devotionem excitare, quàm omnes ubique loquendi formulas anxiè observare (*de Bon. Oper. lib.* 3, *cap.* 12).

nissement de quelques années est-il destiné à des hommes coupables de moindres fautes? Je ne sais s'il y a au monde une persuasion plus raisonnable que celle d'un purgatoire. Je conçois qu'un protestant, imbu des préjugés de sa secte, peut résister à toute autre preuve du purgatoire; mais s'il est de sang-froid, il ne le soutiendra pas contre ce que la raison lui en apprend. Voici comme pourrait s'exprimer sur ce sujet un orateur philosophe et chrétien : « L'ame de l'homme, qui cesse de vivre sur la terre, est appelée au tribunal de Dieu : ses œuvres et ses vertus déposent en sa faveur; la loi, qu'elle a saintement observée, s'élève pour la défendre et pour la faire couronner parmi les saints. Une faute légère, une faiblesse presque imperceptible, un petit défaut inséparable de la mortalité, se montre dans la société de tant de mérites. Vous qui reconnaissez un Dieu juste, qui adorez un Dieu miséricordieux, et néanmoins un Dieu ennemi de toute iniquité, incapable par son essence et par sa nature de laisser entrer dans sa maison quelque chose d'infecté par la contagion du péché; dites-moi, quelle sera la destinée de cette ame juste, et néanmoins chargée d'un péché; sainte, et néanmoins marquée par une faute ou par quelque attachement contre la sainteté; amie de Dieu, et portant néanmoins dans son sein quelque ennemi de Dieu? Son péché sera-t-il placé avec ses vertus; sa faiblesse sera-t-elle couronnée comme son courage; les œuvres chrétiennes seront-elles confondues avec les œuvres de la fragile humanité? Non, vous n'osez pas le croire, et les adversaires du dogme du purgatoire n'ont osé le dire clairement eux-mêmes,

rien de souillé n'entrera dans la cité sainte : *Non intrabit in eam aliquod coinquinatum* (Apoc. 21). Mais quoi ! cette ame infortunée sera donc réprouvée éternellement sans pitié et sans ressource ? La pureté de sa foi, la vivacité de son espérance, l'ardeur de sa charité, des œuvres saintes sans nombre et sans mesure, parleront en vain pour elle, et Dieu fermera les oreilles à tant de voix qui se font entendre à la fois avec tant d'énergie et de raison ? Gardons-nous bien de le penser. En le pensant, nous attaquerions l'excellence et les perfections infinies du souverain maître du monde. Non, Dieu ne mettra jamais dans un même rang de choses, et n'enveloppera jamais dans un même sort la surprise et la malice, la faiblesse et le crime, la distraction dans la prière et l'abandon total de la prière, le mensonge officieux et le parjure détestable, l'homme de bien souillé de quelques taches légères et le scélérat noyé dans son iniquité. Il purifiera l'un, et réprouvera l'autre. Il est le Dieu de toute sainteté, et en même temps le Dieu de toute justice. Une ame sainte, mais marquée de quelque souillure, n'entrera pas dans sa demeure, parce qu'il est le Dieu de toute sainteté : et elle y entrera, parce qu'il est le Dieu de toute justice. Il la réformera donc, il perfectionnera l'éclat de ses vertus, établira la pureté de ses œuvres, et la placera enfin dans sa gloire..... Que dirons-nous des pénitents tardifs qui, par un vrai retour vers Dieu ont obtenu miséricorde, et sont partis de ce monde sans avoir expié des fautes pardonnées par un Dieu essentiellement bon, mais en même temps punissables par un Dieu essentiellement juste ?

Que dire de ces vieux esclaves du péché, qui, en ayant enfin secoué le joug à l'aide de la grâce, n'ont pas eu le temps de défaire tous les anneaux de leur chaîne, d'éteindre de vieilles passions, de déraciner de longues habitudes, de détruire les effets et les suites du péché qui subsistent encore dans les ames justifiées (1)? Car, si les réprouvés sont à jamais exclus du Ciel, non-seulement en punition de leurs crimes, mais encore à cause des dispositions qui contrastent avec la nature de ce bienheureux séjour et de la sainte société qui l'habite (ci-dessus, n. 477); il en est de même à proportion des ames qui y apportent de moindres obstacles, qui, sans plus avoir les goûts et les inclinations de l'enfer, n'ont pas encore parfaitement celles du Ciel. Or, c'est *le feu jaloux du purgatoire*, comme parle le célèbre Fénélon, *qui doit détruire tout cela*, et assortira en quelque sorte les ames à la nature de la demeure sainte qui les attend. *Non intrabit in eam aliquod coinquinatum.* Voilà le fondement inébranlable de la croyance du purgatoire, et la conclusion que nous devons tirer des attributs incontestables de notre juge et de notre Dieu. De là vient que de tous les dogmes de

(1) Henri Holden, célèbre théologien Anglais, exprime excellemment cette observation dans son *Analysis Fidei* (*lib.* 2. *cap.* 6). Haud ægrè fatebimur pravos et sceleratos homines qui in omni impietate a multis annis versati et obdurati fuerint, tametsi mortis articulo gratiâ pœnitentiæ moti, misericordissimi Patris favorem invenerint, opus habere purificatione et mundatione aliquâ, ut quæ in illis sunt expurgentur peccatorum reliquiæ, et habituum vitiosorum fæces et radices, quas ab intimis animi penetralibus non potuerunt in tam exiguo temporis pœnitentiæ spatio funditùs eradere et eradicare.

l'Église catholique il n'y en a guère de plus répandu, de plus généralement reconnu par ses adversaires mêmes, que le dogme du purgatoire. La connaissance d'un Dieu juste et saint a réuni les religions les plus ennemies, les plus opposées, dans la croyance du purgatoire, c'est-à-dire d'un délai de la récompense éternelle, où le juste est encore justifié, et le saint est encore sanctifié; où un Dieu offensé ne condamne pas, et où un Dieu magnifique ne récompense pas, parce que sa colère ne va pas jusqu'à la mort du coupable, et que sa libéralité est arrêtée par les délits de l'homme juste, et cependant coupable. « Sages de l'antiquité, vous l'avez enseigné dans vos livres (1). Poètes profanes, mais sublimes, vous l'avez célébré par vos chants (2). Peuples séduits par le prétendu prophète de l'Arabie, votre Alcoran le professe (3). Hébreux anciens

(1) Plato in Timæo.

(2) Virg. *Æneid.* l 6. v. 730.

(3) Cribrat. *Alcor.* a Card. Cusa. — *Chron. Turc.* a Lonicero, p. 62. — Voyez dans la *Bibliothèque Orientale* d'Herbelot l'article *Araf.* — La pratique des Mahométans est conforme à cette croyance. Les tombeaux de leurs sultans à Constantinople sont entourrés de cierges allumés et de gens qui prient nuit et jour pour eux. On récite spécialement pour eux quarante fois par jour un certain psaume, auquel les Turcs attribuent une vertu toute particulière. Questo salmo in gran Turco, *dit Sansovino*, per pervenire ad ogni suo disegno, quaranta volte per ogni giorno fà leggere a quelli suoi sacerdoti, e se a caso il Rè morisse, sono obligati a legger lo sopra la sepoltura, e mai non mancano della solita provisione cosi in vita, come in morte del signore, ed ogni discendente della casa degli Ottomani, ancora che sia morto, hà quaranta di questi sacerdoti che li vanno a leggere sopra la sepoltura. *Historia universale dell'origine ed impero de Turchi.* — Les grands et les riches font également des établissements pour

et modernes, vous êtes d'accord avec les chrétiens : vous croyez le purgatoire (1). Et vous, Grecs indociles, séparés de l'Église par un chisme long et opiniâtre, n'êtes-vous pas ici contraints de vous joindre à nous contre des sectaires inconséquents ? Peu importe que vous contestiez sur le mot; en priant pour les morts, vous reconnaissez, en effet, ce que vous niez en apparence, et rejetez dans les termes ce que vous professez en réalité (2).

CHAPITRE VI.

L'Église catholique.

§ I.

481. *D.* Les preuves qui établissent la vérité du christianisme en général, ne sont-elles pas

des prières après leur mort. « Les grands seigneurs, dit » Thévenot, ont soin de laisser un fonds, pour entretenir » incessamment des prières après leur mort. » *Voyage du Levant*, ch. 6.

(1) Les Juifs anciens et modernes prient pour les morts, malgré la croyance d'un enfer éternel. Ce n'est que par des fables et des imaginations ridicules, que quelques-uns combattent la conséquence que nous tirons de ces prières pour la réalité du purgatoire.

(2) *Perpétuité de la Foi*, t. 6.—L'on ne peut dire, avec quelques calvinistes, que les Grecs prient pour les morts, parce qu'ils pensent que le jugement des hommes est différé jusqu'à la fin du monde; puisque les Grecs conviennent que toutes les prières du monde ne peuvent sauver celui qui est condamné par ses œuvres. Ils détestent la doctrine de Théophilacte, qui enseigne le contraire.

insuffisantes pour fixer la croyance des chrétiens, puisque, dans le sein même de leur religion, il y a différentes sectes ?

R. La religion catholique a les preuves de sa vérité par rapport aux différentes communions chrétiennes, comme le christianisme en général est distingué par des caractères propres de toutes les autres religions du monde.

482. *D.* Quelles sont les marques principales qui fondent la distinction de la religion catholique ?

R. Ce sont les quatre prérogatives inséparables de la véritable Église, qui, suivant la doctrine du concile de Nicée, et l'aveu de tous les sectaires, doivent la distinguer de toutes les autres. C'est d'être une, sainte, catholique, apostolique.

§ II.

483. *D.* Comment ces quatre caractères sont-ils propres à l'Église catholique ? Faites voir d'abord ce qu'il faut penser de son unité.

R. Les sectaires de tous les temps ont été aussi divisés entre eux qu'ils l'ont été à l'égard des catholiques; il ne se sont réunis que dans la guerre qu'ils faisaient à l'ancienne Église. Les mêmes hommes n'ont pu se tenir à la même croyance, ils ont varié d'un jour à l'autre; le moment où ils se sont séparés des catholiques, a été le commencement de l'incertitude la plus générale et la plus incurable. Nous aurions mauvaise grâce de prétendre mieux démontrer ce point que n'a fait Bossuet dans l'*Histoire des variations*. L'Église catholique est la même dans

tous les siècles, dans tous les pays de la terre; jamais ses enfants ne se sont divisés dans la croyance des dogmes une fois décidés par l'autorité suprême. L'unité de doctrine qui, selon l'Écriture (1), est la règle et le grand caractère de la vérité, ne se découvre que dans la communion romaine.

484. *D.* D'où vient que les sectes séparées de l'Église catholique n'ont pu s'accorder dans la profession d'une même doctrine?

R. C'est qu'elles n'ont aucun point fixe qui les réunisse. L'Écriture, qu'elles prennent pour leur unique juge, ne s'explique pas elle-même, et elle est l'occasion, quoique très innocente, de presque tous les débats qui divisent les différentes sectes. Il est impossible que, sans la croyance d'un tribunal infaillible, il y ait jamais une parfaite unanimité dans la foi. Ce serait un hasard merveilleux, si, sans ce tribunal, plusieurs personnes ou des nations entières avaient exactement la même croyance. Or, ce n'est pas le hasard qui doit former l'Église de Jésus-Christ, dont tous les membres n'ont nécessairement qu'un cœur et qu'une ame. L'idée même de la religion en général s'oppose à une foi arbitraire et indépendante d'un juge souverain. Qui dit *Religion*, dit un nœud sacré qui lie et unit les esprits et les cœurs : les païens eux-mêmes s'en sont formé cette idée. Or, sans un centre d'unité, sans un point fixe, sans un tribunal absolu et in-

(1) Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una (*Act.* 4). Idipsum dicatis omnes, et non sint in vobis schismata, sitis autem perfecti in eodem sensu et in eâdem sententiâ (1. *Cor.* 1). Fiet unum ovile et unus pastor (*Joann.* 10).

faillible, sans un oracle vivant qui persuade, rassure et soumette tous les esprits, il est absolument impossible, que les hommes, faits comme ils sont, viennent à dire et à penser la même chose (1) : hors de l'Église romaine, l'on ne peut donc trouver cette unité parfaite de religion, ce premier caractère de l'Église, que nous faisons profession de croire en récitant le symbole : *Et unam.* Ce qui faisait dire à Bossuet : *Nous sommes catholiques par la même démonstration et par les mêmes principes qui nous ont fait chrétiens* (2). Nous avons vu (*Supplément,*

(1) Cette réflexion est le résultat de l'expérience de tous les temps ; elle est fondée sur la nature de l'homme, appuyée par la doctrine des Pères de l'Eglise. Dès qu'il n'y a point d'autorité établie pour décider les points contestés en matière de religion, chacun s'en forgera une à sa guise et personne ne pourra lui en demander compte. « Chacun, » disait Tertullien en parlant des sectaires de son temps, » se croit en droit parmi eux de modifier, selon son ju» gement, la doctrine qu'on lui a enseignée. Car pour» quoi ce qui a été permis à Valentin, ne le serait-il pas » aux valentiniens ? Pourquoi les marcionites ne pour» raient-ils pas ce qu'a pu Marcion? Pourquoi les secta» teurs des autres hérésies n'auraient-ils pas la même li» berté que leurs auteurs? Tout change donc parmi eux : » et quand on les considère de près on les trouve dans » la suite bien différents de ce qu'ils étaient dans l'ori» gine. » (*De Præscript. cap.* 42). — Vincent de Lérins dans son excellent *Monitoire ou avertissement contre les profanes nouveautés de tous les hérétiques*, après avoir parlé de la diversité des opinions qui partagent les hérétiques, parce que chacun interprète l'Ecriture selon ses intérêts et ses passions, ne sait indiquer autre remède à ce mal que l'autorité de l'Eglise. *Idcircò multùm necesse est propter tantos tam varii erroris anfractus, ut propheticæ et apostolicæ interpretationis linea secundùm ecclesiastici et catholici sensûs normam dirigatur.* (Commonit. adv. Hæret. cap. 2.)

(2) Un illustre protestant converti s'exprime de la

n. 220 et suiv.) que quiconque renonçait à l'autorité de la vraie Église, ne trouvait plus de terme qui arrête ses incertitudes et qui fixe ses doutes. Dès qu'on quitte la barque de Pierre, on peut dire comme l'infortuné Palinurus :

Nunc me pontus habet, jactantque in littore venti.
Æn. VI.

485. *D.* Ne peut-on pas dire que les sectes séparées de l'Église gardent une espèce d'unité par rapport aux articles fondamentaux de la religion?

R. 1° Jamais on ne parviendra à déterminer ces articles fondamentaux, à les distinguer des articles plus ou moins importants; chaque secte rejetant comme non fondamentaux les articles où elle erre.

2° Le motif qui nous fait professer les différents articles de la foi chrétienne, c'est la révélation divine, c'est l'autorité du tribunal érigé par Jésus-Christ. Or, ce motif regarde également les articles fondamentaux et non fondamentaux. Il n'est donc pas possible d'excepter ceux-ci, sans ébranler le fondement de ceux-là.

3° Les articles fondamentaux, quels qu'ils puissent être, ne sont pas moins incertains que tout le reste dans les principes de la réforme,

sorte : « Le catholique cesse de l'être, il sort de sa » communion pour peu qu'il s'écarte du moindre dogme. » C'est que le système de la vraie religion, fondé sur la » vérité qui n'est qu'une, ne saurait quitter son caractère d'unité. Il tient de la nature de la sphère : ôtez-en » la moindre partie, la sphère n'existe plus comme telle. » (*Lettre du comte Léopold de Stolberg au comte de Schmettau*, Munster, 12 octobre 1800.)

puisqu'ils dépendent de la manière dont chaque particulier interprète l'Écriture, en se servant du droit qu'il a de ne s'en rapporter qu'aux lumières de son esprit et au jugement de sa raison. Après l'exemple de Carlostad, de Muncer, des anabaptistes, de Zwingle, des sacramentaires, de Calvin et de mille autres, qui, dans leurs écrits les plus insoutenables, s'appuyèrent toujours sur les mêmes principes, le socinianisme, et la secte des nouveaux ariens, ne tardèrent pas à donner une nouvelle preuve des égarements dans lesquels il était nécessaire que la raison humaine allât se jeter, en suivant les traces de Luther et des premiers docteurs de la prétendue réforme.

486. *D.* N'est-il pas aussi difficile de se persuader l'infaillibilité de l'Église, que de se persuader tel article en particulier, puisque cette infaillibité est appuyée sur des passages (1) dont il faut connaître l'authenticité?

R. L'idée de l'infaillibilité de l'Église, de l'unité de ses dogmes, d'un tribunal suprême,

(1) Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. (*Matth.* 16.) — Euntes in mundum docete omnes gentes, etc., et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. (*Matth.* 28.) — Ego rogabo Patrem, et alium Paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum..... Paracletus autem Spiritus sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia quæcumque dixero vobis (*Joan.* 14.) — Cùm venerit ille Spiritus, docebit vos omnem veritatem. (*Ibid.* 16.) — Ecclesia Dei vivi columna et firmamentum veritatis. (1 *Tim.* 3.) — Ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam aut rugam aut aliquid hujusmodi, sed ut sit sancta et immaculata. *Ephes.* 5.)

résulte de l'idée même de la religion, et de l'idée d'un Dieu sage et vrai, auteur de la véritable religion, comme nous venons de le dire : quand les passages en question n'existeraient pas, cette vérité serait hors de toute atteinte (1). — Supposons qu'un protestant se persuadât aussi facilement et aussi fortement la sagesse d'une telle explication qu'il donne à l'Écriture, d'une telle modification qu'il apporte aux dogmes de la religion, que le catholique se persuade l'infaillibilité de l'Église; sa secte n'en serait pas moins désunie. Il ne faudrait encore que du bon sens pour se convaincre que ces tribunaux privés ne sont que des sources de schisme et des écoles d'une religion arbitraire.

487. *D.* Quoiqu'il soit aisé de se persuader que la vraie Église est infaillible, n'est-ce pas un travail infini, de rechercher quelle est celle qui jouit effectivement de l'infaillibilité ?

1° *R.* La plupart des Églises hérétiques ne doivent pas être l'objet de cet examen, puisqu'elles avouent elles-mêmes qu'elles ne sont pas infaillibles; 2° l'Église qui a les caractères de la véri-

(1) On voit par là combien il est faux que, par un cercle vicieux, nous prouvions l'infaillibilité de l'Eglise par l'Ecriture, et l'infaillibilité de l'Ecriture par l'Eglise : puisque l'idée d'une Eglise infaillible résulte de l'idée d'une religion en général. Outre cela, l'Eglise a des motifs de crédibilité qui lui sont propres, et l'Ecriture a les siens. — D'ailleurs les protestants contre lesquels nous prouvons l'infaillibilité de l'Eglise par des passages de l'Ecriture, reconnaissent cette Ecriture, et admettent son autorité, sa divinité et veulent que les points controversés soient décidés par elle; nous pouvons donc nous servir contre eux de l'Ecriture comme d'un argument *ad hominem* et personnel contre eux, sans tomber dans un cercle vicieux.

ab le, qui est une, sainte, catholique, apostolique, est celle qui jouit de l'infaillibilité : or, il n'est pas bien difficile de découvrir l'assemblage de ces quatre caractères dans l'Église romaine, comme nous le prouvons ici.

488. *D.* La doctrine de l'infaillibilité de l'Église n'est-elle pas vivement combattue par des jugements contradictoires qu'elle a rendus sur les mêmes objets; par exemple, la lettre d'Ibas et les écrits de Théodoret, approuvés et condamnés dans des conciles généraux?

R. Je laisse à prouver amplement aux théologiens, que cette lettre et ces écrits n'ont pas été approuvés au concile de Chalcédoine, quoique dans ce concile on reconnût l'orthodoxie personnelle des deux auteurs; je me contente de faire une observation générale propre à satisfaire à toutes les objections de ce genre. Dans l'attaque des erreurs dominantes, il arrive très naturellement que les personnes les mieux intentionnées semblent donner dans une extrémité opposée, et s'écarter de ce milieu si étroitement circonscrit où se tient la vérité. Or, rien n'est plus raisonnable que de ne pas confondre les défenseurs peut-être trop ardents de l'orthodoxie, avec les partisans d'une erreur reconnue. De plus, la condamnation de certaines erreurs peut être quelquefois dangereuse dans le moment où il s'agit d'anéantir les erreurs contraires. C'est sous ce point de vue qu'il faut envisager la conduite quelquefois inégale, quelquefois même opposée, mais toujours conséquente, que les pontifes et les conciles ont tenue à l'égard des doctrines et des docteurs.

§ III.

489. *D.* Comment la sainteté est-elle un caractère propre à l'Église catholique?

R. Tout ce que nous avons dit (l. 4, chap. 3, art. 6) des heureux effets du christianisme, et de ses victoires sur les monstrueux désordres des païens, a été opéré par les chrétiens unis au corps de l'Église universelle, soumis aux conciles, au pape, aux évêques. Ce n'est ni l'ouvrage des gnostiques, ni celui des donatistes, ni celui des luthériens. L'Église catholique est la seule religion qui conserve et qui maintienne dans toute leur vigueur les lois et les pratiques qui conduisent évidemment à la vraie sainteté. Elle seule a les sacrements dont usait l'ancienne Église : elle a seule formé et forme encore ces héros chrétiens dont nous admirons la sainteté éminente. Il faut ignorer absolument l'histoire, ou bien anéantir les faits comme les dogmes, pour ne pas convenir que c'est dans le sein de la seule Église catholique que se sont formés tant de grands saints, dont nous admirons la vie, dont Dieu lui-même canonise les vertus héroïques par les merveilles les plus éclatantes. Sans remonter jusqu'aux premiers siècles, de quelle Église étaient les Antoine, les Hilarion, les Athanase, les Hilaire, les Martin, les Basile, les Jérôme, les Augustin, les Grégoire, les Léon, les Isidore, etc.? A quelle Église étaient attachés saint Benoît, saint Anselme, saint Bernard, saint Norbert, saint Boniface, saint Dominique, saint François d'Assise, sainte Thérèse, saint Charles Borromée, saint François de Sales, saint Ignace,

saint François-Xavier, etc.? Les Églises séparées de la catholique oseraient-elles, contre la notoriété des faits, se vanter que tous ces saints, et une infinité d'autres, ont été de leur communion? Non, ces hommes vertueux n'ont point eu d'autre foi que celle de l'Église catholique, qui seule a le droit incontestable de les regarder comme ses enfants et comme ses élèves.

490. *D.* Les miracles qui ont illustré la vie de ces célèbres serviteurs de Dieu, ne sont-ils pas aussi une preuve de la sainteté des dogmes et de la morale de l'Église?

R. Il n'en faut pas douter, puisque la seule Église catholique s'est toujours glorifiée avec fondement des miracles que Dieu opérait dans son sein. Un roi arien reprochait autrefois à ses évêques, d'être en ce point bien différents des catholiques; et un autre abandonna cette secte par cette même considération, qui lui parut un argument invincible (1). Les protestants, malgré les intrigues de leurs premiers chefs, n'ont pu controuver un seul miracle dont la croyance fût reçue de leur secte. Ils avouent même ouvertement qu'il ne se fait pas de miracle chez eux, et se contentent de nier ou de ridiculiser ceux de l'Église catholique. Toute la politique des convulsionnaires a également échoué dans l'imitation des miracles. Grand préjugé en faveur de l'Église romaine.....! Si quelque fausse religion est parvenue à répandre parmi ses prosélytes la croyance des miracles, ce ne sont pas des miracles examinés par des gens intègres et éclairés,

(1) Greg. Turon., l. 9, c. 15. — *Hist. de l'Eglise Gallicane.* t. 3. p. 238.

approuvés solennellement par des pontifes dont on ne peut suspecter ni le discernement ni la vertu.

491. *D.* Ne faut-il pas convenir que l'Église d'aujourd'hui est bien inférieure en sainteté à l'Église primitive? Quelle différence entre nos évêques et ceux des premiers temps, entre les religieux de la Thébaïde et ceux que nous voyons aujourd'hui en Europe!

R. On ne peut trop respecter la primitive Église; mais la haute idée qu'on en a, ne doit pas servir à nous faire mépriser l'Église des derniers siècles. Dans la primitive Église, parmi beaucoup de sainteté, il ne laissait pas de se glisser des relâchements (1), et dans l'Église des derniers siècles, parmi les relâchements qui s'y sont glissés, il ne laisse pas d'y avoir encore beaucoup de sainteté. Il y a aujourd'hui plusieurs abus réformés qui avaient subsisté impunément durant des siècles. En comparant sans préjugé l'état de l'Église de nos jours dans toutes ses parties, avec son état dans les premiers siècles, on trouvera que les avantages qu'elle n'a plus, sont remplacés par d'autres. Érasme, qu'on peut citer hardiment en ce sujet, après avoir développé ce parallèle dans toute son étendue, conclut que, si saint Paul revenait sur la terre, l'état actuel de l'Église ne lui déplairait pas (2). Il fait voir

(1) Il n'y a qu'à lire les Épîtres de saint Paul, les Actes des Apôtres, les Histoires ecclésiastiques des trois premiers siècles.

(2) Si Paulus hodiè viveret, non improbaret, opinor, præsentem Ecclesiæ statum. In hominum vitia inclamaret, etc. (*Epist. scripta* 1529, *pridie nonas. Nov. edita Coloniæ* 1541.)

de plus, avec autant d'éloquence que de raison, combien il est absurde de vouloir tout ramener aux premiers temps, que toute espèce de constitution civile et religieuse se déferait infailliblement, si on voulait la ramener à ce qu'elle était dans son enfance (1). — Il y a eu, dans les premiers siècles, des évêques qui ne seraient pas fort applaudis aujourd'hui, qui, dans la souffrance des persécutions ou dans la poursuite des hérésies, sont accusés de faiblesse : et il y a aujourd'hui un grand nombre d'évêques qui, dans les premiers temps, eussent pris place entre les Pères de l'Église. Si nos religieux sont moins austères que ceux de l'Égypte et de la Syrie, ils sont plus éclairés, plus cultivés, plus utiles; ils ont substitué l'étude au travail des mains; et les livres dont ils ont enrichi les sciences, valent bien des nattes et des corbeilles (2). La plupart sont plus orthodoxes et plus solidement attachés à la vraie foi. On sait que le schisme et l'hérésie ont différentes fois ravagé les déserts de la Thébaïde avec une facilité extrême, et qu'aujourd'hui ces monastères, dont l'austérité est encore la même, sont le séjour de l'entêtement et de l'opiniâtreté dans l'erreur, comme ils sont la retraite de l'ignorance et de la superstition. Le

(1) Cùm Ecclesia, quemadmodùm res cætera mortalium, habeat rudimenta, progressum et summam; nunc subitò illam ad primordia revocare, nihilo est absurdius quàm virum adultum ad cunas et infantiam velle retrahere. (*Idem, ibid.*)

(2) *Voyez* les remarques de M. Saas sur l'Encyclopédie, au mot *Frères de la charité*, où l'auteur réfute ce que les rédacteurs de ce dictionnaire avaient imaginé contre les études des religieux.

nombre de nos religieux, étant beaucoup plus grand, il n'est pas surprenant qu'il y ait parmi eux des ames lâches et inutiles, des hommes profanes et remplis de l'esprit du siècle, et quelques-uns qui, en matière de dogme, imitent l'entêtement des moines de l'Orient (1).

§ IV.

492. *D.* Pourquoi un des caractères de la véritable Église, est-il d'être catholique ou universelle ? et en quoi consiste ce caractère ?

R. Selon les prophètes, le royaume du Messie doit s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre, et n'avoir pas de fin. Les apôtres ont constamment regardé toutes les nations de la terre comme le domaine de Jésus-Christ. Les Pères ont de tout temps réfuté les hérétiques par leur petit nombre. — La catholicité de la vraie Église consiste, 1° à renfermer successivement toutes les nations dans son sein, selon cette promesse : *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ* (Psalm. 2) : Je vous donnerai les nations pour héritage, et votre empire s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre ; 2° à avoir dans tous les temps une étendue

(1) Ce fut surtout en ces derniers temps, où le souffle philosophique ayant pénétré jusque dans les cloîtres, quelques moines parurent avoir perdu l'esprit de leur état, et montrèrent du penchant pour les erreurs ; et c'est peut-être à cela qu'il faut attribuer leur destruction, quoique le grand nombre restât fidèle à ses obligations et édifiât autant l'Eglise par la pureté de ses mœurs que par la doctrine et l'enseignement.

qui puisse être regardée comme moralement universelle en comparaison de quelques coins de la terre qu'occupent les différentes sectes qui osent se dire chrétiennes, et qui se sont séparées de l'Église romaine.

493. *D.* Pourquoi aucune secte retranchée de l'Église romaine ne peut-elle lui disputer le titre d'universelle?

R. 1° Ces sectes, quoique séparées aujourd'hui de l'Église de Rome, sont des preuves de son universalité; c'est dans son sein qu'elles ont appris Jésus-Christ. Elles ont été attachées à l'arbre, avant que d'en être arrachées (1); 2° elles sont toutes resserrées dans quelques provinces de l'Europe. Aussi divisées entre elles qu'ennemies de la catholicité, elles ne se sont jamais empressées à gagner du terrain, sinon par les guerres et les rébellions qu'elles ont excitées dans les états où elles ont trouvé accès. Leibnitz, et tous les protestants instruits, gémissent de ne pas voir la catholicité dans leurs sectes (2), et

(1) M. Cars a bien représenté cette idée dans un arbre généalogique de l'Eglise, gravé à Paris vers 1760. Les évêques des Grecs-unis en ont fait peindre de semblables, et les ont exposés dans les églises, pour rappeler les schismatiques à l'union.

(2) « Voilà, dit Leibnitz, dans une de ses lettres, la » Chine ouverte aux Jésuites. Le pape y envoie nombre » de missionnaires. Notre peu d'union ne nous permet » pas d'entreprendre ces grandes conversions. » Cette lettre se trouve dans le septième tome de la *Biblioth. impartiale.* Tavernier, également protestant, déplore l'indifférence des Hollandais, Anglais, etc., à l'égard de la prédication évangélique et de l'instruction des peuples infidèles et barbares; partout il loue le zèle et les œuvres des missionnaires Catholiques. Voyez surtout le troisième tome de ses *Voyages.* « Si les Hollandais, dit-

se voient obligés de conclure avec Caton, que la vérité ne peut se cacher dans un si petit espace (1). Toutes les fois qu'on les a pressés là-dessus, ils se sont associé toutes les sectes chrétiennes, pour jouter en quelque sorte avec l'Église catholique. On sait comment Bayle a ridiculisé à cette occasion le ministre Jurieu (2). — Nous avons vu (l. 4, c. 3, art. 3, § 3, n. 353; l. 4, c. 4, art. 2, § 2, n. 412 et 414) que l'Église romaine était répandue dans tout le monde. Elle regarde toutes les nations comme son héritage, et fait tous ses efforts pour s'en

» il, avaient eu la centième partie du zèle des messieurs » de la religion romaine, toute la jeunesse de ces îles » (d'Asie) serait maintenant chrétienne. » Si un sentiment de rivalité a fait tenter aux protestants quelque entreprise en ce genre; ce zèle, qui n'était pas bien pur, s'est promptement refroidi. Souvent même ils ont empêché des hommes apostoliques de remplir leur mission, et ont détruit les fruits de leurs travaux. Souri, corsaire calviniste de Dieppe, jetait dans la mer les missionnaires qui tombaient entre ses mains. Ce qui a fait dire à l'auteur du *Theatrum crudelitatis* :

. . . . . Fluctusque sacro scelerata cruore
Inficit, externis Christum ut procul arceat oris
Scilicet, ut genio quæ negligit ipsa nefando,
Per cædes adimat populis ea dona remotis.

(1) . . . . . Steriles nec legit arenas,
Ut caneret paucis, mersitque hoc pulvere verum.
(Lucan. *in Phars.*)

(2) Voyez son curieux ouvrage, intitulé *Janua cœlorum reserata cunctis religionibus a celebri admodùm viro Domino Petro Jurieu*, avec l'épigraphe :

Porta patens esto, nulli claudatur honesto.

mettre en possession. Ses ministres parcourent la terre, et on les écoute (1). Ses prières expriment ses vœux pleins de tendresse et de zèle (2). Saint Paul ne se lassait pas de faire remarquer aux premiers fidèles cet esprit de la véritable Église, et les fruits qu'il produisait partout (3). — Ainsi, c'est avec raison que cette Église a toujours conservé, et conserve encore le glorieux titre de *Catholique ;* titre que ses adversaires n'osent lui refuser maintenant, non plus que du temps de saint Augustin, lequel assure que, si un étranger demande à un hérétique où est l'É-

(1) « Si les Talapoins, dit M. de La Bruyère, venaient » nous persuader de leur religion, avec quelle risée et » quelle étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses » si extravagantes? Nous faisons cependant à tous ces » peuples des propositions qui doivent leur paraître très » folles et très ridicules; et ils supportent nos religieux » et nos prêtres..... Qui fait cela en eux et en nous? ne » serait-ce pas la force de la vérité? »

(2) On ne peut lire sans un sentiment vif et profond de douleur, de charité et de zèle, les touchantes et éloquentes oraisons qu'elle adresse à Dieu, le vendredi-saint, pour tous les peuples et toutes les sectes de la terre. — Oremus, dilectissimi nobis, pro Ecclesiâ sanctâ Dei, ut eam Deus et Dominus noster pacificare, adunare et custodire dignetur toto orbe terrarum : subjiciens ei principatus et potestates..... Oremus et pro catechumenis nostris.... et pro hæreticis et schismaticis.... et pro perfidis Judæis.... et pro paganis, etc. On sait qu'un savant protestant, pénétré de l'imposante et attendrissante liturgie de ce jour, s'écria dans l'enthousiasme d'une conviction involontaire : *Date huic infantem vivum; hæc est enim mater* (Donnez-lui l'enfant en vie; elle en est la véritable mère.) 3. *Reg.* 3.

(3) Fides vestra annuntiatur in universo mundo. (*Rom.* 1.) Et quidem in omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum. (*Rom.* 10.)

glise des catholiques, il lui montrera nos églises et non ses temples.

§ V.

494. *D.* Qu'entendez-vous par la qualité d'*Apostolique*, que vous attribuez à la vraie Église?

R. J'entends que l'Église a constamment enseigné ce qu'elle enseigne aujourd'hui, et que les hérétiques n'ont jamais pu marquer, avec quelque vraisemblance, l'époque d'un changement dans ses dogmes. J'entends qu'elle est établie sur le fondement des apôtres, comme parle saint Paul (1), que les évêques de l'Église romaine sont évidemment les successeurs de ces premiers pasteurs, et que les catholiques d'aujourd'hui croient les mêmes choses que croyaient les premiers fidèles, instruits et gouvernés par les apôtres. Il n'y a que cette Église dont les annales incontestables marquent bien clairement la succession continuelle de ses pasteurs. Saint Irénée déduit cette succession dans l'Église de Rome depuis saint Pierre jusqu'à Eleuthère ; saint Optat, jusqu'à Sirice; saint Augustin, jusqu'à Anastase; et, depuis Anastase, tous les écrivains ecclésiastiques la déduisent jusqu'à Pie VII, qui remplit aujourd'hui le siége de Saint-Pierre, et cela sans que les plus grands adversaires de l'Église romaine osent s'inscrire en faux contre ce catalogue de tous les successeurs du prince des apôtres. Il en est de même de tous les évêchés fondés, ou par les apôtres, ou par leurs succes-

(1) Superædificati super fundamentum apostolorum. (*Ephes.* 2.)

seurs, ou par les papes. Nous y trouvons une liste suivie des prélats, qui les ont gouvernés jusqu'au premier qui a reçu sa mission d'une autorité légitime. Aucun évêque n'a jamais été reconnu légitime évêque dans l'Église catholique, qu'autant qu'il était uni de communion à la chaire de Pierre, comme parle saint Jérôme; et cela, par la profession d'une même doctrine et d'une même foi transmise par les apôtres, et en particulier par leur chef, qui est saint Pierre, le vicaire de Jésus-Christ, et le souverain pasteur de son bercail. Quelle autre religion peut présenter une succession si marquée et si connue? Quelle secte a osé feindre une chaîne de pasteurs légitimes si serrée et si bien suivie? *Confingant tale quid hæretici :* c'est le défi que donnait Tertullien à tous les ennemis de l'Église catholique; et ce défi si hardi et si sûr a gagné bien des forces et de l'importance depuis Tertullien. Il parlait de la sorte lorsque l'Église ne comptait pas encore deux siècles; qu'eût-il dit, si une succession non interrompue de dix-huit siècles s'était montrée à lui par les titres et les monuments les plus manifestes et les plus incontestables? « Il y a toujours, dit Bossuet, ce fait malheureux contre » les hérétiques, ils se sont séparés du grand » corps de l'Église. Mais, pour nous, quelle consolation de pouvoir, depuis notre souverain » pontife, remonter sans interruption jusqu'à » saint Pierre établi par Jésus-Christ, d'où, en » reprenant les pontifes de la loi, on va jusqu'à » Aaron et Moïse; de là, jusqu'aux patriarches » et jusqu'à l'origine du monde. Quelle suite! » quelle tradition! quel enchaînement merveilleux! » — « Voulez-vous, disait un orateur cé-

» lèbre (Bourdaloue, *Panégyrique de saint Thomas*), avoir une notion générale des hérétiques? la voici telle que je la tire de l'Écriture : ce sont des hommes, dit l'apôtre saint Judé, qui se séparent eux-mêmes : *Hi sunt qui segregant semetipsos* (Ep. Judæ, v. 19); c'est-à-dire, des hommes qui, par un schisme malheureux, entretiennent au milieu du christianisme des sociétés particulières au préjudice de l'unité; des hommes, qui se font des intérêts à part; qui, comme parle saint Augustin, se glorifient d'un certain chef, dont la secte est aussi nouvelle que le nom, *Præsumentes de nescio quo duce suo qui cœpit heri.* » — Il n'y a point d'hérétique auquel on ne puisse dire ce que disait Tertullien à ceux de son siècle : *Qui êtes-vous? d'où venez-vous?* Cette seule question devrait les ramener à la vérité (1). En matière de dogme, la croyance de nos pères est un excellent argument (2); l'Église, suivant la promesse de Jésus-Christ, doit durer toujours : celle qui n'a pas toujours été, n'est pas la véritable (3).

(1) Attendite ad Abraham patrem vestrum, et ad Saram quæ peperit vos. Attendite ad petram de quâ excisi estis, et ad cavernam laci de quâ præcisi estis. (*Isai.* 51.)

(2) Sicut locutus est ad patres nostros. (*Luc.* 1.) — Interroga patrem tuum et annuntiabit tibi, majores tuos et dicent tibi. (*Deuteron.* 32.) — Selon Vincent de Lérins, « le propre de la gravité et de la modestie est de suivre et » enseigner la doctrine qu'on a reçue des Pères ». — Id est proprium christianæ modestiæ et gravitatis non suà posteris tradere, sed a majoribus accepta servare. (*Commonit. adv. hæret.*) — Saint Epiphane, (*hæresi* 75), dit à peu près la même chose.

(3) « Dans cette confusion de sectes, dit Bossuet, qui

495. *D.* L'apostolicité de l'Église romaine est-elle aisée à connaître?

R. Autant il y a de liturgies, d'usages, de cérémonies, de prières, de tableaux portant l'empreinte de la vétusté, autant y a-t-il de monuments de l'ancienneté de nos dogmes, autant de dépositions contre les prétentions des novateurs. Un homme de génie s'écria un jour en embrassant un pilier d'une ancienne cathédrale: *Ceci est trop vieux pour être faux.* Un autre disait que, si les hommes se taisaient, les pierres déposeraient contre les hérésies (1).

» se vantaient d'être chrétiennes, Dieu ne manqua à son » Eglise; il sut lui conserver un caractère d'autorité que » les hérésies ne pouvaient prendre.... Elle était apos» tolique; la suite, la succession, la chaire de l'unité, » l'autorité primitive lui appartenait. Tous ceux qui la » quittaient, l'avaient primitivement reconnue et ne pou» vaient effacer le caractère de leur nouveauté, ni celui » de leur rébellion. Les païens eux-mêmes la regardaient » comme celle qui était la tige, le tout d'où les parcelles » s'étaient détachées, le tronc toujours vif que les » branches retranchées laissaient en son entier.» *Discours sur l'Hist. univers.*, 2. *part.*, *p.* 391, *édit. in*-4. *de* 1681. (*A Paris, chez Cramoisy.*) Le savant prélat prouve ces observations par les témoignages de Celse, d'Ammien-Marcellin, de l'empereur Aurélien, etc. Le passage doit être lu en entier si l'on veut bien saisir toute la force et l'évidence de la vérité qu'il établit.

(1) Pour ne pas trop m'étendre sur ces matières que les controversistes ont traitées dans le plus grand détail, je suggérerai la lecture de quelques petits traités, *Méthode courte et facile pour discerner la véritable religion chrétienne d'avec les fausses*, par le Père d'Orléans, Paris, chez Berton, — Lessius, *De capessendâ verâ religione.* — *Nova praxis orthodoxæ fidei discernendæ et amplectendæ*, par le Père Masénius. — *Demonstratio critica religionis catholicæ novâ methodo facilis.* J'ajouterai pour ceux qui entendent l'allemand, la *Systematische methode die pro-*

496. *D.* D'où vient que le goût des controverses et des disputes qui ont si fortement affecté les savants des deux derniers siècles, est aujourd'hui presque anéanti?

R. Ce changement vient moins d'une malheureuse indifférence pour les choses de la religion, que de l'évidence des principes qui établissent l'unité de la véritable Église, et la nécessité de se soumettre à son autorité. On a pu les combattre, ces principes, dans la première fermentation que Luther et Calvin mirent dans les esprits; mais tôt ou tard la raison revendique ses droits, et l'enthousiasme de l'erreur est reconnu pour ce qu'il est. Dès qu'il est démontré que, hors du sein de l'Église, on ne tient à rien, qu'on ne sait ce qu'on doit croire, ni ce qu'il faut ne croire pas, toutes les controverses sont à terre, et l'on est catholique ou l'on n'est rien. Nous renvoyons à ce que nous avons dit, l. 3, ch. 4, § 2, n. 220.

§ VI.

497. *D.* Quoique les différentes sectes luthérienne, anabaptiste, arienne, etc., ne puissent

testanten von der Wahrheit der katholischen religion zu uberzeugen, par le Père Aloysius, Merz, prédicateur de la cathédrale, Augsbourg 1785. On lira encore avec autant d'utilité que d'intérêt la *Relation de la conversion de Jean Thayer*, ministre protestant à Boston, et la lettre qu'il écrivit à son frère en réponse à quelques objections. Liége 1789, et dans le *Journal hist. et littér.* 1er février 1789, p. 161. — L'esprit de parti peut résister aux réflexions simples contenues dans ces ouvrages; mais un esprit droit et dégagé d'une malheureuse prévention ne peut y trouver que l'acquiescement le plus entier.

s'attribuer les caractères de l'Église romaine; l'Église grecque, si attentive à conserver les anciens rits, les liturgies, les sacrements, la hiérarchie, etc., si déclarée contre les hérétiques des derniers temps, ne peut-elle point jouter avec celle de Rome, et se parer du titre de seule Église véritable?

R. 1° Il conte, par l'Écriture, que c'est à Pierre que Jésus-Christ a commis le gouvernement de l'Église universelle; il est prouvé, par toute l'antiquité, que Pierre a établi son siége à Rome. Où est-il dit que Constantinople soit le centre de l'unité catholique? Si cette détermination dépendait du caprice des hommes, bientôt tous les liens du corps mystique de Jésus-Christ seraient rompus par l'ébranlement du centre.

2° Tous les docteurs de l'Église d'Orient, les Clément d'Alexandrie, les Athanase, les Basile, les Cyrille, les Chrysostôme, etc., ont reconnu la primatie de Rome, n'ont fait qu'un esprit et qu'un corps avec l'Église de Rome : autant de témoins contre les prétentions des Grecs modernes.

3° Les Grecs modernes ont eux-mêmes reconnu solennellement aux conciles de Lyon et de Florence, la nécessité de renoncer à leur schisme, et de s'attacher au centre de l'unité, qui est le siége de Pierre. L'empereur en personne, dans le concile de Florence, s'est soumis au chef de l'Église universelle. Voltaire (*Annales de l'empire*, t. 2, p. 87; *ibid.*, t. 1, p. 178.) parle de cet événement comme du triomphe le plus complet de l'Église de Rome. Le même auteur observe, qu'en 1075, Démétrius, chassé du

trône de Russie, *en appela au pape comme au juge de tous les chrétiens.* Le duc Basile a reconnu la même qualité dans le pape durant la légation du Père Possevin. Le Père Papebrock (*Act. SS. maii*, t. 1. *Ephem. Græc. et Mosc.*, n. XI) montre que les Russes n'ont suivi que fort tard le schisme des Grecs. En Pologne, Transilvanie, Syrie, Grèce, Perse, etc., un grand nombre de Grecs adhèrent encore aujourd'hui à cette Église, comme à la mère et à la reine de toutes les Églises.

4° Le ressort de cette Église schismatique, en y comprenant même les Russes, n'est pas comparable à celui de l'Église romaine, qui tient dans sa dépendance les régions les plus peuplées de l'Europe, la plus grande partie de l'Amérique, des fidèles sans nombre dans l'empire ottoman, et, comme nous avons dit ailleurs, dans toutes les régions du monde. La pauvre Église grecque, dont on peut dire, avec saint Paul, qu'elle est servante, et qu'elle est en esclavage avec ses enfants (1), depuis sa séparation ne s'est point étendue, et a paru absolument dépouillée du principe de fécondité que Jésus-Christ a laissé à ses apôtres. Les nouvelles conversions faites dans l'Amérique, à la Chine, au Japon, dans les Indes, etc., sont les fruits de l'Église de Rome.

5° L'ignorance prodigieuse, la stupide superstition où sont réduits les peuples et les ministres de cette Église isolée, entraînent nécessairement les grands abus et les désordres énormes qu'on lui reproche en matière de religion (2); depuis

(1) Et servit cum filiis suis. (*Galat.* 4.)
(2) Voyez d'étonnants détails sur l'état de dégradation

un grand nombre de siècles, elle n'a plus eu de docteur célèbre, ni de concile qui ait mérité quelque attention. Les derniers Grecs savants, tels que Bessarion, Allatius, Arcudius, etc., ont été attachés à l'Église romaine. « Si l'on fait le » parallèle du clergé Grec avec le clergé Latin, » dit Montesquieu (*Grandeur et décadence des* » *Romains*, c. 22), si l'on compare la conduite » des papes avec celles des patriarches de Con» stantinople, l'on verra des gens aussi sages que » les autres étaient peu sensés. » Les effets ou la punition du schisme, se sont étendus jusqu'au gouvernement temporel. Un historien, en parlant d'Alexix V, surnommé *Murtzuphle*, remarque « que depuis le schisme des Grecs, le trône » de cet empire a presque toujours été occupé » par des tyrans, ou des imbéciles, jusqu'à ce » qu'il tombât d'abord par degré, puis par la » prise de Constantinople, totalement sous la » puissance des Ottomans ».

498. *D.* Le siége de Rome, qui est le centre de l'Église catholique, peut être anéanti; car

et d'avilissement incroyable de cette Eglise, autrefois si illustre, si féconde en grands hommes, dans les *Mémoires du Baron de Tott*, ou dans le *Journ. hist. et littér.*, 15 avril 1785, p. 558. — La plupart des Grecs, surtout des prêtres et évêques, conviennent du triste état où ils sont réduits; ils en parlent douloureusement aux missionnaires Latins qui sont dans leurs pays. Le père Jules Mancinelli, célèbre jésuite, étant en Macédoine, fut en quelque sorte assailli par les religieux de saint Basile, dont il y a vingt-quatre monastères dans cette province, qui lui demandaient des instructions et des conseils, avouant ingénuement, pour me servir de l'expression de son historien (Mat. Tanner), que depuis le fatal schisme ils avaient perdu l'Église : *fatebanturque ingenuè Ecclesiam se amisisse.*

cette ville peut être détruite par des barbares ou par quelque accident physique : en ce cas, que de devient le point sur lequel porte tout l'édifice de la hiérarchie?

R. Plusieurs auteurs pensent, avec beaucoup de vraisemblance, que la promesse de conserver l'Église, et conséquemment la promesse de conserver la succession de ses chefs, emporte la conservation de la ville, qui fait le siége de leur épiscopat, puisque c'est cet épiscopat qui fait le titre et le lien de la succession; mais quand Rome périrait, la succession des évêques subsisterait toujours, comme l'Église a conservé la succession de plusieurs évêques dont les siéges sont tombés au pouvoir des infidèles ou des hérétiques; comme les papes ne perdaient rien de leurs prérogatives lorsqu'ils résidaient à Avignon; et quoique l'exercice de l'autorité épiscopale à Rome suppose cette ville réellement existante, la primatie du pape, la dignité de vicaire de Jésus-Christ, et la suprême autorité dans l'Église, ne sont bornées à aucun lieu pour l'usage de leurs droits, et ne sont attachés à l'évêché de Rome que par voie de succession. Pierre le vénérable applique ingénieusement à la résidence papale ce vers de Lucain :

..... Vejos habitante Camillo,
Illic Roma fuit. (1)

(1) On peut voir sur cette matière une petite, mais savante dissertation : *Epistola Sillasipi a Lapide* (c'est-à-dire *Ladislai Sappelii*), *in causâ an summus pontificatus a Romanâ ecclesiâ avelli et aliò transferri possit? Augustoduni* 1782. L'auteur réfute d'une manière péremptoire un petit brochuraire et un massif compilateur, qui ren-

§ VII.

499. *D.* Ces quatre caractères qui distinguent la Religion catholique de toutes les hérésies, ne la distinguent-ils pas aussi de la secte des incrédules et des philosophes impies?

R. La chose est évidente par ce que nous avons dit en différents endroits de ce Catéchisme (1), 1° leur peu d'union, leurs dissensions, leurs contradictions contrastent d'une manière bien frappante avec l'unanimité des enfants de l'Eglise catholique. Dieu exécute sur eux l'arrêt prononcé contre les ouvriers de la tour de Babel (2); sou-

daient le premier siége de l'Eglise dépendant du caprice des hommes, et du choc des événements.

(1) L. 1, c. 1, § 2, n. 7; l. 3, c. 2, § 5, n. 214.

(2) Et dixerunt: venite, faciamus nobis civitatem et turrim, cujus culmen pertingat ad cœlum.... Descendit autem Dominus et dixit.... descendamus et confundamus ibi linguam eorum, ut non audiat unusquisque vocem proximi sui. Atque ita divisit eos Dominus.... et cessaverunt ædificare civitatem. (*Gen.* xi.) — Divisi sunt ab irâ vultûs ejus. (*Psalm.* 54.) — Divide linguas eorum; quoniàm vidi iniquitatem et contradictionem in civitate. (*Psalm.* 54.)— « Je consultai les philosophes, dit J.-J. Rousseau, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses » opinions, je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des » autres; et ce point, commun à tous, me parut le seul » sur lequel ils ont tous raison. Triomphants quand ils » attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous » pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire; si vous » comptez les voix, chacun est réduit à la sienne. Ils ne » s'accordent que pour disputer. Les écouter n'était pas » le moyen de sortir de mon incertitude. » (*Emile*, t. 3, » p. 27.)— « Quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse?

vent le même auteur renverse ses propres principes, et détruit dans un endroit ce qu'il établit dans l'autre: leurs langues, comme dit le Prophète, se sont tournées contre eux-mêmes (1). 2° Nous avons vu aussi où conduisaient leurs principes, et quels effets y étaient inséparablement attachés. Nous en avons parlé selon la raison (2), et d'après l'expérience (3). — 3° Nous avons prouvé que le nombre des vrais incrédules était très petit, qu'à peine en trouvait-on qui le fussent absolument; les maîtres de l'irréligion avouent que leur doctrine n'est point pour le peuple, que

» A les entendre, ne les prendrait-on pas pour une troupe » de charlatans qui crient chacun de son côté sur une place » publique : Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe » point. » (*Discours couronné par l'Acad. de Dijon*, en 1750.) — Ce peu d'union, de concorde et d'harmonie entre les philosophes, a eu lieu de tout temps. Saint Justin l'a déjà reproché à ceux de son temps, et il en a tiré un argument pour éloigner les fidèles de leur enseignement. — Videtis perturbationem eorum, qui apud vos sapientes habiti sunt, quosque vobis magistros religionis fuisse dicitis, aliis aliud pronunciantibus; omnibus vendibili quâdam oratione ad eorum, quæ non bellè statuerunt, confirmationem utentibus, ac ut propria oratio præstantior videantur enitentibus..... Quomodò igitur his, qui salutem adipisci cupiunt, tutum sit existimare, o Græci! se veram religionem ab his posse perdiscere, qui ne sibi ipsis quidem persuadere potuerunt, ut ne inter se litigarent et a suis invicem opinionibus dissidere viderentur. (*Cohortat. ad Græcos.*)

(1) *Infirmatæ sunt contra eos linguæ eorum.* (Psalm. 63.) Voyez *le Déisme réfuté, la Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité même, les Lettres Helviennes*, etc.

(2) L. 1, c. 5, n. 124, et suiv.

(3) L. 4, c. 3, art. 6, § 10, n. 392; l. 1, ch. 1, n. 3 et suiv.; l. 3, c. 2, § 6, n. 215; l. 3, c. 2, § 5, n. 213.

le peuple ne peut ni la goûter ni la mettre en pratique. Le peuple fût-il tel qu'il doit être pour en profiter, les philosophes se mettraient-ils en état de la lui enseigner, les verrait-on parcourir toutes les régions de la terre, se faire à toutes les mœurs, à tous les climats, pour y établir les fruits de leur apostolat? La religion naturelle qu'ils voudraient substituer à la foi, n'existe nulle part, tandis que l'Église catholique multiplie ses enfants dans toutes les parties du globe, embrasse dans l'essor d'une charité immense toutes les nations de la terre, porte jusqu'aux extrémités du monde ses secours et ses lumières, et y fonde de nouveaux empires cimentés du sang de ses ministres. — 4° A la vérité leurs erreurs sont pour la plupart fort anciennes; on en trouve la réfutation dans les Écritures (1), dans les saint Pères, dans les théologiens de tous les siècles: mais, malgré cette ancienneté, on ne peut les considérer comme un corps de doctrine transmis par une longue suite de générations aux raisonneurs du dix-huitième siècle, parce que, dans cette tradition, il ne peut y avoir plus d'unité, ni plus

(1) Tous les propos de nos matérialistes sont exposés au second chapitre de la Sagesse. On voit par là qu'ils ne sont rien moins que le fruit des progrès de la philosophie: Dixerunt enim cogitantes apud se non rectè: Exiguum et cum tædio est tempus vitæ nostræ, et non est refrigerium in fine hominis, et non est qui agnitus sit reversus ab inferis: quia ex nihilo nati sumus et post hoc erimus tanquàm si non fuerimus; quoniàm fumus flatus est in naribus nostris: et sermo scintilla ad commovendum cor nostrum: quâ extinctâ cinis erit corpus nostrum, et spiritus diffundetur tanquàm mollis aer.... Venite ergò et fruamur bonis quæ sunt, et utamur creaturâ tanquàm in juventute celeriter, etc. C'est exactement le sommaire et le résultat des deux volumes du *Système de la nature.*

d'ensemble que dans la doctrine même. Les erreurs s'oublient et se renouvellent ; ensevelies durant des siècles, elles reparaissent par intervalle pour l'épreuve des ames fidelles, et le malheur des Chrétiens lâches (1). Les vérités de la religion sont de tous les siècles, elles ne dépendent ni du temps, ni du goût des hommes (2).

(1) Je ne puis m'empêcher de répéter ici ce que j'ai déjà dit de la voie de prescription et du genre d'argument qu'elle présente contre les incrédules modernes. Si on l'emploie avec discernement et le secours des lumières que présente l'histoire des erreurs de l'esprit humain, elle ne peut être que d'un très grand effet. Quand il est reconnu qu'une doctrine qui s'élève contre celle de l'Eglise a déjà existé dans des temps antérieurs, et qu'elle a été anathématisée dans des conciles, ou regardée généralement comme opposée à la croyance des fidèles, on ne l'examine pas davantage : à l'exemple de Tertullien, on la condamne par voie de prescription. Pourquoi ne ferait-on pas la même chose avec les systèmes des philosophes? Toutes leurs extravagances ont déjà couru le monde, ou dans leur totalité ou dans les divers détails de leur ensemble. Il y a trois ou quatre mille ans que le code des matérialistes est, comme nous venons de le voir, amplement détaillé, rejeté avec pitié dans les livres saints. Les sophismes de Bayle, de Voltaire, contre la Providence, ne sont qu'une répétition du manichéisme. Le système d'une création fortuite est aussi ancien qu'Epicure. La mer universelle qui produit tout, est une invention de Thalès, etc., etc. Or, si ces imaginations ont fait anciennement l'objet de la risée des sages, si elles sont tombées dans l'oubli et le mépris, est-il raisonnable de s'en occuper et de les discuter de nouveau ? Ne suffit-il pas de montrer qu'elles ne sont pas neuves, et qu'elles ont déjà été flétries au tribunal de la raison, que le genre humain les a connues, et qu'il les a jugées indignes de sa croyance? *Sic facilius traducentur dum antè jam tunc fuisse deprehenduntur, aut ex iis quæ jam fuerunt, semina sumpsisse.* (Tert. de Præsc. c. 33.)

(2) Veritas autem Domini manet in æternum. (*Psalm.* 116.) Jesus Christus et heri, et hodiè, et ipse in sæcula. (*Hebr.* 13.)

CHAPITRE VII.

Examen de quelques matières particulières.

500. *D.* Outre la guerre que les philosophes font aux preuves et aux mystères de la religion, leur critique ne s'attache-t-elle pas particulièrement à d'autres matières?

R. L'objet de leurs déclamations les plus ordinaires sont la confession, les cérémonies de l'Église, l'autorité du pape, les biens ecclésiastiques, la théologie scolastique, le célibat, les superstitions et les abus.

ARTICLE PREMIER.

La Confession.

501. *D.* L'usage de la confession établi par Jésus-Christ lui-même, et vainement combattu par les controversistes protestants (1), est-il aussi

(1) Tout ce qui est purement théologique, n'est pas de notre ressort. Denys de Sainte-Marthe, Bossuet, Bellarmin, Becan, Seedorff, Scheffmacher, etc., ont dit aux protestants tout ce qu'il fallait pour ramener à la vérité tout homme qui ne se fait pas un devoir religieux de la combattre. — La plupart des Luthériens, ceux de la confession d'Augsbourg surtout, ont conservé une institution si salutaire. Luther ne voulut pas qu'elle fût abolie; *plutôt*, dit-il, *je consentirais à la tyrannie du pape, que de souffrir l'abolition de la confession.* (Collect. des Œuv. Allem. de Luther, vol. 2, p. 272.)

avantageux aux fidèles qu'il est respectable par son institution divine ?

R. Pour s'en convaincre, il suffit de recueillir les témoignages de ceux-là mêmes, qui, dans des moments d'humeur, ont entrepris de proscrire une si sainte institution; nous nous contenterons de quelques-uns des moins suspects (1). « Il n'y a peut-être point d'établissement plus » sage. La plupart des hommes, quand ils sont » tombés dans de grands crimes, en ont naturellement des remords ; les législateurs qui » établirent les mystères et les expiations, voulurent également empêcher les coupables de » se livrer au désespoir et de retomber dans » leurs crimes.... (2) » La confession est une » chose excellente, un frein aux crimes invétérés; dans l'antiquité la plus reculée, on se » confessoit dans la célébration de tous les anciens mystères. Nous avons imité (3) et sanc-

(1) Voltaire, remarque sur la tragédie d'*Olympie*.

(2) *Dictionnaire philosophique* art. *Catéch. du Curé*.

(3) Il ne s'agit pas d'examiner ici, ni ce qui se passait aux mystères du paganisme, ni cette prétendue imitation, d'autant que l'auteur la rejette comme l'on voit, dans le passage suivant, où c'est au contraire *la sagesse humaine* qui a *entrevu l'utilité et embrassé les ombres d'une institution si salutaire*. On sait que les philosophes font dériver des anciens peuples tous les usages chrétiens : nous nous contentons de faire remarquer l'hommage qu'ils rendent à l'importance et à l'utilité de la confession.... (L. 4, c. 2, art. 2, § 6, n. 280.) Les Turcs ont aussi une espèce de confession, ainsi que d'autres nations; chez les Japonais elle est solennelle, terrible et souvent cruelle : les anciens Juifs se confessaient aussi. Si cela prouve que ce rite expiatoire a quelque chose de naturel et de raisonnable, il ne s'ensuit certainement pas que Cérès Eleusine en soit l'inventrice.

» tifié cette sage pratique; elle est très bonne
» pour engager les cœurs ulcérés de haine à par-
» donner; et pour faire rendre aux voleurs ce
» qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain (1).
» Les ennemis de l'Église romaine, qui se sont
» élevés contre une institution si salutaire, sem-
» blent avoir ôté aux hommes le plus grand frein
» qu'on pût mettre à leurs crimes. Les sages de
» l'antiquité en avoient eux-mêmes senti l'im-
» portance : s'ils n'avoient pu en faire un de-
» voir à tous les hommes, ils en avoient établi
» la pratique pour ceux qui prétendoient à une
» vie plus pure; c'étoit la première expiation
» des initiés chez les Égyptiens, et aux mys-
» tères de Cérès Eleusine. Ainsi, la religion chré-
» tienne a consacré des choses dont Dieu avoit
» permis que la sagesse humaine entrevît l'utilité
» et embrassât les ombres.... L'auteur de l'*His-*
» *toire philosophique et politique du commerce*
» *des Indes* (1), quoique ennemi déclaré de toute
» religion, n'a pu refuser des éloges à la confes-
» sion. Les jésuites ont établi dans le Paraguay
» le gouvernement théocratique, mais avec un
» avantage particulier à la religion qui en fait
» la base : c'est la pratique de la confession
» infiniment utile, tant que ses ministres n'en
» abuseront pas; elle seule tient lieu de lois pé-
» nales, et veille à la pureté des mœurs. Dans
» le Paraguay, la religion, plus puissante que
» la force des armes, conduit le coupable aux
» pieds du magistrat. C'est là que loin de pallier
» ses crimes, le repentir les lui fait aggraver; au
» lieu d'éluder la peine, il vient la demander à

(1) *Annales de l'Empire*, t. 1, p. 41.

que la confession ne soit un frein à la licence, une source féconde de sages conseils, une sensible consolation pour les ames affligées de leurs péchés? la confession cesse-t-elle d'être un excellent moyen de cultiver les semences de la piété dans des ames bien nées, où elles fructifient comme d'elles-mêmes; d'empêcher que des passions naissantes ne les étouffent dans les autres; d'instruire on d'avertir les fidèles de leurs devoirs, de s'assurer s'ils possèdent dans un degré suffisant la science de la religion et de la morale; s'ils en remplissent avec exactitude les obligations; de donner un appui à l'innocence; de réparer les déprédations du larcin; de rompre des liaisons déshonnêtes et pernicieuses; de resserrer les nœuds de la charité; d'entretenir l'amour de la concorde, de la subordination, de la justice, de toutes les vertus; de déraciner des cœurs l'habitude des désordres, de la désunion, de la révolte, de tous les vices; d'arrêter de grands désordres et leur opposer une digue efficace; de dissiper des funestes projets, etc. (1)

(1) Une chose infiniment remarquable, vraiment surnaturelle et miraculeuse, est le secret de la confession, confié tous les jours à des milliers de prêtres, souvent hélas! peu dignes de leur état et capables de toute autre prévarication, et toujours si fidèlement gardé. A peine toute l'histoire ecclésiastique fournit-elle quelque exemple d'infidélité en ce genre. De là, cette maxime des confesseurs tirée d'un sermon autrefois attribué à Saint Augustin (*Serm.* 30, *ad fratr. in Eremo*). *Quod per confessionem scio, minùs scio quàm quod nescio.* Si en faisant cette observation, on réfléchit un moment sur l'inconsistance humaine, sur la curiosité des uns et la loquacité des autres, sur la nature et l'importance des matières dont les ministres de ce sacrement sont dépositaires, et dont la révélation produirait souvent d'étonnants effets, sur les moyens

» Nous ne pouvons croire, dit Bossuet, que nos » adversaires puissent envisager tant de biens » sans en regretter la perte. » (*Exposition de la foi.* § IX).

ARTICLE II.

Cérémonies de l'Église.

563. *D.* Puisque Dieu veut être honoré en esprit et en vérité, pourquoi ce grand nombre de rites et de cérémonies institués dans l'Église catholique ?

R. L'expérience nous apprend qu'il faut des spectacles pour attacher le peuple : une religion dépouillée de tout appareil extérieur ne peut ni l'affecter ni l'instruire; et, selon la remarque judicieuse de l'*Ami des hommes*, toute religion réduite au pur spirituel est bientôt reléguée dans l'empire de la lune. Au lieu des nudités scandaleuses, des jeux et des danses indécentes de la Grèce; au lieu des folies et des licences qui déshonoraient les fêtes païennes; au lieu des spectacles tumultueux et barbares du cirque et de l'amphithéâtre, la religion occupe les peuples de cérémonies pleines de gravité et de décence,

que les intérêts divers, que la cupidité, la jalousie et d'autres passions ne manquent pas d'essayer pour atteindre leur but, etc.; on ne doutera pas que Dieu ne veille à la conservation et à l'honneur de son ouvrage. Voyez le *Traité historique et dogmatique du secret inviolable de la Confession*, par Lenglet du Fresnoy, Paris 1713. in-12.

propres à lui inspirer des mœurs douces et pures. Il n'y a que l'homme charnel ou dissipé, qui puisse assister à la pompe de nos sacrifices, entendre le chant de l'Église, ses liturgies, ses prières, ses cantiques (1), sans céder aux impressions de la religion, et nourrir sa foi par les sentiments d'une dévotion affectueuse (2). Un

(1) Sans parler des psaumes et des cantiques tirés de l'Ecriture, dont les plus grands génies ont admiré la sublimité et l'énergie, peut-on n'admirer pas cette multitude d'hymnes pleines de choses, de sentiment et d'expressions touchantes? Il ne faut pas être enthousiaste pour trouver un aliment à la plus solide piété dans le *Te Deum*, le *Lauda Sion*, le *Veni Creator*, le *Pange lingua*, le *Dies iræ*, les oraisons, les préfaces de la messe, et tout ce qui tient particulièrement à la Liturgie? — On trouvera une preuve bien convaincante de l'effet que fait le chant de l'Eglise sur les incrédules mêmes, dans le *Journal hist. et litt.* 15 janv. 1787, p. 95, etc.

(2) Ce sont ces précieux effets, qui soulèvent les philosophes contre la magnificence du culte catholique, qu'ils essaient de rendre odieux aux souverains par des vues d'une économie mesquine et puérile. Ils ont calculé jusqu'à la dépense du pain bénit et des cierges (*Encyclop.* art. *Pain bénit*), tandis que, quand il s'agit de quelque cérémonie ou fête profane, des théâtres et des spectacles, ces repaires et écoles de débauche et d'immoralité, aucune dépense ne leur paraît trop grande pour y faire apparaître tout le luxe et le faste que la plus grande prodigalité puisse imaginer. En cela, ils imitent les anciens impies; il n'y a pas d'article où ceux-ci se réunissaient plus parfaitement que dans le dessein d'anéantir la pompe et la majesté auguste du service divin; il est naturel que les modernes aient les mêmes aversions et les mêmes goûts : *Dixerunt in corde suo cognatio eorum simul : Quiescere faciamus omnes dies festos Dei a terrâ* (Psalm. 72). Par une disposition contraire, les serviteurs de Dieu ont toujours désiré qu'il fût servi avec dignité et une splendeur digne de lui. *Dilexi decorum domûs tuæ et locum habitationis gloriæ tuæ.* (Psalm. 25.) Delà les Pères de la primitive Eglise prirent le plus grand soin de régler les cérémonies comme une chose de la plus

philosophe anglais, témoin de l'effet que produisait sur le peuple chrétien la pompe des cérémonies, *J'enviais*, dit-il (*Brydone, voyage en Sicile et à Malte*), *leur état, et je maudissais au fond du cœur l'orgueil de la philosophie qui, avec sa froideur et ses triomphes insipides, nous laisse dans une espèce d'apathie stoïque, et anéantit les plus douces émotions de l'ame.*

504. *D.* Pourquoi les protestants, malgré le zèle qu'ils témoignaient pour la conservation du christianisme, ont-ils abrogé presque tout culte extérieur ?

R. Les rites, les cérémonies, les usages, les formules, les prières, etc. sont une barrière que l'Église a toujours opposée à l'introduction des nouveaux dogmes. Lorsque les protestants voulurent établir leur doctrine, ils fallut qu'ils commençassent par supprimer tout le rite extérieur qui déposait contre eux. Profession de foi muette, mais énergique et intelligible à tous.

grande importance. Fleury, après avoir parlé de ce soin, continue ainsi : « Les saints qui ont gouverné l'Eglise » pendant les premiers siècles, avaient compris l'importance de tout ce qui frappe nos sens, comme la beauté » des lieux, l'ordre dans les assemblées, le silence, le » chant, la majesté des cérémonies. Tout cela aide même » les plus spirituels à s'élever à Dieu, et est absolument » nécessaire aux gens grossiers, pour leur donner une » grande idée de la religion et leur en faire aimer l'exercice. Quand nous voyons que le temple de Jérusalem » était servi tour à tour par tant de milliers de Lévites, » et que le service s'y faisait avec tant de pompe et de majesté, nous devons avoir une extrême confusion de voir » les églises, où repose le corps de Jésus-Christ, si mal » servies, en comparaison de ce temple où n'était que » l'arche d'alliance, et même du second temple où elle » n'était plus. » (*Intr. au droit Eccléc.* Part. 1, c. 6.)

Ce seul trait suffit pour montrer combien il est nécessaire de conserver les rites anciens, et combien il serait dangereux d'y donner atteinte. — Malgré la guerre déclarée aux cérémonies, les Luthériens y sont revenus presque aussitôt après les avoir répudiées ; mais, en substituant des pratiques arbitraires et des rites défigurés aux usages de l'ancienne Église, ils ont ôté aux cérémonies l'impression du respect que donnent l'âge et l'autorité. Les Calvinistes conviennent de bonne foi qu'ils ont porté un grand coup à la piété (1). Dans quelques pays, ils ont aujourd'hui des orgues, des cloches et d'autres usages catholiques, qu'ils avaient d'abord abolis comme des choses monstrueuses. L'auteur de la *Physique sacrée* convient qu'on ne peut lire l'Écriture sans y voir la condamnation de la secte sur cet article (2). Un autre avoue que le culte intérieur s'est affaibli par l'abrogation des cérémonies (3).

(1) Un autre aveu très remarquable et très important est celui que fait Basnage : quelque entêté qu'il soit, il n'a pu s'empêcher de convenir que les cérémonies servent à confirmer ce qui a été dit par les théologiens, et à découvrir le véritable sens des expressions équivoques ou douteuses et controversées. « Il y en a quelques-unes, dit-il, dont » on tire une conséquence si naturelle et si évidente, qu'on » ne peut se défendre de l'admettre. » (*Hist. de l'Eglise.* l. 13, c. 6, § 1.)

(2) Verbis et gestibus nullas esse vires persuasi sumus, et tamen legimus veteris Testamenti prophetas usos esse miris gesticulationibus, quas derideremus hodiè et superstitiosis adscriberemus ritibus. Hic in ressuscitatione filii unici Sareptani admensus est sese Elias ad puerum ter. Ita et maximi prophetæ maximus discipulus Elisæus Sunamitidis filium, etc. (*Phys. sac.*, t. 4, p. 189).

(3) Equidem negandum non est, inter protestantes simul cum cæremoniis pietatem refriguisse. (*Beger. Num. Pontif. Append. ad Florum*, p. 40.)

Je suis catholique en ce moment, disait le fameux Misson (1), en parlant de la pompe de la religion à Rome (2). Le roi de Prusse, Frédéric II, aprés avoir assisté au service des catholiques à Breslaw, où le cardinal de Zinzendorff chanta la grand'messe, dit à ce prélat : *Les calvinistes traitent Dieu comme un serviteur, les luthériens comme leur égal, mais les catholiques le traitent en Dieu.* On lit dans une lettre de Richard Simon (*Lettres choisies*, t. 1, p. 247), une réponse remarquable de Saumaise : « Vous » autres puritains, vous vous mettez peu en » peine de ce qui regarde l'office ecclésiastique. » Cependant permettez-moi de vous dire que » vos gens ont si fort raffiné pour épurer la re- » ligion chrétienne, qu'ils en ont fait un sque- » lette (3). Et c'est ce que témoignait autrefois

(1) Auteur protestant, ou plutôt libertin et impie, trop connu par un *Voyage d'Italie*, où l'on trouve le germe de l'athéisme et d'une irréligion totale, noyé dans un tas de déclamations frénétiques contre l'Eglise catholique.

(2) Quelle différence dans le sentiment qu'éprouve le catholique, lorsque, de la majesté de nos églises et de la pompe de nos cérémonies, il se trouve transporté dans la nudité et le silence des temples protestants....! Les ornements de peinture et de sculpture, surtout les tableaux qui représentent l'histoire de la religion, ajoutent infiniment à la dignité des temples catholiques, provoquent et nourrissent la piété de la manière la plus efficace.... Un ministre protestant, jetant un jour les yeux sur un excellent tableau de Jésus-Christ souffrant, qu'on voit dans la galerie de Dusseldorff : *Maudit soit*, dit-il, *Calvin pour avoir osé proscrire les saintes images ; cet aspect de mon Sauveur fait sur moi plus d'impression que tous les discours que j'ai jamais entendus ou que j'ai faits moi-même.*

(3) Cela me rappelle l'expression d'un élégant historien latin : *Cultus adeò sine cultu, et religio omni religionis ho-*

» Saumaise à La Peyrère, auteur des Préadamites. Celui-ci, comme je l'ai appris de lui-même, ayant marqué à Saumaise que dans le livre qu'il (Saumaise) avait composé touchant la transubstantiation contre Grotius, il avait trouvé bien des choses qui établissaient l'antiquité des cérémonies de l'Église romaine, ou plutôt de toutes les Églises du monde : *Nostri*, répondit Saumaise, *resecuerunt religionem usque ad vivum.* »

505. *D.* Plusieurs des cérémonies de l'Église ne sont-elles pas imitées des païens? ne trouve-t-on pas chez eux l'idée de nos processions (1), l'usage de l'eau bénite (2), etc.?

R. Pour croire que les chrétiens aient pu se modeler sur les païens, il faut ignorer l'histoire de l'Église naissante, et ne savoir pas l'horreur que les premiers fidèles avaient de tout rite idolâtre. Mais il y a des manières de culte que la nature suggère, et que la raison découvre à la première vue. Il ne faut donc pas être surpris de trouver chez plusieurs peuples à peu près le même fond de cérémonies; tous ont senti que

nore rituque destituta. « Quand je n'aurais pas vu, dit le » comte de Stolberg, de mes propres yeux la chute presque » totale du protestantisme, je n'aurais pu tenir plus long- » temps dans ces halles sans autel et sans *præsens numen.* » (*Lettre à Lavater*, 26 octobre 1800.)

(1) Interea ad templum non æquæ Palladis ibant
Crinibus Iliades passis, peplumque ferebant
Suppliciter tristes, et tonsæ pectora palmis.
Æn. I.

(2) Dic corpus properet fluviali spargere lymphâ.
Æn. IV.

les mêmes démonstrations extérieures qui peuvent témoigner aux hommes le respect, la soumission, la reconnaissance, pouvaient également faire paroître les mêmes sentiments envers la Divinité. Il n'a pas fallu des réflexions profondes pour comprendre que se prosterner ou fléchir les genoux est une marque de soumission; que par les offrandes et les sacrifices on reconnaît avoir tout reçu de Dieu; que par la prière on rend hommage à sa puissance; que c'est sanctifier en quelque sorte les villes et les champs que d'y porter avec piété et avec décence des choses sacrées, d'implorer la bénédiction du Ciel autour de nos habitations, de faire retentir les chemins publics des louanges de Dieu (1), et que c'est en même temps une espèce de triomphe décerné à la religion (2); que l'eau est un symbole de purification; qu'une onction d'huile ou de parfum est un signe de guérison ou de con-

(1) Ut cantent in viis Domini : quoniam magna est gloria Domini. (*Psalm.* 137.)

(2) Les triomphes des anciens vainqueurs, les entrées solennelles des princes, sont des processions profanes. — Voyez le traité *de Processionibus ecclesiasticis* de M. Eveillon. — Rien ne fait plus d'impression sur le cœur que les processions réglées avec décence et dignité, surtout celle de la *Fête-Dieu*; un philosophe, en parlant de celle qui se faisait ce jour-là à Marseille, en convient et s'exprime ainsi : « Ce beau et grand spectacle inspire je ne sais » quelle religieuse horreur, imprime à l'ame un respect » profond, et porte dans les veines le frémissement que » fait éprouver l'approche de la Divinité. Plus d'une fois, » même dans ma première jeunesse, j'ai senti couler de » mes yeux des larmes involontaires à l'aspect de ce ta» bleau, dont le sujet et les accessoires flattaient mes » sens, s'emparaient de mon cœur, et me commandaient » l'admiration et la vénération. »

sécration, etc. (1). — La plupart des usages qu'on nous accuse d'avoir pris chez les païens, ont existé chez les Juifs. Les translations solennelles de l'arche sont fort antérieures à toutes les processions païennes; l'eau lustrale des Hébreux l'est également à tous les rites des nations : il est donc bien plus naturel de croire que les païens ont imité tout cela des Juifs, que de s'imaginer que les chrétiens, très instruits des rites judaïques, sont allés chercher ces usages chez d'autres que chez leurs devanciers dans la possession de la vraie foi (2).

(1) Nous ne parlons ici que des cérémonies génériques et non pas des détails de rubriques et de rites secondaires. Il suffit de savoir qu'il n'en est aucun qui ne soit fondé sur quelque raison, qui ne tende à exprimer quelque vérité ou quelque salutaire leçon. Amalarius Symphorius, Gavantus, Merati, Edmond Martenne, le père Le Brun, le père Zaccaria et plusieurs autres ont travaillé avec succès sur cette matière.

(2) On lira utilement sur ce sujet une dissertation imprimée à Rome en 1777, *de Falsâ rituum christianorum a ritibus ethnicorum origine.* 1 vol. in-8o. — Réfutation des erreurs d'un certain Berg (*Journal hist. et litt.* 1er juillet 1787, p. 324). — Le père Petau ne fait pas difficulté de convenir que l'Eglise a imité et sanctifié quelques pratiques du paganisme : mais outre que je ne vois aucune raison d'adopter cette opinion, l'exemple qu'il en cite; savoir, les honneurs rendus aux martyrs, et les temples élevés en leur honneur, à l'imitation du culte des faux dieux, cet exemple, dis-je, est certainement mal choisi. Que les chrétiens aient voulu honorer les amis de Dieu, et surtout ceux qui avaient cimenté la foi par leur sang, cela est bien naturel; mais qu'ils aient fait cela, parce que les païens adoraient Junon et Vénus, Mercure et Pluton; qui se persuadera une telle absurdité? Il faut convenir, qu'ici comme en quelques autres endroits, le jugement de ce célèbre et savant théologien, se perd en quelque manière dans l'immensité de sa mémoire. Du reste il

506. *D.* Est-il vraisemblable que les païens aient eu assez de communication avec les Juifs pour apprendre et imiter les cérémonies de leur culte ?

R. Les saints Pères, qui étaient bien plus à portée d'en juger, n'en ont pas douté, comme nous avons vu ci-dessus (n. 280, 387). Mais indépendamment des connaissances que les païens ont eues des rites judaïques, c'est un principe reçu parmi les théologiens et des Pères de l'Église, que le démon imite le vrai culte, et l'exprime chez ses adorateurs le plus parfaitement qu'il lui est possible. Dans ce siècle, de telles réflexions paroissent bien ridicules; mais elles n'ont pas paru telles à Tertullien (1), à Bossuet (2), à Bourdaloue (3) et aux hommes le plus profondément versés dans l'étude des cultes

peut être très vrai que ce culte ait beaucoup contribué à faire abandonner celui des faux dieux, comme le dit Théodoret dans un passage rapporté par Petau, dans ce même paragraphe (*de Incarn.* l. 15, c. 13, n. 5.) : mais c'est, si l'on veut, une espèce de change et d'opposition; et nullement une imitation.

(1) Agnoscamus ingenia diaboli, idcircò quædam de divinis rebus imitantis, ut nos de suorum fide confundat et judicet (*Tert. de coron.*). — Voyez aussi le chap. 40 du livre des *Prescriptions.*)

(2) Cet homme, si supérieur à tous égards aux philosophes de nos jours, ne faisait aucune difficulté de reconnaître l'influence du démon sur le culte et les rites des païens. « Tout le service public n'était qu'une continuelle profanation ou plutôt une dérision du nom de » Dieu. Et il fallait bien qu'il y eût quelque puissance » ennemie de ce nom sacré qui entreprît de la ravilir, etc. » (*Discours sur l'Hist. univ.* 2e *partie*, chap. 16.)

(3) Le père Bourdaloue, dans un sermon sur la sainteté, fait voir admirablement combien le démon s'efforce d'imi-

religieux (1). Les historiens ecclésiastiques nous apprennent que Julien l'apostat, entouré de magiciens, avait résolu de transférer au paganisme les pratiques de l'Église ; Julien lui-même s'en explique clairement dans ses lettres (2).

ter tout ce qui tient à la religion et aux vertus chrétiennes. (*Serm. pour la fête de tous les saints*, 2e *Avent.* 1er *point.*)

(1) On a trouvé encore, dans ces derniers siècles, des exemples frappants de cette similitude de rites chez des nations qui paraissaient n'avoir eu aucune communication avec les chrétiens ; ce qui fait dire à Pierre Maffei, dans son excellente Histoire des Indes, *christianos quippè ritus malus effingit dæmon.* Voyez l'*Histoire du Japon*, par le père Crasset ; la *Vie de Saint François Xavier*, par le père Bouhours ; celle du père Matthieu Ricci, par le père d'Orléans, etc. C'est pour cela que Glanvill, Spizélius et d'autres écrivains appelle le démon *Simia Dei.* Il existe même un traité d'un savant Suédois sous ce titre, plein de choses remarquables et propres à vérifier cette dénomination. *Certat*, dit Peucer dans son traité *de* Θεομαντια, p. 139, *ex superbiâ et ambitione cum vero Deo, nec ullâ in parte eo videri vult inferior.* Frommann, dans son traité de *Fascino*, p. 1056, discute amplement cette assertion, *Diabolum Dei simiam esse*, et la prouve par l'histoire sacrée et profane, par une multitude de témoignages et de faits. Il rapporte à ce sujet ce naïf adage de quelques-uns de ses compatriotes : *Wo unser Herr Gott eine Kirch baut, da baut der teufel eine Capell darneben.*

(2) Voyez les *Mémoires pour servir à l'Hist. ecclés.*, par Tillemont, t. 7, p. 726 et suiv. — *Histoire de l'Eglise Gallicane*, par Longueval, t. 1, p. 276, édit. in-4°.

ARTICLE III.

Autorité du Pape.

507. *D.* Pourquoi Jésus-Christ a-t-il établi saint Pierre et ses successeurs chefs de son Église?

R. La nécessité d'un chef est reconnue dans tous les états; les plus républicains ne peuvent s'en passer; il est visible qu'en matière de religion et de choses spirituelles, il est plus nécessaire que partout ailleurs. La société civile se conserve plus aisément que la société de religion. Puisque la religion ne règle pas seulement le dehors de l'homme, mais encore son intérieur, ses pensées comme ses actions, son esprit comme son cœur; il lui faut une autorité proportionnée à la sublimité de sa législation, qui est toute divine; il faut une union entre ses membres, qui établisse d'une manière plus sûre que toutes les peines afflictives, la perpétuité de la société générale : cette union ne peut subsister sans un centre commun, où toutes les divisions de cette administration spirituelle aillent se rendre.

508. *D.* D'où vient donc que les protestants ont combattu avec tant de chaleur la puissance des pontifes de Rome?

R. L'autorité des papes étant un des plus grands obstacles à l'introduction des nouveautés et des erreurs, il n'est point étonnant que les protestants, à l'exemple des autres hérétiques, leurs devanciers, aient cherché à la combattre et à la détruire. Du reste, les plus sages d'entre eux ont cru

que bien loin d'abroger la légitime puissance du pape, il faudrait l'établir si elle ne l'était pas. Ce sont les propres termes de Mélanchton, le plus sensé de tous les prétendus réformateurs (1). Grotius dit et prouve solidement la même chose (2). Jacques I, roi d'Angleterre, Leibnitz, Sayvel, etc. n'y ont rien trouvé que de raisonnable. Un ministre de Berlin vient de prouver tout récemment dans une défense du pape, combien son autorité est avantageuse à la religion (3).

(1) Bossuet, *Hist. des variat.* l. 13, n. 6.

(2) *Grotius, annot. ad Consult. Cassand. ad art. 7, et in animadv. Riveti.*

(3) *Vertheidigung des Pabstes, von einem Protestanten.* Berlin, chez Frédéric Unger, 1782. M. Busching, membre du consistoire, a fait l'éloge de cet ouvrage dans sa feuille hebdomadaire, n. 41. Voyez le *Journal historiq. et littér.*, 1er février, 1783, p. 168. — On pourra encore consulter Puffendorf *De Monarchiâ Pontificis Romani;* où, malgré les préjugés de l'auteur contre l'Eglise romaine, on trouvera des réflexions propres à prouver la nécessité de l'autorité du pape. On verra qu'après avoir secoué cette autorité il était impossible que la concorde et l'unité fussent conservées entre les protestants. — Quæ res multa discordiæ semina sparsit.... Nam ortâ inter eos altercatione, quum qui pro suâ auctoritate controversias dirimeret, nemo existeret; et in suâ quisque sententiâ præfractè persisterent, intestina quædam partium contentio esse cœpit, ac furere protestantes in sua ipsorum viscera cœperunt. — Plus loin, il convient que le gouvernement de l'Eglise doit être monarchique, parce que le gouvernement aristocratique ou démocratique n'aurait pas assez de force et de vigueur pour contenir les membres dans leurs devoirs et empêcher les dissensions. — Ecclesiasticam dominationem unius subjici imperio, et monarchicâ formâ describi, necessariò debuisse, nemo est qui non videat. Nam democratia aut aristocratia, nec conveniens esse et consentanea sacro imperio, nec stabilis videbatur, quum ob alia incommoda, tùm quod populare aut obtimatum imperium in tantâ.... hominum refractariorum et præfractè dissentientium multitudine, tam

509. *D.* Pourquoi l'autorité papale a-t-elle moins éclaté dans les premiers siècles de l'Église, que dans les temps postérieurs ?

R. Le pape a été de tout temps regardé comme le chef de l'Église, et le père commun des fidèles. Tous les conciles écuméniques présentent des monuments de la croyance des peuples sur cet article. Les preuves de fait viennent à l'appui de la doctrine des livres ; car on voit de grands exemples de l'autorité papale dès les premiers siècles de l'Église. Si ces exemples sont encore plus fréquents dans des temps postérieurs, c'est que dans les siècles voisins de Jésus-Christ, où sa mémoire était encore toute récente, où l'Esprit Saint se répandait plus libéralement, où la Foi et la morale étaient soutenues partout par de grands exemples, où il y avait, pour ainsi parler, autant de saints et d'apôtres que d'évêques et de prêtres, la saine doctrine, le lien de la paix, la discipline ecclésiastique se conservaient comme d'eux-mêmes. Plus tard, la charité s'est refroidie, l'union s'est relâchée, la zizanie s'est mêlée au bon grain, la discipline a reçu des atteintes ; l'autorité d'un chef a été plus clairement, plus souvent reconnue, parce qu'elle a été plus nécessaire. D'un autre côté, l'Europe commençant à se partager en divers états, demandait un centre d'unité assez imposant pour prévaloir sur les divisions nationales. Casaubon, quoique protestant, fait à peu près la même réflexion (1).

severis et accuratis legibus circumscribi et temperari nullo modo poterat, ut non dissensiones confestim, et ex iis factiones seditionesque orirentur.

(1) Neque verò dubium mihi est, tantum istud studium

510. *D.* N'a-t-on pas disputé sans relâche pendant des siècles sur l'étendue de l'autorité pontificale; si le pape était infaillible, s'il était supérieur au concile, s'il était le maître du temporel des rois?

R. Ces questions ne font rien au fond de l'affaire. Le pape est le chef de la vraie Église, la vraie Église est donc celle qui reconnaît le pape pour chef. Il est raisonnable et nécessaire que l'Église ait un chef; les Églises qui n'en ont pas, ne sont donc pas la véritable. C'est là où nous bornons nos réflexions; et il ne nous importe pas d'en savoir davantage. — Suivant la déclaration du clergé de France, le pape est sujet à l'erreur, soumis aux conciles généraux (1): la plupart des

quod videmus ab eo (*Leone M.*) adhibitum, ut sedes romana in majus extenderetur, a bono principio fuisse profectum et ad finem optimum spectasse. Vastabant illâ ætate Ecclesiam perditissimi hæretici, qui magnas quotidiè strages, velut apri vineam ingressi, edebant, neque erant qui progressibus eorum sese opponerent, qui quidem causam bonam possent adjuvare, præter romanum Episcopum. Nemo autem peritus rerum Ecclesiæ ignorat, operâ romanorum Pontificum per multa sæcula Deum esse usum in conservandâ sartatectâ fidei doctrinâ. Hoc intelligens Leo M. et quotidianâ experientiâ edoctus, quantùm veræ fidei interesset, ut paratum illi semper esset in sede romanâ præsidium firmissimum, modis omnibus, ut ita esset, procuravit, etc. (*Casaub. exerc. xv. ad Annal. Baron.*)

(1) Cette déclaration faite dans le temps des contestations de Louis XIV avec Rome, et assez opposée à la doctrine que le clergé de France avait suivie jusqu'alors, n'a pas été long-temps en vigueur, et lors même qu'elle fut faite, plusieurs évêques de l'assemblée écrivirent au Pape pour la désavouer. Voyez les articles In ocent XII, Sfondrati, Soardi, dans le *Dict. hist.* — Ceux qui désireront d'être plus amplement instruits en cette matière, pourront consulter le *Traité de l'infaillibilité et de l'autorité du Pape*, par le père Matthieu Petitdidier, et dont le père

théologiens des autres nations combattent ce sentiment et pensent différemment; mais rien de tout cela n'est essentiel ni à la foi, ni au gouvernement de l'Église. Si l'infaillibilité n'est pas un privilége du souverain Pontife, elle l'est certainement de l'Église, soit assemblée dans un concile, soit dispersée dans toute la terre et adhérente expressément ou tacitement aux décisions émanées de la chaire apostolique. — Ceux qui croient le pape supérieur au concile, le considèrent comme un général qui est à la tête d'une armée qu'il conduit et qu'il commande avec un plein pouvoir au nom du monarque, souverain de l'état. Ceux qui le soumettent au concile, le considèrent encore comme un général commandant, mais soumis aux lois reçues dans toute l'armée, et auquel l'armée peut refuser d'obéir dans des circonstances où sa conduite compromettrait la gloire et le bonheur de l'état (1). —

Cartier a donné une traduction latine. — *De irreformabili rom. Pontificis in definiendis fidei controversiis judicio et de ejusdem in synodos œcumenicas potestate*, Romæ 1772, 5 vol. in-4°. — C'est une ample et solide réfutation de la *Defensio declarationis cleri Gallicani*, attribuée à Bossuet. — L'ouvrage publié par les frères Ballerini sous le titre : *De vi ac ratione primatûs romanorum Pontificum*. — L'*Antifebronius* et surtout l'*Antifebronius vindicatus* du savant père Zaccaria. — On pourra y ajouter, *Remarques sur le système gallican, etc.* — *Examen du quatrième article de la déclaration du clergé.* — *Le système gallican convaincu de schisme.* Quoique l'auteur de ce dernier soit quelquefois un peu exalté.

(1) C'est là réellement la situation où se trouvait le concile de Constance, qu'on cite ordinairement pour exemple en cette matière; et c'est sous ce point de vue qu'on aurait dû envisager l'état d'une controverse trop vivement agitée de part et d'autre. La comparaison dont nous

L'opinion du domaine temporel direct est aujourd'hui abandonnée; quant au domaine indirect, si quelques théologiens ont cru qu'il était nécessaire au bien de l'Église, à l'ordre et à la paix parmi les chrétiens, c'est une opinion où ils ont consulté leurs persuasions personnelles préférablement aux règles de la foi (1). C'était au reste,

nous servons ici, paraît propre à faire connaître que dans cette controverse, comme dans les autres, les théologiens catholiques ne diffèrent point entre eux pour le fond des choses, et qu'une explication réciproquement libre et franche les réunirait même dans la manière de parler. — Une remarque digne d'attention est que les protestants, en parlant de ceux qui reconnaissant l'autorité du Pape, prétendent néanmoins qu'il soit soumis aux conciles, ne manquent point de faire observer que cette prétention n'est pas soutenable. — Concilium esse supra papam thesis est, quæ apud eos, qui Scripturam et rationem sequuntur, assensum facillimè invenit.... Sed quòd isti quoque hanc propositionem asserere velint, qui sedem romanam omnium Ecclesiarum centrum ac Papam æcumenicum episcopum agnoscunt, id quidem non parùm absurditatis habet; cùm status Ecclesiæ romanæ Monarchicus sit, ista autem thesis meram aristocratiam oleat. (Puffendorf, *de Habitu relig. christ. ad vitam civilem*, § 38.) — Le savant Mosheim dans une dissertation sur l'appel des jansénistes au concile général, ne peut s'abstenir de faire remarquer l'absurdité qu'il y a de dire que la primauté et la juridiction du pape s'étend *in universâ Ecclesiâ*, mais non *in universam*.

Quòd universis sive singulis Ecclesiis præesse Pontificem dicunt, non universæ Ecclesiæ, id tam mihi scitum videtur, ac si quis affirmaret, membra quidem a capite regi, non verò quòd ex membris constat corpus; aut urbes quidem omnes, villas et prædia subesse regi, non vero quæ his continetur, ipsam provinciam. (*T.* 1. *Dissertat. ad hist. Eccles. pertinent.* p. 612.)

(1) La vérité peut être l'occasion et la cause innocente de diverses erreurs. La religion reçue, autorisée et dominante dans un pays, tient aux affaires de la vie civile, aux lois nationales, aux opérations des gouvernements par des

l'opinion dominante et généralement reçue dans des siècles où la jurisprudence des empereurs n'était pas plus raisonnable que celle des papes (1)

liens sans nombre; la puissance temporelle et la puissance spirituelle deviennent en quelque sorte inséparables; leur bon accord fait le bonheur de l'état: trompés par ces incontestables rapports, les anciens jurisconsultes ont cru devoir réunir les deux puissances en une seule; savoir, dans la plus éminente et la plus sacrée qui est la spirituelle (comme par une erreur bien plus absurde et plus funeste les petits juristes du jour veulent concentrer toutes les deux dans la puissance civile). Mais les vrais principes n'ont pas tardé à prendre le dessus, et sans la marotte de nos sages occupés à paraphraser éternellement les bévues de nos bons aïeux, qui à tous égards étaient moindres et en plus petit nombre que les nôtres, le système de la monarchie temporelle du pape serait depuis longtemps tombé dans l'oubli.— On ne peut rien lire de mieux, sur la distinction de la puissance spirituelle et temporelle et la nécessité de l'union des deux, que le lumineux ouvrage de M. l'abbé Pey *de l'Autorité des deux puissances*, Liége, 1780, 3 vol. in-8°; beaucoup augmenté, 4 vol., chez Lemarié, 1788. On ne peut assez recommander la lecture de cet ouvrage, à ceux à qui il importe de connaître les limites, l'indépendance des deux puissances, etc.

(1) Frédéric *Barberousse*, par exemple, ne prétendait pas seulement être maître du pape et de Rome, mais du monde entier. Il fit faire la recherche de tout ce qui avait jamais appartenu à l'empire des Césars. Quatre docteurs de l'université de Boulogne, qu'il consulta, lui attribuèrent l'empire de l'univers, tel qu'Auguste et Tibère l'avaient possédé. Le fameux Barthole ne balança pas même à déclarer hérétiques tous ceux qui oseraient douter de la monarchie universelle des empereurs allemands. Dans la barbarie et l'ignorance de ces temps tumultueux, est-il étonnant que les Papes aient eu aussi des prétentions, peut-être exagérées, et qu'ils les aient fait valoir de leur mieux? Pourquoi exiger qu'ils fussent au-dessus de leur siècle, tandis que les empereurs étaient asservis aux préjugés les plus ridicules? Encore y a-t-il cette différence, que les empereurs convenaient eux-mêmes de ces droits des Papes (tant l'opinion était générale); mais ni les Papes ni aucun

et il s'en faut de beaucoup qu'elle ait eu les mauvais effets qu'on lui attribue (1).

homme sensé n'admettaient les prétentions des empereurs. Voyez *Grégoire VII et IX*, *Martin IV*, *Frédéric I*, *Frédéric II*, etc., dans le nouveau *Dictionnaire historique*, Liége, chez Lemarié, 1792. Les papes d'aujourd'hui sont pour le moins aussi circonspects en cette matière que les princes séculiers ; ils donnent aux rois de la terre l'exemple d'une équité et modération, qu'il serait à souhaiter que ceux-ci imitassent : on ne les verrait pas alors étendre leurs mains profanes vers l'encensoir, pénétrer jusqu'à l'intérieur du sanctuaire, vouloir régler des choses qui ne sont pas de leur compétence, et subjuguer l'église et ses pasteurs sous un esclavage incompatible avec leur indépendance.

(1) Un philosophe moderne a fait sur cet objet des réflexions plus équitables que tout ce qu'on lit dans les perpétuelles déclamations des périodistes et brochuraires du jour contre cette époque de l'histoire de l'église. « Si les » Papes, dit-il, n'ont pas une telle autorité, et s'ils ont » quelquefois abusé de celle qu'ils avaient, ils en ont pour » l'ordinaire fait un usage louable et humain, en entretenant la paix entre les princes chrétiens, en les unissant » contre des hordes barbares qui étendaient tous les jours » leurs conquêtes sanguinaires, en réprimant la simonie, » la violence, et les excès de tous les genres que des maîtres » altiers et cruels commettaient contre des sujets faibles » et opprimés. » — Les reproches qu'on fait ici aux Papes se tournent également contre les conciles « qui sont pleins, » dit M. Pluquet, d'exhortations et de menaces faites aux » souverains, qui troublaient la paix, qui abusaient de » leur pouvoir et de leur autorité contre l'Église, contre » le bien public; on y rappelait les souverains et les » hommes puissants au moment de la mort. » (*Mémoires pour servir à l'histoire des égarements de l'esprit humain*, t. 1, p. 175, édit. de Sédan, 1788.) — « Les Papes, dit-il » encore, p. 198, s'opposaient aux désordres, ils rappelaient les souverains à la paix, et tâchaient de tourner » contre les usurpateurs, contre les injustes, contre les » oppresseurs des peuples, contre les infidèles, la passion » générale pour les armes et la guerre. C'est donc une in» justice d'attribuer à l'ambition ou à l'avidité, les efforts

§ II.

511. *D.* Qu'était-il besoin pour soutenir l'autorité spirituelle du pape, de lui donner la souveraineté d'un état temporel?

R. Cela n'était pas nécessaire, sans doute; mais ce qui n'est pas nécessaire, est souvent très convenable. Depuis la division de la chrétienté en différents états, il est expédient que le père commun des fidèles ne soit sujet d'aucun monarque. Un pape, citoyen de Londres ou de Paris, ne serait pas également respecté des deux nations. Voltaire (*Annal. de l'Emp.* t. 1. p. 397, 398.) observe que les papes d'Avignon étoient trop dépendants des volontés des rois de France, et ne jouissaient pas de la liberté nécessaire au bon emploi de leur autorité. Les patriarches de Constantinople, jouets continuels des caprices des empereurs, tantôt ariens, tantôt iconoclastes, tantôt monothélites, etc., sont l'image de ce que seraient les papes, ou du moins de ce qu'ils auraient été durant plusieurs siècles sans leur indépendance. « Le pape, dit le président Hénault (1), n'est plus, comme dans les » commencements, le sujet de l'empereur; de-

» que firent les Papes pour étendre leur puissance et pour » resserrer celle des princes temporels. Leibnitz, qui avait » étudié l'histoire en philosophe et politique, et qui connaissait mieux que personne l'état de l'Occident pendant » ces siècles de désordre, Leibnitz, dis-je, reconnaît que » cette puissance des Papes a souvent épargné de grands » maux. »

(1) *Abrégé chronologique de l'histoire de France, Remarque particul. sur la deuxième race*, édit. 1768.

» puis que l'Église s'est répandue dans l'univers, » il a à répondre à tous ceux qui y commandent; » et par conséquent, aucun ne doit lui comman- » der. La religion ne suffit pas pour imposer à » tant de souverains; et Dieu a justement per- » mis que le père commun des fidèles entretînt » par son indépendance le respect qui lui est dû. » Ainsi donc, il est bon que le pape ait la pro- » priété d'une puissance temporelle, en même » temps qu'il a l'exercice de la spirituelle; mais » pourvu qu'il ne possède la première que chez » lui ». — « L'union de toutes les Églises occi- » dentales sous un pontife souverain, dit un au- » teur protestant et philosophe (1), facilitait le » commerce des nations, et tendait à faire de » l'Europe une vaste république; la pompe et la » splendeur du culte, qui appartenaient à un » établissement si riche, contribuaient en quel- » que sorte à l'encouragement des beaux-arts, » et commençaient à répandre une élégance gé- » nérale de goût, en la conciliant avec la reli- » gion. » — Fleury remarque que l'autorité même séculière du pape, comme souverain de Rome, est devenue nécessaire pour empêcher les schismes, et tenir les évêques dans le devoir, pour maintenir et défendre leurs libertés et leurs droits. « Dans l'Église romaine, on peut trouver » une raison particulière d'unir les deux puis- » sances. Tant que l'empire romain a subsisté, » il renfermait dans sa vaste étendue presque » toute la chrétienté : mais depuis que l'Europe » est divisée entre plusieurs princes indépendants » les uns des autres; si le pape eût été sujet de

(1) Hume, *Histoire de la Maison Tudor*, t. 113, p. 9.

» l'un d'eux, il eût été à craindre que les autres » n'eussent eu de la peine à le reconnaître pour » père commun, et que les schismes n'eussent » été fréquents; on peut donc croire que c'est » par un effet de la Providence, que le pape s'est » trouvé indépendant, et maître d'un état assez » puissant, pour n'être pas aisément opprimé » par les autres souverains; afin qu'il fût plus » libre dans l'exercice de sa puissance spirituelle, » et qu'il pût contenir plus aisément les autres » évêques dans le devoir (*Hist. Eccl.* t. 16. » *Disc.* 4^e^ n. 10.). — « Sans cela, dit l'abbé » Terrasson, il arriverait que dès la première » querelle d'un état chrétien avec l'autre, les » rois ou les autres chefs voudraient se distinguer » par quelque croyance particulière (1) ».

(1) Un auteur connu par d'excellents ouvrages ascétiques, envisage la chose sous un autre point de vue également solide et touchant. « Il y a des esprits d'un caractère » dur, d'un zèle outré et peu réfléchi, quelquefois même » ennemis secrets du christianisme qu'ils cherchent à dé» primer : on les entend se plaindre avec amertume de la » prospérité et de l'état florissant où se trouve l'Eglise. » L'honneur, les richesses et la pompe qui environnent » les successeurs des apôtres, les offusquent et excitent » leurs murmures. Ils ne comprennent pas que l'esprit » d'humilité et de détachement demeurant le même, l'ex» térieur a dû nécessairement changer. Ils ne distinguent » pas l'état de commencement et de fondation, d'avec celui » de l'établissement parfait et achevé; ils ne comparent » pas la gloire actuelle de l'Eglise avec les moyens par les» quels elle y est parvenue; ils se font un sujet de scandale » de ce qui doit nous ravir d'admiration. Ils voudraient » voir aujourd'hui les chefs de l'Eglise dans la même ab» jection, dans le même dénuement extérieur que les » apôtres. Ils devraient donc souhaiter aussi qu'ils fussent » encore persécutés, qu'ils fussent sans nom, sans lettres, » sans culture. Quelle absurdité! Pour moi lorsque je vois

512. *D.* Ne faut-il pas convenir de bonne foi que les papes ont quelquefois abusé de leur autorité, et l'ont fait servir à des vues humaines? que quelques-uns ont déshonoré leur dignité par des vices odieux et une conduite peu digne d'un pontife chrétien?

R. 1° Il n'y a pas eu d'empire, ni de gouvernement quelconque, depuis le commencement du monde, qui ait eu à beaucoup près tant de chefs illustrés par la science, la justice, la sagesse, la piété, qu'en a eu l'Église romaine. Dom Constant, dans sa savante *Dissertation* qui précède les *Lettres des Papes*, prouve que l'on honore d'un culte public tous les papes qui ont siégé jusqu'au commencement du sixième siècle, à l'exception de Libère. Encore celui-ci se releva-

» le chef des chrétiens, le successeur de saint Pierre assis » sur le trône des Césars, régner dans Rome, et dans cette » capitale du monde chrétien, faire entendre sa voix pas- » torale à tous les peuples de l'univers; lorsque je réfléchis » sur la manière dont s'est opéré ce prodigieux change- » ment; je ne puis m'empêcher de m'écrier : *Le doigt de* » *Dieu est ici.* Lorsque je compare la splendeur et la ma- » gnificence du Vatican avec l'obscurité et l'horreur des » prisons mammertimes; lorsque je me dis à moi-même, » Celui qui a gémi dans ces affreux cachots est honoré dans » cette superbe basilique, et son successeur habite ce » somptueux palais; la même religion qui conduisait en » secret quelques fidèles aux pieds du saint apôtre humi- » lié sous les fers, conduit publiquement tous les peuples » du monde aux pieds du saint-père, son successeur, » rayonnant sous la tiare : un tel spectacle, je l'avoue, » me ravit, me transporte, me pénètre de respect, de joie » et de reconnaissance. Je ne crains pas d'appliquer à cet » événement les paroles de la Sainte-Vierge dans son can- » tique : *Dieu a renversé les tyrans de leur trône, et il y* » *a placé ceux qu'ils tenaient dans l'humiliation.* » (*L'Evangile médité*, t. 4, p. 222, édition quatrième de Paris, 1789.)

t-il de sa chute, avec tant de courage, que saint Ambroise ne parle de lui qu'avec admiration. Et dans ces derniers temps, où tout s'est ressenti de la décadence des vertus, le siége de Rome, si on en excepte un ou deux, n'a eu que des pontifes irréprochables, la plupart distingués par tout ce qui peut faire personnellement respecter le chef de l'Église.

2° Jésus-Christ nous avertit expressément que les chefs de la religion ne sont point impeccables, et que leurs fautes ne doivent pas affaiblir le respect qui leur est dû (1). Si l'abus de l'autorité pouvait faire conclure contre les titres de celui qui l'exerce, il n'y aurait plus d'autorité sur la terre. Dans les siècles d'ignorance, et dans tous les siècles, les passions humaines ont porté de grands désordres dans tout ce qu'il y a de cours, de tribunaux, de sociétés sur la terre: et quand ces temps de calamité sont passés, il faut jeter un voile sur les plaies qu'ils ont faites à l'humanité et à la religion. C'est l'avis renfermé dans de forts beaux vers d'un poète médiocre (Statius, *Sylv.*, l. 5, cap. 2) :

> Excidat illa dies ævo; nec postera credant
> Sæcula : nos certè taceamus, et obruta multa
> Nocte tegi nostræ patiamur crimina gentis.

513. *D.* Pourquoi Dieu a-t-il permis que les chefs d'une religion sainte ne fussent pas toujours des hommes sans reproches et sans vices?

R. Parce que la conservation de la religion

(1) Super cathedram Moysi sederunt scribæ et Pharisæi. Omnia ergò quæcumque dixerint vobis, servate et facite : secundùm opera verò eorum nolite facere. (*Matth.* 23.)

chrétienne ne dépend pas de la sagesse et de la vertu de ses pontifes, mais de la parole de de Jésus-Christ, et de l'effet immuable de la promesse solennelle qu'il a faite de conserver son Église jusqu'à la fin des siècles. Le sort des empires de la terre dépend de la sagesse et de la conduite de ses monarques ; il ne faut qu'un prince faible ou vicieux, pour les précipiter du faîte de la gloire dans la confusion et le néant. Les péchés des princes et des peuples, dit l'Ecclésiastique, renversent les états, et en donnent la possession à des peuples étrangers (1). Si donc les faiblesses, les scandales, l'imbécillité ou l'imprudence de quelques papes, n'ont pu ébranler les fondements de la vraie Église, c'est que Dieu lui-même les a affermis, et leur a donné

(1) Regnum a gente in gentem transfertur propter injustitias, et injurias, et contumelias, et diversos dolos. (*Eccli.* 10.) — Lorsque Daniel expliqua au roi de Babylone le sens des mots MANE, THECEL, PHARES, qu'une main invisible avait tracés, et lui annonça sa chute et l'occupation de son royaume par les Mèdes et les Perses, il ne manqua point de dire que c'était pour punir l'orgueil et les sacriléges du roi que cela avait lieu. — Non humiliasti cor tuum.... Sed adversus Dominatorem cœli elevatus es : et vasa domûs ejus allata sunt coram te et tu et optimates tui et uxores tuæ et concubinæ tuæ vinum bibistis in eis, etc. Porrò Deum qui habet statum tuum in manu suâ et omnes vias tuas, non glorificasti, idcircò ab eo missus est articulus manûs quæ scripsit hoc, quod exaratum est. (*Dan.* cap. 5.) — A peine Salomon, aveuglé par l'amour insensé des femmes, avait-il associé au culte du Dieu d'Israël celui des idoles de Moab et d'Ammon, construit des temples à Chamos et Moloch, *qu'il dut* apprendre, que son royaume serait divisé, et que dix tribus passeraient sous le sceptre d'un de ses sujets. — Quia habuisti hoc apud te, et non custodisti pactum meum.... Dirumpens scindam regnum tuum et dabo illud servo tuo. (3 *Reg.*, c. XI, ℣ 11.)

une consistance que les hommes et le temps ne peuvent ébranler (1). Telle est la conclusion qu'on doit tirer de quelques endroits humiliants de l'histoire de l'Église. C'est l'observation du cardinal Baronius.

ARTICLE IV.

Les Biens ecclésiastiques (2).

514. *D.* Les biens de l'Église sont le fruit de la piété des fidèles, mais cette piété était-elle bien éclairée ? n'a-t-elle pas appauvri les états, et diminué les ressources de la société ?

R. 1° Comment des choses qui ne produisaient rien quand on les a données à l'Église, auraient-elles *appauvri les états et diminué les ressources de la société?* Car qu'étaient-elles alors ces

(1) In diebus illis autem regnorum illorum, suscitabit Deus cœli regnum, quod in æternum non dissipabitur, et regnum ejus alteri populo non tradetur. (*Dan.* 2.)

(2) Aujourd'hui que le clergé est dépouillé de ses biens, que ses antiques possessions sont passées en d'autres mains, qu'il est réduit à un état plus propre à inspirer de la compassion, que d'exciter de la jalousie et de l'envie, cet article pourra paraître inutile, j'ai néanmoins cru devoir le laisser subsister tel qu'il était, parce que malgré les tristes changements opérés par la douce et bienfaisante philosophie, il est toujours important d'avoir de cette manière des idées justes. La seule chose que j'ai cru devoir faire à raison des changements arrivés, est d'omettre des additions à cet article, quoique j'y en eusse pu faire de très intéressantes.

terres qui font aujourd'hui les richesses des grands siéges et des anciens monastères ? Des déserts sans habitants, d'immenses forêts, remplies de bêtes féroces ou de brigands encore plus à craindre qu'elles. Cultivées par les travaux des solitaires qui les ont reçues des mains de la piété, fécondées par leurs sueurs, si elles excitent l'envie, c'est qu'on ne veut pas se rappeler ce qu'elles étaient avant de leur appartenir.

2° Ces terres, aujourd'hui couvertes de villages et de moissons, sont encore plus la richesse de l'état que celle du clergé et des moines qui les possèdent. Les ecclésiastiques en France (et il en est aujourd'hui de même ailleurs), contribuent aux besoins de l'État plus qu'aucun autre corps : leurs biens valent au roi incomparablement plus que ceux des laïques (1). Outre cela, les biens de l'Église sont une ressource toujours ouverte dans les grandes nécessités ; ressource qu'Henri VIII a bien regrettée lorsqu'il se vit obligé de faire à son peuple une banqueroute infâme. Charles-Quint disait que ce prince inconsidéré avoit tué *la poule qui pondait des œufs d'or.* Ces biens d'ailleurs n'appartiennent pas à des étrangers ; ils appartiennent à nos oncles, à nos neveux, à nos cousins, qui aident leurs familles, qui, en isolant leur existence, donnent aux autres le moyen de propager la leur, qui consolent les affligés, qui soulagent les indigents, qui lèvent les mains au ciel pour en attirer les béné-

(1) Voyez la preuve avec tout le détail possible dans l'Apol. de Louis XIV, au sujet de la révocation de l'Édit de Nantes ; et dans le Dict. anti-phil. art. *Abbé*, édit. d'Avignon, 1771, p. 7.

dictions auxquelles on doit la prospérité des États, qui, par l'exemple de leur piété et de leur vertu, contribuent infiniment à conserver parmi nous la religion et les mœurs (1). Ces biens sont encore une ressource pour beaucoup de familles, un établissement pour les enfants, que les protestants n'ont cessé de regretter. Ils aident les ministres du Seigneur à remplir leurs fonctions avec plus de dignité et de décence (2). Les su-

(1) Il n'y a rien qui fasse une impression plus vive sur l'esprit du peuple, qui ait une influence plus favorable aux mœurs publiques, que les maisons religieuses où règne la subordination, la charité, le contentement; où les chrétiens du siècle trouvent des lumières et des exemples; où l'office de l'Église se fait avec une décence et une pompe digne de Dieu, dans de beaux temples, dans lesquels ce grand nom, invoqué avec respect, et avec toute l'énergie des cantiques inspirés et les charmes de l'harmonie, console les ames pieusés des blasphèmes que les philosophes accumulent contre lui dans toutes les plages de la terre où ils dogmatisent impunément. — L'inutilité qu'on ne cesse de reprocher aux religieuses, tandis que des milliers de séculiers ne font que charger la terre, la ronger et la corrompre, n'a rien de nouveau ni d'étonnant pour des gens instruits. Dans tous les temps les hommes justes, qui n'ont de prétention que sur la sainteté et la vertu, ont été regardés comme des hors-d'œuvre par un monde vain, faux et pervers; ce n'est pas seulement à raison du contraste de leurs leçons et de leurs exemples avec les vices du siècle, mais à raison de leur *inutilité*, qu'il en a décidé la ruine. *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis, et contrarius operibus nostris.* (Sap. 2. ℣ 12.) — On peut voir d'excellentes réflexions sur cette matière dans l'*Apologie de l'état religieux*, 1 vol. in-12. Liège, 1779.

(2) Mr. M. (*Incas*, t. 2, p. 71) suggère au gouvernement de réduire les Ecclésiastiques à labourer la terre. C'est alors que les philosophes seraient à leur aise.... Si les ministres et les défenseurs de la foi, au lieu de démasquer leurs erreurs et de tenir le peuple attaché aux vrais principes, s'occupaient à conduire une charrue, à nourrir les

jets des ecclésiastiques sont pour l'ordinaire traités avec plus de douceur et d'humanité. Les abbayes riches sont les hôtelleries des étrangers, l'asile des pauvres. L'argent des ecclésiastiques reste dans le pays : celui des séculiers est porté ailleurs par les voyages, les comédiens, les dépenses fastueuses, etc. (1).

3° Les preuves de fait valent mieux que toutes les déclamations philosophiques. Les pays protestants sont-ils en général plus puissants, plus riches que les pays catholiques (2)..... ? Constantin, Charlemagne, Saint-Louis, Charles-Quint, Louis XIV, dont la libéralité et la magnificence s'occupaient sans cesse des interêts de

bœufs et des moutons ; on verrait bientôt renaître par degrés les abominations du paganisme et les horreurs de l'anthropophagie.

(1) On peut s'instruire sur cette matière, dans un ouvrage du P. Mamachi ; dont le sujet est *les biens de l'Église sont utiles et nécessaires à l'État ;* et dans un autre composé par un seigneur laïque, et imprimé à Ferrare en 1776, *Examen sur les richesses du clergé.* Voyez dans les *Remontrances des États de Brubant, de Flandre, etc.*, 1787, plus. vol. in-8°, le préjudice irréparable qui résulte pour le peuple, de la suppression des monastères.

(2) La Suède et le Danemarck autrefois si peuplés et si puissants, quels avantages ont-ils retirés de la suppression du clergé et de l'appropriation de ses biens ? Ce ne sont plus que des déserts et *des Royaumes de nom*, comme les appelle un orateur anglais. L'Autriche et la Bavière sont-elles dans le cas d'envier l'état de la Poméramie ou des deux Saxes ? Sans son commerce et sa puissance maritime, que serait l'Angleterre à l'égard de la France ?.... O politique humaine, que d'illusions t'égarent dans le choix de tes moyens ! Ceux qui te compromettent avec les droits ou les fruits de la piété, sont toujours dirigés contre tes propres intérêts.

la religion et des mœurs chrétiennes, étaient les plus puissants princes de leur siècle.

515. *D.* Ne serait-ce pas enrichir l'État, que de lui attribuer les revenus de l'Église?

R. Nous venons de répondre à cette question par un mot de Charles-Quint, que le philosophe Hume a trouvé très vrai. L'État, quelque riche qu'il soit, peut s'appauvrir par une mauvaise administration, ou par des guerres ruineuses; et n'est-ce pas une excellente politique que de lui ménager une ressource? Ceux qui, par l'avis de Luther se sont emparés des biens de l'Église, sont-ils devenus plus formidables à leurs voisins? Des courtisans avides, des administrateurs infidèles ont dévoré les monastères, les abbayes, les hôpitaux; eux et le prince dont ils servaient la passion, pareils aux harpies de la fable, semblaient par leurs déprédations augmenter leurs besoins, tout s'évanouissait sous ces mains rapaces. Le témoignage de Luther même, en cette matière, ne serait-il pas reçu de nos philosophes? *Comprobat experientia, eos qui Ecclesiastica bona ad se traxerunt, ob ea tandem depauperari et mendicos fieri* (In Symposiacis, cap. 4). Il rapporte à cette occasion les paroles de Jean Hund, conseiller de l'électeur de Saxe : *Nos nobiles cœnobiorum opes ad nos traximus. Nunc opes nostras equestres illæ comederunt, et consumpserunt hæ cœnobiales, ut neque cœnobiales neque equestres amplius habeamus.* Il finit par l'apologue d'un aigle, qui, emportant de l'autel de Jupiter des viandes qui lui étaient offertes, emporta en

même temps un charbon qui mit le feu à son nid (1).

ARTICLE V.

La Théologie scolastique.

§ I.

516. *D.* Est-ce absolument sans raison que les philosophes ont tourné contre le christianisme les écarts de quelques théologiens?

R. N'est-ce pas agir sans raison, que de mépriser des vérités respectables à cause de l'ignorance ou du mauvais goût de ceux qui entreprennent de les expliquer et de les défendre? —Les philosophes, en méprisant les théologiens, s'arrêtent à une misérable équivoque. Les Origène, les Athanase, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Jérôme, les Chrysostôme, les Augustin, sont des théologiens du premier ordre, et ceux dont l'Église a toujours fait le plus de cas. Nos philosophes écrivent-ils d'une manière aussi sensée et aussi solide que ces grands hommes?

(1) On peut consulter sur ce sujet l'ouvrage de Henri Spelman, protestant anglais, *Histoire de la fatalité des sacriléges*, dont il a paru un abrégé en français, à Bruxelles 1787 et 1788, fort augmenté en 1789, et qui, si l'on en donnait une nouvelle édition, serait encore susceptible d'une grande augmentation... On peut encore lire un traité de Tillmann Bredenbach *de sacrilegorum vindictis et pœnis*, mais surtout l'Histoire de la révolution française.

517. *D.* La théologie scholastique ne mérite-t-elle pas tout le mépris que quelques sages de ce siècle en ont conçu?

R. La théologie scolastique, qui a enfanté tant de volumes qui ne sont plus lus de personne, et tant d'opinions inutiles qui ont absorbé et fait disparaître les points auxquels on devait s'attacher par préférence, a eu de grands défauts. Les différentes écoles s'en sont trop servi pour établir leurs opinions particulières, et trop peu pour faire connaître les sublimes grandeurs et les preuves victorieuses de la religion. Elle a répandu quelquefois l'obscurité sur des vérités simples, et poussé trop loin le raisonnement sur des inutilités. Cependant elle n'a jamais mérité le mépris qu'on affecte d'en inspirer (1). Il est d'une

(1) Le grand Bossuet, juge très compétent en cette matière, bien loin de montrer du mépris pour la théologie scolastique, a cru en devoir faire l'apologie. « Ce qu'il y » a, dit-il, à considérer dans les scolastiques et dans » saint Thomas, est ou le fond, ou la méthode. Le fond, » qui sont les décrets, les dogmes, les maximes constantes » de l'école, ne sont autre chose que le pur esprit de la » tradition et des Pères; la méthode, qui consiste en cette » manière contentieuse et dialectique de tracer les ques- » tions, a son utilité, pourvu qu'on la donne, non comme » le but de la science, mais comme un moyen d'y faire » avancer ceux qui commencent; ce qui est aussi le des- » sein de saint Thomas, dès le commencement de sa » Somme, et ce qui doit être celui de tous ceux qui suivent » sa méthode. On voit par expérience que tous ceux qui » n'ont pas commencé par là, et qui ont mis tout leur fort » dans la critique, sont sujets à s'égarer beaucoup, lors- » qu'ils se jettent sur les matières de la théologie. Les Pères » grecs et latins, loin d'avoir méprisé la dialectique, se » sont servis souvent et utilement de ses définitions, de » ses divisions, et de ses syllogismes, en un mot, de sa » méthode, qui n'est dans le fond que la *Scolastique.* » (*Défense de la tradition et des SS. Pères*, l. 3, c. 20.)

fausseté palpable qu'elle ait jamais donné atteinte au dogme (1) : il est au contraire certain qu'elle fournit pour la défense de la foi de grandes lumières et de grandes connaissances ; mais elle pourrait les mieux dépouiller et les faire moins acheter (2). — Si les petits détails où un théo-

(1) Un écrivain dont nous avons déjà fait mention, asservi à la faction des Arnauld et des Quesnel (*Altération du dogme théologique par la philosophie d'Aristote*, 1696), prétend que dans le douzième siècle la Scolastique a altéré le dogme de la Trinité, qui, selon lui, consistait anciennement à professer trois natures en Dieu. Raisonner de la sorte, c'est afficher l'ignorance la plus grossière, parce qu'il est connu que les théologiens, ont constamment défendu contre les ariens et les sophistes, la foi de Nicée et la consubstantialité des personnes divines, et que le symbole qui porte le nom d'Athanase, et autres pièces si précises sur l'unité de nature, sont fort antérieurs à la date de la prétendue altération. C'est afficher l'hérésie, d'abord celle des ariens, en niant la consubstantialité du Verbe ; puis celles des trithéistes, et enfin celles des sectaires modernes, qui affirment que la vraie foi a péri contre la promesse de Jésus-Christ, et qu'elle ne s'est trouvée que dans quelques têtes privilégiées des derniers siècles. C'est afficher l'athéisme, parce qu'en détruisant l'unité de Dieu, on en détruit l'essence. — Un professeur de Trèves (Antoine OEhmbs) a renouvelé ces erreurs dans un traité *de Deo uno et trino*, Mayence, 1789 ; ouvrage qui, à la demande du Nonce apostolique, fut examiné par la faculté théologique de Cologne, qui publia en 1790 un très savant et solide jugement de cet ouvrage, et y condamna dix-sept propositions. (Voyez le *Journal historique et littéraire*, 1er février 1791, p. 167 et suiv.) — Depuis on n'a plus parlé de cet auteur, et l'on se flattait qu'il avait reconnu ses erreurs. Mais il paraît à présent qu'il cherche à profiter de la destruction de la respectable faculté théologique de Cologne, pour faire l'apologie de son ouvrage, comme si le titre seul : *Ad genuinam Evangelii doctrinam et Ecclesiæ traditionem de SS. Trinitate restituendam, etc.*, ne suffisait pas à sa condamnation.

(2) Voyez les articles *Anselme*, *Duns*, *Durgest*, *Suarez*

logien est quelquefois obligé d'entrer, ne se ressentent pas de la dignité et de la majesté de la religion, c'est que l'édifice le plus magnifique dans sa totalité, a des parties moins précieuses, sans lesquelles il ne subsisterait pas. — Quand des théologiens se sont oubliés, il y en a toujours eu d'autres qui les ont condamnés, et qui ont réclamé contre leurs erreurs. Les philosophes viennent trop tard pour dire des choses neuves sur cette matière ; Melchior Canus, Habert, Fleury, Petau, Hostenius, Muratori, etc., ont prévenu leurs critiques.

518. *D.* Ne serait-il pas expédient de dépouiller la théologie de cet appareil de syllogismes qui lui donnent un ton contentieux et un air hérissé ?

R. Les règles de la logique, et l'usage des syllogismes sont nécessaires dans toutes les sciences, mais surtout dans celles où l'erreur se présente avec tout l'art de la chicane et toutes les ressources des sophismes (1). Ceux qui ont

et *Thomas d'Aquin*, dans le nouveau *Dictionnaire histor.* 8 vol. Liége, 1794.

(1) Plusieurs hérétiques se servant de tout ce que peut fournir une dialectique captieuse, pour établir leurs erreurs, la connaissance des règles de la logique et du raisonnement est en quelque manière nécessaire pour se mettre à l'abri de la séduction. — Eorum, quæ ad veritatem aliquid conferunt, *dit un Père de l'Eglise*, aliqua majorem, minorem aliqua vim habent. Perspicuitas quidem sermonis ad rectè exponendam veritatem usui esse potest, dialectica verò ad id, ne hæresibus incursantibus succumbamus. Equidem perfecta per se est, et nullius indiga salvatoris doctrina, cùm sit Dei virtus et sapientia : accedens autem philosophia non veritatem facit potentiorem, sed debilem adversus eam efficit sophisticam argumentationem,

travaillé à la conversion des sociniens, connaissent particulièrement cette nécessité ; ces hérétiques ne prêtent l'oreille à l'instruction, qu'autant qu'on est en état de détruire leurs raisonnements captieux : c'est la propriété des anciens et des nouveaux ariens (1). Définir et expliquer les termes, poser des principes, en tirer des conséquences, prouver une proposition, résoudre les objections, c'est la méthode géométrique. Cette marche est lente, mais elle est ferme ; elle amortit le feu de l'imagination, mais elle en prévient les écarts ; elle n'accommode point un génie bouillant, mais elle satisfait un esprit juste. Depuis que les philosophes modernes ont secoué le joug de cette méthode scolastique, nous ne voyons pas ce que nous avons gagné ; ils ne raisonnent plus, ils déclament. La logique les incommode (2), la métaphysique leur déplaît, l'é-

et quia propulsat dolosas adversus veritatem insidias, dicta est vineæ apta sepes et vallum. (Clemens Alexandrin., *Stromat.* l. 1.)

(1) Non inquirentes quid sacræ doceant paginæ, sed cujusmodi syllogismorum forma reperiatur.... quòd si quis aliquem scripturæ locum illis objiciat, examinant utrùm connexum an disjunctum syllogismi genus ex eo confici possit. (*Euseb.*, l. 5 ; *Hist. eccles.* c. 28.) — Actius, cum dialecticas argutias didicisset, nihil aliud cogitavit quàm quomodò effingeret de Deo Verbo expositionem, et hanc rem attentiùs aggrediebatur, a summo mane et perpetuò usque ad vesperam in hoc desidens. Dico autem in hoc ut per figuras de Deo diceret ac decerneret. Et cum Arji furiosam doctrinam haberet, amplior pernicies evasit per illorum conversationem. (*Epiphan. Hæresi*, 76.)

(2) Une logique sage, sévère et exacte n'incommode pas seulement les philosophes, mais elle renverse et détruit de fond en comble leurs erreurs ; elle réduit, pour me servir des termes d'un Père de l'Église, en cendre et pous-

rudition leur pèse, un raisonnement serré leur donne des convulsions; ils vantent les progrès de la géométrie, et ils ne veulent plus de la méthode des géomètres. Un philosophe croit nous avoir instruits, lorsqu'il nous a lancé quelques éclairs; il semble n'avoir d'autre dessein en écrivant, que de persuader au lecteur qu'il a beaucoup d'esprit (1).

519. *D.* N'est-ce point le défaut des théologiens, de décider de tout, de condamner tout ce qui n'est point assorti à leurs opinions, de trouver des hérésies, des péchés, où il n'y en a pas même l'apparence?

sière, tout ce qui leur paraît de plus fort et inébranlable. — Quidquid in sæculo dogmatum perversorum est, quidquid ad terrenam scientiam pertinet, et putatur esse robustum, hoc dialecticâ arte subvertitur, et instar incendii, in cineres favillasque dissolvitur, ut probetur nihili quod putabatur, fortissimum esse. (Hieronym. *Comment. in cap.* 25, *Ezech.*)

(1) Ce même reproche se peut faire à une grande partie des théologiens protestants; après avoir abandonné et décrié la théologie scolastique, ils se sont rejetés du côté de l'étude de l'histoire littéraire, ce qui a fait naître chez eux une espèce de pédantisme, et les a rendus inhabiles à remplir utilement leurs fonctions, comme un de leurs écrivains en convient. — Vanitas, dit-il, litteraria ac historiæ litterarjæ ostentatio, est ipse sic dictus pedantismus, morbus hodiè academicus et epidemicus, quo vix alius bonis litteris est perniciosior, præcipuè sacris theologiæ studiis. Iste enim, quandò theologiæ addictos occupavit, eos ad sanctum Evangelii ministerium reddit ineptissimos, utpotè inflatos, profanos, ac veritati, tanquàm simplici inimicos, eosque non solùm in ipsius theologiæ, sed etiam in subsidiorum ejus ignorantiâ, consarcinatâ aliquâ polyhistoriæ farragine speciosiùs incrustatos, relinquit. Nam polyhistoria illa varietate suâ delectat, profani, at phalerati styli condimento exornata: quo singularis doctrinæ famam vanissimè aucupantur et apud imperitos obtinent. (Joach. Lang, *Institut. studii theol. litter.*)

R. Ce défaut de quelques théologiens n'est pas le défaut de la théologie, et ce défaut s'affaiblit tous les jours. Depuis que le père Petau a rappelé la vraie méthode de traiter les dogmes, l'étude des Pères et des conciles a fait des progrès rapides, la lumière s'est répandue avec plus d'abondance sur toutes les parties de la science de la religion. La substance et l'énonciation précise du dogme ont été séparées des opinions de l'école avec toute la rigueur de l'orthodoxie. La *règle de la foi catholique* de Véron est un excellent ouvrage à cet égard, un tableau normal de ce qui est de foi et de ce qui ne l'est pas. Bossuet dans son *Exposition de la foi catholique,* a rempli la même tâche avec un succès qui a consterné les hérétiques. C'est à Rome surtout qu'on retrouve aujourd'hui le vrai goût de l'antiquité; là les opinions ne sont que des opinions, le fond de la religion y est scrupuleusement conservé. L'application à l'enseignement des Pères, la sage tempérance dans l'usage de la scolastique, une réserve éclairée à approuver ou à condamner, y font l'honneur des écoles théologiques.

520. *D.* D'où viennent la plupart de défauts de la théologie scolastique?

R. Des siècles où elle est née, et où elle a pris son essor. Osera-t-on prétendre que l'esprit de l'homme devait changer de nature au moment qu'il s'occupait de la religion? Toutes les sciences ont été dégradées dans les temps d'ignorance; pourquoi la seule théologie aurait-elle échappé au désastre général? Qu'on lise les philosophes de ce temps-là, qu'on prenne la patience, si l'on peut, de lire leurs belles dissertations sur les universaux, les prédicaments, les formes, les modes,

les quiddités, les heccéités, etc., cette lecture fera oublier les théologiens, et l'on se convaincra que la philosophie a nui à la théologie, et étendu, comme elle fait encore aujourd'hui, ses lois sur des matières qui n'étaient pas de son ressort (1). C'était alors une manie de tout savoir, de disputer sur tout, de n'avouer jamais qu'on ignorait quelque chose. On professait toutes les sciences, et l'on soutenait des thèses *de Omnis-cibili*, comme on soutiendrait aujourd'hui un problème de géométrie. Suivant cette idée, les théologiens ont cru devoir tout approfondir; ils ont fait des questions et des suppositions sans fin, et ont voulu rendre de tout, le compte le plus détaillé et le plus étendu, mais plus tard ils ont reconnu leur tort, et se sont persuadé que la religion n'était point une science où l'imagination de l'homme devait exercer une activité téméraire; que l'Écriture, les Pères, les conciles nous avaient assez instruits, et que c'est un effet de la vraie science de vouloir ignorer ce que Dieu n'avait pas voulu nous apprendre (2).

(1) Le savant et judicieux Muratori appelait cette espèce de théologie mixte, un enfant de la philosophie arabique, un labyrinthe creusé dans les profondeurs d'une pénible métaphysique : Labyrinthus mille inutilibus implicatus quæstionibus, spinis metaphysicis horrendus, ex philosophiâ gentili adumbratus. — Epist. parænetica ad superiores religiosorum, eorumque professores et lectores, pro emendatione studiorum monasticorum. (*Aug. Vind.* 1765.)

(2) Bayle et Leibnitz rapportent à ce sujet ces beaux vers de Scaliger :

Ne curiosus quære causas omnium,
Quæcumque libris vis prophetarum indidit,

521. *D.* A quoi bon ces disputes qui partagent les différentes écoles, qui aigrissent les esprits, et n'aboutissent à rien ?

R. A entendre ces plaintes tant de fois renouvelées contre les disputes théologiques, on dirait que les philosophes se sont beaucoup mieux accordés. Les épicuriens, les stoïciens, les cyniques, les académiciens, les péripatéticiens, les platoniciens, les éclectiques, etc., n'ont jamais disputé entre eux. Il régnait entre ces différentes écoles un concert et une paix admirable! aujourd'hui cette unanimité est encore plus parfaite! — Les différentes explications que des théologiens ont données de quelques dogmes, ont leur utilité; par là les réponses aux objections des infidèles ont été multipliées, et ce qui ne satisfait pas l'un, satisfait l'autre. — Le caractère de ces disputes parmi les théologiens sages, est 1° de n'embrasser jamais les matières décidées sur lesquelles l'Écriture ou l'Église ont porté un jugement : et tandis que les philosophes ne s'accordent sur rien, pas même sur l'existence de Dieu, comme nous l'avons montré plus d'une fois, les théologiens sont d'accord sur tout ce qui importe à la religion, *In necessariis unitas;* 2° d'user d'une liberté éclairée dans des choses vraiment douteuses, de n'affecter ni la singula-

Afflata cœlo, plena veraci Deo.
Nec operta sacri supparo silentii
Irrumpere aude, sed prudenter præteri.
Nescire velle quæ magister optimus
Docere non vult, erudita inscitia est.

rité, ni l'audace, et de donner comme incertain ce qui l'est effectivement, *In dubiis libertas*; 5° de conserver inviolablement la charité, et de ne jamais aigrir les cœurs en faveur d'une opinion, *In omnibus charitas*. Si quelques théologiens ne gardent pas ces règles, nous n'avons garde de faire leur apologie, nous les abandonnons à tout le courroux des philosophes (1).

§ II.

522. *D.* Les casuistes n'ont-ils pas scandalisé les fidèles par un détail immense de tous les péchés possibles? Ne seroit-il pas expédient de réduire la nature du péché à ce qui nuit à la société?

R. Il est nécessaire que les hommes soient instruits de leurs devoirs, et des choses qu'ils doivent éviter. Toutes les nations, toutes les religions ont eu des espèces de casuistes. Les livres de Panætius-le-Jeune, ceux *de Officiis* de Cicéron, doivent être placés dans cette classe. Puffendorf, dans son *Traité de l'homme et du citoyen*, peut être considéré comme le casuiste

(1) Aujourd'hui que les vrais chrétiens tournent tous leurs soins vers la conservation de la foi, et sont devenus, comme de raison, très indifférents sur des matières disputables, il est à souhaiter qu'un homme de zèle, de génie et bien orthodoxe rédige une théologie positive, où sans entrer dans les subtilités purement scolastiques et les matières disputées entre les catholiques, on expose néanmoins les unes et les autres avec un développement suffisant et impartial, et où la conclusion soit toujours le dogme catholique, reconnu et professé par toutes les écoles.

des protestants. Les anciens pénitentiels étaient des espèces de casuistes. Si quelques théologiens se sont trop appesantis sur les traits monstrueux de quelques crimes presque inconnus; si au lieu de dire humblement et prudemment avec le Prophète, *Delicta quis intelligit?* ils ont été trop précipités à déterminer l'espèce et l'énormité des prévarications humaines; si les uns par une fausse indulgence, ont paru élargir et aplanir le chemin étroit et pénible du salut éternel (1); si par des décisions désespérantes, d'autres ont paru le rendre impraticable, nous blâmons leur témérité, et n'avons là-dessus d'autres règles que la saine raison guidée par l'autorité des Écritures, des conciles et des pontifes. — Nous convenons encore que l'on se tromperait beaucoup, si l'on croyait que ces vastes catalogues de tous les délits imaginables, peuvent tenir lieu du grand livre de la conscience, qui, comme l'observe saint Paul, parle si clairement dans l'intimité de l'ame à ceux qui savent y lire,

(1) Il ne faut cependant pas croire que les ouvrages des casuistes relâchés, quoique certainement répréhensibles, aient fait autant de mal que quelques zélateurs l'ont prétendu. Ce ne sont que les savants ou les gens consciencieux qui les lisent : les hommes dissipés ou libertins ne s'en occupent point. « Je n'ai connu aucun homme de mauvaise » vie, dit un auteur judicieux, qui eût beaucoup lu les » casuistes; et je n'ai connu ni grand casuiste, ni grand » liseur de casuistes qui ait été homme de mauvaise vie. » Un jour qu'un certain réformateur déclamait contre les casuistes relâchés en présence d'un ecclésiastique respectable, et lui demandait quel auteur il fallait lire pour la morale; *Lisez*, lui dit celui-ci, *Caramuel et Escobar, ils sont encore trop sévères pour vous.* — Voyez les articles Busembaum, Escobar, Pascal, dans le *Dictionnaire histor.* Liége, 1794.

même aux païens qui n'ont pas de loi écrite, mais qui l'ont gravée dans leur cœur, et qui entendent très bien la voix qui les accuse ou qui les absout (1). — Quant au système de réduire la nature du péché à ce qui nuit à la société, il ne mérite pas une réponse sérieuse, tant il est absurde et révoltant. S'il y a des péchés contre la société, il y en a aussi contre Dieu; car il y a des devoirs à rendre au maître de toutes les sociétés, à l'auteur de tout ce qui existe. N'y eût-il qu'un homme au monde, cet homme pécherait en ne rendant pas à Dieu ce qu'il lui doit... Celui qui n'est pas fidèle à Dieu, ne l'est pas aux hommes (2); celui qui ne reconnaît point de devoir de religion, est un ennemi de la société,

(1) Opus scriptum in cordibus suis, testimonium reddente illis conscientiâ illorum et inter se cogitationibus accusantibus aut etiam defendentibus. (*Rom.* 2.) — *La charité*, dit Fénélon, *est un grand casuiste*. L'ame droite qui cherche de bonne foi, *la voie des commandements, y court avec rapidité*, à la lumière de la foi, mieux qu'à celle des livres.... Il est certain que bien des gens ne recourent aux casuistes, que pour y trouver des décisions *pour* ou *contre* selon qu'ils aimeraient les avoir, et ne consultent guère cette voix intérieure qui nous parle si fortement et si distinctement au fond de l'ame. Le *probet autem seipsum homo* est devenu pour eux une maxime étrangère.

(2) Oui, point de fidélité envers les hommes, s'il n'y en a pas envers Dieu. Constance-Chlore, père de Constantin-le-Grand, quoique païen, était bien convaincu de cette importante vérité, lorsqu'il chassa de son palais comme des gens indignes d'être à son service, ceux qui, dans la persuasion de lui plaire, s'étaient déclarés être prêts à offrir des victimes aux faux dieux; tandis qu'il honora de son affection et de sa confiance ceux qui étaient restés fidèles à Dieu. « Comment, disait-il des premiers, gar» deront-ils à l'empereur une fidélité inviolable, puisqu'ils » se montrent traîtres et perfides à l'égard de Dieu. » — Charlemagne en pensait de même, lorsqu'il dit dans un

nous l'avons démontré. Tout ce que les philosophes dissertent là-dessus, est absolument arbitraire, et renferme de plus un faux supposé.

523. *D.* N'est-il pas un abus moderne qui a remplacé les anciens défauts de la théologie?

R. Il en est un aujourd'hui beaucoup plus général et plus nuisible. C'est la liberté et la familiarité extrême avec laquelle toutes les classes de littérateurs s'érigent en docteurs de théologie, et prononcent sur des matières qu'ils ne connaissent souvent que par des extraits de journaux, de petits articles des dictionnaires portatifs, ou par quelque brochure légère d'un philosophe du jour. Que n'imitent-ils la modération des théologiens? ceux-ci ne prononcent pas sur la géométrie, la physique, l'anatomie, la littérature; pourquoi les troubler dans la culture du champ auquel ils ont consacré leurs talents (car ils en ont aussi)? N'est-il pas étrange que la théologie étant celle de toutes les sciences qui exige le plus de connaissances positives, celle qui accorde le moins au vraisemblable, aux conjectures, celle où la raison se trouve le plus resserrée, soit néanmoins ouverte, comme une *commune*, à tout venant, aux médecins, aux philosophes, aux jurisconsultes; où tout le monde, oui, tout le monde, jusqu'aux femmes, prétend labourer, récolter, arracher et couper?

de ses capitulaires : *Nullo pacto agnoscere possumus quatenùs nobis fideles existere possunt qui Deo infideles..... apparuerunt.*

ARTICLE VI.

Le Célibat.

524. *D.* Quelle est la chose la plus généralement odieuse aux philosophes, et contre laquelle ils ont entassé des monts de brochures?

R. C'est le célibat des religieux et des prêtres. Quoique ce soit là une chose qui ne tienne point du tout au corps de la religion, et que ce soit précisément un conseil évangélique pour les uns, et un sage règlement pour les autres (1); les in-

(1) Le bénéfice d'un prêtre n'étant et ne pouvant être héréditaire, et ne suffisant quelquefois qu'avec peine à l'entretien d'un seul homme; comment établira-t-il ses enfants? — Le soin d'une nombreuse famille n'affaiblira-t-il pas celui qu'il doit à ses ouailles? — Les éloges que les auteurs protestants on faits du clergé catholique (Robertson, *Histoire de l'Amér.*, t. 4, p. 155; Hakluit, *Histoire des Navig.*, t. 3, p. 466; Survey, p. 142, 192, etc., etc.) sont dus aux avantages du célibat, qui les affranchit des inquiétudes terrestres, laisse un essor plus libre à leur charité et à leur zèle. — La décence du saint ministère n'est-elle pas parfaitement d'accord avec le célibat? Les païens l'ont cru; l'un d'eux nous a laissé cette remarquable leçon sur la pureté des sacrifices :

Vos quoque abesse procul jubeo : discedite ab aris
Queis tulit hesternâ gaudia nocte Venus.
Casta placent Superis, purâ cum veste venite
Et puris manibus sumite fontis aquam.
Tibul. *Eleg.* 1, l. 2.

Ce n'étaient pas seulement les poètes qui louaient et exigeaient cette pureté dans ceux qui s'approchaient des autels

crédules croient sans doute que leurs efforts contre le christianisme doivent se réunir sur ce point. Jamais il n'y eut chose au monde plus opiniâtrément répétée; point de livre, point de brochure où il ne soit parlé du célibat du cloître et de l'Église.

525. *D.* Quelles sont les considérations les plus propres à guérir ces messieurs de cette espèce de fièvre?

R. Les plus simples, les plus étroitement liées à l'expérience et à la première vue des choses. Ils auraient dû considérer, 1° que la religion, loin de commander à personne le célibat, défend au contraire de s'y engager sans une vocation particulière, et sans une inclination décidée qui sera toujours celle du petit nombre (1); qu'il y aurait de l'injustice, de l'inhumanité même, de refuser à une personne née avec cette inclination, la liberté de la suivre; qu'il est faux que ce soit alors offenser la nature: c'est suivre au contraire le goût qu'elle a inspiré (2).

et des sacrifices; les orateurs firent la même chose, et ils allaient même plus loin. Ils ne se contentaient pas d'exiger une continence de quelques jours, mais ils désiraient qu'elle fût perpétuelle.

Ego sanè sic existimo, eum qui ad sacra accedit, et res sacras sit tractaturus, aut res ad Deos spectantes curaturus, oportere non prædictum aut statutum dierum numerum esse castum, sed per universum vitæ suæ cursum ab hujusmodi turpibus studiis abstinuisse. — Telle fut la pensée du plus grand orateur de la Grèce, de Démosthène dans son Oraison contre Timocrate.

(1) Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est.... qui potest capere capiat. (*Matth.* 19.)

(2) On pourra lire touchant ceci avec quelque utilité l'ouvrage du protestant Schlettwein: *Wichtige Beyfræge zu der gerechtigkeit in absicht auf die klooster.* Giessen, 1785. On y trouvera des observations sages.

2° Que l'Église exige à la vérité le célibat de ses ministres; mais que, loin de forcer personne à se consacrer au saint ministère, elle ne le permet qu'après des épreuves sérieuses, et à un âge où l'on est en état de sentir toutes les conséquences de cette démarche; que si cet engagement était à charge, ce serait à ceux qui l'ont pris, de s'en plaindre : et tout au contraire, ils attestent qu'ils y trouvent leur bonheur.

3° Que le danger prétendu de voir diminuer la population par cette voie, est imaginaire; que, toutes choses d'ailleurs égales, il est faux que les pays protestants soient plus peuplés que les catholiques (1); que le nombre des hommes est bien plus grand aujourd'hui qu'il n'était du temps des Romains, et sous les loix du paganisme, dont les prêtres ne professaient pas le célibat : c'est une thèse que nous avons démontrée (n° 469), et qui suffit pour faire cesser tout reproche en ce genre; qu'il est absurde de se fatiguer à dire : *Si le célibat était suivi partout, l'espèce humaine périrait*, puisque c'est faire une supposition chimérique, vu qu'il est impossible que le plus grand nombre des hommes soit porté d'inclination à embrasser le célibat, et qu'il serait plus raisonnable de dire : Si tous les hommes embrassaient une seule et même profession, s'ils devenaient tous soldats, ou mariniers, ou avocats, ou négociants, etc., que deviendrait le monde ?

(1) La population, au contraire, y a considérablement diminué depuis la proscription du célibat religieux. Il y a deux siècles que la Suède, par exemple, avait trois fois plus de monde qu'elle n'en a aujourd'hui : on ne lui suppose plus que deux millions d'habitants.

4° Qu'il est ridicule de prétendre qu'on nuit à la population générale en mettant des frères ou des sœurs en état de s'y consacrer avec avantage, en supprimant une génération pour en faciliter une autre; en élevant, pour ainsi dire, le berceau de celles-ci sur le tombeau de celles-là; de chercher le principe de la dépopulation dans ces hommes pieux, qui, en isolant à l'étroit leur existence, donnent à d'autres le moyen d'étendre, de perpétuer plus aisément la leur.

5° Qu'autant que le célibat ecclésiastique et religieux est innocent, louable, utile, autant le célibat voluptueux et de libertinage est pernicieux et digne de l'attention de la police; que la plupart de ceux qui blâment le premier, sont coupables du second, et se flétrissent par leur propre censure.

6° Que le célibat des prêtres honore la religion, maintient la dignité du culte divin; que la religion respectée arrête la dépravation des mœurs, vrai gouffre où s'abîment tous les jours des générations sans nombre (1).

(1) « On accuse, dit l'auteur de *l'Autorité des deux puissances*, la religion de Jésus-Christ de diminuer la population. Mais je vois ses pontifes occupés à former les mœurs, à extirper les vices honteux qui diminuent le nombre des familles, qui frappent le genre humain de la stérilité et de la malédiction divine, et qui deviennent comme des gouffres immenses, où une infinité de générations vont s'engloutir. Je les vois employer toute la force de leur ministère, pour conserver les jours de l'indigent, du vieillard, de l'orphelin, abandonnés à la commisération publique. Je les vois occupés à leur préparer des retraites, à leur procurer des secours qui adoucissent leurs peines. Peuples, écoutez la voix de la religion qui vous parle par leurs bouches, et vous verrez les citoyens plus heureux parmi vous, se multiplier et

7° Qu'avant d'attaquer le célibat de religion, il eût fallu se plaindre de ces mariages trop précipités ou trop tardifs; de ces autres mariages de quelques jours ou de quelques mois; de ce luxe excessif et destructeur qui entretient dans le célibat un prodigieux nombre de domestiques; qui emporte l'impossibilité de nourrir et de placer une postérité multipliée; qui, ôtant aux créanciers la faculté de soutenir leur vie, leur ôte aussi celle de la communiquer.

8° Qu'il est déraisonnable de s'intéresser si vivement pour le progrès d'une population qui est déjà au-dessus du produit des campagnes, et dans laquelle la moindre disette porte le dégât; de se dissimuler que les transmigrations sont l'effet d'une population excessive, et que ces transmigrations privent l'état d'excellents sujets, etc. Que serait-ce de la France, si les landes de Bordeaux, du Berry, de la Bretagne étaient aussi peuplées que les environs de la capitale? Ne faudrait-il pas que les hommes se mangeassent les uns les autres, qu'ils détruisissent leurs enfants pour les dérober à une mort lente et cruelle (1)? L'essentiel pour l'homme

» remplir tous les vides que la dépravation des mœurs et » l'oisiveté ont causés dans les différentes classes des » citoyens. »

(1) La population ne doit pas seulement se régler sur le nombre de personnes que le pays peut nourrir après une bonne récolte; il faut s'assurer encore s'il pourra nourrir le même nombre dans un temps de famine; il faut voir encore si le pays produit assez de bois ou de houille pour fournir à la consommation, et pour chauffer les riches et les pauvres durant des hivers rudes et longs. L'humanité doit calculer tout cela; mais l'étourderie philosophique ne songe qu'à multiplier les hommes, et ne

est qu'il soit heureux, et si la multiplication met obstacle à son bonheur, il faut la resserrer. Le désordre, le dérèglement des mœurs, le débordement général des vices sont presque toujours la suite d'une excessive multitude.

526. *D.* Le célibat n'est-il point un état contraire à la conservation et à la bonne constitution de l'homme?

R. En lisant quelques physiciens modernes, et surtout une certaine compilation indigeste et plagiaire (*Dict. d'hist. naturelle*), on serait tenté de le croire; mais les vrais physiciens savent ce qu'il en faut penser. Thomas Brown (*Erreurs popul.* t. 1. p. 282.), fameux médecin anglais, observe que les célibataires portent ordinairement la vie au-delà de l'âge des hommes mariés. Les athlètes s'éloignaient des femmes dans la seule intention de conserver la force et l'énergie de leur constitution. Si le célibat nuit à certains tempéraments qui n'y sont pas destinés par celui qui distribue les vocations aux hom-

s'embarrasse pas de les conserver. Un auteur moderne (l'abbé Jérusalem) nous dit sérieusement que la guerre est destinée par la Providence à dévorer l'excédant de la race humaine; il est naturel qu'on ménage aussi quelque aliment à la misère et à la faim. — Aussi voyons-nous que les philosophes économistes s'occupent à trouver et découvrir de nouveaux aliments; les uns proposent la paille préparée d'une certaine manière; les autres, des bouillons faits avec des os. Sans entrer dans l'examen de l'utilité que peuvent avoir ces spéculations, je me contente d'observer que toutes ces prétendues découvertes, comme presque toutes les autres de cette espèce, ne sont pas aussi neuves que notre siècle, qui se croit si instruit, mais qui est si ignorant, le croit. Je pourrais un jour développer ces plagiats et montrer dans nos hommes à grandes découvertes de vraies corneilles qui se sont parées des plumes du paon.

mes, il est très avantageux à d'autres, qui ignorent parfaitement je ne sais quelle nécessité physique, imaginée dans ces dernières années par des hommes qui confondent la corruption avec la nature (1). Le savant Léonicénus, un des plus grands médecins d'Italie, attribuait à la continence la parfaite santé dont il avait joui jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Le vieux Hasech (2) disait la même chose. Il paraît juste de laisser jouir un chacun de son expérience (3).

(1) Hors du cas d'un tempérament excessivement salace, et que dès lors la Providence n'appelle pas au célibat, *cette nécessité* (dit J.-J. Rousseau dans sa *Nouvelle Héloïse*) *est chimérique, et connue seulement des gens de mauvaise vie. Tous ces prétendus besoins n'ont point leur source dans la nature, mais dans la volontaire dépravation des sens.* En effet le besoin réel est rare, mais la corruption est un besoin factice, éternel, l'impuissance même est ardente dans l'homme à sérail. — S'il était permis de faire une réflexion assortie au génie d'un siècle qui, dans tous les points, semble nous pousser vers les brutes, je ferais la suivante : « Que d'animaux domestiques sont privés de cette jouissance momentanée durant toute leur vie, sans que cela » nuise à leur tempérament, ni au service qu'ils rendent. » Ils en sont au contraire, les chevaux surtout, plus doux » et plus traitables. Or, qui niera que la *venus physica*, » pour me servir de l'expression de Maupertuis, ne soit la » même dans la partie corporelle de l'homme et dans celle » des animaux, surtout de cet animal vif et ardent qui » partage ses travaux et ses combats ? »

(2) Curé du diocèse de Liége, mort à l'âge de cent vingt-cinq ans. On voyait encore, en 1770, son portrait dans la bibliothèque des jésuites à Anvers.

(3) Unusquisque proprium donum habet ex Deo : alius quidem sic, alius verò sic.... Unicuique sicut divisit Dominus, unumquemque sicut vocabit Deus, ita ambulet, et sicut in omnibus ecclesiis doceo. (1. *Cor.* 7.) — Ce qui prouve péremptoirement la fausseté de ce que de mauvais physiciens ont débité sur le célibat en général, ce sont tant de personnes vertueuses des deux sexes qui vivent dans

527. *D.* Quel peut donc être le but de cette multitude de diatribes que les philosophes accumulent depuis quelque temps sur les prétendus mauvais effets du célibat ?

R. Je n'y puis découvrir d'autre motif que de justifier, par une prétendue *nécessité*, l'abomination de leur vie, ce libertinage effréné qui porte le désordre dans tous les états, cette luxure vague et destructive d'eux-mêmes, comme des infortunés qui en sont l'objet ou le fruit, de légitimer en quelque sorte l'existence de *cette multitude d'enfants abandonnés*, comme s'exprime le Dictionnaire encyclopédique, *par une philosophie toute bestiale ;* d'outrager enfin et de *blasphémer*, comme dit le prince des apôtres, *la vertu de ceux qui, au grand étonnement des libertins, refusent de se dégrader par la même confusion de luxure* (1).

528. *D.* Quels que soient les effets du célibat sur la constitution corporelle, que doit-on penser de son influence sur l'esprit et sur les qualités de l'ame ?

R. Sans rien déroger au respectable état du mariage, qui fera toujours le grand corps de la société civile, sa base et sa conservation; on peut assurer que les célibataires tiennent, dans l'ordre politique, une place qui doit être pré-

une continence absolue sans aucun lien, sans aucun engagement, ni religieux, ni civil ; qui certainement n'auraient pas la folie de se ruiner l'esprit et le corps pour persévérer dans un état auquel elles ne tiennent que par goût, et qui leur deviendrait justement odieux, si elles en ressentaient les effets funestes que les imaginations luxurieuses lui attribuent.

(1) Admirantur, non concurrentibus vobis in eamdem luxuriæ confusionem, blasphemantes. (*I. Petr.* 4.)

cieuse à ceux qui aiment le bien public et la gloire nationale (1). C'est une expérience reconnue, que les hommes qui ne vivent pas dans l'intimité des femmes, conservent un caractère plus mâle, plus vigoureux, plus capable de grands sacrifices et de grands efforts. On peut dire, qu'en général, leur esprit est plus actif, leurs idées plus hardies, leurs études et leurs méditations plus suivies et plus profondes. On a observé que la plupart des monuments dus à la générosité des particuliers sont l'ouvrage des célibataires. Leurs affections et leurs soins n'étant pas absorbés par les objets de famille, se portent naturellement vers l'intérêt public (2). C'est dans cette classe qu'on

(1) Le protestant Schtettwein que j'ai déjà cité, fait cette même réflexion : « Les états où les ecclésiastiques sont célibataires, ont infiniment plus d'avantages que ceux où » ils vivent, comme chez nous, dans le mariage. L'amour » du plaisir, la sensualité, la vanité, la cupidité des » femmes bien élevées, corrompent certainement la manière de penser de la plupart des hommes. Elles leur » causent des dépenses exorbitantes, pour contenter leurs » sens, leur imagination, leur orgueil et leur luxe.... » Elles diminuent et éteignent, en quelque manière, dans » les ames de leurs maris, l'humanité bienfaisante, et » cherchent à fixer leur attention aux affaires de la famille; elles les forcent à songer à toutes sortes de moyens » pour pouvoir subvenir aux besoins de leurs femmes et de » leurs enfants. Ces inconvénients et maux n'ont pas lieu, » lorsque les ecclésiastiques sont célibataires, et ils peuvent faire infiniment plus de bien à leurs semblables. »

(2) Une expérience souvent faite, et qu'il est aisé de répéter, ramène naturellement cette réflexion vers le célibat. Un philosophe assure que les hommes mariés sont peu propres à l'éducation des enfants, parce que *la paternité absorbe toute l'affection et le zèle en faveur de ses propres enfants, et n'a que de l'indifférence pour ceux des autres.* Or, cette judicieuse remarque regarde l'instruction chrétienne, comme l'éducation, les prêtres comme les instituteurs

trouve les actions du plus grand courage, le mépris de la vie, les sentiments sublimes par lesquels l'homme semble s'élever au-dessus de l'humanité. C'est aux célibataires qu'on doit principalement les chefs-d'œuvre de l'esprit et les inventions dans les sciences; et en tout, ce genre d'homme paraît plus capable d'écrire, de faire, et de produire de grandes choses (1). Nouvelle preuve, que la perfection évangélique est par-

profanes. Qu'est-ce qu'un ministre de la religion, sinon un instituteur en morale, en sagesse, en religion, qui doit regarder ses ouailles comme ses enfants, qui doit les instruire, les cultiver, les former, les engendrer, suivant l'expression de l'Apôtre, jusqu'à ce qu'ils expriment dans leurs personnes les vertus et la sainteté de Jésus-Christ? (Filioli mei quos iterùm parturio donec formetur Christus in vobis. *Galat.* 4.) Pour bien s'acquitter d'un tel ministère, il ne faut rien moins que l'esprit d'une paternité générale, également actif et tendre envers tous, qui ne soit point combattu par les affections et les préférences d'une paternité privée.

(1) Les païens ont rendu hommage à la vérité incontestable de ces observations, et l'ont exprimée avec toutes les grâces de la poésie. Les philosophes anciens et modernes l'ont reconnue.

Felices animos quibus hæc cognoscere primis,
Inque domos superas scandere cura fuit!
Credibile est illos pariter vitiisque locisque
Altiùs humanis exeruisse caput.
Non Venus et vinum sublimia pectora fregit.
Ovid. l. 1, *Fast.*

Vita conjugalis altos et generosos spiritus frangit, à magnis cogitationibus ad humillimas trahit. (*Sen.*) — « La félicité des sens est passagère; l'état habituel du cœur en » souffre toujours. » (J.-J. Rousseau, *Emile.*) — Un savant Italien a composé exprès un écrit où il montre d'une

faitement d'accord avec la dignité et l'excellence de la nature humaine.

ARTICLE VII.

Les Superstitions et les Abus.

§ I.

529. *D.* Que faut-il penser des déclamations de nos infatigables adversaires contre les superstitions et les abus?

R. Quiconque connaît la religion catholique et l'esprit de l'Église, n'attribuera jamais à cette sainte épouse de Jésus-Christ, les abus, les superstitions, le fanatisme, la piété ridicule et puérile qu'on trouve dans quelques-uns de ses enfants. Dans les meilleures terres, entre les meilleures semences, on trouve de l'ivraie et des plantes désavouées par le maître du champ (1). Saint Paul nous prévient que des hommes inconsidérés chargeront le bâtiment solide de la religion, de toutes sortes de matières inutiles et peu assorties à la beauté de l'édifice; mais il nous dit aussi que la religion condamne cette manœuvre, et qu'ils seront punis de leur témérité ou de leur

manière satisfaisante que les célibataires sont infiniment plus propres aux spéculations et méditations profondes que ceux qui vivent dans le mariage. Voyez son écrit intitulé, *Lettera del F. Zanetti* al R. P. N. N. *In riposta al quasito se sia vero che alle specolazioni siano più atti li celibi, oppure li conjugati.* Lugano, 1773, in-8°.

(1) Domine, nonne bonum semen seminasti in agro tuo? unde ergò habet zizania? et ait illis: Inimicus homo hoc fecit. (*Matth.* 13.)

coupable ignorance (1). Le chrétien doit-il faire dépendre sa religion des hommes, du plus ou du moins qui se trouve dans leur piété? Il a son appui dans l'autorité de l'Église, qui ne peut le tromper; et soit que les abus se multiplient, soit qu'ils viennent à cesser, sa ferveur n'en reçoit aucune altération. Il dit avec un poète naïf et judicieux :

Reconnaissons ce Dieu, quoique très mal servi :
De lézards et de rats mon logis est rempli,
Mais l'architecte existe, et quiconque le nie
Sous le manteau du sage, est atteint de manie.

530. *D.* Un homme pieux et éclairé n'a-t-il pas dit que la superstition faisait plus de tort à la religion que l'incrédulité même?

R. Il n'a pu rien dire de plus vrai, ni de plus propre à faire sentir que la religion, bien loin de pouvoir être responsable des illusions des superstitieux, trouve dans ces hommes égarés ses plus mortels ennemis. C'est en ce sens que saint Bernard préférait les hérétiques manifestes aux chrétiens apparents (2), et que saint Cyprien re-

(1) Si quis autem superædificat super fundamentum hoc.... ligna, fœnum, stipulam.... detrimentum patietur. (1. *Cor.* 3.) — On ne peut rien lire de plus exact ni de plus solide sur cette matière, que le Traité de Muratori: *De superstitione vitandâ*; Cologne, 1740, 2 vol. in-4°; celui, *della Regolata divozione de' Cristiani*, et son excellent Traité *de Moderamine ingeniorum in negotio religionis*. « Les superstitions, disait un grand prince (Henri IV), » sont la rouille de la religion, la mousse qui s'attache » à la piété. L'eau a son écume, la terre sa poussière, et » l'or même ne sort pas de la terre sans scorie. »

(2) Plus nocet falsus catholicus quàm si verus appareret hæreticus. (*Bern.*)

doutait surtout cette guerre, qui se faisait contre la religion dans le sein même de la religion (1). Nous avons montré (l. 1, c. 5, § 4, n. 136) que l'athéisme, relativement à la société, était un fléau bien plus terrible que la superstition et le fanatisme; mais par rapport à la religion, l'athéisme est moins formidable que la superstition. Celui-là, par une guerre ouvertement déclarée à toutes les vertus, ne peut que ramener vers la religion, en faire sentir la nécessité et le bonheur: celle-là, cachée sous le voile et l'apparence de la religion, attire la haine qu'elle mérite sur cet objet respectable, et est confondue avec lui par l'ignorance et la malignité. État douloureux et violent dans lequel la religion gémit, et souffre une espèce de supplice semblable à ce tourment imaginé par un ancien tyran, où des cadavres infectés de pourriture étaient attachés aux victimes de sa fureur, et répandaient l'horreur de la contagion et de la mort dans des corps pleins de santé et de vie (2).

§ II.

531. *D.* Ne faut-il pas convenir qu'on a poussé souvent trop loin le culte des images, surtout de celles qu'on appelle *miraculeuses*; qu'on a in-

(1) Intra Ecclesiæ septa contra Ecclesiam pugnat. (*Cypr.*)

(2) Mortua quin etiam jungebat corpora vivis,
Componens manibusque manus, atque oribus ora,
Tormenti genus! et sanie taboque fluentes
Complexu in misero longâ sic morte necabat.
Eneid, VIII, v. 485.

voqué des saints imaginaires; qu'on a paru confondre le culte de l'Être éternel avec celui de ses serviteurs; qu'on a respecté des légendes aussi ennemies du bon sens que de la vérité de l'histoire; qu'on a publié de prétendues révélations contradictoires les unes aux autres, pour des connaissances émanées de Dieu même?

R. Quoique les images soient très propres à réveiller et à entretenir la piété des fidèles, et qu'elles contribuent beaucoup à la beauté et à la magnificence des églises, il est bon d'observer que ce n'est pas une chose qui tient au corps de la religion; c'est un usage autorisé et établi par l'Église, et que l'Église pourrait abroger sans donner atteinte au dépôt de la foi (1); mais comme il n'y a point d'apparence qu'il y aura jamais des raisons suffisantes pour opérer cette réforme, on peut s'assurer qu'elle n'arrivera pas. Les images miraculeuses ne diffèrent des autres, que parce que Dieu distingue par des faveurs particulières les honneurs qu'on leur rend, ou pour récompenser la piété de ceux qui en ont orné les égli-

(1) Sed illud ante omnia constituendum, imagines ex eorum per se genere esse, quæ ἀδιάφορα nominantur; hoc est, quæ ad substantiam ipsam Religionis non attinent, sed in potestate sunt Ecclesiæ, ut ea vel adhibeat, vel ableget, pro eo atque satiùs esse decreverit. Cujusmodi positivi vulgò juris esse dicuntur. (Petavius, l. xv *de Incarn.* c. 13, n. 1.) — Cette seule observation détruit tous les reproches faits aux catholiques, touchant les images et surtout l'insensé parallèle avec les idoles du paganisme. Nous professons hautement que la suppression des images ne donnerait aucune atteinte à la substance de notre foi; au lieu que les païens regardaient les idoles comme le fond et le principal objet de leur religion, qui n'a existé que par elles et pour elles, et qui a péri avec elles.

ses, ou pour nourrir la dévotion des peuples chez lesquels elles sont placées, et qui viennent les honorer, ou pour ranimer la foi des fidèles par des effets sensibles de sa puissance et de sa bonté (1), ou pour détromper les hérétiques des fausses idées qu'ils se sont faites de ce culte, ou pour d'autres raisons connues à une Providence bienfaisante. Il n'y a point aujourd'hui d'esprit assez stupide pour croire qu'il y a dans ces images quelque vertu ou quelque influence céleste. S'il fallait abolir tout ce que les hommes grossiers ont adoré, Dieu aurait dû anéantir le soleil, la lune, les animaux, et tout ce qui existe. S'il n'y avait ni saints ni images, les superstitieux adoreraient-ils mieux le Créateur? Mallebranche (*Recherche de la vérité*, t. 2, p. 371.) a raison de dire que la superstition ne gagne que ceux qui n'ont ni l'esprit ni le cœur disposé à embrasser la religion; qui, n'ayant pas le courage d'aspirer à la sainteté de la foi chrétienne, croient racheter les désordres de leur vie par des pratiques arbitraires, et combattre les remords par une vaine confiance dans les mérites d'une piété aveugle. La loi même de Dieu, dit l'Ecclésiastique, devient un sujet de scandale et de perdition pour ceux qui ne désirent pas sincèrement de l'observer (2). Saint Paul nous apprend que tout se corrompt dans un cœur corrompu (3); qu'on se fait une sainteté imaginaire, quand on n'a pas

(1) Voyez les articles Einsiedel, Lorette, dans le *Dictionnaire géographique*.

(2) Qui quærit legem, replebitur ab eâ; et qui insidiosè agit, scandalisabitur in eâ. (*Eccli.* 32.)

(3) Inquinatis autem et infidelibus nihil est mundum. (*Tit.* 1.)

le courage d'aspirer à la véritable (1). — Jamais l'Église universelle n'a invoqué des saints imaginaires ; si les histoires de quelques-uns ont été rejetées par les critiques, il n'en faut point du tout conclure que ces saints n'ont pas existé, mais que leur histoire a été défigurée, ou qu'elle a péri par les dégâts du temps. Il y a eu assurément un saint Roch, une sainte Catherine, une sainte Marguerite, etc., quoique leurs histoires, telles que nous les avons, soient supposées. Les recherches de la critique prouvent précisément que le Seigneur a des saints, dont les actions ne sont bien connues que de lui seul ; du reste, il a laissé dans son Église leur nom, leur mémoire, l'idée générale de leurs vertus, et leur protection puissante : titres suffisants pour diriger l'Église dans le culte qu'elle leur rend. Les moines altérateurs des légendes n'ont choisi que de vrais actes, de vraies histoires pour les embellir : ils eussent regardé comme une impiété l'audace d'en supposer pour le fond, et ils n'auraient pas réussi à les faire recevoir ; ce n'est qu'en faveur des monuments et du culte déjà établi, que ces impostures, qu'ils ont cru méritoires (2), ont pris

(1) Ignorantes enim justitiam Dei, et suam quærentes statuere, justitiæ Dei non sunt subjecti. (*Rom.* 10.)

(2) A tort sans doute : la théologie de ces siècles se ressentait de l'état général des choses. — Une excuse plus recevable est que, durant les dévastations des Barbares, un grand nombre d'actes de martyrs, d'histoires édifiantes, etc., ont péri, et que la piété des moines a cru devoir les remplacer par d'autres, rédigés sur la tradition, ou sur le souvenir qu'ils en avaient conservé ; et comme ces sources n'étaient ni fort sûres ni suffisantes pour fournir à de grands détails, les nouvelles histoires ont été peu exactes, et rédigées en partie sur les mémoires de l'imagination.

faveur (1). —S'il y a des cerveaux assez dérangés pour confondre des honneurs rendus aux hommes justes avec l'adoration de l'Être suprême, ce n'est pas à l'Église qu'on peut attribuer une si déraisonnable disposition. Elle porte là-dessus sa vigilance jusqu'à défendre d'user, de quelque manière que ce soit, des mêmes termes à l'égard des saints qu'à l'égard de Dieu, malgré la différence du sens qu'on prétendrait y attacher (2). L'É-

(1) On ne peut disconvenir qu'il n'entre un peu d'humeur dans le zèle qui nous anime contre les altérateurs des légendes. Si un écrivain profane dénature l'histoire de son héros dans un poème, un drame, un roman, nous n'y trouvons rien de révoltant, et nous ne plaignons pas la vérité d'être associée au mensonge : mais si un moraliste chrétien a pris quelques traits dans le tableau général des vertus, ou des événements surnaturels, pour l'ajouter au portrait d'un saint, nous regardons cette addition comme une imposition odieuse. On dira que les moines ont prétendu n'être qu'historiens : eh ! que nous importe ce qu'ils ont prétendu ? Qui nous a instruits de leur intention ? Qui nous empêche de considérer les légendes altérées comme des drames ou de pieux romans, de nous édifier par les traits vrais et fabuleux qu'ils nous présentent, tout comme nous nous passionnons pour les héros d'Homère, de Sophocle et de Corneille ?

(2) Istud maximè cavendum, ne quod Deo proprium est, cuiquam prætereà tribuant. (*Catech. Concil. Trid.* t. 2, p. 603.) On a objecté que dans quelques offices, on appliquait à la Vierge ce qui était dit de la divinité et de la génération éternelle du Verbe (*Dominus possedit me*, etc. *Ab initio et ante sæcula*, etc.) Mais on a mal pris l'intention de l'Église, qui n'applique point ces passages à la Vierge, mais qui prétend l'honorer en chantant la gloire du Fils qu'elle porta dans son sein ; par là elle supplée au silence que les saintes lettres gardent sur la vie et les vertus de Marie, et ce genre de supplément est bien supérieur à tout autre éloge. — Il est néanmoins à souhaiter, pour maintenir dans le peuple chrétien des idées exactes, et prévenir les reproches des hérétiques, que, si le souverain Pontife ordonne une révision du Missel et du Bré-

glise approuve et recommande le culte des saints, elle en donne l'exemple dans sa liturgie; mais n'en fait pas une loi, ne l'envisage pas comme un objet essentiel du christianisme, ainsi que nous l'avons dit des saintes images. Tel qu'est ce culte dans sa véritable notion, il ne peut qu'avoir le suffrage des sages; il a celui des protestants modérés, et a fait naître des regrets dans plus d'un homme illustre de cette communion. Unissant l'Église militante avec l'Église triomphante, les serviteurs déjà couronnés avec ceux qui sont encore dans l'arène; servant, dans les vues de Dieu, à glorifier les uns, à secourir les autres par les liens d'une communion sainte que la mort n'a pu rompre, il donne au royaume de Jésus-Christ la plus intéressante et la plus magnifique extension (1). — La fameuse Légende dorée de

viaire, on remplace ces passages par d'autres qui ne se prêtent à aucune fausse application. C'est ainsi qu'au lieu du capitule *Ab initio*, on lira très convenablement celui-ci : *Ubi venit plenitudo temporis ; misit Deus Filium suum, factum ex muliere, factum sub lege, ut eos qui, sub lege erant redimeret, ut adoptionem filiorum reciperemus.* (Gal. IV. 4.) — Ou bien ces paroles de la Genèse : *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum et tu insidiaberis calcaneo ejus.* (Gen. III. 15.) — Et pour l'épître, on peut la tirer également du 4e chapitre aux Galates, depuis le ℣. 3, *Fratres, cum essemus parvuli, etc.*, jusqu'au ℣. 7, inclusivement, *Et hæres per Deum*; ou bien du livre de Judith, Ch. XIII, ℣. 19, *Per manus feminæ percussit inimicum Dominus Deus*, jusqu'à la fin du 22e, *inimicos nostros.*

(1) Cela n'empêche pas les esprits justes et vrais de convenir que ce culte a été quelquefois exagéré, qu'il a obscurci et embarrassé les hommages dus à la Divinité, qu'il a affaibli le grand résultat auquel il devait servir de moyen. Tel est le sort des plus excellentes choses dans la main de l'homme; faible et ignorant, il leur donne une

Jacobus a Varaggio, les Fleurs des exemples de Césaire de Cîteaux, et d'autres livres et recueils de la même valeur, n'ont jamais eu d'autres suffrages que ceux de la simplicité et de la crédulité; on les regarde comme des mélanges de vrai et de faux, de certain et d'incertain. Les erreurs de fait qu'ils renferment sont sans conséquence, et n'influant en rien sur ce qui intéresse la société, ils ne méritent pas le courroux des graves philosophes. L'Église a employé les lumières de la critique pour réformer le Martyrologe et le Bréviaire, et ne prétend pas donner pour incontestable ce que ces livres renferment. Le cardinal Bellarmin, qui a travaillé à la dernière correction qu'on en a faite, a déclaré qu'on attendait de nouvelles recherches pour lui donner plus d'étendue et plus de consistance. — Il n'y a aucune révélation particulière des saints approuvée ni autorisée par l'Église. La canonisation des saints ne ratifie pas leurs opinions ni leurs révélations (1). Sans les explications favorables que le

direction contraire à leur nature; prompt à prendre le change dans l'observation du premier commandement, il s'égare volontiers dans tout ce qui semble pouvoir remplacer ce grand devoir. *Voyez* Moïse dans le *Dictionnaire historique*.

(1) Natal. Alex. sect. 3, dissert. 20. Scho. 3.... sæc. 2, diss. 1, obj. 3, 4. Scho. 1.... sæc. 13, c. 5, a. b. — Muratori, *de Ing. moder.* l. 1, c. 13 et 17. — Bened. XIV de Canon. Sanctor. l. 2, c. 32, n. 11. — Quand même quelques-unes de ces révélations seraient incontestables, ceux qui se sont tant empressés de les publier, auraient dû faire auparavant la réflexion suivante, que nous avons lue quelque part (Charlevoix, *Histoire de la nouv. France*, tom. 1, p. 402), et qui nous a paru bien raisonnable : « La conduite de Dieu à l'égard des ames à qui il fait part » de ses communications les plus intimes, a des mystères

cardinal Torquemada donna des visions de sainte Brigitte, elles eussent été condamnées au concile de Bâle. Grégoire-le-Grand remarque que les saints les plus favorisés de Dieu se trompent quelquefois, en prenant pour une lumière divine, ce qui n'est que l'effet de l'activité de l'ame humaine (1). Fleury ajoute que, dans les personnes de la plus éminente piété, les veilles et les jeûnes peuvent échauffer une imagination vive, au point d'y produire des effets surprenants, qu'on regarde quelquefois pour des opérations de l'Esprit-Saint. Cette pensée de Fleury est appuyée

» cachés qu'il est inutile et quelquefois dangereux de dévoiler aux yeux du public. Outre que peu de personnes » sont en état de les comprendre, et que ce n'est pas dans » les livres, mais à l'école du Saint-Esprit qu'on peut » s'en instruire; ils deviennent souvent des pierres de scandale pour ceux auxquels Dieu n'en a pas donné l'intelligence. On ne saurait trop, selon l'avertissement du saint » conducteur de Tobie, publier les œuvres par lesquelles » le Seigneur veut bien manifester au monde sa puissance » et sa bonté : mais il est certains secrets qu'il révèle rarement, et uniquement aux ames en qui il juge à » propos d'établir son règne d'une façon toute mystique, » qu'il n'est pas, ordinairement parlant, à propos de divulguer. *Sacramentum Regis abscondere bonum est; opera autem Dei revelare et confiteri honorificum est.* » (Tob. 12.) C'est encore à cette observation qu'on peut rapporter ces paroles de Jésus-Christ : *Nemini dixeritis visionem* (Matth. 17.); et celles de saint Paul : *Audivique arcana verba, quæ non licet homini loqui.* (1. Cor. 12.) — La même réflexion a lieu à l'égard de certains prodiges, de certaines faveurs miraculeuses dont le but n'est point l'instruction ou la conviction publique; et qui servent précisément à nourrir l'amour de Dieu d'une manière particulière dans quelques ames chéries.

(1) Aliquandò sancti quædam ex suo spiritu proferunt, et hæc se dicere ex prophetiæ spiritu suspicantur. (Greg. M. Hom. 1. *in Ezech.*)

d'un passage remarquable de saint Jérôme (1). Il ne faut cependant pas parler avec dédain ou avec aigreur de ces situations extraordinaires des saints ou saintes, qui, supposé qu'elles appartiennent quelquefois à l'imagination, sont néanmoins l'effet d'une piété toujours bien respectable dans son principe et dans son objet.

532. *D.* Quelle conséquence doit-on tirer d'une foule d'objections de cette nature, que les incrédules ne cessent de former contre la religion, qu'ils copient les uns d'après les autres, et qu'ils répètent infatigablement !

R. Il faut conclure avec Bourdaloue (*Pensées diverses sur la foi*) que de hommes qui combattent la religion par de pareilles difficultés, et qui croient nous dire des choses bien triomphantes, découvrent par là même l'impuissance où ils sont de lui livrer une attaque sérieuse : « Un point qui est de » nulle conséquence, et où la religion ne se tient aucunement intéressée, un petit exercice de piété, une cérémonie, une coutume qui les choque, c'est là-dessus qu'ils lancent tous leurs » traits, et qu'ils déploient toute leur éloquence : » en vérité il faut une notre religion soit bien » affermie sur ses fondements, et bien cimentée » de toutes parts, puisqu'on est réduit à ne l'attaquer que de si loin, et par de telles minuties. » L'erreur ne rougit jamais de ses ressources; on a vu les incrédules de tous les temps confondre les dogmes des chrétiens avec les systèmes scholastiques, les définitions reçues avec

(1) Novi ego, ex utroque sexu per nimiam abstinentiam cerebri sanitatem fuisse vexatam, præcipuè in his qui in humectis et frigidis habitavere cellulis. (L. 2, *Epist.* 18.)

les opinions tolérées, les devoirs essentiels avec les pratiques arbitraires, les usages approuvés avec les abus condamnés.

§ III.

533. *D.* Le zèle des philosophes contre la superstition n'est-il point exposé à quelque récrimination, appuyée sur des preuves de fait et sur des témoignages irrécusables?

R. Nous avons observé ailleurs (ci-dessus, n. 136) que le fanatisme s'alliait très bien avec la philosophie; nous pouvons ajouter que les plus grands philosophes et les plus prônés par les panégyristes de la secte, furent les plus ardents défenseurs de la superstition. On sait que le sage Marc-Aurèle autorisa toutes les superstitions païennes; que Julien, ce héros de la philosophie, en fait de superstition, fut le plus faible de tous les hommes, et que Symmaque, préfet de Rome, célèbre par son érudition et ses talents, sollicita vivement auprès de Théodose-le-Grand, le rétablissement de l'autel de la Victoire, érigé par la superstition, à la fin du quatrième siècle, temps où le christianisme avait désabusé les hommes les plus stupides. Dans ce siècle d'incrédulité, le goût pour la magie, la nécromancie, la divination, s'est emparé de toutes les classes, surtout de celles où l'on affectait d'en nier jusqu'à la possibilité (*ci-dessus*, *n.* 320). — La secte des théophilantropes, fondée par le philosophe La Reveillère-Lepeaux, n'a-t-elle pas amusé les badauds et les idiots, occupé les temples pour y substituer des farces d'un jour à l'an-

tique et auguste culte des chrétiens ? L'assemblée nationale n'a-t-elle pas dogmatiquement décrété l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame ? Et le monstre Robespierre n'a-t-il pas tué de sa main le monstre de l'athéisme sur un échafaud dressé à cet effet... ? Le moyen d'expliquer après cela l'audace avec laquelle nos philosophes renvoient sans cesse la superstition aux chrétiens, tandis que c'est un fonds qui appartient à leurs héros par tous les titres de l'histoire !

CHAPITRE VIII.

Sentiments de l'homme chrétien par rapport à l'incrédulité.

MONASTIC LIBRARY

§. I.

534. *D.* Le fidèle attaché avec docilité à la foi de ses pères, n'est-il point ébranlé par les secousses que reçoit la religion dans la guerre qu'elle soutient contre les philosophes ?

R. Nous avons déjà observé (n. 16) que le fidèle instruit des oracles de l'Écriture et de la conduite de Dieu dans la dispensation de la foi, ne voyait là rien qui dût l'étonner. Par l'aveuglement des incrédules qu'il a sous les yeux, il apprend ce qui pourrait lui arriver à lui-même, et combat ce malheur par tous les moyens que la prudence chrétienne lui suggère.

535. *D.* Pourquoi les témoignages et les raisonnements des incrédules doivent-ils être comptés pour rien en matière de religion ?

R. Parce qu'il est déraisonnable de juger la religion d'après ceux qui ne l'ont jamais eue que par préjugé d'éducation, qui ne l'ont connue que pour la haïr et la combattre, dont l'intérêt est qu'elle soit anéantie, qui ne se conduisent pas selon son esprit, qui n'en suivent pas les leçons, qui n'en éprouvent pas les douceurs. N'est-ce pas plutôt d'après ceux qui lui sont attachés, qui l'étudient sans préjugé et sans passion, qui, par une longue expérience, en connaissent les bons effets? Dieu, dit le Prophète, nous renvoie au témoignage des princes et des peuples qui ont vécu dans l'empire de ses lois, et qui, par leur fidélité à les observer, ont formé une assemblée d'hommes heureux (1). Si ce n'est qu'en pratiquant la religion qu'on la connaît bien, les incrédules sont des aveugles qui prononcent sur les couleurs.

536. *D.* Ne doit-on pas se reprocher intérieurement la faiblesse de sa crédulité, lorsqu'on voit des hommes éclairés placer la force de leur esprit à résister à toutes les preuves de la religion?

R. 1° Le fidèle attaché à sa foi ne s'occupe pas beaucoup des talents et de la science de ceux qui l'ont combattue. Il ne voit dans eux que les ennemis de Dieu et de son culte; c'est sur cela qu'il les juge. Le reste ne lui paraît pas être d'une grande considération, suivant la sage leçon de saint Jérôme, en parlant de Tertullien: *j'ai tout dit en disant qu'il s'est séparé de l'É-*

(1) Dominus narrabit in Scripturis populorum et principium, horum qui fuerunt in eâ. Sicut lætantium omnium habitatio est in te. (*Psalm.* 86.)

glise de Dieu (*Nihil aliud dico quàm Ecclesiæ hominem non fuisse*).

2° Quiconque connaît la religion chrétienne et en sait évaluer les preuves, bien loin de se reprocher comme une faiblesse l'attachement qu'il lui a voué, sent bien mieux que l'incrédule la vraie force de la raison, et regarde avec pitié la faiblesse des prétendus esprits forts, dont l'intelligence a succombé à quelques difficultés, et n'a point aperçu la lumière qui devait les dissiper. En effet, l'incrédule n'a abjuré la foi que parce qu'il n'a pu tenir contre les objections qui la combattaient : en vain lui rappelle-t-on l'évidence des motifs sur lesquels la foi chrétienne est fondée; en vain lui prouve-t-on par des exemples même de l'ordre naturel, qu'il est quelquefois nécessaire de croire des vérités qui paraissent incompatibles : rien ne peut affermir son esprit chancelant et irrésolu. Combattu par des doutes, il pourrait les repousser par les armes que la religion et la raison lui fournissent; mais il aime mieux céder à ces doutes, que remporter sur eux une victoire pénible. Faiblesse semblable à celle d'un homme qui ne se livre au vice, que parce qu'il n'a pas le courage de résister au penchant qui l'y entraîne, et de surmonter les obstacles qu'il rencontre dans la pratique de la vertu : l'une est faiblesse du cœur, l'autre est faiblesse de l'esprit, qui, soutenu par les plus grands secours, est abattu par les moindres difficultés (1).

(1) « Les *esprits forts*, dit la Bruyère, savent-ils qu'on » les appelle ainsi par ironie? Quelle plus grande faiblesse » que d'être incertain, quel est le principe de son être, » de sa vie de ses sens; et quelle doit en être la fin? Nous

517. *D.* Suivant cette manière de raisonner, n'est-ce pas plutôt le chrétien qui a droit de prétendre au titre d'esprit fort ?

R. C'est la réflexion de saint Léon (1), et il est aisé d'en faire voir la justesse. Il ne faut pas grand savoir ; ni grand effort pour dire que l'Évangile est une fable, que tel mystère est ridicule ou impossible, que Dieu n'a pas dit ceci, qu'il n'a pas fait cela, etc. Mais pour être foncièrement convaincu du contraire, il faut une pleine connoissance de la chose, il faut des réflexions sérieuses et profondes, ou bien de grandes lumières divines. « Il est tout naturel, dit lord » Jenyns (*Évidence intrinsèque du Christianisme*), que le christianisme paraisse une imposture ou une fiction à un homme qui l'exa- » mine superficiellement, et qui s'est occupé de » tout autre objet ; mais si on l'examine avec » soin et avec candeur, on verra clairement qu'il » n'a pas été enté sur ces moyens-là (2). » Le chré-

avons vu que toutes ces connaissances, même celle d'un Dieu, se perdaient avec la foi. (Ci-dessus n. 221.) » — Le seul moyen de sortir de l'enfance, c'est, suivant saint Paul, de s'attacher fortement à l'irréfragable autorité de la révélation. *Ut jàm non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ.* (Ephes. 4.) — Voyez sur cette matière un excellent ouvrage de saint Augustin : *De utilitate credendi.*

(1) Magnarum hic vigor est mentium et valdè fidelium lumen est animarum, incunctanter credere quæ corporeo non videntur intuitu, et ibi figere desiderium, ubi nequeas inferre conspectum. (*Leo M. Serm. de Ascensione Domini.*)

(2) Observation qui explique admirablement comment tant de personnes, instruites et éclairées selon le monde, n'aperçoivent cependant pas la lumière si vive et si pénétrante qui part de l'Evangile bien médité ; et pourquoi surtout aujourd'hui, que le savoir est si superficiel et si

tien éclairé connaît très-bien les difficultés qui ont rébuté les incrédules, et il en sent ordinairement mieux la force qu'eux-mêmes, parce qu'il est de sang-froid, que la raison jouit chez lui de tous ses droits, et que les passions et les intérêts du vice ne l'obscurcissent pas. Mais il s'est rendu supérieur à l'illusion des sophismes les plus spécieux; il voit tous les ressorts de l'incrédulité, et la combinaison d'idées qui la font naître; il découvre où et comment des génies faibles et malheureux ont échoué dans leurs raisonnements. Les mêmes conclusions s'étaient présentées à son esprit, il en avait découvert l'illusion, et s'était maintenu dans la profession de sa foi; il se félicite de sa victoire, et se fortifie plus que jamais contre les attaques de l'infidélité et d'une accablante incertitude : en vain lui allègue-t-on des impossibilités apparentes; il répond en un mot, qu'il ne peut pas comprendre, mais qu'il peut croire tout ce que Dieu peut faire. Sa foi, suivant cette belle pensée d'un Père de l'Église (*Hilarius, l.* 1, *de Trinitate.*), égale en quelque sorte la toute-puissance de Dieu, et l'immensité de son être. Disposé à croire tout ce qui peut lui être révélé, il embrasse dans cette disposition tout ce que Dieu est en lui même, tout ce qu'il a produit au dehors, tout ce qu'il peut produire; et tandis que la raison, dont les hommes font tant d'estime, est si faible et si limitée, la foi qu'ils n'admirent guère, et qui croit tout ce qui

étranger à la religion, que la réflexion est interceptée par la frivolité et le libre essor de toutes les passions, le christianisme est regardé en pitié; tandis que les plus illustres savants de dix-huit siècles en ont reconnu la divinité.

échappe à la raison, est infinie dans son étendue (1),

538. *D.* Cette force de la raison dans le chrétien, n'est-ce pas la source d'un sentiment qui nourrit le cœur et produit la félicité?

R. Indépendamment de ce que nous avons dit (n. 386 et 389) de l'influence du christianisme sur le bonheur de l'homme, il y a ici un bien particulier attaché à la fermeté de la foi. Le chrétien a pas besoin de grands raisonnements pour se convaincre que c'est là le don le plus précieux qui puisse échoir à l'intelligence humaine : que c'est, suivant l'expression d'un philosophe, *le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes* (1). Pour cela, il n'a qu'à considérer les in-

(1) La foi est une chose si sublime et divine, que les philosophes de l'antiquité, dans leurs longues spéculations sur la morale, sur les facultés et les dispositions de l'esprit humain, n'ont rien découvert qui lui ressemble : ils n'avaient aucun mot pour en exprimer l'idée; car le mot grec ou latin que nous rendons par celui de foi, ne fut jamais employé, par aucun auteur païen, dans un sens qui eût du rapport à celui qu'il a dans l'Écriture-Sainte, où il exprime une humble, docile et franche disposition d'esprit à croire en Dieu, une ferme confiance en lui, en ses révélations et ses promesses. La foi est la base, et, pour me servir de l'expression de saint Paul, *la substance* de notre espérance, et la lumière qui nous découvre les choses invisibles : *Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium.* On ne peut lire ce que cet apôtre dit de la *foi*, dans le ch. XI de son *Epître aux Hébreux*, sans chérir ce don divin au-dessus de toutes les possessions, sans en être pénétré et sans préférer ses mystérieuses obscurités à toutes les sciences humaines.

(2) Ainsi parlait Montesquieu au lit de la mort, où on juge bien plus sainement des choses que dans le tourbillon des disputes et des passions. Ces paroles de Montesquieu ressemblent beaucoup à celles de saint Augustin : Nullæ majores divitiæ, nulli thesauri, nulli honores, nulla

certitudes (n. 206, 213, 333), les contradictions (n. 483, 499), les vues désolantes (n. 115, 218) de ceux qui ont quitté la foi : en plaignant leur sort, il sent vivement la grandeur du bien qu'il a su conserver, il jouit d'une tranquillité parfaite, d'une paix profonde, et en même temps d'une source intarissable de lumière (1). Ses principes sont sûrs, fermes, invariables; tout est lié dans son système; l'ensemble de ses idées forme les jugements les plus vrais, nourrit les plus douces espérances, entretient dans son cœur toutes les vertus privées et toutes les vertus de société (2) ?

mundi hujus major substantia, quàm fides catholica. (*Serm.* 1, *de verbis Apost.*)

(1) « O foi (s'écriait un homme pleinement détrompé de toutes les illusions de l'esprit et de la morgue scientifique), ô foi, ô lumière divine! que de vérités sublimes et consolantes ne nous découvrez-vous pas! Les merveilleuses opérations de Dieu, sa bonté ineffable pour ses créatures, les effets intimes des sacrements, les biens futurs, le royaume des cieux, la sanctification des ames, nos précieuses et honorables liaisons avec Jésus-Christ, notre adoption, notre résurrection future, sont des connaissances qui nous viennent de vous. Vous nous apprenez *à sonder les mystères et les profondeurs de Dieu même*, à y trouver de nouveaux moyens de le connaître, de nouveaux motifs de l'aimer et de le craindre. Heureux qui s'attache à vous! Les sciences humaines ne nous donnent le plus souvent que des connaissances frivoles et stériles; les vérités même les plus graves n'ont aucune consistance, si elles ne se retirent de la folâtre et mobile lumière de la raison, pour recevoir de vous leur sanction et leur stabilité. Vous seule pouvez nous apprendre la science des sages et des saints, la science qui conduit au salut et qui peut nous rendre solidement et éternellement heureux. »

(2) Fructus autem Spiritûs est caritas, gaudium, pax, patientia, benignitas, bonitas, longanimitas, mansuetudo,

§ II.

539. *D.* Les chrétiens ne doivent-ils pas craindre que les efforts de l'impiété, pour étendre son empire, ne viennent à prévaloir enfin contre la religion?

R. Les chrétiens bien instruits sont parfaitement rassurés contre cette crainte frivole, non-seulement par la promesse que Dieu a faite à l'Église de la conserver jusqu'à la fin des siècles (1), mais encore par l'expérience et la longue suite des combats et des victoires de la foi. Le passé regardé comme une vérification manifeste de la parole de Dieu, doit leur servir de règle pour juger d'un avenir que Dieu a également garanti. Toutes les machinations humaines et infernales, qui, depuis 18 siècles, ont été dirigées contre l'Église, celles même dont les succès prodigieux menaçaient de la détruire de fond en comble, se sont évanouies comme une fumée légère (2). A peine reste-t-il quelques vestiges du paganisme, de l'arianisme et de tant d'autres monstres prêts à dévorer, pour me servir d'une image de l'Apocalypse, cette grande

fides, modestia, continentia, castitas. (*Gal.* 5.) — Deus autem spei repleat vos omni gaudio et pace in credendo, ut abundetis in spe et virtute Spiritûs Sancti. (*Rom.* 15.) — Voyez le premier article de l'avertissement du clergé, en 1775, sur les avantages de la religion.

(1) Portæ inferi non prævalebunt adversus eam. (*Matth.* 16.) — Memor erit in seculum testamenti sui. (*Psalm.* 110.)

(2) Cùm exorti fuerint peccatores sicut fænum, et apparuerint omnes, qui operantur iniquitatem, ut intereant in sæculum sæculi : tu autem altissimus in æternum, Domine. (*Psalm.*)

et féconde mère des chrétiens. On peut dire des ennemis du christianisme, ce que l'Évangéliste dit des ennemis de Jésus-Christ : *Defuncti sunt qui quærebant animam pueri.* La mort a successivement englouti tous ceux qui se flattaient de démolir le grand édifice de l'Église catholique. Il ne reste plus de traces ni de leurs personnes, ni de leurs vains projets. *Defuncti sunt qui quærebant animam Ecclesiæ.* « Voyez, dit saint Jean » Chrysostôme, le temple de Jérusalem ; Dieu » l'a détruit, les hommes ont-ils pu jamais le » rebâtir ? Voyez l'Église chrétienne ; Dieu l'a » bâtie, les hommes conjurés contre elle ont-» ils réussi à la détruire ? Ce que Dieu renverse, » personne ne le relevera jamais, et personne » ne renversera ce que Dieu a édifié (1). » L'er-

(1) « Que penser, dit un philosophe chrétien, non pas » des moyens extraordinaires par lesquels l'église s'est » établie sur la terre, mais de la manière dont nous la » voyons encore subsister? Il ne serait pas étonnant qu'une » puissance quelconque se soutînt en pliant adroitement, » en mollissant à propos, en dissimulant, en cédant avec » prudence, en économisant ses droits, en ménageant ses » rivaux, en composant avec tout le monde et s'étayant de » toutes parts. Telle est la science des faibles; tel est l'art des » gouvernements périssables. Ainsi peuvent durer plusieurs » siècles les empires de la terre à force de conventions, » de variations, de modifications, de traités de paix et » d'alliance, à force d'entasser les liens, les chaînes, les » appuis de toute espèce, on fait qu'ils ne tombent pas » encore; cependant ils s'affaissent, et bientôt ils ne seront » que dans le souvenir des hommes. » — Mais être toujours en guerre, et toujours invincible, tenir également contre les piéges et contre la force ouverte, s'opposer à toutes les passions, contredire tous les préjugés, soumettre à son empire les volontés et les pensées, et ne perdre aucun de ses droits essentiels : être en butte à l'audace de mille ennemis, à des usurpations continuelles, aux assauts de la chair et du sang, et triom-

reur peut subsister et se propager durant quelque temps, se montrer même avec une espèce de triomphe; mais les droits de la vérité sont imprescriptibles. Sa durée est mesurée sur celle des années éternelles: le moment que l'erreur lui enlève, n'est qu'un point qui disparaît dans l'immensité des siècles. Aussi voyons-nous déjà les succès de l'incrédulité arrêtés: l'excès du mal en est devenu le remède; les hommes ont ouvert les yeux devant l'abîme où l'erreur les avait conduits; la religion a trouvé des avantages précieux dans la guerre même qu'elle a soutenue contre les plus acharnés de ses ennemis.

» pher par la seule résistance: faire des lois que ni la » faveur, ni le courroux des Césars n'ont pu altérer; jouir » d'une autorité unique et incomparable, contre laquelle » en vain la terre et l'enfer uniraient leurs efforts: de » plus, s'élever sur ses propres ruines, survivre à la rage » des tyrans, régner jusque sur les échafauds et au mi- » lieu des bûchers: de plus, sous un Alexandre VI, sous » un Benoît IX, sous un Jean XII, sous des chefs des- » tructeurs, sous des chefs corrupteurs, sous des chefs » usurpateurs, se soutenir avec la même dignité: conduire » toujours en paix ses enfants révoltés, et rester sans tache » malgré les souillures de ses principaux membres: de » plus, imposer un joug à tant de peuples divers, qui dif- » fèrent les uns des autres par le caractère et les mœurs, » par leurs institutions fondamentales, par des intérêts » presque toujours incompatibles, par les principes mêmes » de la société générale, par les climats, enfin, par la » nature des lieux et des esprits: réunir à un centre » commun les extrémités de la terre, contenir dans son » sein l'univers après dix-huit siècles de combats et de » conquêtes, n'avoir pas une cicatrice, briller en tous » temps comme une jeune épouse, et se promettre encore » une nouvelle gloire et de nouveaux trophées: si tout » cela n'est pas divin, qu'on me dise donc ce qui peut » l'être. » (*Le Théologien philosophe*, par Pontallier, Paris, 1786.)

§ III.

540. *D.* Quels sont les avantages que la religion peut retirer des attaques des incrédules?

R. 1° Elles servent à faire entre les bons et les mauvais chrétiens, un triage honorable à la religion, qui, par l'apostasie déclarée de ceux qui ne la professaient que de bouche, se délivre de ses ennemis secrets, et se décharge du blâme de leurs œuvres; qui reconnaît plus aisément ses véritables enfants par l'attachement éprouvé qu'ils lui témoignent dans des temps difficiles, isole en quelque façon le troupeau choisi, et le fait contraster plus vivement avec les vices et les égarements du siècle (1).

(1) Cette observation doit paraître consolante aux hommes vivement zélés pour les intérêts de la foi; elle peut servir à affermir leurs cœurs et à soulager leur douleur extrême. Les pertes que fait le christianisme, sont, à bien considérer les choses, plus apparentes que réelles. A voir l'extrême facilité avec laquelle on quitte les autels du Seigneur, pour sacrifier aux idoles des nations; à voir l'empressement avec lequel on accueille tout ce qui tient du *caractère de la bête*, pouvons nous croire que ces transfuges aient jamais été de vrais soldats de Jésus-Christ, que leur religion ait été l'effet d'une foi vive, d'une ferme et intime conviction, plutôt que d'une espèce de mécanisme qui leur donnait l'impulsion de la foule, qu'ils ont conservée en sens contraire? Ils semblaient croire ou croyaient pour le moment, mais leur foi n'ayant point jeté de racines dans le cœur, s'est desséchée au souffle du vent de la tentation, *Ad tempus credunt, et in tempore tentationis recedunt, et hi radices non habent.* — Oui, c'est ici le cas de dire avec l'Apôtre, qu'ils sont sortis d'entre nous, mais que réellement ils ne nous ont jamais appartenu: *Ex nobis prodierunt, sed non erant ex nobis*; et que s'ils avaient été sincèrement unis avec nous par les

2° De même que les hérésies ont servi à corriger les abus, à expliquer les dogmes, à rétablir la discipline ecclésiastique (1); de même les impies serviront à affermir la religion par les secousses mêmes qui paraissaient devoir l'ébranler. Jamais la religion n'est en plus grande sûreté qu'au milieu des attaques; une paix trop grande ou trop longue ne pourrait ralentir son feu (2); la guerre qu'on lui fait de nos jours est certainement violente, mais elle triomphera des nouveaux philosophes comme elle a triomphé des anciens. Le christianisme, comme une voûte bien construite, se resserre et se renforce sous le poids

liens d'une même foi, ils n'auraient point fait aussi promptement un schisme lâche et odieux : *Nam si fuissent ex nobis, permansissent utique nobiscum.* C'est le cas de bénir cette révolution, en apparence si fatale, mais qui en effet est un triage propre à discerner l'hypocrisie et la vertu, la crédulité et la foi, l'habitude et la réflexion : *Ut et qui probati sunt, manifesti fiant in vobis....* Ce n'est pas que je prétende qu'on ne puisse réellement perdre la foi, que les fidèles ne soient exposés au danger de la séduction, qu'il n'y ait pour les élus même des jours de tribulation et d'épreuves, ou que je veuille appuyer le dogme absurde de l'*inamissibilité de la justice.* J'observe précisément que la défection est moins générale qu'on ne pense, que c'est plutôt, comme parle l'Apôtre, une manifestation de fidélité et de trahison : *Ut et qui probati sunt manifestati fiant in vobis;* que c'est le dévoilement de ceux qui avaient déjà en secret *cor malum incredulitatis discedendi à Deo vivo.* (Hebr. 3.)

(1) Voyez Bossuet, *Histoire des variat.* (L. 1, § 1, l. 5, § 1 et 3.)

(2) C'est la remarque de saint Chrisostôme : Talis est natura fidei, quantò magis impugnatur, tantò magis accenditur. Virtus fidei in periculis secura est, in securitate periclitatur. Quid enim aliud sic laxat vigorem fidei, sicut longa tranquillitas? (Hom. super illud Matth : *At illi magis clamabant.*)

qui le presse. Si la cruauté des persécuteurs a multiplié les enfants de la foi, les raisonnements des incrédules ont illustré et fortifié ses dogmes. Ses preuves mieux étudiées, frapperont tous les esprits par leur éclat; sa morale mieux expliquée, touchera plus efficacement les cœurs; son culte dégagé de tout mélange étranger, paraîtra plus respectable; ses ministres, toujours veillés par des ministres jaloux, s'étudieront à être irréprébensibles (1). — La philosophie enhardie par des succès progressifs, a déchiré le voile de ses horreurs et déployé dans toute leur étendue les dogmes désespérants d'un système destructif de toute vérité et de tout bonheur; elle a rassemblé tous ses principes et toutes les conséquences qui en résultent dans des tableaux qui ont fait frémir, et qui ont donné aux maximes de la religion un nouveau prix et de nouveaux charmes. Cette fière ennemie de Dieu, se dévoilant dans le délire de son orgueil et se montrant telle qu'elle est, se couvre elle-même d'ignominie et d'opprobre (2).

(1) Les disputes où les incrédules engagent le chrétien éclairé et zélé pour la défense de sa foi, ressemblent, pour me servir de la comparaison d'un auteur célèbre, à ces parties acides et volatiles qui existent dans les corps propres à la fermentation. Elles troublent d'abord la liqueur, mais elles mettent en action toute la masse; dans le mouvement elles se dissipent ou se précipitent : le moment de la dépuration arrive, et il surnage un fluide doux, agréable et vigoureux qui sert à la nutrition de l'homme.

(2) Revelabo putenda tua in facie tuâ, et ostendam gentibus nuditatem tuam et regnis ignominiam tuam: et projiciam super te abominationes, et contumeliis te afficiam, et ponam te in exemplum. (*Nahum.* 3.)

541. *D.* Ne serait-il pas à souhaiter que les talents prodigués à l'impiété, eussent été consacrés à la défense de la foi?

R. Au lieu de gémir sur les pertes que la religion peut avoir faites par là, l'homme sage ne gémit que sur le malheur des philosophes aveugles, et se plaît à faire les considérations suivantes :

1° Les écrivains aujourd'hui si célébrés par le peuple des incrédules, n'auraient pas généralement réussi en faveur de la religion, comme ils ont réussi en d'autres matières. Ce genre est très différent de ceux qui ont partagé leurs talents. — La religion demande dans ses défenseurs de la modestie, de la modération, de la véracité, de l'exactitude; la plupart de ces messieurs n'ont rien de tout cela. — Le style mordant, satirique, injurieux, les jugements hardis, les observations malignes, etc., n'eussent pu leur servir.

2° La plupart de leurs admirateurs actuels eussent été leurs ennemis, et eussent affecté de les mépriser, comme ils méprisent les autres apologistes de la religion. Leur réputation n'eût point été ce qu'elle est; la cabale philosophique eût fait contre leur gloire ce qu'elle a fait pour la promouvoir.

3° Des écrivains célèbres, par des anecdotes scandaleuses, devenus les apologistes du christianisme, n'eussent fait honneur ni à ses dogmes, ni à sa morale, ni au choix de la providence. Les incrédules se voyant combattus par des hommes de ce caractère, auraient pu dire comme Tertullien le disait de Néron : *Tali dedicatore damnationis nostræ etiam gloriamur* (Apologet., c. 8). L'avantage de cette observa-

lion reste tout entier aux enfants de la foi chrétienne, dont les défenseurs ont presque toujours été des hommes vertueux, et les adversaires des libertins (1).

4° Leurs écrits fournissent d'excellentes preuves de la faiblesse et de la contradiction des incrédules. Ils se réfutent eux-mêmes, ils réfutent les autres incrédules; ils changent tous les jours, et ne se fixent à rien. Nous les avons vu (n. 220 et 221) débuter par le tolérantisme : sur le tolérantisme ils ont greffé le pur déisme; ils ont fini par l'athéisme, comme les géants de fable ont entassés une montagne sur l'autre pour atteindre et détruire la maison de l'Éternel (1), sans être plus avancés à la fin qu'au commencement de leurs travaux : souvent ils reviennent à la religion qu'ils ont combattue; et long-temps renvoyés d'une erreur à l'autre, il semblent se reposer enfin dans une soumission paisible aux lumières de la foi.

5° Quelques grandes vérités reconnues par des hommes très intéressés à les rejeter, reçoivent un nouvel éclat de l'hommage qu'ils leur ont rendu. Il faut qu'une chose soit bien prouvée,

(1) « Si je n'étais pas convaincu de ma religion par des » raisons directes, dit un philosophe chrétien, je le ferais » par l'ignorance ou la mauvaise foi, ou enfin par la » mauvaise logique de ceux qui la combattent, par les » sophismes, les calomnies et les mensonges qu'on lui » oppose; par la haine aveugle qu'on lui porte et la con- » juration de tous les hommes méchants et corrompus. »

(2) Ter sunt conati imponere Pelio ossam,
Scilicet atque ossæ frondosum involvere Olympum.
L. Georg.

quand des esprits si disposés à nier, à contester, n'ont pas trouvé des raisons pour la combattre.

6° Dieu a donné de grands génies pour défenseurs à la religion, afin de le venger de l'accusation de folie, et d'en faire connaître la sagesse: Dieu permet que de grands génies combattent la religion, pour faire voir que cette sagesse n'est point la sagesse humaine, mais *la vertu et la sagesse de Dieu*..... « Laissons, dit saint Bernard, » laissons les sages du siècle, enflés de l'esprit et » des prétentions du monde, porter leur orgueil » jusqu'au ciel, et ramper à terre dans la fange » des plus avilissantes passions pour descendre » enfin avec leur science et leur sagesse dans les » enfers (1). »

7° L'impossibilité où les ennemis de la religion se sont trouvés de réfuter quelques ouvrages qu'ils n'ont assurément pas méprisés, tels que le *Déisme réfuté par lui-même*, l'*Examen du matérialisme*, le *Traité historique et dogmatique de la vraie religion*, etc.; la réponse absolument insuffisante qu'ils ont faite à d'autres, le désordre, l'inconséquence, l'embarras, la passion qui y règnent (2), nous apprennent que les ressources de l'incrédulité sont épuisées, que tous les efforts du génie ne peuvent prévaloir contre les droits de la vérité, et que les plus grands

(1) Sinite ergò, sinite sapientes hujus sæculi, de spiritu hujus mundi tumentes, alta sapientes et terram lingentes, sapienter descendere in infernum. (Bern., *Epist.* 1, *ad fratres de Monte.*)

(2) Voyez la *Réponse aux* Erreurs de Voltaire, les *Conseils raisonnables*, etc.

hommes sont abandonnés à la faiblesse dès le moment qu'ils s'élèvent contre Dieu (1).

8° Les vains efforts de tant de philosophes, pour substituer à la religion quelque système qui pût en remplacer les consolations et les avantages, ont servi à démontrer que la religion était un bien dont la perte ne se réparait pas. L'impossibilité reconnue d'imaginer une croyance propre à tranquilliser et à satisfaire l'intelligence, à donner au cœur le calme et la paix, est un nouveau motif de s'attacher à une doctrine qui seule produit ces précieux effets.

9° Dans des temps de séduction et de vertige où l'erreur semble jouir d'un triomphe général, le zèle des serviteurs de Dieu se renforce et s'attise. Bien loin de consulter la multitude, le vrai chrétien s'encourage par là même qu'il est isolé. Le règne de l'impiété et de l'injustice donne une nouvelle activité, fait découvrir de nouvelles ressources aux amis de la religion et de la vertu. C'est alors que les hommes de bien ressentent plus vivement *la faim et la soif de la justice*, une des plus précieuses béatitudes de l'Évangile. Alors les vrais fidèles se réunissent; *leurs cœurs et leurs ames se confondent*, comme dans les beaux temps de la charité; à mesure que la foi resserre ses lumières dans un espace plus étroit, ils redoublent d'ardeur pour les recueillir. Alors on voit paraître des Mathatias résolus de faire une exception éclatante dans la multitude des nations

(1) Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum. (*Prov.* 21.) — Sapientia hujus mundi stultitia apud Deum. Scriptum est enim : Comprehendam sapientes in astutiâ eorum.... Dominus novit cogitationes sapientium quoniàm vanæ sunt. (1. *Cor.* 3.)

qui obéissent à Antiochus. Alors, enfin la haine des doctrines étrangères se consomme dans les ames droites et véritablement éclairées; et si le Sauveur leur demandait comme autrefois à ses disciples : *Voulez-vous aussi me quitter;* elles répondraient dans le transport du plus vif attachement : *Chez qui irions-nous, Seigneur? C'est vous qui avez les paroles de la vie éternelle.*

FIN DU CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE.

DISCOURS

Sur l'Esprit philosophique, qui a remporté le prix de l'Académie française en 1756, par le père Guinard, Jésuite.

Non plus sapere, quàm oportet sapere.

Les siècles, de même que les hommes, ont un caractère qui les distingue. On se pique aujourd'hui de philosophie : voilà le goût dominant, et j'ose dire, la passion générale de notre siècle. Le sujet qu'on propose, intéressant par sa nature, devient par les circonstances plus intéressant encore ; et ce discours serait d'une utilité véritable, si dans un peuple d'esprits qui veulent être philosophes, il pouvait convaincre les uns qu'ils ne le sont jamais, et montrer aux autres comment ils le doivent être : deux connaissances aussi rares que nécessaires. Sans espérance de procurer un si grand avantage, essayons cependant de traiter la question relativement à ce double objet : traçons d'abord des caractères qui distinguent l'esprit philosophique de toute autre sorte d'esprit, et posons ensuite, d'après l'apôtre, les bornes qu'il ne doit jamais franchir.

PREMIÈRE PARTIE.

Avant d'exposer en détail les propriétés essentielles de l'esprit philosophique, qu'il me soit per-

mis de le définir en deux mots; le talent de penser. Cette notion me paraît juste et naturelle : ouvrons cette idée, et développons ce qu'elle renferme.

Le premier trait que j'en vois sortir, c'est l'esprit de réflexion, le génie d'observation; caractère plus grand et plus singulier qu'il ne me semble d'abord, et qu'on doit regarder comme la racine même du talent de penser, comme le germe unique de la vraie philosophie.

Assemblez autour de vous les maîtres et les docteurs; dévorez tous ces volumes qui promettent la science de penser; appelez aux secours de votre intelligence toutes ces règles si vantées des écoles, qui séparent, dit-on, les ténèbres de la lumières; votre mémoire est enflée de ses richesses, et vous voyez le peuple ignorant sous vos pieds. Cependant si vous n'avez cette activité, cette force de raison qui fait réfléchir profondément, et qui, d'une seule idée, fait tirer, en le creusant, mille autres idées cachées dans la première; si vous êtes dépourvu de ce génie d'observation, dont le caractère est d'examiner sans cesse, d'étudier tous les objets qui passent devant lui, comparant tout ce qu'il voit, remontant d'une chose à l'autre par un raisonnement vif et naturel : saisissant rapidement ces rapports intimes et cachés qui enchaînent les différentes parties du monde physique ou moral; si la nature vous a refusé cette grande qualité, ne vous flattez point d'être véritablement philosophes, et d'en avoir l'esprit : non, vous serez toujours peuple, vous ne penserez jamais, malgré tous les secours de l'art, que d'une manière faible et commune. En vain posséderez-vous le pénible

secret de captiver vos pensées dans une forme plus régulière ; en vain serez-vous remplis de cette philosophie morte, pour ainsi dire, qui n'est point née de votre raison, mais qui vient d'un livre et d'un maître. Tout cela vous laisse encore dans l'ordre du vulgaire. Par quel endroit l'esprit philosophique s'élève-t-il donc au-dessus de la foule, au-dessus même de tous les philosophes ordinaires ?

C'est par le coup d'œil observateur, qui découvre à tout moment dans ses objets des propriétés, des analogies, des différences, un nouvel ordre de choses, un monde nouveau que l'œil du vulgaire n'aperçoit jamais ; c'est par le talent singulier, non de se raisonner avec plus de méthode, mais de trouver des principes mêmes sur lesquels on raisonne : non de compasser des idées, mais d'en faire de nouvelles, et de les multiplier sans cesse par une réflexion féconde.

Talent unique et sublime, don précieux de la nature, que l'art peut aider quelquefois, mais qu'il ne saurait ni donner, ni suppléer par lui-même. Voilà le génie qui créa les sciences ; et lui seul pourra les enrichir, et lui seul pourra les élever à la perfection.

Que sont en effet toutes les sciences humaines ? un assemblage de connaissances réfléchies et combinées. Il n'appartient donc qu'aux génies inventeurs et toujours pesants d'ajouter à ce trésor public et d'augmenter les anciennes richesses de la raison. Tous les autres philosophes, peuple stérile et contentieux, ne feront jamais que secouer, pour ainsi dire, et tourmenter les vérités que les grands génies vont chercher au fond des abîmes. Ils ont un art qui les fait parler éternel-

lement, quand d'autres ont pensé pour eux, et qui les rend muets, quand il s'agit de trouver une seule idée nouvelle. Au génie des réflexions, comme à son principe, doit se rapporter cette liberté et cette hardiesse de penser, cette noble indépendance des idées vulgaires, qui forme, selon moi, un des plus beaux traits de l'esprit philosophique.

Penser d'après soi-même, caractère plein de force et de grandeur, qualité la plus rare peut-être, et la plus précieuse de toutes les qualités de l'esprit. Qu'on y réfléchisse, on verra que tous les hommes, à la réserve d'un très petit nombre, pensent les uns d'après les autres, et que leur raison tout entière est en quelque sorte composée d'une foule de jugements particuliers qu'ils ramassent autour d'eux. C'est ainsi que les opinions bizarres des peuples, les dogmes souvent absurdes de l'école, l'esprit de corps avec tous ses préjugés, le génie des sectes avec toutes ses extravagances, se perpétuent d'âge en âge, et ne meurent presque jamais avec les hommes; parce que toutes ces idées sortent de l'ame des vieillards et des maîtres, entrent aussitôt dans celle des enfants et des disciples, qui le transmettent de même à leurs crédules successeurs.

Oui, je le répète: juger par ses propres yeux, être l'auteur véritable de ses pensées, c'est une qualité singulière, et qui prouve la supériorité de l'intelligence. Rien de plus commun que le défaut opposé, même dans les philosophes. Toute leur science ordinairement est-elle autre chose qu'un amas d'opinions empruntées, auxquelles ils s'attachent par faiblesse comme le peuple à ses traditions? Il est aisé de compter les hommes fa-

mieux qui n'ont pensé d'après personne, et qui ont fait penser d'après eux le genre humain. Seuls, et la tête levée, on les voit marcher sur les hauteurs; tout le reste des philosophes suit comme un troupeau. N'est-ce pas cette lâcheté d'esprit qu'il faut accuser d'avoir prolongé l'enfance du monde et des sciences? Adorateurs stupides de l'antiquité, les philosophes ont rampé durant vingt siècles sur les traces des premiers maîtres : la raison, condamnée au silence, laissait parler l'autorité; aussi rien ne s'éclaircissait dans l'univers; et l'esprit humain, après s'être traîné deux mille ans sur les vestiges d'Aristote, se trouvait encore aussi loin de la vérité.

Enfin parut en France un génie pesant et hardi, qui entreprit de secouer le joug du prince de l'école. Cet homme nouveau vint dire aux autres hommes que pour être philosophe il ne suffisait pas de croire, mais qu'il fallait penser. A ces paroles, toutes les écoles se troublèrent; une vieille maxime régnait encore: *ipse dixit*, le maître l'a dit. Cette maxime d'esclave irrita tous les esprits faibles contre le père de la philosophie pensante; elle le persécuta comme novateur et comme impie, le chassa de royaume en royaume; et l'on vit Descartes s'enfuir, emportant avec lui la vérité, qui, par malheur, ne pouvait être ancienne tout en naissant. Cependant, malgré les cris et la fureur de l'ignorance, il refusa toujours de jurer que les anciens fussent la raison souveraine; il prouva même que ses persécuteurs ne savaient rien, et qu'ils devaient désapprendre ce qu'ils croyaient savoir. Disciple de la lumière, au lieu d'interroger les morts et les dieux de l'école, il ne consulta que les idées claires et simples, la

nature et l'évidence. Par ses méditations profondes, il tira presque toutes les sciences du chaos; et par un coup de génie plus grand encore, il montra le secours mutuel qu'elles devaient se prêter, les enchaîna toutes ensemble, les éleva les unes sur les autres; et, se plaçant ensuite sur cette hauteur, il marchait, avec toutes les forces de l'esprit humain rassemblées, à la découverte de ces grandes vérités que d'autres plus heureux sont venus enlever après lui, mais en suivant les sentiers de lumière que Descartes avait tracés. Ce furent donc le courage et la fierté d'esprit d'un seul homme qui causèrent dans les sciences cette heureuse et mémorable révolution, dont nous goûtons aujourd'hui les avantages avec une superbe ingratitude. Il fallait aux sciences un homme de ce caractère, un homme qui osât conjurer tout seul avec son génie contre les anciens tyrans de la raison, qui osât fouler aux pieds ces idoles que tant de siècles avaient adorées. Descartes se trouvait enfermé dans le labyrinthe avec tous les autres philosophes: mais il se fit lui-même des ailes et s'envola, frayant ainsi de nouvelles routes à la raison captive: seconde propriété de l'esprit philosophique. Ajoutons un trait qui achève de le caractériser.

Je le trouve dans le talent de saisir les principes généraux, et d'enchaîner les idées entre elles par la force des analogies: c'est véritablement le talent de penser en grand. Ce brillant caractère me frappe d'abord dans tous les ouvrages marqués au coin de la vraie philosophie; je sens un génie supérieur qui m'enlève au-dessus de ma sphère, et qui m'arrachant aux petits objets autour desquels ma raison se traînait lentement,

me place tout d'un coup dans une région élevée, d'où je contemple ces vérités premières auxquelles sont attachées, comme autant de rameaux à leur tige, mille vérités particulières dont les rapports m'étaient inconnus; il me semble alors que mon esprit se multiplie et devient plus grand qu'il n'était. Les philosophes d'un genre vulgaire sont toujours noyés dans les détails; incapables de remonter aux principes d'où l'on voit sortir les conséquences comme une eau vive et pure de la source, ils se fatiguent à suivre le cours de mille petits ruisseaux qui se troublent à tout moment, qui les égarent dans leurs détours, et les abandonnent ensuite au milieu d'un désert aride.

Ces esprits étroits et rampants voient toujours les choses une à une, et ne les voient jamais comme elles sont, parce qu'ils n'ont pas saisi l'ensemble, qui montre clairement l'usage et l'harmonie des parties différentes. Science confuse, amas de poussière qui ne fait qu'aveugler la raison et la charger d'un poids inutile.

Jetons hors de notre ame cette foule de petites idées, et voyons, s'il est possible, comme le vrai philosophe, par ces grandes vues qui embrassent les rapports éloignés, et décident à la fois une infinité de questions, en montrant l'endroit où mille objets viennent se toucher en secret par un côté, tandis que par un autre ils paraissent s'éloigner à l'infini et ne pouvoir jamais se rapprocher. Il n'appartient qu'à ces génies rapides qui s'élancent tout d'un coup aux premières causes, de traiter les sciences, les arts et la morale d'une manière également noble et lumineuse : écartons tous avec dédain toutes ces minuties sco-

lastiques qui remplissent l'esprit sans l'éclaircir, ils vous porteront d'abord au centre où tout vient aboutir, et vous mettront à la main le nœud, pour ainsi dire, de toutes les vérités de détail, lesquelles, à le bien prendre, ne sont réellement vérités que pour ceux qui en connaissent l'étendue et les affinités secrètes; aussitôt toutes vos observations s'éclairent mutuellement, toutes vos idées se rassemblent en un corps de lumière; il se forme de toutes vos espérances un grand et unique fait, et de toutes vos vérités une seule et grande vérité qui devient comme le fil de tous les labyrinthes. Nous le voyons, c'est un petit nombre de principes généraux et féconds, qui a donné la clef de la nature, et qui, par une mécanique simple explique l'ordre de l'architecture divine: voilà le sceau de l'esprit philosophique.

Rassemblons ici toutes ses qualités essentielles: un esprit vaste et profond, qui voit les choses dans leurs causes et dans leurs principes; un esprit naturellement fier et courageux, qui dédaigne de penser d'après les autres; un esprit observateur, qui découvre des vérités partout, et les développe par une réflexion continuelle: telles sont les propriétés du sublime talent de penser; tels sont les caractères qui distinguent l'esprit philosophique de toute autre sorte d'esprit.

Après avoir exposé ce qu'il est en lui-même, essayons de montrer, suivant la parole de l'Apôtre, les écueils qu'il doit éviter, les bornes qu'il doit se prescrire relativement aux objets dont il s'occupe.

SECONDE PARTIE.

Sciences, beaux-arts, littérature, société, mœurs et religion; c'est de tous ces objets qu'il faudrait ici rapprocher l'esprit philosophique pour mettre dans tout son jour l'usage et l'abus de ce talent précieux, pour fixer les limites en deçà desquelles il est déraison et folie: on verrait que partout il a besoin du conseil exprimé dans ces paroles, *non plus sapere quàm oportet*, et que l'oubli d'une règle si nécessaire à la raison humaine le conduit à mille excès dans tous les genres: on verrait que les qualités mêmes qui forment son caractère, qualités utiles et brillantes quand elles sont réglées, dégénèrent toujours, quand on les pousse trop loin, en défauts grossiers, ridicules et souvent dangereux; mais il faut se hâter, et je ne pouvais qu'indiquer en courant une foule de choses qui vaudraient chacune un discours: jetant donc à l'écart la plus grande partie de mon sujet, je m'attache à celle qui me paraît demander une attention particulière. C'est par rapport aux ouvrage de goût, c'est par rapport à la religion surtout que la sagesse défend de laisser à l'esprit philosophique une liberté trop étendue.

Séparons de la foule ces deux objets importants.

Par rapport aux ouvrages de goût: si j'osais dire que le génie des beaux-arts est tellement ennemi de l'esprit philosophique, qu'il ne peut jamais se réconcilier avec lui, combien d'ouvrages immortels où brille une savante raison, parée de mille attraits enchanteurs, élèveraient ici la voix de concert, et pousseraient un cri contre

moi? je l'avouerai donc : les grâces accompagnent quelquefois la philosophie, et répandent sur ses traces les fleurs à pleines mains; mais qu'il me soit permis de répéter une parole de la sagesse au philosophe sublime qui possède l'un et l'autre talent : craignez d'être trop sages, craignez que l'esprit philosophique n'éteigne, ou du moins n'amortisse en vous le feu sacré du génie. Sans cesse il vient accuser de témérité, et lier par de timides conseils la noble hardiesse du pinceau créateur : naturellement scrupuleux, il pèse et mesure toutes ses pensées, et les attache les unes aux autres par un fil grossier qu'il veut toujours avoir à la main; il voudrait ne vivre que de réflexion, ne se nourrir que d'évidence; il abattrait comme ce tyran de Rome, la tête des fleurs qui s'élèvent au-dessus des autres : observateur éternel, il vous montrera tout autour de lui des vérités, mais des vérités sans corps, pour ainsi dire, qui sont uniquement pour la raison, et qui n'intéresseraient ni les sens, ni le cœur humain; rejetez donc ces idées, ou changez-les en images, donnez-leur une teinture plus vive : libre des opinions vulgaires, et pensant d'une manière qui n'appartient qu'à lui seul, il parle un langage, vrai dans le fond, mais nouveau et singulier, qui blesserait l'oreille des autres hommes. Vaste et profond dans ses vues, et s'élevant toujours par ses notions abstraites et générales, qui sont pour lui comme des livres abrégés, il s'échappe à tout moment aux regards de la foule, et s'envole légèrement dans les régions supérieures. Profitez de ses idées originales et hardies, c'est la source du grand et du sublime; mais donnez du corps à ces pensées trop subtiles, adoucissez par le sen-

timent la fierté de ces traits; abaissez tout cela jusqu'à la portée de nos sens. Nous voulons que les objets viennent se mettre sous nos yeux; nous voulons un vrai qui nous saisisse d'abord et qui remplisse toute notre ame de lumière et de chaleur. Il faut que la philosophie, quand elle veut nous plaire dans un ouvrage de goût, emprunte le coloris de l'imagination, la voix de l'harmonie, la vivacité de la passion. Les beaux-arts, enfants et pères du plaisir, ne demandent que la fleur et la plus douce substance de votre sagesse, *non plus sapere quàm oportet.* C'est ainsi que j'appliquerais cette maxime à ceux qui joignent l'esprit philosophique au génie.

Mais si la nature, en vous accordant le talent de penser en philosophe, vous a refusé cette sensibilité qui saisit le beau avec transport et le reproduit avec force; si vous n'êtes qu'un esprit toujours réfléchissant, la règle devient plus sévère à votre égard, et vous bannit de l'empire du goût. Eloignez-vous: la raison, séparée des grâces, n'est qu'un docteur ennuyeux qu'on laisse tout seul au milieu de son école. Vous n'apportez que des vérités tranquilles, un tissu de réflexions inanimées; cela peut éclairer l'esprit; mais le cœur qui veut être échauffé, demeure dans une triste inaction. Une poésie morte, des discours glacés, voilà tout ce que l'esprit philosophique pourra tirer de lui-même; il enfante, et ne peut donner la vie.

Quel est ce philosophe téméraire qui ose toucher avec le compas d'Euclide la lyre délicate et sublime de Pindare et d'Horace? Blessée par une main barbare, cette lyre divine, qui renfermait autrefois dans son sein une si ravissante harmonie, ne rend plus que des sons aigres et

sévères; je vois naître des poètes géométriquement raisonnés, et j'entends une pesante sagesse chanter en calculant tous ces tons. Nouveau délire de la philosophie! elle chausse le brodequin, et montant sur un théâtre consacré à la joie, où Molière instruisait autrefois toute la France en riant, elle y va porter de savantes analyses du cœur humain, des sentiments profondément réfléchis, un traité de morale en dialogue.

Je pourrais, en parcourant tous les genres, montrer partout les beaux-arts en proie à l'esprit philosophique; mais il faut se borner. Plaignons cependant ici la triste destinée de l'éloquence, qui dégénère et périt tous les jours, à mesure que la philosophie s'avance à la perfection. Il est vrai que la passion des faux brillants et de la vaine parure à flétri sa beauté naturelle à force de la farder. Il est vrai que le bel-esprit a ravagé presque toutes les parties de l'empire littéraire; mais voici un autre fléau plus terrible encore; c'est la raison elle-même: je dis, cette raison géométrique qui dessèche, qui brûle, pour ainsi dire, tout ce qu'elle ose toucher, elle renouvelle aujourd'hui la tyrannie de ce faux atticisme, qui calomniait autrefois l'orateur romain, et dont la lime sévère persécutait l'éloquence, déchirant tous ces ornements, et ne laissant qu'un corps décharné, sans coloris, sans grâces et presque sans vie: une justesse superstitieuse, qui s'examine sans cesse, et compose toutes ses démarches; une fière précision qui se hâte d'exposer froidement ses vérités, et ne laisse sortir de l'ame aucun sentiment, parce que les sentiments ne sont pas des raisons; l'art de poser les principes, et d'en exprimer une longue suite de conséquences égale-

ment claires et glaçantes; des idées neuves et profondes qui n'ont rien de sensible et de vivant, mais qu'on emporte avec soi pour les méditer à loisir : voilà l'éloquence des orateurs formés à l'école de la philosophie. D'où vient encore cette métaphysique distillée, que la multitude dévore, sans pouvoir se nourrir d'une substance si délicate, et qui devient pour les intelligents eux-mêmes un exercice laborieux, où l'esprit se fatigue à courir après des pensées qui ne laissent aucune prise à l'imagination ? Tous ces discours pleins, si l'on veut, d'une sublime raison, mais où l'on ne trouve point cette chaleur et ce mouvement qui vient de l'ame, ne sortent-ils pas manifestement de ce génie de discussion et d'analyse accoutumé à tout décomposer, à tout réduire en abstractions idéales, à dépouiller les objets de leurs qualités particulières, pour ne laisser que des qualités vagues et générales qui ne sont rien pour le cœur humain ? je le dirai : ce n'est pas corrompre l'éloquence, comme a fait le bel-esprit; c'est lui arracher le principe même de sa force et de sa beauté; ne sait-on pas qu'elle est presque toute entière dans le cœur et dans l'imagination, et que c'est là qu'elle va prendre ses charmes, sa foudre et même son tonnerre ? Lisons les anciens, nous trouvons des peintures vives et frappantes qui semblent faire entrer les objets eux-mêmes dans l'esprit, des tours hardis et véhéments qui donnent aux pensées des ailes de feu, et les jettent comme des traits brûlants dans l'ame du lecteur; une expression touchante des sentiments et des mœurs qui se répand dans tout le discours, comme le sang dans les veines, et lui communique avec une chaleur douce et continue un air

naturel et toujours animé; une variété charmante de couleurs et de tons, qui représente les divers changements du sujet. Tous ces grands caractères de l'antique éloquence, pourrait-on les retrouver aujourd'hui dans ces discours de pensées, si méthodiques, si bien raisonnés, dont l'esprit philosophique est le père et l'admirateur? Défendons-lui donc de sortir de la sphère des sciences, et de porter dans les arts de goût sa tristesse et son austérité naturelles, son style aride et affamé: *non plus sapere quàm oportet.* Mais c'est dans la religion surtout que cette parole doit servir de frein à la raison, et tracer autour d'elle un cercle étroit d'où le philosophe ne s'échappe jamais. Il est vrai que la sagesse incarnée n'est pas venue défendre à l'homme de penser, et qu'elle n'ordonne point à ses disciples de s'aveugler eux-mêmes; aussi réprouvons-nous ce zèle amer et ignorant qui crie d'abord à l'impiété, et qui se hâte toujours d'appeler l'anathême quand un esprit éclairé, séparant les opinions des vérités sacrées de la religion, refuse de se prosterner devant les fantômes sortis de l'imagination faible et timide à l'excès, qui veut tout adorer, et, comme dit un ancien, mettre Dieu dans les moindres bagatelles. Croire tout sans discernement, c'est donc stupidité, je l'avoue: mais un autre excès plus dangereux encore, c'est l'audace effrénée de la raison; cette curiosité inquiète et hardie, qui n'attend pas, comme la crédulité stupide, que l'erreur vienne la saisir; mais qui s'empresse d'aller au-devant des périls, qui se plaît à rassembler des nuages, à courir sur le bord des précipices, à se jeter dans les filets que la justice divine a tendus, pour ainsi dire, aux

esprits téméraires. Là vient ordinairement se perdre l'esprit philosophique.

Libre et hardi dans les choses naturelles, et pensant toujours d'après lui-même; flatté depuis long-temps par le plaisir délicat de goûter des vérités claires et lumineuses, qu'il voyait sortir, comme autant de rayons, de sa propre substance; ce roi des sciences humaines se révolte aisément contre cette autorité qui veut captiver toute intelligence sous le joug de la foi, et qui ordonne aux philosophes mêmes, à bien des égards, de redevenir enfants; il voudrait porter dans un nouvel ordre d'objets sa manière de penser ordinaire; il voudrait encore ici marcher de principe en principe, et former de toute la religion une chaîne d'idées générales et précises que l'on pût saisir d'un coup d'œil; il voudrait trouver en réfléchissant, en creusant en lui-même, en interrogeant la nature, des vérités que la raison ne saurait révéler, et que Dieu avait cachées dans les abîmes de la sagesse; il voudrait même ôter, pour ainsi dire, aux événements leur propre nature, et que les choses dont l'histoire seule et la tradition peuvent être les garants, fussent revêtues d'une espèce d'évidence dont elles ne sont point susceptibles, de cette évidence toute rayonnante de lumière, qui brille à l'aspect d'une idée, pénètre tout d'un coup l'esprit, et l'enlève rapidement! quelle absurdité! quel délire! mais c'est une raison ivre d'orgueil, qui s'évanouit dans ses pensées, et que Dieu livre à ses illusions. Craignons une intempérance si funeste, et retenons dans une exacte sobriété cette raison qui ne connaît plus de retour quand une fois elle a franchi les bornes.

Quelles sont donc en matière de religion, les bornes où doit se renfermer l'esprit philosophique? il est aisé de le dire : la nature elle-même l'avertit à tout moment de sa faiblesse, et lui marque en ce genre les étroites limites de son intelligence. Ne sent-il pas à chaque instant, quand il veut avancer trop avant, ses yeux s'obscurcir et son flambeau s'éteindre? c'est là qu'il faut s'arrêter. La foi lui laisse tout ce qu'il peut comprendre, elle ne lui ôte que les mystères et les objets impénétrables. Ce partage doit-il irriter la raison? Les chaînes qu'on lui donne ici sont aisées à porter, et ne doivent paraître trop pesantes qu'aux esprits vains et légers. Je dirai donc aux philosophes : Ne vous agitez point contre ces mystères que la raison ne saurait percer; attachez-vous à l'examen de ses vérités, qui se laissent en quelque sorte toucher et manier et qui vous répondent de toutes les autres : ces vérités dont la religion s'est comme enveloppée toute entière, afin de frapper également les esprits grossiers et subtils. On livre ces faits à votre curiosité; voilà les fondements de la religion : creusez donc autour de ces fondements, essayez de les ébranler; descendez avec le flambeau de la philosophie jusqu'à cette pierre antique, tant de fois rejetée par les incrédules, et qui les a tous écrasés; mais lorsque arrivés à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant, qui soutient depuis l'origine du monde ce grand et majestueux édifice, toujours affermi par les orages et le torrent des années, arrêtez-vous enfin, et ne creusez pas jusqu'aux enfers. La philosophie ne saurait vous mener plus loin sans vous égarer; vous entrez dans les abîmes de l'infini : elle doit se

voiler les yeux comme le peuple, adorer sans voir, et remettre l'homme avec confiance entre les mains de la foi. La religion ressemble à cette nuée miraculeuse qui servait de guide aux enfants d'Israël dans le désert ; le jour est d'un côté et la nuit de l'autre. Si tout était ténèbres, la raison, qui ne verrait rien, s'enfuirait avec horreur de cet affreux objet. Mais on lui donne assez de lumière pour satisfaire un œil qui n'est pas curieux à l'excès ; laissez donc à Dieu cette nuit profonde où il lui plaît de se cacher avec sa foudre et ses mystères. Mais vous direz peut-être : Je veux entrer avec lui dans la nue ; je veux le suivre dans les profondeurs où il se cache ; je veux déchirer ce voile qui me fatigue les yeux, et regarder de plus près ces objets mystérieux qu'on écarte avec tant de soin. C'est ici que votre sagesse est convaincue de folie, et qu'à force d'être philosophe vous cessez d'être raisonnable. Téméraire philosophie, pourquoi vouloir atteindre à des objets plus élevés au-dessus de toi, que le ciel ne l'est au-dessus de la terre ? Pourquoi ce chagrin superbe de ne pouvoir comprendre l'infini le grain de sable que je foule aux pieds est un abîme que tu ne peux sonder, et tu voudrais mesurer la hauteur et la sagesse éternelle, et tu voudrais forcer l'être qui renferme tous les êtres à se faire assez petit pour se laisser embrasser tout entier par cette pensée trop étroite pour embrasser un atome ! La simplicité crédule du vulgaire ignorant fut-elle jamais aussi déraisonnable que cette orgueilleuse raison qui veut s'élever contre la science de Dieu ?

Tel est cependant le génie des sages de notre siècle. Plus fière et plus indocile que jamais, la

philosophie, autrefois vaincue par la foi, semble vouloir se venger aujourd'hui et triompher d'elle à son tour. Hélas ! ses tristes victoires ne sont que trop rapides, oserai-je le dire ? elle traite aujourd'hui Jésus-Christ et sa doctrine avec la même hauteur qu'elle a traité les anciens philosophes et leurs systèmes : elle s'érige en juge souverain ; et citant à son tribunal Dieu même et toutes ses vérités adorables qui furent apportées du ciel, et entreprend, comme dit l'apôtre, avec les principes et les élémens grossiers du siècle présent, de juger les objets invisibles et surnaturels du siècle à venir ; il faudrait que Dieu, pour se conformer à son goût, eût soumis tous ses mystères au calcul, et qu'il eût réduit en géométrie une religion touchante dans ses preuves comme dans sa morale, qu'il voulait, pour ainsi dire, faire entrer dans l'ame par tous les sens.

Verbe incarné, vous en qui sont cachés tous les trésors de la science et la sagesse, vous qui frappez les superbes d'aveuglement, et qui révélez aux humbles les secrets de l'éternité, guérissez l'esprit humain de cette même philosophie qui le rend fier et savant contre vous ; ôtez-nous ces fausses lumières qui nous égarent, et remplissez-nous de cette foi simple et prudente, qui donne aux enfants même la sagesse de Dieu.

Fin du discours sur l'esprit philosophique.

DISCOURS

Qui a remporté le prix à l'Académie, en l'année 1673 (1).

De la Science du Salut,

Opposée aux vaines et mauvaises connaissances, et aux curiosités blâmables et défendues ; suivant ces paroles :

Abscondit hæc à sapientibus et prudentibus, et revelasti eam.

Le désir de savoir nous est naturel, et quoique nous ne puissions pas dire absolument qu'il parte d'un mauvais principe et de la corruption de notre nature, on voit néanmoins qu'il est susceptible de tant de déréglements, que ceux qui ont fait les plus solides réflexions sur la morale chrétienne, ont jugé qu'il y a une vertu particulière qui sert à modérer cette inclination, que notre naissance nous inspire, et où il est dangereux de nous abandonner. Notre langue n'a pas encore naturalisé le nom de studiosité, que saint Augustin et saint Thomas donnent à cette vertu; mais le nom du vice qui la combat du côté de l'excès, et qu'ils appellent curiosité, est extrêmement familier parmi nous ; et si nous ne le prenons pas en mauvaise part dans notre usage

(1) Ce discours est de M. l'abbé de Melun de Maupertuis, docteur de Sorbonne.

le plus ordinaire, on ne saurait traiter les choses avec méthode, à moins qu'on ne se défasse pour quelque temps de cette idée commune, et que durant ce discours on ne regarde la curiosité comme un désir de savoir, qui est toujours déréglé, soit en son sujet, ou en ses moyens, ou en sa fin : le choix que M. de Balzac a fait de ces paroles de l'Écriture, *Abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis*, et l'opposition qu'il a mise entre la science du salut et les vaines ou mauvaises connaissances, montrent évidemment que son dessein est de nous engager à rechercher les causes et les effets de cette passion, à l'observer de toutes parts pour la mieux reconnaître, et à découvrir les piéges et les embûches qu'elle dresse aux hommes, et particulièrement aux personnes de lettres, pour les empêcher d'arriver à une piété véritable et à un bonheur éternel. Ainsi, pour bien suivre la pensée de ce grand homme, j'ai cru que je devais ici m'attacher uniquement à considérer la curiosité : de sorte que je me propose de faire voir qu'elle est contraire à notre salut, et qu'elle s'y oppose principalement par trois obstacles ; par le temps qu'elle fait perdre, par les erreurs où elle conduit, et par l'orgueil qu'elle inspire.

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a deux sortes de temps ; l'un qui est renfermé dans le moment, ou l'heure la plus propre pour faire réussir les choses, et qu'on appelle autrement occasion : l'autre qui sans marquer cette différence, joint ensemble tout le cours de

notre vie, et comprend toute la suite de nos jours et de nos années. La curiosité profane consume le temps considéré en ces deux manières. Premièrement, elle fait perdre les occasions les plus importantes du salut, et empêche ceux qui en sont possédés, d'écouter ou de suivre l'esprit de Dieu, lorsqu'il prend soin de parler à leur cœur, dans les moments les plus propres pour les convertir, et les plus nécessaires pour les sauver. En effet, il ne faut pas s'imaginer que ces grâces particulières soient mises à notre choix, et nous soient offertes à toute heure. Il arrive souvent que la perte en est irréparable, de sorte que, pour ne pas tomber dans un tel malheur, il vaut mieux manquer à toutes les autres choses, que de ne point profiter de ces faveurs du ciel. Jésus-Christ nous enseigne cette vérité dans plusieurs endroits de son Évangile, et particulièrement par l'exemple de ce jeune homme à qui il commanda de le suivre. Permettez-moi, lui dit-il, de rendre les derniers devoirs à mon père qui vient de mourir. Sur quoi Jésus-Christ lui réplique : Laissez les morts ensevelir les morts. Cela nous montre que rien ne nous dispense de suivre la voix de Dieu, quand il nous appelle. Cependant la curiosité profane ne s'en dispense que trop, et sur des excuses moins plausibles que celles dont nous venons de parler : elle perd quelquefois le moment décisif de l'éternité, pour ne pas renoncer à une lecture ou criminelle ou inutile; et plutôt que de vaquer à l'ouvrage de son salut, elle aime mieux ensevelir les morts, et pour ainsi dire, s'ensevelir avec eux. Si un ambassadeur manquait de réussir aux négociations qui lui sont commises, et qu'il s'attirât ce mauvais

succès, pour avoir voulu satisfaire une vaine curiosité; si, quand il doit avoir une audience, il se tenait renfermé dans son cabinet; si, quand il faut donner des avis importants, il passait les nuits et les jours sur les ouvrages d'un historien ou d'un philosophe; sa conduite passerait pour ridicule par toute la terre, et l'on ne se contenterait pas de la mépriser et de la blâmer; mais dès qu'elle serait connue du prince qui l'aurait honoré de cet emploi, il ne manquerait pas de l'en priver sur l'heure même, et de l'exclure à jamais de ces mystères d'état dont il faut nécessairement que les ambassadeurs aient participation. Nous pouvons juger de là quel sentiment il faut avoir de ceux qui tiennent une pareille conduite dans les choses de Dieu, et quel châtiment ils doivent attendre du roi des rois dont ils négligent les ordres et les mystères. Ils perdront les lumières qui faisaient connaître ces ordres sacrés et ces mystères adorables, et ils seront mis au nombre de ces prudents et de ces sages à qui la science du salut est cachée. *Abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.* Quand on observe avec attention l'histoire évangélique, on demeure d'accord que ces paroles, qui se trouvent dans le dixième chapitre de saint Matthieu, et dans le onzième de saint Luc, se doivent entendre des Scribes et des Pharisiens, qui sont appelés en cet endroit les sages et les prudents, et des disciples de Jésus-Christ, à qui le nom de petits est donné. Or, les Scribes et les Pharisiens résistèrent opiniâtrement à toutes les exhortations du Sauveur du monde, au lieu que les apôtres le suivirent du moment qu'il les appela; si bien

que disant à son père céleste : *Confitebor tibi, domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis*: Je vous loue et je vous bénis, ô Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux prudents et aux sages, et que vous les avez revélées aux petits; c'est autant que s'il eût dit : Je vous loue de ce que vous avez caché ces choses à ceux qui ont méprisé l'occasion de les apprendre, et que vous les avez révélées à ceux qui se sont d'abord mis en état de les embrasser. On peut donner à ce passage un autre sens, qui sert encore à condamner la passion criminelle dont nous parlons dans ce discours; et pour bien entendre cette explication, il faut considérer que notre Seigneur avait envoyé ses disciples dans les divers lieux de la Judée, et qu'après qu'ils furent de retour auprès de lui, étonnés eux-mêmes des miracles qu'ils venaient de faire, le Sauveur leur dit premièrement pour leur instruction : ne vous réjouissez pas de ce que vous faites des miracles, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les Cieux. Et ensuite s'adressant au Père éternel, il prononça ces paroles sacrées : *Confitebor*, etc. Je vous rend grâces de ce que vous avez caché ces choses aux prudents et aux sages, et que vous les avez révélées aux petits ; c'est-à dire, je vous rends grâces de ce que vous n'avez pas voulu que les docteurs de la loi fussent apôtres, mais que vous avez choisi pour ce mystère les plus ignorants des hommes, afin que dans toute la suite des temps on puisse reconnaître manifestement qu'une religion qui n'a pas été établie par des moyens humains doit être une

chose divine. La curiosité profane ne fait pas seulement perdre ces précieux moments qui sont des occasions de salut, mais elle cause encore la perte du temps. A la considérer en général, et quand nous suivons l'excès de ses désirs, elle consume toute notre vie en des recherches vaines et des occupations aussi criminelles que l'oisiveté. C'est une expression bien remarquable, que celle dont se servent plusieurs écrivains ecclésiastiques, après saint Paul, lorsqu'ils disent, à son exemple, *racheter le temps*. L'Apôtre a parlé de la sorte dans son épître aux Ephésiens, et dans celle aux Colossiens; et nous pénétrerons la force de ce mot, si nous nous représentons que les anciens fidèles étaient continuellement tourmentés par les Juifs et les païens, qui, sans parler de l'accusation capitale qu'ils intentaient souvent contre eux, leur faisaient d'ailleurs mille sortes d'injustice pour les dépouiller de leurs biens; de sorte que c'était à leur égard comme un temps de guerre. Or, dans un temps de guerre, ceux qui tombent entre les mains des ennemis, paient rançon pour recouvrer leur liberté; et ceux même qui se trouvent sur la frontière, exposés à leurs insultes, paient des contributions pour se mettre à couvert de leurs violences; et l'on dit des uns et des autres qu'ils se rachètent. Ainsi, pour éclairer les pensées de l'Apôtre, c'est comme s'il eût parlé de cette manière aux premiers Chrétiens: Vous voyez l'état où vous êtes: vous voyez que vos ennemis ne cessent de vous susciter des affaires, pour avoir les biens qui vous appartiennent: si vous voulez vous défendre par les voies du tribunal séculier, il faudra ne faire autre chose, et vous serez contraint d'y passer le reste

de vos jours. Vous voyez donc que tout votre temps est exposé à leur persécution, et qu'il est comme le captif de leur tyrannie. Le conseil que je vous donne, quand ils vous mettront dans ces épreuves, c'est que vous leur abandonniez ces biens temporels qui sont les objets de leur envie et de leur avarice, et que par ce moyen vous leur payiez comme des rançons pour racheter votre temps, pour vous rendre maître de tout votre loisir, et pour le consacrer uniquement à l'ouvrage de votre salut. La curiosité profane est bien éloignée de suivre ce conseil apostolique, puisque, bien loin de quitter les choses nécessaires pour racheter le temps, elle ne veut pas même renoncer à la vanité de ses désirs. Quand je parle de la sorte, je ne prétends pas dire que les sciences humaines renferment en elles-mêmes l'exclusion de la foi; et qu'elles soient incompatibles avec la science du salut. La grâce évangélique est destinée à sanctifier toutes sortes de conditions, et celle des gens de lettres peut trouver, comme les autres, la fin et l'esprit qui la sanctifie. Aussi, quoique Jésus-Christ, comme nous l'avons remarqué, et pour la raison que nous avons touchée, n'eût admis dans le collége apostolique que des hommes qui avaient été nourris dans l'ignorance, néanmoins il en avait converti quelques autres qui avaient reçu une autre sorte d'éducation, comme Nicodème et Joseph d'Arimathie. Les apôtres, parmi leurs conquêtes glorieuses, pouvaient compter des hommes d'érudition, comme Apollo et l'Aréopagite. D'où vient que saint Paul, écrivant à ceux de Corinthe, qu'il voulait détourner de l'orgueilleuse sagesse des Grecs qui dominaient dans leur patrie, leur dit à la vérité qu'il n'y

avait pas beaucoup de philosophes parmi eux, mais il ne leur dit pourtant pas qu'il n'y en eût point du tout : *non multi sapientes secundum carnem*. Et ensuite dans les siècles inférieurs aux temps apostoliques, nous trouvons les Pères de l'Église, dont plusieurs doivent être mis sans contredit au nombre des plus grand génies et des plus savants hommes de la terre. Si nous faisons réflexion sur cette conduite de la Providence, nous trouverons qu'elle sert à la confirmation de notre foi, et nous ferons un raisonnement semblable à celui qu'ont fait saint Chrysostôme et saint Augustin sur le bonheur temporel, lorsqu'ils ont dit que Dieu n'a pas voulu que tous les gens de bien fussent malheureux en cette vie, et qu'il n'a pas voulu non plus qu'ils y fussent tous heureux, parce que si tous les gens de bien étaient malheureux on prendrait de là le sujet de douter qu'il y eût une Providence, et si, d'autre côté, ils y étaient tous heureux, on s'imaginerait qu'il n'y aurait rien à espérer après cette vie. Aussi Dieu n'a pas voulu que tous les chrétiens fussent savants, pour empêcher de croire que la religion ne fût qu'une philosophie; et, d'autre côté, il a voulu qu'il se trouvât des savants parmi eux, afin qu'on n'eût pas lieu de penser que la foi ne fût qu'une crédulité populaire. En effet, quand nous voyons que des hommes sans lettres ont la foi, c'est une marque que ce n'est pas le savoir qui la donne; et quand nous voyons que des savants l'ont aussi, c'est une marque que l'ignorance n'en est pas la cause; de sorte que si la raison humaine veut suivre cette lumière, comme elle ne trouvera point de principe naturel de la croyance chrétienne, elle sera obligée de re-

connaître que c'est un effet d'une divine révélation. Selon ce raisonnement, on peut dire qu'un grand homme qui a de la piété, est d'une merveilleuse édification dans l'église, et que sa vertu sert à y maintenir beaucoup d'ames faibles, qui sans son exemple pourraient chanceler dans la foi. Il faut avouer que ce motif est bien digne d'un philosophe chrétien. Quand on l'a bien avant imprimé dans le cœur, on n'a garde de se livrer à cette passion malheureuse dont nous représentons ici les effets. On cherche avant toutes choses le royaume de Dieu; on fait son capital de la science du salut, on emploie utilement le temps que la curiosité profane fait perdre, et l'on évite ainsi les erreurs où elle fait tomber.

SECONDE PARTIE.

Comme Dieu exauce les désirs de la vertu, il permet aussi que les pécheurs soient ordinairement punis par la privation des choses qu'ils désirent, et par la rencontre de celles qu'ils craignent. On pourrait justifier cette maxime en faisant réflexion sur tous les vices; mais, pour ne parler ici que de celui qui est le sujet de ce discours, la curiosité cherche la science; cependant elle est punie par l'erreur et le mensonge; car les opinions les plus dangereuses et les erreurs les plus impies sont tombées dans l'esprit de ceux qui n'ont pas réglé en leur ame le désir de savoir, et qui ont voulu porter leur connaissance au-delà des bornes, où Dieu a soumis la raison humaine. Les philosophes païens sont une preuve terrible de cette vérité: Dieu leur avait donné pour le connaître, deux moyens

naturels, le monde et la conscience, dont l'un rend témoignage à son auteur par des ouvrages extérieurs, et l'autre par des pensées intérieures. En effet, lorsqu'on voit l'admirable économie de l'univers, il n'est pas besoin d'un long raisonnement pour aller à Dieu, et comme en voyant un magnifique palais, on en conçoit de l'estime pour l'architecte, comme en voyant un excellent tableau, on juge de là qu'il faut qu'un peintre habile y ait mis la main, il n'y a qu'à tirer ici une pareille conséquence, et qu'à se porter par la vue du ciel et de la terre à la connaissance et à l'adoration de celui qui les a faits. Toutefois plusieurs philosophes n'ont pas tenu cette voie, qui est si courte et si aisée; mais ils ont suivi les détours de la curiosité, ils ont voulu demander raison à l'ouvrier de son ouvrage, ils se sont rendus les censeurs de l'un et de l'autre, ils ont regardé les parties du monde dont ils ne comprenaient pas l'usage, comme des imperfections; et par ces défauts prétendus, ils ont cru pouvoir conclure que ce n'était pas l'effet d'une cause intelligente, mais d'un aveugle hasard. Ainsi plusieurs d'entre eux n'ont pas regardé Dieu comme auteur de l'univers; et ceux même qui reconnaissaient qu'il l'avait produit ne lui déféraient pourtant pas la gloire de la création, ils étendaient jusqu'à lui cet axiome commun à toutes les sectes :

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

Ils croyaient qu'il n'avoit pas tiré les choses du néant: ils s'imaginaient une matière qui lui était coéternelle; et mesurant sa force sur l'industrie des artisans mortels, ils se le représentaient comme un sculpteur qui fait une statue, sans faire le marbre dont elle est formée. Des

injures de la puissance de Dieu, ils ont passé aux injures de sa providence : les uns l'ont tout-à-fait niée, comme Épicure; les autres l'ont bornée aux choses célestes, comme Aristote; et ceux qui semblent l'avoir le plus loué dans leurs écrits, comme Zénon et ses disciples, la font dépendre de la connexion invariable des causes et des effets, et la rendent plutôt esclave que maîtresse de la destinée. Leur morale n'est pas moins fausse que leur dogme; ils la divisent en deux parties : la première, qu'ils appelent *de finibus bonorum et malorum*; la seconde, qu'ils appellent *de officiis*. Dans l'une, ils recherchent le souverain bien; dans l'autre, ils recherchent les moyens d'y arriver, en examinant quels sont les devoirs de la vie. Mais n'est-ce pas une chose déplorable qu'entre tant d'opinions différentes qu'ils ont eues sur le souverain bien, il n'y en ait pas une qui rencontre la vérité, et qui ait fait consister le bonheur de l'homme en la connoissance et en l'amour de Dieu ? de sorte que si la félicité qu'ils se proposaient est fausse, il n'importe guère que les moyens qu'ils avaient trouvés pour y parvenir, fussent capables de les y conduire. Quand on s'égare dans les choses morales à l'égard de la fin, c'est comme quand on se trompe dans les sciences à l'égard des principes : cette erreur en entraîne une infinité d'autres, et ne produit ensuite que des méprises et de faux raisonnements. Ainsi, à tout prendre, la morale des païens est pernicieuse, et l'on ne doit rien attendre de bon des horribles maximes qu'ils y ont avancées. Les uns, comme Arcésilas avec la nouvelle académie, ont enseigné que tout était indifférent de soi, et qu'il n'y avait ni

vice ni vertu que par l'institution des hommes; les autres comme Antisthène et toute la troupe des cyniques, on dit que, malgré cette institution humaine, il ne fallait pas s'abstenir des choses les plus scandaleuses, quand on y était porté par la nature; les autres, comme les cyrénaïques, posaient pour fondement que toutes les pensées de l'ame ne doivent se rapporter qu'au plaisir du corps; les autres, comme les Epicuriens, faisaient tout aboutir à ce principe, qu'il fallait que chacun se renfermât dans son amour-propre, et qu'il ne comptât pour rien tout le reste de l'univers, qu'autant qu'il pouvait servir à cet intérêt particulier. Des maximes si étranges nous font juger que les philosophes, avec toute leur doctrine, s'étaient mis au-dessous du vulgaire qui n'avait pas corrompu comme eux la raison naturelle, jusqu'à ne point mettre de bornes entre les bonnes et les mauvaises actions; et nous pouvons même inférer de là que, comme le remarque l'apôtre dans son épître aux Romains, ils s'étaient ravalés au-dessous des animaux, en se portant à des horreurs contre la nature. Ainsi, non-seulement ils ne s'étoient pas servis du monde pour aller à la véritable connaissance du Créateur; mais ils avaient encore abusé de leur conscience, où ils trouvaient un autre moyen qui les y pouvait conduire. En effet, l'ame de l'homme lui dit qu'il y a un Dieu, et lui dit encore que tel est le Dieu dont elle lui parle, que le vice lui déplaît et que la vertu lui est agréable. C'est là le fondement de la loi naturelle; le décalogue y est tout-à-fait conforme. Cependant il se trouve que la curiosité profane avait porté les pharisiens à faire les mêmes alté-

rations dans la loi de Moïse, que les philosophes avaient faites dans la loi de nature. Jésus-Christ prenait de là le sujet ordinaire de ses prédications, et il travaillait sans cesse à détruire les traditions abominables qu'ils avaient établies dans la Judée. Ils avaient surtout anéanti le précepte qui dit: *Non concupisces*, et qui est l'ame de tous les autres. Ils avaient posé pour maxime, que les mauvais désirs n'étaient pas criminels devant Dieu; et l'historien Josèphe, qui était de la secte des Pharisiens, nous faisait juger cela de leur croyance par la sienne, lorsque parlant de la mort d'Antiochus, qui était imputée à la destruction de je ne sais quel temple, il dit qu'il n'y avait nulle apparence que c'en fût la cause, parce qu'à la vérité Antiochus avait voulu détruire ce temple, mais qu'il n'avait pas exécuté son dessein. Que si la curiosité profane a fait errer les philosophes dans la loi naturelle, et les Pharisiens dans la loi écrite, elle fait perdre aux hérétiques la véritable connoissance de la loi de grâce et de la dispensation de l'évangile. Je n'en allègue point d'exemple; l'histoire ecclésiastique en est remplie, et l'on y voit la chute d'une infinité d'esprits, qui, pour avoir voulu sonder trop curieusement le mystère de notre rédemption, sont tombés en mille erreurs fatales, et se sont obstinés dans une criminelle opposition à ce scandale de la croix dont parle si souvent l'apôtre. Ceux qui craignent tant cet heureux scandale et cette confusion salutaire, tombent dans un autre scandale et dans une autre confusion qui est véritablement pleine d'opprobres; car rien n'est plus ordinaire à l'esprit humain, lorsqu'il s'abandonne tout-à-fait à la curiosité profane, que d'être en même temps

opiniâtre contre la véritable croyance, et légèrement susceptible des plus ridicules opinions; et il lui arrive alors à peu près ce qu'on a autrefois remarqué dans Démocrite. Entre les philosophes, il n'y en a point qui dût être plus éloigné de la magie que Démocrite à cause de ses principes qu'Épicure a empruntés de lui, et qu'il avait lui-même empruntés de Leucippe. Cependant Démocrite a été celui de tous les philosophes qui était le plus adonné à la magie, et qui en avait le plus écrit. Plusieurs, à son exemple, joignent ensemble dans leur esprit les deux extrémités opposées, l'impiété et la superstition. L'un ajoute foi aux vanités de l'astrologie judiciaire, l'autre ne se contente pas de ce que la chimie peut avoir de raisonnable, mais il en suit toutes les folles prétentions; l'autre se jette dans les plus exécrables de tous les arts, et se porte jusqu'à l'invocation des démons. D'où viennent tous ces malheurs? de la curiosité; on s'égare quand on a un mauvais guide: *Cito malis ducibus erratur*, dit saint Ambroise; et il n'y a point de guide plus infidèle que la curiosité profane, qui ne veut pas être guidée elle-même par l'esprit de Dieu: elle ne veut point croire cet avis d'usage, *Altiora te ne quæsieris*; c'est-à-dire, négligez de savoir les choses qui sont au-dessus de vous, lorsqu'elles ne peuvent de rien servir à vous rendre heureux, et pour ce qui est de celles qui sont nécessaires à votre salut, ne les examinez pas avec des raisonnements humains, mais recevez-les avec une foi soumise. En effet, quoique Dieu ait voulu, comme nous avons déjà remarqué, que dans toute la succession ecclésiastique, il se trouvât des savants parmi ses disciples, ce n'est

pourtant pas à titre de savants que la foi leur a été donnée, mais il a fallu que, pour jouir de ce bonheur, ils soient entrés dans cette enfance spirituelle que Jésus-Christ et ses apôtres nous recommandent; il a fallu, dis-je, qu'ils soient passés au rang de ces petits dont notre évangile nous parle, afin qu'il soit éternellement vrai de dire. *Abscondisti hæc a sapientibus,* etc. Si nous voulons descendre encore plus au détail, et chercher la raison pourquoi la curiosité mène à l'erreur, et s'oppose à la science du salut, nous trouverons que ce malheur vient principalement de ce qu'elle fait perdre aux hommes le goût de l'oraison, et qu'elle les détache insensiblement de cette pieuse pratique qui est la vie de la foi, comme la foi est la vie du juste; or, la science du salut est un effet de la grâce, et la grâce s'obtient par la prière. De sorte qu'il ne faut pas s'étonner que ceux qui rompent tout commerce avec le ciel, n'en reçoivent pas les influences, et que Dieu quitte ceux qui s'éloignent de lui. Quand un esprit ne prend pas soin de bonne heure de régler cette passion, il en devient si possédé, qu'elle est enfin l'unique objet de ses désirs. Il ne songe nuit et jour qu'à la satisfaire; il se couche dans cette pensée, il se réveille dans cette pensée encore; il retourne à ses livres avec un empressement qu'on peut appeler charnel et brutal : et après n'avoir eu dans la prière qu'une froide négligence, il conserve dans la lecture une longue et ardente application. Les saints qui ont fait des progrès dans la science du Ciel, ne s'y sont pas avancés de cette manière. A la vérité ils ne négligeaient point l'étude, lorsque leur vocation les y appelait; mais ils négli-

geaient bien moins encore l'oraison. Ils étaient plus soigneux de demander leur instruction au Ciel, que de la chercher sur la terre; et dans cette humble confiance qu'ils avaient en Jésus-Christ, ils recevaient plus de lumières au pied de la croix, que dans tous les écrits et dans tous les discours des hommes. Saint Paul, dans son épître aux Galates, pour remédier aux désordres qu'avaient produits parmi eux les prédications de quelques faux apôtres qui les avaient remis dans la servitude des cérémonies judaïques, leur dit une raison bien pressante, qui était tirée de leur expérience : *Ex operibus legis spiritum accepistis, an ex auditu fidei?* Et un peu après : *Qui ergo tribuit vobis spiritum, et operatur virtutes in vobis, ex operibus legis, an ex auditu fidei?* Est-ce par la foi en Jésus-Christ, ou par la loi judaïque, que vous avez reçu le don de guérir les malades, de chasser les démons, de ressusciter les morts, de parler toutes les langues, et autres semblables grâces? N'est-ce pas depuis votre baptême et depuis que vous êtes chrétiens, que vous avez commencé à faire des miracles? et si cela est, pourquoi ne vous attachez-vous pas uniquement à ce bien qui vous a comblés de tant de gloire, sans vous détourner à des choses qui vous sont ou nuisibles ou inutiles? Ainsi, je demanderais volontiers à ceux qui ont connu par expérience et la lecture profane et la prière véritablement chrétienne : Est-ce dans la prière ou dans la lecture que vous avez trouvé les plus douces consolations et les grâces les plus puissantes? N'est-ce pas dans l'oraison que vous avez reçu l'onction de l'Esprit saint, le calme et la victoire de vos passions, le don

de l'humilité, de l'espérance, de la paix, et de tous ces biens inestimables qui sont ici-bas les prémices de l'éternelle félicité ? Et si cela est, pourquoi renoncer à votre bonheur, pour vous livrer à une passion qui vous rendra misérables ? Une autre raison qui montre combien la curiosité est capable de nuire à la foi et de mener à l'erreur, c'est qu'elle empêche les hommes de s'appliquer aux actions de charité, et qu'on doit tenir pour maxime dans la morale chrétienne, que le mépris de la charité et des bonnes œuvres est souvent puni par la perte de la foi. Qui ne voit maintenant que ceux en qui cette passion domine sont les moins charitables de tous les chrétiens ? Qu'on aille dire à l'un, quand il est sur une démonstration de géométrie, ou quand il travaille à une pièce d'éloquence, qu'il y a des prisonniers à visiter et des malades à secourir, il laisserait périr tous les hommes de la terre, plutôt que de suspendre son travail; et comme celui qui, au milieu de la ruine de sa patrie, sans ouïr le tumulte d'une ville forcée, s'occupait à tracer des figures sur le sable, ces esprits vains demeurent toujours insensibles dans leur solitude, et ne prêtent point l'oreille aux soupirs et aux plaintes des malheureux qui ont besoin de leur secours. C'est à eux de voir si Jésus-Christ dira : *J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'ai été malade ou prisonnier, et vous ne m'avez pas visité.* C'est à eux, dis-je, de songer si le désir de satisfaire leur curiosité sera une excuse légitime d'avoir manqué à ces devoirs. Mais, comme il est dit par l'apôtre saint Jacques : *Jugement sans miséricorde à ceux qui*

n'auront pas fait miséricorde ; il est bien à craindre qu'ils ne soient jugés à la rigueur, et que pour commencer leur punition en cette vie, puisqu'ils ne veulent point imiter la conduite des saints, qui est l'exercice de la charité, Dieu ne leur en ôte la science et la lumière. Cet oubli et cet abandonnement de la charité est souvent produit dans les savants de la terre par l'orgueil qui accompagne la science, et qui, leur faisant croire que leurs occupations sont préférables aux bonnes œuvres, leur fait regarder le prochain comme ne méritant pas qu'ils se détournent de leurs études pour le secourir. Il ne faut donc pas tarder plus long-temps d'entrer en la troisième considération que nous nous sommes engagés de faire; et après avoir parlé des erreurs où la curiosité conduit, il est temps, pour mettre fin à ce discours, de parler de l'orgueil qu'elle inspire.

TROISIÈME PARTIE.

C'est un paradoxe bien surprenant que celui de saint Chrysóstôme et de saint Augustin, quand ils disent, qu'il vaut mieux être pécheur et humble, que d'être juste et superbe : comme il est impossible d'être en même temps superbe et juste, il ne faut pas prendre ces paroles au pied de la lettre, et cette maxime a besoin d'explication : mais en voici une qui est vraie absolument dans toute sa rigueur, c'est qu'il vaut mieux être ignorant et humble, que d'être savant et superbe. Or, cette union du savoir profane et de l'orgueil, n'est que trop fréquente dans le monde. Elle se trouve en un grand nombre d'hommes qui ont plus de soin de polir leur esprit ou de remplir

leur mémoire, que de sanctifier leur ame; et l'aveugle estime qu'ils ont d'eux-mêmes les rend désagréables à Dieu, et les éloigne de la plus nécessaire de toutes les sciences, qui est celle du salut. En effet, pourquoi est-ce que Jésus-Christ dit à son père céleste : *Je vous loue d'avoir caché ces choses aux sages et aux prudents?* C'est que leur orgueil mérite ce châtiment, c'est que les mystères saints doivent être cachés à quiconque les méprise, et qu'il est juste que ceux qui aiment mieux chercher Dieu, aient le malheur de ne le trouver jamais. Cet écueil, où les savants du siècle font ordinairement naufrage, ne saurait être trop redouté par ceux qui veulent gagner le ciel; et si les sciences humaines ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, comme elles ne le sont pas en effet, il faut du moins demeurer d'accord qu'elles sont très-dangereuses, et qu'on en doit faire à peu près le même jugement que des richesses : de sorte que, comme l'apôtre a dit, que ceux qui veulent devenir riches tombent dans les filets du démon, il est bien à craindre que ceux qui veulent devenir savants n'y tombent aussi. Pour découvrir cette vérité importante et terrible, considérons ces sortes de sciences en ceux qui les ont acquises. Ceux qui désirent les acquérir, commencent déjà à être superbes, par ce mouvement de la curiosité qu'ils regardent comme une chose louable, et qui leur fait traiter avec mépris ceux où l'on ne remarque pas une semblable passion. Les véritables chrétiens, qui ne suivent pas cette passion, non plus que les autres, passent auprès d'eux pour des esprits non-seulement simples, mais faibles, et quoique ce soit une magnanimité que de mépriser d'apprendre des

choses dont la connaissance ne peut servir, et dont l'ignorance ne peut nuire, ils prennent cette magnanimité pour bassesse. Mais la vanité que le désir des sciences inspire, n'est rien au prix de cet orgueil; ou, pour me servir du terme de l'apôtre, de cette enflure qui se trouve dans l'esprit des hommes, quand par le moyen de l'étude ils sont devenus savants, ou qu'ils s'imaginent l'être devenus. Une tentation horrible s'élève alors dans leur ame; ils sont incessamment portés à mépriser leur prochain, et il leur arrive une infinité de fois, et à l'égard d'une infinité de personnes, de tenir la même conduite que tenait le Pharisien à l'égard du Publicain, *Je ne suis point*, disait-il, *comme ce pécheur*. Ainsi, un savant du siècle dit: Je ne suis point comme cette ignorant, qui ne connaît pas quelle est la grandeur du soleil, qui ne saurait juger d'une pièce d'éloquence, qui n'a jamais su ce que c'était que du feu ou de l'enthousiasme de la poésie. Il ne connaît pas la grandeur du soleil, mais s'il connaît et pratique la science du salut, il aura un jour sous ses pieds le soleil et les astres. Il ne saurait juger d'une pièce d'éloquence; mais il aura la gloire de juger avec Jésus-Christ les hommes et les anges. Il ne sait pas ce que c'est que le feu et l'enthousiasme de la poésie; mais il est animé d'un plus beau feu et d'un plus noble enthousiasme, qui est celui de la piété et de l'amour de Dieu. Quand cette bonne opinion que les savants ont d'eux-mêmes demeurerait renfermée dans leur cœur, elle ne laisserait pas d'être contraire aux maximes évangéliques. Mais, comme nous venons de voir, elle les engage à mépriser ceux qu'ils appellent ignorants, et d'ail-

leurs elle engendre parmi eux une émulation profane et une jalousie superbe qui les portent bien moins à rechercher la vérité que la préférence et la victoire. Lorsqu'on prend soin d'examiner quels sont les principes du lycée et du portique, l'on reconnaît que c'est au fond la même chose; mais Zénon a inventé de nouveaux termes, pour faire croire qu'il avoit inventé une nouvelle doctrine; de sorte qu'il a fait la même injustice à Aristote, qu'Aristote avait faite à Platon, et Platon à beaucoup d'autres. Certainement ce n'était entre eux qu'orgueil et envie, et ce n'est encore qu'envie et orgueil parmi ceux qui aiment mieux être leurs disciples que les disciples de Jésus-Christ. Qui dirait les haines mortelles, les injustes artifices, les insolentes calomnies et les horribles emportements qu'on trouve dans des écrits, ou anciens ou modernes, et qu'on doit considérer comme des ruisseaux descendus de cette source corrompue? Chercherons-nous la vertu, chercherons-nous le repos dans ce tumulte de malédictions? La science du salut, ainsi que le royaume de Dieu, est joie, paix et justice. La curiosité profane n'est, au contraire, que travail, qu'affection d'esprit et qu'iniquité: elle éprouve sans cesse que le Seigneur résiste aux superbes; et trouvant sa peine dans sa convoitise, elle est punie de son propre orgueil. Aussi lisons-nous dans l'Évangile: *Bienheureux les pauvres d'esprit*, c'est-à-dire, bienheureux les humbles, mais nous n'y lisons pas, bienheureux les savants. Nous voyons que Jésus-Christ dit à ses disciples: *Apprenez de moi que je suis humble de cœur*, c'est-à-dire, apprenez de moi l'humilité. Mais nous ne

voyons pas qu'il leur ait dit: Apprenez de moi les sciences profanes. Et s'il leur eût parlé de la sorte, il n'aurait pas ajouté que son joug était doux; car en effet, le joug de la curiosité est dur et pénible, et tous ceux qui s'y abandonnent en sont tôt ou tard accablés.

PRIÈRE

A JÉSUS-CHRIST.

O Sauveur du monde! vous êtes descendu sur la terre pour détruire le règne des passions; et il est certain que l'amour des lettres, quand il n'est pas bien conduit, est une passion comme les autres, qui combat la grâce de votre Esprit Saint, et qui sèche la piété jusque dans la racine. Ne permettez pas que nous soyons les victimes de cette passion malheureuse, et que nous suivions les transports d'une curiosité insatiable, qui tourmente les savants de la terre, comme l'ambition tourmente les ambitieux, et comme l'avarice tourmente les avares. Si la connaissance des choses dont ces esprits superbes tirent vanité, était nécessaire pour nous rendre sages et heureux, vous nous les auriez vous-même enseignées; car vous y savez tout ce que les hommes y ont jamais su, et tout ce qu'ils y ont ignoré: mais on ne les trouve pas dans l'adorable simplicité de l'Évangile, qui, pour nous donner la vertu et la paix, nous prescrit un autre chemin que nous devons suivre. Inspirez-nous donc le sentiment qu'avait votre apôtre, lorsqu'il faisait profession

de ne savoir que votre croix. Empêchez-nous d'être du nombre de ces faux sages à qui la science du salut est cachée, et faites-nous comprendre que, puisque la philosophie veut dire l'amour de la sagesse, et que vous êtes la sagesse éternelle, la véritable philosophie n'est autre chose que l'amour qu'on doit avoir pour vous. C'est en vous, en effet, que sont renfermés tous les trésors de la science : vous nous en ferez part un jour dans le ciel, et vous nous en apprendrez plus en un moment, que nous n'en saurions apprendre ici-bas dans un siècle de vie. Faites que nous attendions cette grande lumière avec une tranquille humilité. Faites que cependant, au milieu des ténèbres dont nous sommes environnés, nous marchions sous la conduite de la foi, qui nous introduira dans notre patrie, et que vous adressant tous les jours des prières pour l'avénement de votre royaume, nous ne travaillions par nos œuvres qu'à la sanctification de votre nom et à l'accomplissement de votre volonté.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

ET DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME,

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE V. Les mystères. Page 1
ARTICLE I. Les mystères en général. ibid.
—— II. La Trinité. 14
—— III. L'Incarnation. 27
—— IV. L'Eucharistie. 31
—— V. Le péché originel. 48
—— VI. La résurrection des morts. 74
—— VII. L'enfer. 95
CHAPITRE VI. L'Église catholique. 118
CHAP. VII. Examen de quelques matières particulières. 147
ARTICLE I. La confession. ibid.
—— II. Cérémonies de l'Église. 153
—— III. Autorité du pape. 163
—— IV. Les biens ecclésiastiques. 177
—— V. La théologie scholastique. 182
—— VI. Le célibat. 195
—— VII. Les superstitions et les abus. 205
—— VIII. Sentiments de l'homme chrétien par rapport à l'incrédulité. 217
Discours sur l'esprit philosophique. 233
Discours sur la science du salut. 253
Prière à Jésus-Christ. 274
Table des matières. 277

FIN DE LA TABLE DU TOME III.

TABLE GÉNÉRALE
DES MATIÈRES.

Les chiffres désignent les *Numéros* et point les pages.

A

Abeilles, peuvent-elles naître du corps ou de la fiente d'un bœuf? *Num.* 60. Leurs opérations confondant ceux qui attribuent de l'intelligence aux brutes, 170.

Acéphales, prétendue espèce d'hommes en Afrique, ce qu'il en faut penser, 51.

Adam ne fut pas trompé par le serpent, 262. Malgré ses lumières, il a pu succomber à la tentation, *ibid.* Motifs de la défense qui lui fut faite, 449.

Albinos (les) ne se trouvent pas seulement chez les nègres, 152.

Alcoran (l') est le seul fondement du Mahométisme, 234. C'est un tissu de choses amassées sans goût, sans ordre et sans aucun résultat raisonnable, *ibid.* L'Alcoran reconnaît la Divinité de Jésus-Christ, 234, 235. Ridicule des apologistes de l'Alcoran, 239, *et suiv.* Moyen de connaître son influence sur les mœurs, 236. Pourquoi il s'y trouve des passages sublimes et touchants, 237. Comment il a

soumis tant de peuples à sa doctrine, 239, 253. N'a pas fait des progrès aussi rapides et aussi étendus que l'Évangile, 353.

Ame (l') de l'homme est spirituelle, 137. Action de l'ame sur le corps, et du corps sur l'ame, 144. Sentiment que l'ame a de soi-même, 145. Combien elle est simple et indivisible, *ibid. et suiv.* N'est pas une succession des idées, *ibid,* Pourquoi elle ne conserve pas la mémoire de tout ce qu'elle fait et pense, 148. Excellence de ses opérations, 149. Pourquoi elle ne paraît pas également sublime dans tous les hommes, 151 *et suiv.* Le corps n'est que l'instrument de ses opérations, 157 *et suiv.* De ce qu'elle n'existe pas avant le corps, il ne s'ensuit pas qu'elle doive périr avec lui, 157. Y a-t-il entre les ames des différences spécifiques? 158. En quoi consiste l'union du corps et de l'ame, 159; diverses comparaisons qui en donnent une idée, 160. Malgré l'importance des organes dans les fonctions de l'ame, il est aisé de se convaincre qu'elle est spirituelle, 161. Pourquoi elle dépend des organes, 162. Comment elle agit, séparée du corps, 163. Les anciens l'ont-ils cru matérielle? 164. Son état durant le sommeil et ses songes, 148, 161, 163. Ses facultés se renforcent à l'approche de la mort, 11, 161, 191; dans le silence de la nuit, 145, 161. Pourquoi est-elle distinguée de la force vitale? 161, 167, 181. Les ames sont-elles toutes créées? 165. Existent-elles depuis le commencement du monde? 166. Temps de l'union du corps avec l'ame, 167. Ame des monstres, 54, 167. Siége de l'ame, 167. Immortalité de l'ame, fondée

sur des raisons indépendantes de sa spiritualité, 183. Rapport de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame, 185. *Voyez* Immortalité.

AME des brutes. *Voyez* BRUTES.

AMÉRICAINS, semblables, en certains points, à quelques nations d'Asie, 50; à quelques anciens peuples, *ibid.* *Voyez* SAUVAGES.

AMÉRIQUE, comment elle s'est peuplée, 50 *et suiv.* Il n'est pas encore assez prouvé qu'elle ne tient pas à l'Asie, *ibid.* Il est apparent qu'elle y tenait autrefois, *ibid.* Ses côtes sont peu éloignées de l'Asie, vers le nord, *ibid.* Le christianisme y a-t-il été connu avant Colomb? 50, 411. Sentiment absurde de Paracelse sur la population de l'Amérique, 50. Opinion ridicule du P. Schott, 51. L'époque de la population de l'Amérique n'est pas si reculée qu'on le croit communément, 411. Contradiction des philosophes sur cette matière, *ibid.*

ANDROGYNES, ce qu'il en faut penser, 61.

ANÉANTISSEMENT, vues désolantes de l'athée, 115. Les sentiments généreux qui produisent les vertus, s'évanouissent dans le système de l'anéantissement, 126.

ANGES, pourquoi Moïse ne parle pas de leur chute, 263. La chute des anges n'est pas le fondement du christianisme, comme le prétend le Dictionnaire philosophique, *ibid.* Comment ils ont pu pécher, 265. *Voyez* DÉMONS.

ANGUILLES, découvertes dans la farine détrempée, sont une vision de quelques naturalistes, 60. Ce qu'il en faut penser, supposé la réalité du fait, *ibid.*

Annales chinoises, fabuleuses, 267. Pourquoi défendues par quelques missionnaires, *ibid.*

Antipodes : dans l'affaire de Virgile de Saltzbourg, il ne s'agissait pas des antipodes, 381.

Apocalypse, elle n'est point inintelligible, 297. Vues générales de ce livre, *ibid.*

Apocryphes (les livres) ne dérogent pas à l'autorité des canoniques, 292. Pourquoi ils ont quelquefois le ton touchant et persuasif, 252. *Voyez* Évangiles.

Apollonius de Tyane, ce qu'il faut penser de ses jongleries ou prestiges, 313.

Apôtres, leur caractère, 348. Leurs travaux et leurs succès, *ibid et suiv.* Sont témoins de la résurrection de Jésus-Christ, 324. *et suiv.* N'ont pas cru la fin du monde prochaine, 344. 345. Ont été témoins oculaires des choses qu'ils annonçaient, 326, 363. Sont morts pour attester la vérité de leur prédication, 364.

Apostolicité de l'Église, 494. *Voyez* Eglise.

Arc-en-ciel, existait-t-il avant le déluge? 303.

Arche de Noé, d'une capacité suffisante pour contenir tout ce que Moïse dit y avoir été renfermé, 278.

Ariens. *Voyez* Sociniens.

Articles fondamentaux, on ne peut les professer sérieusement sans embrasser toute l'étendue de la révélation, 485, 221.

Athées de volonté, et athées de croyance, 4. Ceux-ci sont-ils en grand nombre? 17. Sont-ils bien persuadés? 8. Parlent de Dieu comme les chrétiens, quand leur esprit est calme, 92. Malheur de l'athée, 115. L'athée n'aperçoit dans la nature qu'un silence éternel, 116; n'a d'autre perspective que l'anéantissement, *ibid.*

avilit et dégrade la nature humaine, 125; renferme ses désirs dans le même espace que la brute, 127; ne peut avoir de vertu, 125, 127. Différence entre un athée et un chrétien, quelque méchant qu'il soit, 133. L'athée n'a aucune digue à opposer au crime, 134; il est plus abominable et plus à craindre que le superstitieux et le fanatique, 136.

Athéisme, est-il possible! 3. La société peut-elle subsister, si l'athéisme y devient dominant? 124. La superstition et le fanatisme sont moins redoutables que l'athéisme, 124, 136. L'athéisme a aussi ses fanatiques, *ibid.* Il n'est point un système nouveau, ni un fruit de la philosophie moderne, 499.

Atlantis de Platon, 50.

Atomes, leur mouvement n'a point produit le monde, 35; ne produit rien de parfaitement régulier, 38.

Attraction: le monde n'est point l'effet de l'attraction, 63. Quelques philosophes ont bâti des systèmes imaginaires sur l'attraction, 64. Est-elle la cause des révolutions célestes? 65.

Aveugles-nés, peuvent-ils être guéris sans miracle? 317. Ils trouvent des contradictions dans des choses très-simples, 419. 444.

Austérité (l') n'est pas toujours une vertu, 375. S'allie aisément avec l'entêtement dans l'erreur, 491.

B

Balaam; l'Écriture n'attribue pas à l'ânesse de Balaam la faculté de parler, 303.

Baptême, son excellence sur tous les rites ex-

piatoires de l'ancienne loi, 461, 462; n'est pas un rit imité des païens, 462. Pourquoi Jésus-Christ l'a prescrit pour l'expiation du péché originel, *ibid.* De qui en tenait lieu chez les juifs et les gentils, 464. Sort des enfants morts sans baptême, 463.

Besoin (le) n'a pas rassemblé les premiers hommes, 154.

Bienfaisance, les philosophes n'en ont que les dehors, 592. Usage ridicule de ce mot, *ibid.*

Biens (les) ecclésiastiques sont une ressource pour l'état, 514. Servent à l'établissement des enfants et au soulagement des familles, *ibid.* N'enrichissent pas ceux qui s'en emparent, 515.

Bled, pourquoi il n'existe nulle part en plante agreste, 57. Il s'épuise dans la production d'une nouvelle plante, 304. Est un symbole de la résurrection, 471.

Bonheur du chrétien, 114, 118, 386, 422, 472. 537. Bonheur de la société dépendant du christianisme, 368, 388.

Bonzes, ce qu'il faut penser de leurs austérités, 373.

Brutes: les questions sur l'ame des brutes sont étrangères à la doctrine de la spiritualité et de l'immortalité de l'ame de l'homme, 168. Les opérations des brutes, différentes de celles de l'homme, 169. Les brutes agissent sans réflexion, *ibid. et suiv.* On ne peut leur accorder la pensée sans l'accorder à tout ce qui existe, 170. Ce que c'est que l'instinct, 171. Les brutes perfectionnent-elles leur conduite? 169, 172. On leur suppose souvent des vues qu'elles n'ont pas, 172. Est-ce faute d'organes

ou de mains qu'elles ne raisonnent pas? 173. Est-ce faute de société et d'éducation? 174. Quelques brutes ont les organes de l'homme, et demeurent toujours brutes, *ibid.* La différence de l'homme et de la brute n'est pas du plus au moins, 177. Différents sentiments sur l'ame des brutes, 178 *et suiv.* Les brutes ne sont pas de pures machines, 178. Idée de leur sensibilité, 180, 190. Leur ame est-elle matérielle? 180. Est-elle spirituelle? *ibid.* N'est-elle ni esprit ni corps? 181. Est-elle créée? 165, 182. N'est pas une perception, 170. Combien leurs souffrances sont inférieures à celles de l'homme, 180, 190. N'ont ni notion ni désir de l'immortalité, 190. L'homme sage ne les maltraite pas, 187.

C

CANNIBALES, pourquoi ils dévorent leurs pères, 162.

CANONISATION des saints (la) ne canonise pas leurs écrits et leurs opinions, 531; ni toutes leurs actions, 384. Avec quelle circonspection et rigueur d'examen elle se fait, 332.

CANTIQUE des cantiques, esprit de ce livre, 385.

CANTIQUES de l'Église (les) nourissent la piété des fidèles, 503.

CASTORS, faut-il admirer leur inaction? 172.

CASUISTES; toutes les religion ont eu des espèces de casuistes, 522. Les anciens pénitenciels étaient des espèces de casuistes, *ibid.* Fautes des casuistes, *ibid.* Bien des gens n'y recourent que pour trouver des décisions favorables à leurs désirs, *ibid.*

CATHOLICITÉ marque de la vraie Église, 492. *Voyez* ÉGLISE.

CATHOLIQUES, il y a des catholiques dans toutes les plages de la terre, 353. Il y a plus de 60 millions de catholiques en Europe, 414, 493. *Voyez* ÉGLISE.

CAUSES finales, elles sont incontestables, 71 *et suiv.* Elles sont un argument redoutable contre les athées, 73.

CÉLIBAT (le) religieux ne nuit point à la population, 469, 525. Vaine opinion de quelques physiciens, 526. Influence du célibat sur l'esprit et les qualités de l'ame, 528.

CÉRÉMONIES, pourquoi si multipliées chez les Juifs, 282. Utilité et nécessité des cérémonies de l'Église, 503. Les protestants regrettent les effets des cérémonies qu'ils ont abrogées, 504; ils tâchent de les rétablir, *ibid.* Les cérémonies de l'Église ne sont pas une imitation du paganisme, 505. Le démon les imite et pourquoi? 506.

CERVEAU, sa grandeur n'est pas la mesure de la faculté intellectuelle, 173; ni le siége essentiel de l'ame, 167, 173.

CHAINE des erreurs et des vérités, 220, 483, 541. Chaîne des êtres; elle attache les plus vils aux plus précieux, les plus indifférents aux plus nécessaires, 75. Ses anneaux sont sans nombre, 76. Elle embrasse toute la machine du monde, en forme l'équilibre et le repos, 81.

CHARITÉ est un excellent casuiste, 522.

CHIEN, pourquoi si varié et d'un genre divisé en tant d'espèces, 57.

CHIMISTES, systèmes absurdes de Paracelse, et

de quelques autres, 61. Les chimistes réduisent l'or en poudre, par l'efficace du feu, 304.

Chine, ce qu'il faut penser de son antiquité, 267, de sa population, 373, 469. L'Évangile y a été prêchée durant les premiers siècles de l'Église, 349.

Chinois, leurs lettrés sont-ils des athées? 21, 92. Leur division sur les matières de religion, 212. Leur cruauté, *ibid.* Ignorance des Chinois dans l'astronomie, 267. Hommage qu'ils ont rendu au christianisme, 372. Leur mauvaise foi, leur avidité, leur injustice, leur férocité, *ibid. et suiv.* Leur gouvernement faible et barbare, 372. Ravages de l'infanticide, *ibid.* Etat des arts et des sciences chez les Chinois, 380. Ce que c'est qu'un lettré chinois, *ibid.*

Chrétiens, vertus des premiers chrétiens reconnues par les philosophes, 350. Parmi les premiers chrétiens, il y a eu des hommes illustres et éclairés, 351, 352. Combien ils ont souffert pour la défense de leur foi, 354. Ils n'ont point souffert pour d'autre cause que pour celle de la religion, 357. La conduite d'un vrai chrétien est une excellente réfutation de l'incrédulité, 368. Les mauvais chrétiens ne prouvent rien contre la sainteté de leur loi, 369. Parallèle absurde des chrétiens avec les infidèles et les païens, 370, 372, 373. Un état composé de vrais chrétiens subsisterait heureusement, 376. Différence des nations chrétiennes et infidèles, 379. Tous les chrétiens sont-ils en état de connaître les preuves de leur religion? 396, 399. Le chrétien ne damne personne, 402. Les chrétiens catholiques sont en très-

grand nombre, 414. Force et lumières du chrétien, 536, 380, 115, 118.
CHRISTIANISME, hommage que lui rend l'Alcoran, 234. Le Judaïsme dépose en sa faveur, 240 *et suiv.* C'est la seule religion véritable, 243. Preuves de la divinité du christianisme, 305 *et suiv.* Rapidité avec laquelle, il s'est établi dans le monde, 349. Obstacles qu'il a rencontrés, 347 *et suiv.* Ne dépend ni des mœurs ni des climats, 349, 353, 355. Les premiers sectateurs du christianisme ont été des hommes sages et éclairés, 351. Le christianisme est beaucoup plus étendu que la superstition de Mahomet, 353, 414, 415. Courage et souffrances de ses défenseurs, 354. Les empereurs romains ont voulu et n'ont pu l'anéantir. 355. Il ne doit pas son établissement aux empereurs chrétiens, 361. Ses bons effets sur l'esprit, le cœur, les mœurs, le bonheur des peuples, 368 *et suiv.* Il n'autorise pas les pénitences destructives, 375. Son alliance avec la vraie politique, 577. La douceur et la patience qu'il inspire ne détruisent ni la valeur militaire, ni les autres qualités d'un bon citoyen, 378. En quel sens il condamne les passions, *ibid.* Il n'a excité ni guerres ni disputes, 379. Il n'arrête pas le progrès des sciences, 380. Il est simple et sublime, 382; à portée de tous les esprits, *ibid.* Les enfants et les sauvages sont aussi capables de ses leçons que les philosophes, 382 *et suiv.* Il n'a point autorisé des actions condamnées par la prudence, 384. Son influence sur le bonheur de l'homme, 386; sur le bonheur de la société, 388. Réforme qu'il a opérée dans le monde, 390. Il est aisé

de connaître la vérité du christianisme, 399. Un examen superficiel peut en éloigner, mais des réflexions sérieuses y ramènent, 537. Pourquoi rejeté par les savants d'aujourd'hui, *ibid.*

Ciel, sa marche et sa disposition immuable, 41, 64, 301. Il y a assurément un ciel, ou séjour des bienheureux, quoiqu'on ne puisse en déterminer l'emplacement, 475. Idée du ciel telle qu'on peut l'avoir en cette vie, *ibid.* Ne peut être que le prix du courage et des combats, 412, 413.

Circoncision (la) n'est pas un usage pris chez les Égyptiens, 280. Pourquoi les prêtres égyptiens ont imité cet usage des Juifs, *ibid.* Pourquoi Dieu a soumis les Juifs à la circoncision, 281.

Comètes, plaisante idée des philosophes sur les comètes, 278, 301.

Conciles, la doctrine qui les met au-dessus des papes, est-elle conséquente, 510. Ce qu'en pensent les protestants, *ibid.*

Confession, combien son institution est avantageuse aux peuples, 501. Hommage rendu par les philosophes anti-chrétiens à l'utilité de la confession, *ibid.* Quelques abus ne concluent pas contre les bons effets de la confession, 502.

Conscience, ce qu'elle nous apprend mieux que les livres, 522.

Contact immédiat, nié par quelques philosophes, 144.

Contradictions des incrédules, 25, 26, 213, 279, 358, 458, 459, 499. Il n'y a pas de contradiction dans les quatre évangiles, 288; ni dans les mystères de la foi, 419. Il y a dans

la géométrie et la physique, des apparences plus spécieuses de contradiction que dans les dogmes de la foi, *ibid.* Les choses dont on a des notions précises, ne renferment pas de contradiction, 29, 441.

Controverses avec les hérétiques, pourquoi elles ne sont pas de durée, 496.

Conversion des philosophes à la mort, 10. Conversion de saint Paul, 294. *Voyez* S. Paul, Conversion de l'univers à la foi, 347 *et suiv.*

Coquillages, sont des restes du déluge, 273.

Corps. *Voyez* Matière. Les esprits peuvent-ils remuer les corps? 412, 319. Un corps peut être en plusieurs lieux, 441. Une substance qui ne serait ni corps ni esprit, ne renferme point de contradiction, 181. Les corps se peuvent-ils pénétrer? 441. Etat des corps après la résurrection, 466 *et suiv.* Le corps de l'homme est le même à tout âge, *ibid.* Il est difficile de dire ce qui constitue le corps d'un être vivant, *ibid.* Les corps de tous les hommes ressuscités n'occuperont pas un fort grand espace, 499.

Couleur, une seule convient exclusivement aux productions de la terre, 74; une autre à l'aspect du ciel, *ibid.* Nuances admirables de celle des végétaux, *ibid.*

Crainte, a-t-elle persuadé aux hommes l'existence de Dieu? 90; elle ne combat pas la félicité de l'homme, 118. La crainte de la mort ne conclut rien contre la croyance de l'immortalité, 191.

Création, elle n'est point impossible, 26, 29. Elle est une suite de la puissance essentielle à Dieu, 27, 28, 29. Pourquoi quelques an-

ciens philosophes l'ont niée, 27. D'autres l'ont regardée comme incontestable, *ibid.* Argument d'Hiéroclès, *ibid.* La création continuelle doit-elle être rejetée? 165, 182. Création du monde en six jours, 260. Création simultanée des corps et des ames, 166.

Crédibilité. Les motifs de crédibilité ne sont que l'instrument et l'occasion du don de la foi, 393, 397. Peuvent-ils produire une certitude métaphysique? 398.

Crédulité stupide de l'athée, 24. La crédulité est une suite de l'ignorance, aussi-bien que l'incrédulité, 279. Le chrétien ne doit point se reprocher sa crédulité, 536.

Croix figurée par la lettre *Tau*, 461.

Culte extérieur, pourquoi si composé chez les Juifs, 282. *Voyez* Cérémonies.

Cyclopes, et d'autres monstres, ont-ils existé? 52, 54, 51.

D

Dégénération, faut-il en reconnaître dans les espèces, 57.

Déclaration du clergé de France de 1682, ce qu'il en faut penser, 510.

Déiste, son inconséquence, 213, 221. Doit devenir athée, ou disciple de la vraie foi, 222.

Déluge, les coquillages sont des monuments du déluge, 273, 274. Changements opérés par le déluge sur la surface du globe, 271, 457. Toutes les histoires prouvent la réalité du déluge, 278. Vaines objections des philosophes, *ibid.*

Démons, leur existence est certaine, 264. Ont-ils la puissance de faire des prodiges? 312.

Peuvent causer des maladies naturelles dans leur cause immédiate, 319. Comment le démon a pu montrer à Jésus-Christ tous les royaumes de la terre, 303. Le pouvoir du démon est affaibli, 322. Pourquoi Dieu ne l'enchaîne-t-il pas entièrement? 413. Moyen sûr de le vaincre, *ibid.* Il aime l'ignorance et les ténèbres, *ibid.* S'il se montrait, il détruirait l'incrédulité, *ibid.* Son empire peut-il être comparé à celui de Jésus-Christ? 412. Pourquoi il est nommé *Simia Dei*, 506. *Voyez* ANGES.

DIEU, peut-on nier son existence? 3. Moyen de n'en douter jamais, 23. Son intervention immédiate dans les œuvres de la nature, 62, 65. Il se complaît dans ses ouvrages, 75. Consentement de tous les hommes dans la profession d'un Dieu, 88. Ce n'est ni l'ignorance ni la crainte, qui ont fondé la foi d'un Dieu, 90; ni la politique des législateurs, 91. L'idée de Dieu est partout la même, 92. Les Chinois reconnaissent un Dieu, 91, 92. Les sauvages peuvent le connaître, 93; ainsi que les sourds-nés, 95. L'idée de Dieu est-elle innée? 97. Il est la cause efficiente et finale de tout ce qui existe, 62. Les Juifs connaissaient l'immensité et l'invisibilité de Dieu, 99. La prescience de Dieu ne nuit pas à la liberté de l'homme, 100. Comment Dieu prévoit-il les actions libres des créatures? 101. L'existence du mal ne contredit pas les attributs de Dieu, 102 *et suiv.* Dieu doit-il punir ou récompenser sur-le-champ? 116. Son action immédiate reconnue par les philosophes, 69, 165. L'idée de Dieu produit les plus grands

sentiments, 115, 116; anime toute la nature. *ibid.*; donne de l'intérêt aux sciences dont elle dirige la marche et assure le succès, 380. Effets de sa privation, 116, 120, 320. Elle est la base de la justice et de la vertu, 125 *et suiv.* Elle est le lien de la société, et l'espérance de la vertu oppressée, 236. Elle prouve l'immortalité de l'ame humaine, 185, et la nécessité d'une religion, 201. La vue des ouvrages de Dieu lui attache l'ame de l'homme, 203. Dieu veut être adoré des enfants, 382, 383. Tout cœur qui n'est pas gâté, atteste qu'il connaît Dieu autrement que par des syllogismes, 383. Différence entre *connaître Dieu et croire en Dieu*, 398. Dieu ne manque à personne, 404. On le connaît à mesure qu'on le cherche 415; on le connaît mieux par l'obscurité de ses mystères de la foi, 422. Son impression sur l'esprit et le cœur de l'homme, 400, 401 405, 475. Résistance ingrate et rebelle que l'homme y oppose, 93, 408, 409. Belle expression de Cicéron sur la spiritualité de Dieu 164. La simplicité de Dieu n'est pas contraire à la doctrine de la Trinité, 434. On ne peut nier l'enfer, sans nier l'existence de Dieu. 473 *et suiv.* Il ne faut pas approfondir les mystères de Dieu, 418, 421. Il ne faut jamais parler aux Saints dans les mêmes termes qu'à Dieu. 531,

Disputes, la religion n'en a point excité, 379. Les disputes des théologiens sont différentes de celles qui divisent les philosophes, 214. Des philosophes ont produit toutes les disputes contre la religion, 436, 520. Pourquoi les disputes avec les hérétiques sont tombées,

496. Régles à garder dans les disputes théologiques, 521.

E

Eaux au-dessus du firmament, 301. Il y a assez d'eau dans la nature pour former un déluge universel, 278.

Ecclésiaste, esprit et but de ce livre, 284. Explication d'un passage célèbre, 194.

Écriture-Sainte (l') contient les livres dépositaires de la révélation, 247. Authenticité de ces livres, 249. Ce qu'il faut penser des difficultés qu'on leur oppose, 250. Impression de la simple lecture de ces livres sur un esprit bien disposé, 251. Son esprit universel et sa grande fécondité, *ibid.* Genre d'éloquence propre à l'Écriture, 253. Inspiration des auteurs sacrés, 254. Moyen simple de connaître les livres canoniques, 255. L'Écriture sainte n'approuve pas toutes les actions qu'elle rapporte, 283. Les explications arbitraires de l'Écriture sont peu heureuses, 261, et défendues par le concile de Trente, 286. On ne trouve point d'erreurs physiques dans l'Écriture, 299; mais bien des connaissances profondes en ce genre, 304. Il y a dans l'Écriture des ténèbres destinées à l'aveuglement des superbes, 16, 285, 415. Moyen d'affaiblir et d'éclaircir ces ténèbres, 285. L'Écriture ne peut être le seul juge des controverses, 484. Bonne règle pour en fixer et saisir le vrai sens, 191. *Voyez* Genèse.

Éducation (l') ne peut tenir lieu de religion, 134. Est-ce faute d'éducation que les brutes restent

si loin de l'homme? 174. Nécessité de l'éducation morale et religieuse, 383.
ÉGALITÉ des hommes, système chimérique, 162.
ÉGALITÉ et FRATERNITÉ chrétienne, tableau qu'en trace l'apôtre, 309.
ÉGLISE : la vraie Église ne peut admettre la tolérance théologique, 219. Elle seule est véritablement tolérante, 224. Le déiste conséquent doit la reconnaître, 222. Il est faux que la primitive Église n'ait été composée que de pauvres et d'ignorants, 351. L'Église catholique est répandue dans toute la terre, 492; elle est plus étendue que le mahométisme, 353. Le temps de sa splendeur n'est pas celui de sa véritable gloire, 359. C'est au bout du monde qu'elle a paru avec le plus d'éclat, *ibid.* La voix de l'Église est plus intelligible que les critiques des savants, 399. Caractères de la vraie Église, 481 *et suiv.* Son unité, 482. Pourquoi cette unité ne se trouve pas chez les hérétiques, 484. L'Église doit être infaillible, *ibid.* Il est facile de se convaincre de l'infaillibilité de l'Église, 486. En quoi consiste la sainteté de l'Église, 489. L'on ne doit pas exalter l'Église primitive, pour déprimer l'Église des derniers siècles, 491. L'Église doit être catholique ou universelle, 492. La seule Église romaine est universelle, 353, 415, 493. Apostolicité de l'Église, 494. Il est aisé de faire voir que l'Église est l'ouvrage des apôtres, 495. Ouvrages à lire en cette matière, *ibid.* Hommage rendu à l'Église romaine par les Grecs, 497. Contraste de la secte philosophique avec l'Église, 499. Nécessité d'un chef dans l'Église, 507. L'Église proscrit les su-

perstitions, 529. Sa perpétuité et indestructibilité, 539.
Égoïsme, genre de scepticisme qui consiste à se croire le seul être existant, 9.
Égyptiens, impostures de leur chronologie, 267.
Électricité (l') des corps ne prouve rien en faveur des matérialistes, 143.
Éléphant supplée la main par sa trompe, 173; n'est qu'une brute, *ibid.*
Élus, pourquoi le nombre en est moindre que celui des réprouvés, 409, 411, 413.
Enfants, peuvent connaître et pratiquer le christianisme, 246, 382. Ils connaissent Dieu, et doivent être instruits dans la religion, 93, 383. Enfants de sept ans plus instruits que les philosophes du siècle, 383, 453. Les enfants baptisés des hérétiques sont enfants de la vraie Église, 414. Preuves de méchanceté et de corruption originelle dans les enfants, 383, 453. État des enfants morts sans baptême, 463.
Enfer, erreurs des philosophes au sujet de l'enfer, 473. Arguments invincibles de l'existence d'un enfer, 474. Il n'y a rien de décidé sur la nature du feu de l'enfer, 475; ni sur son emplacement, *ibid.*; ni si l'intensité des souffrances est toujours égale, 276. Il y a, dans le centre de la terre, assez d'espace pour y placer l'enfer, 475. L'incertitude où nous sommes du lieu où l'enfer est situé, ne prouve rien contre son existence, *ibid.* Vains tableaux de l'enfer, *ibid.* Résultat de la doctrine de l'Église sur l'enfer, *ibid.* Éternité des peines de l'enfer, 476. Preuves tirées de la religion et de la raison, *ibid. et suiv.* Raisonnement de saint Jérôme pour l'éternité des peines, 477.

Autres preuves, *ibid.* Aveu des philosophes païens, *ibid.*

Épictète, s'est servi des Évangiles pour la composition de son Manuel, 387. Combien néanmoins ce Manuel est inférieur à la doctrine chrétienne, *ibid. et suiv.*

Épicure, ses atomes, 35. Sa doctrine sur la volupté, 128; ses mœurs, 129; goût de ses disciples pour le suicide, 120; pourquoi pour l'ordinaire, ignares, lâches, sans essor et sans courage, 128.

Erreurs physiques injustement reprochées à l'Écriture-Sainte, 298 *et suiv.*

Esclaves, comment ils étaient traités chez les Romains, 370.

Espace divisible à l'infini, 419.

Espèces, la variété des espèces sous un même genre, prouve-t-elle quelque chose en faveur du matérialisme? 57. Peuvent-elles dégénérer? *ibid.*

Esprit, son action sur la matière, 144. L'idée d'un pur esprit est aussi ancienne que le monde, 164. Peut-il y avoir une substance qui ne soit ni corps ni esprit? 181.

Esprit (Saint-), pourquoi il n'est pas parlé formellement de la divinité du Saint-Esprit au concile de Nicée, 433.

Esprits forts, faiblesse des prétendus esprits forts, 536. L'esprit fort est celui du chrétien soumis à la Foi, 537.

Éternité des peines. *Voyez* Enfer.

Etna, plaisant raisonnement d'un voyageur sur les laves de ce volcan, 275 *et suiv.*

Étoiles, pourquoi placées dans le ciel sans symétrie, et dispersées en mille figures diffé-

rentes, 40. Elles sont l'ornement du ciel, marquent la mesure du temps, etc., 81, 82. Étoiles invisibles, 83. En quel sens les étoiles sont innombrables, 301; tomberont-elles du ciel? 303. L'étoile des mages ne fut qu'un météore igné, *ibid.*

Être, les philosophes n'aiment les hommes qu'en qualité d'*êtres*, 392. Différence entre *personne* et *être*, 426. 426.

Évangile (l') considéré en lui-même, 243. Sagesse de son auteur, 244. Simplicité du récit évangélique, *ibid.* Excellence de l'Évangile reconnue par les sages profanes, 245. Combien il est supérieur à la doctrine des philosophes, 246, 387. Les Évangiles apocryphes n'affaiblissent pas la certitude de l'histoire de Jésus-Christ, 292; soin que l'Église a toujours eu de les écarter, *ibid.* Authenticité des quatre Évangiles, 291. La vérité de la religion chrétienne ne dépend pas de l'authenticité des Évangiles, *ibid.* Il n'y a pas de contradiction dans les quatre Évangiles, 288. Épictète s'est servi des Évangiles pour la composition de son Manuel, 387; l'esprit de ce Manuel est néanmoins tout différent de celui de l'Évangile, *ibid.* La doctrine de l'Évangile n'anéantit pas la nature, mais la perfectionne, 378, 389; elle fait le vrai bonheur de l'homme sur la terre, 386, 114, 388. *Voyez* Religion, Christianisme, Jésus-Christ, etc.

Eucharistie, on ne peut nier la possibilité de ce mystère, sans nier la toute-puissance de Dieu, 439, 445. Objections de Bayle, 440. Autres objections, 441. Argument de J.-J. Rousseau, 444. Suite des objections, 445. A quoi sont

réduits les hérétiques qui rejettent ce mystère, 447. Vaines déclamations de M. Saurin, *ibid.* Doctrine absurde des calvinistes, *ibid.* Jugement que porte de l'Eucharistie le fidèle humble et docile aux leçons de la foi, 448.

F

Fanatisme, pourquoi impossible chez des chrétiens sensés, 136. L'impiété a aussi son fanatisme, et c'est le plus redoutable, *ibid.*

Fatalisme, il est une conséquence de l'athéisme, 113. Avantage de la doctrine chrétienne sur celle des fatalistes, *ibid.*

Feu, selon quelques-uns, n'est pas matière, 181. L'homme seul le connaît, le produit et le domine, 176. Le feu de l'enfer est-il naturel? 475.

Figuier stérile, pourquoi maudit par Jésus-Christ, 318.

Figures imprimées sur des matières molles, 38, formées par la neige, le givre et la glace, 39. Les figures de l'ancien Testament sont une espèce de prophétie, 290, 346.

Firmament, vraie signification de ce mot, 301, Eaux supérieures au firmament, *ibid.*

Flave Josèphe rend témoignage aux miracles de Jésus-Christ, 316. Réflexion de M. Vernet sur la controverse qui partage les critiques au sujet de l'authenticité de ce passage, *ibid.*

Fleuves, pourquoi leur cours n'est pas droit, 270.

Foi. *Voyez* Révélation. Nature et effets de la foi, 393. La conviction qu'elle opère est différente de celle qui n'est que le fruit du raisonnement, 393, 394. De quelle nature est la certitude produite par la foi, 397. Effet de la

foi sur les vérités naturellement connues, 398. La foi n'est pas le fruit de longues discussions, 400. Les infidèles éclairés ne peuvent avoir pour leur croyance cet attachement que donne la foi, 401. La foi est un don de Dieu, *ibid.* Elle est nécessaire au salut, 402. Cependant les infidèles ne seront pas réprouvés pour n'avoir pas eu la foi, 403. La foi n'est point refusée à ceux qui ne mettent point d'obstacles à ses lumières, 404 *et suiv.* C'est un trésor enfoui qu'il faut chercher, 415. Avantages renfermés dans la foi des mystères, 422. La foi du chrétien s'affermit par l'aveuglement des incrédules, 16, 534. Force et excellence de la foi, 448, 536 *et suiv.*

Foie, la fumée du foie qui préserva Tobie des attaques du démon, ne fut qu'un signe extérieur, et qu'un instrument de la puissance de Dieu, 303.

Fourmis de la forêt d'Égine, les Athéniens les regardaient comme leurs aïeux, 55. Les fourmis amassent du grain pendant la moisson, 304. Reproche fondé fait à l'Écriture, au sujet des fourmis, *ibid.*

G

Géants de trois à quatre cents pieds, fabuleux, 45. Ce qu'il faut penser des ossements qu'on montre comme des dépouilles de géants, *ibid.* Géants dont il est parlé dans l'Écriture, 45, 46. Géants de la terre magellanique, 46. Réflexion générale sur les géants, *ibid.*

Généalogie de Jésus-Christ, selon saint Matthieu et selon saint Luc, 289.

GÉNÉRATION, ses principes et ses ressorts nous sont inconnus, 62.
GENÈSE (la), est le livre le plus important de l'ancien Testament, 257. Elle est l'ouvrage de Moïse, 258. A quoi sont réduits ceux qui la rejettent, 259. Moyen de juger sainement des difficultés qu'elle présente, 261. Réponses à ces difficultés, 260 *et suiv.* Elle est antérieure à tous les livres des nations, 280, 259.
GÉOGRAPHIE, ce qu'elle doit aux planètes et aux étoiles, 134; aux satellites de Jupiter, *ibid.*; à la disposition irrégulière des corps célestes, 40.
GÉOMÉTRIE, Bayle argumentait contre les démonstrations géométriques, 333, 394. Différence entre les vérités géométriques et les vérités de la foi, 394. La géométrie a des difficultés égales à celles des mystères de la foi, 419.
GÉRASÉNIENS, pourquoi Jésus-Christ permit la perte de leur troupeau, 318.
GERME, étendue donnée à son efficace, 57; est le principe des plantes et des animaux, 59.
GRACE (la) de Jésus-Christ ne manque à personne, 404, 413. La grâce et la séduction ne sont pas susceptibles de parallèle, 313
GRECS, caractère et mœurs des Grecs païens, 210, 231, 270. Les Grecs modernes prient pour les morts, et reconnaissent un purgatoire, 480. Leur Église ne peut point se glorifier d'être la véritable, 497. État déplorable des Grecs schismatiques, *ibid.*
GRYPHON de la fable, très différent du *Cryps* de l'Écriture, 304.

H

Hasard (le) n'a pas fait le monde, 35 *et suiv.* Culte que les athées doivent lui rendre, 41.
Herculanum, monuments de ses abominations, 370.
Hérésies, sont nécessaires à l'épreuve des fidèles, 415. Elles affermissent le dogme, et rétablissent la discipline, 417, 540.
Hérétiques, ne tiennent à rien, et ne peuvent se fixer à aucune croyance, 221, 484. Pourquoi ils professent la tolérance, 224. Leur conduite dans les états où on leur a donné entrée, 226. Les hérétiques matériels sont enfants de la vraie Église, 414. Selon quelques théologiens, le nombre des hérétiques matériels est peu considérable, *ibid.* Les hérétiques qui nient la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, ne peuvent défendre sa Divinité contre les sociniens, 447. Pourquoi l'unité de doctrine ne se trouve pas chez les hérétiques, 484. Les hérétiques peuvent-ils être d'accord dans les points fondamentaux? 485. Les églises hérétiques n'ont pas les caractères de la véritable, 482 *et suiv.*
Hippocentaure, figure symbolique, 54; autre opinion qui en fait un animal, *ibid.*; n'a jamais existé, selon Cicéron et Lucrèce, *ibid;* fantôme, selon saint Augustin, *ibid.*
Histoire (l') profane présente des difficultés et des invraisemblances quelquefois plus grandes que celles de l'histoire sainte, 250.
Homme (l') est-il le seul qui marche droit? 54. Pourquoi son espèce varie moins que celles

des animaux? 47, 53. Plaisante origine des hommes, selon Maillet, 55; selon les Athéniens et les Thessaliens, *ibid.* La beauté des ouvrages de l'homme ramène à Dieu l'esprit du spectateur, aussi bien que la vue des ouvrages de la nature, 57. Homme chimique de Paracelse, 61. Tout est-il fait pour l'homme? 75. Il tire de l'utilité des choses nuisibles, 77. Il est l'abrégé de l'univers, et paraît lié avec tout ce qui existe, *ibid.* Son génie a plus d'étendue que tous les êtres qui combattent son domaine, 79, 112. Une vie molle et oiseuse anéantirait sa dignité, 79. Il ne lui serait pas avantageux de connaître tous les secrets et toutes les richesses de la nature, 85. Il ne peut être forcé à mériter le ciel, 106. Dans le système des matérialistes, il n'est qu'un insecte éphémère, 123; mais selon ses vrais titres, il est enfant du Créateur, héritier du ciel, citoyen de l'éternité, *ibid.* Il a seul la faculté de s'élever jusqu'au Créateur, 149, 173; il a une ame spirituelle, 137 *et suiv.* (*voy.* AME); n'a pas été sauvage au commencement, 153. L'inégalité des hommes est nécessaire à la société, 162. Combien l'homme est au-dessus de la brute, 168 *et suiv.* (*voy.* BRUTES); connaît seul, produit et domine le feu, 176. Son corps est pénétré d'un souffle divin, 176. Son intelligence et son domaine, 57, 176; son immortalité, 183 (*voyez* ce mot). De tous les êtres vivants est le seul suicide, 119. Sa liberté, 196. *et suiv.* Pourquoi il ne saurait être sans religion, 203. Il est obligé de chercher la véritable, 229. Il ne connaît rien parfaitement, 418. Il n'eût point été oisif dans l'état

d'innocence, 457. Nombre des hommes qui peuplent aujourd'hui la terre, 469, 414.
Homme marin, poisson qui a deux mains semblables aux pattes de l'oie, 54.
Honneur, vanité des honneurs rendus aux grands hommes, dans le système de l'anéantissement, 189, 190.
Hottentot, combien il est au-dessus du singe, 152.
Humanité, abus et faux sens de ce mot, 392.
Humilité ne déroge pas au courage, 378; est contrefaite par l'orgueil, *ibid.*
Hurons, sont moins stupides qu'on ne le croit, 152.

I

Japon, fausses conséquences que les philosophes tirent de la ruine de l'Église du Japon, 355.
Idée de Dieu, nous est-elle innée? 97. Elle est la mère des grands sentiments, des pensées sublimes, 116, 117, 118. Est liée avec l'idée de l'immortalité de l'ame, 184, et de la liberté, 198 *et suiv.*
Idées innées, observations favorables à ce système, 79, 449.
Idolatrie, combien elle est insensée, 230. Abomination de ses sacrifices, 231. Les païens ont vraiment adoré les statues, 232. La ruine de l'idolâtrie ne doit pas être attribuée aux empereurs chrétiens, 361. Rapidité de sa chûte, *ibid.* L'idolâtrie n'a pénétré que fort tard dans un grand nombre de régions, 411. *Voyez* Paganisme.

JEPHTÉ, ce que c'était que son sacrifice, 283. L'Écriture ne dit rien qui l'approuve, *ibid.*
JÉSUS-CHRIST, ce qu'en dit l'Alcoran, 234. Respects des mahométans pour Jésus-Christ, 235 Il est le destructeur des idoles et de toutes les erreurs, 238. Combien il est supérieur en vertu et en sagesse aux philosophes les plus célèbres, 244 *et suiv.* Hommages rendus à sa doctrine par les philosophes et les infidèles, 245; par un des chefs des incrédules modernes, 389. Ses miracles, 315. Sa résurrection, 323. Il est le Messie prédit par les prophètes, 334 *et suiv.* Pourquoi la fraude et l'hypocrisie ont crû avec sa doctrine, 392. Son empire s'étend sur les réprouvés comme sur les élus, 412. Sa grâce ne manque à personne, 404, 413. *Voyez* CHRISTIANISME, ÉVANGILE, ÉGLISE.
IGNORANCE (l') est crédule et incrédule, 279.
IMAGES, le culte des images ne tient point au corps de la religion, 531. Pourquoi il y a des images miraculeuses, *ibid.* Il n'y a point aujourd'hui d'esprit assez stupide pour leur attribuer quelque vertu, *ibid.*
IMAGINATION, M. de Buffon est-il fondé à nier les effets qu'on lui attribue? 52.
IMBÉCILLES. *Voyez* SAUVAGES.
IMMENSITÉ de Dieu reconnue par les Juifs, 99.
IMMORTALITÉ, 183. (*Voyez* AME de l'homme). Rapport du dogme de l'existence de Dieu avec celui de l'immortalité de l'ame, 185. Quel renforcement de preuves l'un et l'autre reçoivent des saintes Écritures et de la religion chrétienne, 251, 195. Si l'ame n'était point immortelle, il n'y aurait ni devoirs, ni vertus, 186, ni lois naturelles, ni autres, 187

et suiv. Le souvenir des hommes ne peut remplacer l'espoir de l'immortalité, 189. Consentement de tous les peuples dans la doctrine de l'immortalité, 190. Si l'homme meurt tout entier, il est le seul être qui existe sans but, sans dessein, *ibid.*; au-dessous de la brute et moins heureux qu'elle, *ibid.* Quoiqu'immortel, il craint la mort, 191. Les Juifs ont reconnu le dogme de l'immortalité, 192 *et suiv.* Combien ce dogme est consolant, 185, 116, 389.

IMPRÉCATIONS des Psaumes (les) regardaient les ennemis de Dieu, 283.

INCARNATION, raisonnement de Bayle contre ce mystère, 437. Objection de Premontval, 438.

INCERTITUDE des philosophes, 8, 9, 10, 176, 259, 333, 380, 458, 536. *Voyez* PYRRHONISME, RAISON, etc.

INCRÉDULITÉ (l') est un châtiment de Dieu clairement énoncé dans les Écritures saintes, 16, 534. Elle est un fruit de l'ignorance, 279.

INCRÉDULES, division des incrédules en différentes classes, 18. Autre division, 20. Ils s'associent les plus grands défenseurs de la foi, et les calomnient après leur mort, 22. Il n'est pas possible de les contenter et de les faire acquiescer à la vérité, 459. La plupart n'osent point attaquer le corps de la religion, et appesantissent leur critique sur des choses étrangères à la foi, 532. L'aveuglement des incrédules affermit la foi des chrétiens, 16, 534. Faiblesse des incrédules, 536, 551. *Voyez* PHILOSOPHES, ATHÉES, RELIGION, FOI, etc.

INÉGALITÉ (l') des hommes est nécessaire à la société, 162.

INFAILLIBILITÉ, les saints Pères n'ont pas eu le privilége de l'infaillibilité, 367. Il doit y avoir dans l'Église un tribunal infaillible, 484. Il ne faut pas de grands raisonnements pour se convaincre de l'infaillibilité de l'Église, 486. Ni pour savoir quelle Église jouit de l'infaillibilité, 487. Réponse aux objections tirées de l'histoire, 488. La question de l'infaillibilité du pape n'est pas essentielle à la foi, 510.

INFLUENCES, les newtoniens travaillent à les rétablir, 82.

INSECTES, leur destination, 76, 77. Insectes nuisibles, 79.

INSPIRATION, quelle sorte d'inspiration il faut reconnaître dans les auteurs sacrés, 254.

INSTINCT des brutes, ce que c'est, et à quoi on peut le comparer, 170, 171. Il est aussi dans l'homme, 171.

INTELLIGENCE (l') n'est point un toucher abstrait, 150.

INTOLÉRANCE. *Voyez* TOLÉRANCE.

JOB, pourquoi il déplore le jour de sa naissance, 286. Son livre n'est pas une allégorie, *ibid.* Connaissances profondes qu'il contient en matière de physique, 304.

JOSAPHAT (la vallée de) ne doit pas contenir tous les hommes ressuscités, 468. Sur quoi est fondée l'opinion qui assigne cette vallée pour le lieu du jugement universel, *ibid.*

JOSÈPHE, *voyez* FLAVE.

IRRÉGULARITÉ dans les grands ouvrages de la nature, nécessaire aux vues de l'architecte, 40.

IRRÉLIGION, elle produit le suicide, 119. Sa doctrine porte la désolation dans les cœurs,

115 *et suiv.* 390. *Voyez* PHILOSOPHES INCRÉDULES, INCRÉDULITÉ, ATHÉES, ATHÉISME, etc.

JUGEMENT dernier, les apôtres ne l'ont pas cru prochain, 344, 345. Questions frivoles sur la manière dont se fera le jugement universel, 465, 468, 470. Grand spectacle qu'il présentera, 470.

JUIFS, ont parlé magnifiquement de Dieu, 99; ont reconnu la spiritualité et l'immensité de Dieu, *ibid.*; ont professé l'immortalité de l'ame, 192 *et suiv.*: ont été affranchis de la contagion du paganisme, 210. Leur religion, autrefois pleine de majesté et de grandeur, est aujourd'hui en quelque sorte anéantie, 240. Elle renvoie à celle des chrétiens, 241. L'état actuel des Juifs concourt autant que leur religion, à prouver la vérité du christianisme, 242. Les Juifs n'ont point pris leurs dogmes et leurs usages des nations, 280; au contraire, les nations ont imité les Juifs, *ibid.* Pourquoi cette multitude de lois chez les Juifs, 282. Pourquoi les Juifs ont exterminé les habitants de la Palestine, 283. On ne doit point exiger des Juifs toute la sainteté des mœurs chrétiennes, *ibid.* L'état actuel des Juifs, prédit par les prophètes, n'a pu être prévu naturellement, 336. Les Juifs sont des témoins non suspects de l'existence des prophéties, 335, 359 *et suiv.* Aveuglement prodigieux des Juifs, 336 *et suiv.* Réflexion sur la dispersion, l'oppression et l'aveuglement des Juifs, 339. Julien l'Apostat a voulu les rétablir, avec quel succès, 331, 540. Juifs de la Chine, 349. Ils ne sont pas sans moyens de salut, 411. Ils ont

connu le péché originel, 460. Ils prient pour les morts, 480.
JULIEN l'Apostat, son vrai caractère, 340. Son projet de rétablir les Juifs, 331, 340.
IVRAIE (l') s'est-elle changée en bled? 57.
JUSTICE de Dieu niée par les philosophes, 103.

L

LANDES sauvages et brutes, à quoi servent-elles? 86.
LANGAGE typique, il n'est point ridicule, 287.
LANGUES sauvages (les) ont leurs beautés et leur éloquence, 152. Idée ridicule du lord Burnet, sur l'origine des langues, *ibid.* Langue hébraïque, naive et simple, 285, et en même temps forte et rapide, 286. C'est l'imagination qui a corrompu le langage, 285. Délicatesse des langues à raison inverse des mœurs, *ibid.* Peut-on parler des langues qu'on n'a point apprises, 321. La langue chinoise est la plus pauvre et la plus obscure de toutes les langues, 380.
LÉGENDES, les moines ne les ont pas altérées pour le fond de l'histoire, 331.
LETTRÉS, les lettrés chinois sont-ils athées? 21. Ignorance des lettrés chinois, 267, 380. *Voyez* CHINOIS.
LETTRES *édifiantes et curieuses*, jugement qu'il en faut porter, 50.
LIBERTÉ. La prescience de Dieu ne contredit pas le dogme de la liberté, 100. La liberté n'est point un présent funeste, 104. La doctrine de la liberté est fondée sur l'idée de Dieu, et sur la distinction du vice et de la vertu,

198; c'est une vérité que toutes les disputes ne peuvent affaiblir, 199.
Lièvre (le) doit-il être compté parmi les animaux ruminants? 304.
Livres canoniques, moyen simple et aisé de les connaître, 255. (*Voyez* Écriture Sainte). Livres des nations, ils sont tous postérieurs à ceux de Moïse, 259, 280.
Lois générales dans les fonctions de la nature, il faut les reconnaître, 57. Lois civiles, combien inférieures aux lois de la religion, 134.
Lumière, ses phénomènes favorables à l'explication des mystères, 441, 444; est suivant quelques philosophes une substance moyenne entre les esprits et les corps, 181, 441.
Lune, pourquoi elle est appellée un *grand luminaire*, 301.
Luxure, dégoût et tristesse qui la suivent, 120; produit la cruauté, 130; ressemble à l'avarice, 274; étouffe les talents et éteint la sensibilité de l'esprit, 880. *Voyez* Volupté.

M

Magie, à quoi sont réduits ceux qui la nient, 264, 321. Est-elle plus rare aujourd'hui, 320, 322. Pourquoi commence parmi les incrédules, 216, 320. N'est point distinguée de la théurgie, 322, Connue et ancrée chez tous les peuples barbares et idolâtres, 193. *Voyez* Démons, Possessions, Sorciers.
Mahomet n'a point fait connaître le vrai Dieu, 234, 238; n'a point détruit l'idolâtrie en Asie, 238. Il n'a pas fait de miracle, 239.
Mahométans, leur respect pour Jésus-Christ,

234. Leur méthode de prêcher l'Alcoran, 239. 353.
MAHOMÉTANISME, sur quoi il est fondé, 234. *Voyez* ALCORAN.
MALADIES, il y en a de surnaturelles, 319.
MANICHÉISME, réfutation de cette hérésie, par ses défenseurs mêmes, 102. Combien il est absurde, 111.
MARTYRS, leur grand nombre, et leurs souffrances, 354. Erreurs de Dodwell au sujet des martyrs, 360. Ils sont une preuve de la vérité du christianisme, 362. Différence entre les martyrs de la vraie foi et les martyrs de l'erreur, 363. Les uns et les autres déposent contre les prétentions des incrédules, 365.
MATIÈRE, elle n'est point éternelle, 26. Ne peut se donner le mouvement, 30. Peut le recevoir des esprits, 312, 319. Nous est assez connue pour savoir que l'activité lui répugne, 34, ainsi que la pensée, 137. N'est pas féconde, 42. N'est pas mauvaise pas sa nature, 112. C'est une substance purement passive, 138. Si elle pouvait être pensante, elle pourrait vivre éternellement, 184. Son extrême divisibilité, 60; est-elle divisible à l'infini? 419. La circulation continuelle de la matière ne combat pas la croyance de la résurrection, 466. Le feu et la lumière sont-ils matière? 181, 441.
MÉMOIRE, l'homme ne peut l'avoir de tout ce qu'il fait ou pense, 148, 161.
MENSONGE officieux, on a pu ignorer anciennement que c'était un péché, 283.
MER, pourquoi divisée d'une manière irrégulière et partagée en tant de bras? 40. Décroît-elle insensiblement? 56. Subjuguée par

l'homme, elle a réuni toutes les régions, et enrichi chaque province des productions de tous les climats, 86. Elle n'a pas couvert successivement tout le globe, 268. Elle n'a pas fait les montagnes, 270.

Messie, promis aux anciens patriarches, 212. Semble avoir été connu de Platon, 208. Jésus-Christ a tous les caractères du Messie, 334 *et suiv.*

Microscopistes, substituent l'imagination aux yeux, 62. Abus ridicule de leurs découvertes, 76.

Ministres protestants, ne savent plus ce qu'ils croient, 221. Connaissent l'inconséquence de leurs sectes, 221, 414.

Miracles, Mahomet n'en a pas fait, 239. Ils sont une preuve du christianisme, 305. Définition d'un miracle, 306. Les miracles sont possibles, 307. Dieu peut avoir des raisons de faire des miracles, 309 Les démons en peuvent-ils faire? 311. Différence des vrais et des faux miracles, 312, des miracles réels et des miracles supposés, 314. Certitude des miracles de Jésus-Christ, 315. La résurrecttion de Jésus-Christ est le plus décisif de tous les miracles opérés en faveur de l'Évangile, 323. Autres miracles arrivés dans les temps postérieurs, 331. Pourquoi les miracles ont été autrefois plus fréquents, 332. Pourquoi les incrédules nient les miracles, 333. Miracles, preuves de la sainteté de l'Église catholique, 490. Miracles secrets qu'il ne faut pas publier, 531.

Missionnaires, pourquoi plus croyables que les autres voyageurs, 50. Pourquoi ils paraissent

trop favorables aux annales chinoises, 267. Fruit de leurs travaux, 353. Pourquoi écoutés des infidèles, 493.

Moi (le), combien il est simple et intime, 145. Pourquoi il n'est pas toujours présent à l'ame, 148. Subsiste même dans les songes, *Ibid.* N'existe pas chez les brutes, 147. Est un arrêt définitif contre le matérialisme, 182. *Voyez* Ame.

Moïse, il est auteur du Pentateuque, 258. *Voy.* Genèse.

Monde, ne change pas, 57, 58, 64; n'est point éternel, 66. Toutes ses parties sont enchaînées, et concourent à la composition de la grande machine, 75, 81. La pluralité des mondes est un système frivole, 84, 302, 381. Le monde n'est pas plus ancien que Moïse le fait, 267. Idée du mot *monde* dans le sens de l'Évangile, 387. Les apôtres n'ont pas cru que la fin du monde était prochaine, 344, 345.

Monstres, l'écart de la nature dans la formation des monstres rentre dans le plan général, 44. Les monstres prouvent des lois établies pour la conservation des espèces, *ibid.* Y a-t-il des monstruosités spécifiques dans l'espèce humaine? 51 *et suiv.* De quelle espèce d'âme les monstres sont-ils animés, 54, 167. Monstres, ouvrages de l'art et de l'imposture, 44, 54.

Montagnes, les grandes montagnes ne sont pas l'ouvrage de la mer, 270. Ce qu'il faut penser de la montagne où Jésus-Christ fut tenté, 303.

Morale, il n'y en a pas sans religion, 124 *et suiv.* Vanité de la morale philosophique, 125.

245, 390 *et suiv.* Morale des anciens tirée de l'Ecriture, 387. Incertitude et variations de la morale des protestants, 213.

Mort, n'est que le terme de nos relations actuelles avec le monde physique, 163. L'homme seul la connaît, 174; avantage de cette connaissance, 417. Pourquoi l'homme craint la mort, quoiqu'il soit immortel, 191. A l'approche de la mort l'ame prend un nouvel essor, 11, 161, 191. Le soin pour les corps morts, et le respect pour les tombeaux sont une profession pratique de la résurrection, 464.

Mouvement (le) de la matière, n'est pas éternel, 31. La matière ne peut se donner le mouvement, 30. Un mouvement aveugle ne produit rien, et empêche toute production, 35. Le mouvement de la terre n'est pas démontré, 302. *Voyez* Terre.

Mulet, pourquoi il n'est pas fécond, 57.

Mystères, les mystères de la nature ne se conçoivent pas mieux que les mystères de la religion, 418, 419. Il n'y a point de contradiction dans les mystères de la foi, 419. Les mystères sont-ils contre la raison? 420. Avantages que le chrétien découvre dans la foi des mystères, 421. La doctrine des incrédules ramène à la croyance des mystères, 423.

Mystères du paganisme, abominations qui s'y pratiquaient, 231, 270.

N

Nabuchodonosor, en quel sens il fut changé en bête, 303.

Nations, tous les livres des nations sont posté-

rieurs à ceux des Juifs, 280, 258. Les nations païennes ont imité et corrompu la religion des Juifs, 280, 387. Nations de la Palestine, pourquoi exterminées par les Juifs, 283. Mœurs des Grecs et des Romains, 210, 231, 370. Les nations chrétiennes sont plus cultivées et plus vertueuses que les autres, 212, 236, 369, 379 *et suiv.* Nations païennes converties à la foi dès le commencement de l'Église, 349. Toutes les anciennes nations paraissent avoir connu le péché originel, 458.

NATURE, bien définie par M. de Buffon; 43. Son ordre immuable, 41, 64; elle ne viole pas le plan du Créateur, 43, 57, 58, 64. Ses lois sont *de conservation* et non de *production*, 43. Elle ne s'affaiblit pas par degrés, mais est telle aujourd'hui qu'elle était dans des temps très-reculés, 45. Pourquoi ses richesses ne se découvrent que par succession, 85; pourquoi sont-elles inégalement réparties? 86. Se cache quand on s'approche de trop près, 418. Langage insensé prêté à la nature, 125. L'état de nature n'est pas celui des sauvages américains, 156; ni celui des Otahitiens, 454. La division de la nature en trois règnes est très sage, 180. La morale de Jésus-Christ ne détruit pas la nature de l'homme, mais la perfectionne, 378, 389. Il y a des obscurités dans la nature comme dans la religion, 418; et pour la même fin, 161. La nature fournit des emblèmes de nos mystères, 442, 444, 471. Elle a perdu son premier état, 457.

NATURE (l'état de pure), n'est pas celui des sauvages américains, 156; ni celui de quelques nations molles et abominables, 454. Ce

que c'est que l'état de pure nature dans le langage théologique, 455.
Nègres, font-ils une espèce à part? 48. Raison physique de leur noirceur, *ibid.* Adonnés à la magie, 152, 321; ont beaucoup de sentiment, *ibid.*
Nil, son limon produit-il des grenouilles? 61.
Nuit, favorable à la pensée et au sentiment intime du *moi*, 145. Renforce les facultés de l'ame, 161. Sa beauté comparable à celle du jour, 82.

O

Opinions fausses, peuvent-elles gagner le suffrage de toutes les nations? 89. Ne font pas sur l'esprit le même effet que la vérité, 401.
Optimisme, système né dans une imagination plus riante que vraie, 114. Optimisme du chrétien, *ibid.*
Or, l'action du feu le réduit en poudre, 304.
Organes, instruments de l'ame, 151, 158 *et suiv.* (*Voy.* Ame). Organes du singe, semblables à ceux de l'homme, 175.
Origine du mal, 102 *et suiv.*
Ovarisme, 62.

P

Paganisme (le) parlait à l'imagination par l'appareil d'une superstition bruyante, 282. Mœurs qu'il inspirait ou autorisait, 210, 370. Esprit et objet de ses mystères, 210, 232. Facilité de sa chute, 361. A péri avec les idoles, 531. Il y a eu des hommes éclairés des lu-

mières de la foi au milieu du paganisme, 405. *Voyez* IDOLATRIE, NATIONS.

PAÏENS, témoignages qu'ils rendent au christianisme, 315, 357. Leurs mœurs ont été réformées par l'Évangile, 369, 390.

PAPE (le) est chef de l'Église, 497, 507. Pourquoi son autorité a moins éclaté dans les premiers temps, 509. Les disputes sur l'étendue de l'autorité papale, ne concluent pas contre les titres de cette autorité, 510. Est-il expédient que le pape possède un état temporel? 511. Ce qu'il faut penser de l'abus que quelques papes ont fait de leur autorité, 512.

PARADIS terrestre, sa situation, 279.

PASSIONS, sont-elles condamnées par l'Évangile? 378.

PATAGONS (les) ne sont pas plus grands que les Européens, 46.

PAUL (S.), idée juste et consolante, qu'il donne de la mort, de la vie présente et future, 262. Ses Épîtres respectées par Fréret, 294. Caractère des écrits de cet apôtre, *ibid.* et 296. Jugement qu'en portait M. Bossuet, 294. Estime de saint Jean Chrysostôme pour saint Paul, *ibid.* La conversion de cet apôtre est un argument sans réplique contre les incrédules, *ibid.* Déclamations impuissantes de Boulanger, de Bolingbroke, de Langius, contre ce grand homme, 295. Réponse qu'il faisait aux difficultés de la prédestination, 417, et de la résurrection des morts, 471.

PÉCHÉ, pourquoi Dieu le permet, 108.

PÉCHÉ originel, les philosophes ne l'attaquent que par des raisonnements fondés sur une équivoque, 449. Explication du péché originel,

ibid. et suiv. Comment le chrétien doit se convaincre de l'existence du péché originel, 452, 261. Preuves philosophiques du péché originel, 455. Quel serait l'état de l'homme s'il naissait sans péché originel, 457. Effets du péché originel sur toute la nature, *ibid.* Le péché originel a été connu des anciens philosophes, 458; de tous les anciens peuples, *ibid.*; les Turcs le reconnaissent, *ibid.* Aveux de Bayle et de Voltaire, *ibid.* Erreurs où précipite l'ignorance du péché originel, *ibid.* C'est un mystère qui en explique beaucoup d'autres, 93, 261, 458; inconséquence des philosophes qui refusent de le reconnaître, 459. La doctrine du péché originel était établie chez les Juifs, 460. Comment les Juifs et les gentils se purifiaient du péché originel, 461.

PENTATEUQUE, c'est l'ouvrage de Moïse, 258.

PÈRES : les saints Pères rendent à la religion un témoignagne approchant de celui des martyrs, 366. Leur unanimité malgré les révolutions des doctrines et des siècles, *ibid.* Les défauts reprochés à leurs écrits ne concluent rien contre leur sagesse et l'étendue de leurs connaissances, 367. Aucun d'eux n'a eu le privilége de l'infaillibilité, *ibid.* Pourquoi ils ont quelquefois trop négligé le sens littéral de l'Écriture, *ibid.* Pourquoi quelques-uns ont paru parler peu exactement de la Trinité, 432. Ils sont les vrais théologiens de l'Église catholique, 516.

PERSÉCUTION (la) est un mauvais moyen d'instruire, 225. Réalité et rigueur des persécutions contre les chrétiens, 354. Vrai motif de ces persécutions, 357. Variations des philosophes, au sujet des persécutions, 358. Ce

n'est pas la persécution qui a attaché les chrétiens à leur foi, *ibid.* Le paganisme est tombé sans persécution, 361.

Personne, différence entre *nature* et *personne*, 425; entre *être* et *personne*, 426. Sophisme de Bayle sur la personne divine de Jésus-Christ, 437.

Philosophes incrédules, deviennent chrétiens à la mort, 10. Ce qu'il faut penser de ceux qui ne se convertissent pas, 15. Ils n'ont jamais été bien persuadés de leur doctrine, 10. Il faut les combattre par eux-mêmes, *ibid.* Ils déprisent les grands hommes, et élèvent jusqu'au ciel les tyrans persécuteurs du christianisme, 131, 231, 340. Portraits des philosophes, tracés par J.-J. Rousseau, 131, 134, 214, 499. Ils se préconisent les uns les autres, et ravalent jusqu'au néant les défenseurs de la religion, 132; cherchent leurs preuves à l'extrémité de l'Asie, et dans l'obscurité des temps, 212, 259; ne sont pas propres à enseigner les peuples, 213, 499; se contredisent, 25, 213. Leurs lois morales sont sans soutien, 124, 213, 362. Faiblesse et crédulité de leurs adhérents, 214, 536; se servent des armes brisées des Julien, des Celse, etc.; sont condamnés par voie de prescription, 250, 499; résistent à toutes les démonstrations, 279, 459; ont corrompu les mœurs, et opéré une triste révolution dans toutes les conditions et dans tous les âges, 390. Troubles qu'ils excitent dans l'État, 129, 392. Ils aiment les Tartares, pour être dispensés d'aimer leurs voisins, 392. Portrait qu'en fait saint Paul, *ibid.* Leur doctrine désolante, 115, 391. Les bonnes qualités qu'ils

ont conservées, sont les fruits de la religion, 129, 391. Leur ingratitude à l'égard de la religion, *ibid.* Leur manière de prouver, 441, 469. Impossibilité de guérir leur esprit contentieux, 459. Ils font dériver des païens tous les dogmes et usages des juifs et des chrétiens, 280, 462, 505. Leur haine honore et prouve la religion, 541. Contraste de la secte philosophique, avec l'Église catholique, 499. *Voyez* Athées, Incrédules, etc.

Philosophie, peut-elle conduire à l'athéisme, 5. Faiblesse de l'ancienne philosophie, 210. Philosophes du portique et du lycée moins instruits que les enfants chrétiens, 246. *Connaissaient* Dieu, mais ne croyaient pas en lui, 398. Multitude des erreurs philosophiques, 182. Combien la philosophie est inférieure à l'Évangile, 244, 246, 387, *et suiv.* Erreur de ceux qui attribuent à la philosophie les effets du christianisme, 129, 371, 391. La philosophie ne peut être substituée au christianisme, 390. Effet naturels de la philosophie selon J.-J. Rousseau, 392. Vanité des vertus qu'elle a formées chez les païens, 407.

Physionomie, diversité des physionomies, nécessaire à la conservation de la société, 74. Mahomet en fait un argument de l'existence de Dieu, *ibid.*

Physique (la) ne prouve pas que le monde soit fort ancien, 268. Il n'y a point d'erreurs physiques dans l'Écriture, 299; mais bien des connaissances physiques, sûres et profondes, 304.

Piété, se nourrit des expressions d'un amour tendre et ingénu, 285. Piété vive et solide de

l'enfance, 383. Douceur et force de son impression, 475.
PLANÈTES, nécessaires à la conservation du monde, 74; ne sont pas des mondes habités, 84.
PLANTES, peuvent-elles naître sans germes? 59. Nombre des espèces de plantes, 64. Nécessité et utilité des plantes, 78. Les plantes sont dessinées dans le germe, 441. La résurrection des plantes est un symbole de la résurrection de nos corps, 471.
PLURALITÉ (la) des mondes est un système frivole, 381.
POLYGAMIE, contraire à la population, 374, 469.
POLITIQUE (la) des chrétiens est la plus sûre pour la conservation des États, 277.
POLYTHÉISME (le) a succédé à la croyance universelle d'un Dieu, 92.
POPULATION de la terre, ne va pas à plus de 720 millions, 414, 469. Le célibat religieux ne nuit point à la population, 468, 525. Une excessive population entraîne de grands maux, 525.
POSSESSIONS, (les) étaient-elles des maladies naturelles? 319. Les possessions n'ont pas cessé aux premiers siècles de l'Église, 320. Il y en a d'incontestables, *ibid.* Pourquoi elles sont aujourd'hui plus rares, 322.
POU-HOU, inscription des boutiques chinoises, 372.
POURQUOI et COMMENT, termes qui, en nos mystères, annoncent la témérité, 429; ébranlent toutes les notions, *ibid.*
POURRITURE (la), peut-elle engendrer des êtres vivants? 59.

Prédestination (la) de Calvin est un blasphème, 416. Ce qu'il faut penser des disputes sur la prédestination, 417 *et suiv.*

Prescience de Dieu, d'accord avec la liberté de l'homme, 100. Comment Dieu prévoit l'avenir, 101.

Prescription, elle est un bon moyen de finir les disputes sur la religion, 250, 499.

Présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, 459 (*voyez* Eucharistie). Présence d'un corps en plusieurs lieux, 441, 447.

Principe vital, est-il distingué de l'ame intelligente? 167.

Probité, il n'y en a pas sans religion, 124 *et suiv.*

Processions, cérémonie et mode de culte naturel et raisonnable, 505.

Prophètes, pourquoi ils employaient le langage typique, 287. Pourquoi ils passent rapidement d'un sujet à l'autre, 343.

Prophéties, se réduisent à trois articles principaux, 334. L'existence des prophéties est aussi avérée que l'accomplissement en est incontestable, 335. Les Juifs sont des témoins non suspects de l'authenticité des prophéties, *ibid.* Le malheur des Juifs, annoncé par les prophéties, n'a pu être prévu naturellement, 336. L'événement principal des prophéties est indépendant de toute explication, 341. Deux excès à éviter dans l'explication des prophéties, 342. Prophéties qui regardent incontestablement le Messie, *ibid.* Pourquoi les grandes prophéties qui regardaient les siècles futurs, étaient mêlées de quelques-unes qui s'accomplissaient aux yeux des Juifs, 343. Prophé-

ties touchant la destruction de Ninive, l'arrivée de Jésus-Christ sur les nuées, la fin du monde, expliquées et vérifiées, 344 *et suiv.*
Prospérité des pécheurs, est-elle contraire à la justice de Dieu? 109 *et suiv.*
Protestants, leurs incertitudes, inconséquences, 221, 447, 484. Regrettent les cérémonies de l'Église, 504, les monastères et autres institutions catholiques, 514.
Psaumes, imprécations des psaumes contre les ennemis de Dieu, 283. Beautés et sens profond des psaumes, *ibid.*
Pudeur (la) n'est point une vertu de convention, 454.
Purgatoire : combien la croyance d'un purgatoire est raisonnable, 480. Accord de presque toutes les nations, dans la persuasion d'un purgatoire, *ibid.*
Pygmées : les pygmées étaient des singes, 47. Les Lapons et les Samoièdes ne sont pas des pygmées, *ibid.*
Pyrrhonisme, la raison abandonnée à elle-même y conduit, 9, 213, 220 *et suiv.* 380, 394, etc. Secte des Pyrrhoniens dont chacun se croit le seul être existant, 9. Autres qui doutent de leur existence même, *ibid.* *Voyez* Incertitude, Raison, etc.

R

Raison, sa faiblesse et son insuffisance, 208, comparée à des poudres corrosives, 6. (*Voyez* Incertitude, Pyrrhonisme). Dépouillée du secours de la religion, elle n'est propre qu'à

égarer, 5, 6, 213, 221. La raison ne combat pas la croyance des mystères, 420.

RELIGIEUX, il ne faut pas mépriser ceux d'Europe, pour exalter ceux de la Thébaïde, 491. Succès de leurs études, *ibid.* Leur utilité, 514.

RELIGION, les vérités de la religion sont mêlées de ténèbres, et pourquoi, 16. La religion est antérieure à l'établissement des sociétés civiles, 91. De combien de douceurs est privé celui à qui la religion manque, 116. La religion est-elle inutile, parce qu'elle ne corrige pas tous les hommes? 133, 369. Ni les sentiments d'honneur, ni la force de l'éducation, ni les lois civiles ne peuvent remplacer la religion, 134. Nécessité d'une religion en général, 200. Elle est le fondement de la société, 124, 204. Tous les peuples ont une religion, 205. Toutes les vérités de la religion tiennent ensemble, 221. La tolérance de toutes les religions les détruit toutes, 220. (*Voyez* TOLÉRANCE). La religion n'est pas un système, 223. La diversité des religions ne conclut rien contre la véritable, 217. Obligation de rechercher quelle est la véritable, 229. Il n'y a qu'une religion véritable, 243. (*Voyez* CHRISTIANISME). Les enfants peuvent et doivent être instruits dans la religion, 93, 383. La religion est préférable aux sciences, 380, 381. Elle est la source, la règle et la conservatrice des vraies lumières, 380, 382, 246. Il n'est pas nécessaire d'étudier toutes les religions pour connaître la véritable, 400. Indifférence des hommes pour la religion, 408. Cette indifférence ne prouve rien contre la religion, 408. Les

bonnes qualités qui restent aux philosophes, sont l'effet de la religion, 129, 591. L'unité de religion est incompatible avec l'orgueil et la légèreté de l'esprit humain, 415. L'idée de la vraie religion emporte l'idée de l'unité du dogme, 484. La religion naturelle est insuffisante, 206 *et suiv.* Elle n'est pas la religion des lettrés chinois, et n'a pas été celle des patriarches, 212; elle ne peut devenir celle des peuples, 215. Les arguments des philosophes contre la religion révélée, attaquent aussi la religion naturelle, 412. Le plus grand ennemi de la religion, c'est la superstition, 550. Avantage que la religion retire de l'incrédulité, 540, 541. La religion ne doit point gémir de ce que les talents des philosophes n'aient point été consacrés à sa gloire, 541. Caractère de ses adversaires, *ibid.* Pourquoi Dieu permet que quelques hommes d'esprit s'élèvent contre la religion, 540 *et suiv.* *Voyez* DIEU, RÉVÉLATION, CHRISTIANISME.

RÉPROBATION, Dieu ne réprouve les hommes qu'à regret, 404. Les païens ne sont pas réprouvés pour n'avoir pas reçu la foi, 403, 406 *et suiv.* Les héros du paganisme sont-ils réprouvés? 406 *et suiv.*

RÉPUTATION, peut-elle être le motif des vertus? 189. Moyen d'en acquérir une brillante, 132.

RÉSURRECTION, la résurrection d'un mort ne peut être que l'ouvrage de Dieu, 312. Certitude de la résurrection de Jésus-Christ, 325. Rapport de la résurrection des morts avec les autres articles de la foi chrétienne, 464; avec la résurrection de Jésus-Christ, *ibid.* Convenance et

résultat consolant de la résurrection, 472. Peut-elle ajouter au bonheur des bienheureux ? *ibid.* Contradiction des philosophes au sujet de la résurrection des morts, 464. Objection des incrédules, 465 *et suiv.* Réponse générale de saint Paul, 467. Différents symboles de la résurrection, 471. Elle présente moins de difficultés et d'obscurité que la génération des êtres, *ibid.* Effet de l'espérance de la résurrection sur le cœur du chrétien, 471.

Révélation, elle est nécessaire, 206 *et suiv.* Elle fait la base de la religion chez tous les peuples, 211, 217. Son existence est démontrée, 216. La nécessité de la révélation démontre l'existence des livres qui la contiennent, 248 *et suiv.* Les révélations particulières n'ont ni authencité, ni autorité, 531. Il y a eu de l'imprudence dans la publicité qu'on a donnée à ces sortes de révélations, *ibid.*

Romains, leur religion, 210, leur caractère dur et féroce, 370 ; leurs mœurs corrompues, *ibid.* ; leurs cruautés, 371.

Rome, pourquoi elle est devenue la Jérusalem du christianisme, 415. Rome est le centre de l'Église universelle, 497, 498.

S

Sanchoniaton, les fragments qui nous en restent sont suspects, 259.

Saints, leur culte ; combien raisonnable, 531. Toutes les actions des saints ne doivent point être absolument approuvées, 384. Ce qu'il faut penser de quelques singularités où ils se sont portés, *ibid.* Il y en a qu'il ne faut pas

inconsidérément publier, 331. Les prières des saints attirent la bénédiction de Dieu sur l'État, 385, 514. L'Église universelle n'a jamais honoré des saints imaginaires, 531. Elle n'attribue pas au saints ce qui ne convient qu'à Dieu, *ibid.*

SATELLITES de Jupiter, service qu'ils rendent à l'astronomie, 82.

SATYRE, c'est l'orang-outang, 54. Autres opinions sur les satyres, les faunes, etc. *ibid.*

SAUVAGES, les hommes barbares et sauvages connaissent-ils Dieu? 93 *et suiv.* Peuvent-ils faire une exception dans les persuasions générales des hommes? 93, 95, 205. Ne prouvent rien contre la spiritualité de l'ame, 151. Raisons de leur insensibilité et de leur insouciance, 93, 98, 156. N'ont pas de vrai courage, 362. Sont adonnés à la magie, 93. Pourquoi la foi leur a été inutilement prêchée, 411. Ne sont pas imbécilles, 152. Les hommes n'ont pas été d'abord sauvages, 153. Origine de quelques hommes sauvages, 135. L'état de nature n'est pas celui des sauvages américains, 156. Sauvages devenus d'excellents chrétiens. 382. Comment Dieu en agit avec les sauvages, s'ils sont incapables de le connaître, 411. Corruption originelle particulièrement sensible dans les sauvages, 453.

SCEPTICISME. *Voyez* PYRRHONISME.

SCIENCES (les) sont utiles à la religion, et la religion est nécessaire aux sciences, 380. Les sciences ne sont nulle part mieux cultivées que chez les chrétiens, *ibid. et suiv.* La religion les a conservées dans les temps de barbarie, 380, 391.

Sel (le) ne perd jamais sa force, 304.
Sens figuré de l'Écriture, sur quoi fondé, 290; sens d'accommodement, à quoi il sert, *ibid.* Pourquoi employé par les Pères, 367.
Sères, peuples convertis à la foi dès les premiers siècles de l'Église, 349. Les Sères sont les Chinois, *ibid.*
Serpent, pourquoi maudit après la chute d'Adam, 261, 266. Les serpents se laissent enchanter, 304.
Singe, sa marche est naturellement celle des autres quadrupèdes, 54. Sur quoi est fondé le proverbe, *simia semper simia*, 151. Ses plus sublimes opérations sont les singeries, *ibid.* Dampierre a pris des singes pour des hommes, 152. Les organes du singe semblables à ceux de l'homme, ne le tirent pas de la classe des brutes, 175. Le singe n'imite pas l'homme, par ce qu'il veut, mais par ce qu'il peut : il est inférieur au chien et à l'éléphant, *ibid.*
Sirènes (les) sont des poissons de mer, 54.
Société : les sociétés civiles sont postérieures à l'établissement de la religion, 91. La société n'est pas l'effet du besoin, 154. Le système de l'athée anéantit toute société, 124. Celui qui n'est pas fidèle à Dieu ne l'est pas à la société, 522.
Sociniens, leur manière de combattre contre la foi de Nicée, 518. Ils triomphent des calvinistes, qui refusent de reconnaître la présence réelle, 447.
Sodome, sa ruine attestée par les débris qui en restent, 279. Reconnue par les païens, *ibid.*
Soleil, formé après la lumière, 301; au quatrième jour de la crétion, 302. Merveilles de

sa marche constante et uniforme, 41. Le système qui le suppose en repos, n'est point contraire à l'Écriture, 302; ni aux décisions de l'Église, 381. Son mouvement interrompu serait moins admirable que la continuité de sa marche, 302.

SOMMEIL, pourquoi l'ame n'est pas présente à elle-même durant le sommeil, 148.

SONGES, argument de saint Augustin et de M. de Buffon, tiré des songes, 161. État de l'ame durant les songes, 163.

SORCIERS, leur existence est-elle réelle? 321. *Voy.* POSSESSIONS, DÉMONS, etc. 319.

SOURDS et MUETS, ne sont pas sans moyen de connaître Dieu, 95. Sentiment profond de la divinité dans un de ces sourds, *ibid.*

SPINOSISTES, pitoyable septicisme où ils sont tombés, 9.

STOÏCIENS, combien leur philosophie est inférieure à l'Évangile, 387. Elle ne concourt point au bonheur de la société générale, 388.

SUBSTANCES, mélangées, peuvent-elles se multiplier? 57; se propager? *ibid.*

SUCCESSION infinie de générations, renferme contradiction, 66. Autre preuve contre la succession éternelle des générations, 69.

SUICIDES, victimes de l'irréligion, 119. Faibles et furieux, 121. Les scélérats les plus redoutables, *ibid.*

SUPERSTITIONS, l'Église les condamne, et ne peut en être responsable, 529. Les superstions ne doivent point alarmer la foi du fidèle, *ibid.* Elles font plus de tort à la religion que l'incrédulité, 530. La superstition ne pervertit

que ceux qui refusent d'écouter la religion, 531. La superstition s'allie bien avec la philosophie, 533.
Symbole des athées, 25.
Systématiques, ce qu'en dit Voltaire. 64, Rousseau, 55.

T

Temple de Jérusalem, vains efforts de Julien pour le rétablir, 331. L'événement prodigieux qui fit avorter cette entreprise, réunit toutes les preuves dont un fait historique est susceptible, 340.
Terre, sa situation à l'égard du soleil, 65. Pourquoi embarrassée et divisée par l'Océan, 40. Ses rapports avec les astres, 82. Pourquoi elle n'est point partout belle et féconde, 86. Sa fertilité variée et inégale, est devenue le lien des nations, *ibid.* Le mouvement de la terre ne contredit pas la Genèse, ni le livre de Josué, 302. L'opinion du mouvement de la terre n'a pas été condamné par l'Église, 381. Population de la terre, 414, 469. La terre a souffert des altérations successives, 457. La malédiction de Dieu et les ravages du déluge en ont changé la surface, 270, 457.
Théologiens, ne disputent pas sur des points fondamentaux comme les philosophes, 214. Ils se sont quelquefois occupés de discussions inutiles, 437, 467, 321. Les philosophes, en méprisant les théologiens, s'appuient sur une équivoque, 516. Défauts de la théologie scolastique, 517, 520. Reproches injustes qu'on lui a faits, 517 *et suiv.*; ce qu'en pense Bos-

suet, *ibid.* La théologie ne doit point se dépouiller du secours de la logique, ni négliger les règles du raisonnement, 518. Sûreté et précision de son langage, 429. La science théologique se perfectionne depuis le P. Petau, 519. Elle est déchue chez les protestants, 518. Principes des défauts de la théologie, 520. Les disputes théologiques ne sont pas sans utilité, 521; règles qu'il y faut garder, *ibid.* La théologie est devenue une commune où tout le monde laboure, 525.

THÉURGIE, vainement distinguée de la magie, 522.

TOLÉRANCE, jugement qu'il en faut porter, 218 *et suiv.* Elle détruit tous les cultes, 220. Elle relâche les liens de la société, 223. Pourquoi la plupart des hérétiques professent-ils la tolérance? 224. La vraie tolérance ne se trouve que dans l'Église catholique, *ibid.* Argument invincible contre la tolérance, tiré des écrits mêmes de ses défenseurs, 225. Intolérance civile, est-elle nécessairement une suite de l'intolérance théologique? 226.

TOUR de Babel, plaisanterie de Voltaire sur sa hauteur, 301.

TRAVAIL nécessaire à l'homme, 79.

TRINITÉ, ce mystère ne renferme aucune contradiction, 425. Il n'est pas contraire à la simplicité de Dieu, 427, 434; ni aux règles des syllogismes, 428. N'est point un assemblage de mots sans signification et sans liaison, 429. N'a pas été altéré par les scolastiques, 517. Il est clairement énoncé dans les saintes Écritures, 430; a toujours été cru dans l'Église, 431. Pourquoi quelques anciens Pères

ont paru n'en pas parler avec assez d'exactitude. 432. Pourquoi ce mystère a dû être révélé aux chrétiens, 435; déjà exprimé dans l'ancienne loi, *ibid.* et 436. Sa foi explicite est-elle de nécessité de moyen? 435. Erreurs philosophiques écloses de l'ignorance de la Trinité, 436. Platon a-t-il connu ce mystère? *ibid.*

TURCS, absurdités de leur culte, 234. Adorent-ils le vrai Dieu? 338, 238. Instruments de la divine colère, comme Attila, 239. Leur empire n'est point peuplé, 374. Pourquoi ils valent mieux que les Chinois, 374. Ce qu'il faut penser des actions vertueuses qu'on nous rapporte des Turcs, *ibid.* Leurs mœurs et leur gouvernement, *ibid.* Ils reconnaissent le péché originel, 458, et le purgatoire, 480. *Voyez* ALCORAN, MAHOMET.

V

VAMPIRISME, divers jugements sur les choses qu'on en a racontées, 313.

VERCEIL, miracle opéré dans cette ville, du temps de Saint Jérôme, et rapporté par ce Père, 331.

VÉRITÉ, une vérité bien établie ne peut être renversée par aucune sorte d'objection, 101. Usage que les philosophes font du mot, *vérité*, 214. La vérité est indivisible, 220 *et suiv.* 484. Elle ne saurait être nuisible à l'homme, 214. Elle mérite seule les regards du sage, 183. Les vérités géométriques sont d'une autre nature que les vérités de la foi, 394. L'effet naturel de la vérité est le repos de l'es-

prit, 401. Il y a peu d'hommes qui cherchent sincèrement la vérité, 408, 410. Les erreurs s'évanouissent, la vérité demeure, 499.

Vertu (la) de l'athée est une chimère, 125. La vertu des adorateurs d'un Dieu n'est point intéressée, 127. Le malheur et l'indigence sont nécessaires à l'exercice des vertus, 128. En quoi consiste la vertu épicurienne, *ibid.* Dans le système de l'anéantissement, il n'y a plus de vertu, 124, 188. Vertus des philosophes; 131, 390, 392; des Turcs et autres infidèles, 374. Abus du mot *vertu*, 132, 192, 392. Regrets qui suivent la perte de la vertu, 132. Il n'y a pas de vertu sans épreuve et sans combat, 262, 449. Les vertus des chrétiens n'ont pu suffire pour persuader les dogmes de leur foi, 350; sont conformes à la raison et utiles à la société, 378. Vertus des héros païens exagérées par leur panégyristes, 407; combien elles étaient vaines, *ibid.* Vices qui les balançaient; moyens d'en juger sainement, *ibid.* Comment l'impression naturelle de la vertu s'affaiblit, 454.

Vie (la) est un bienfait de Dieu, 122.

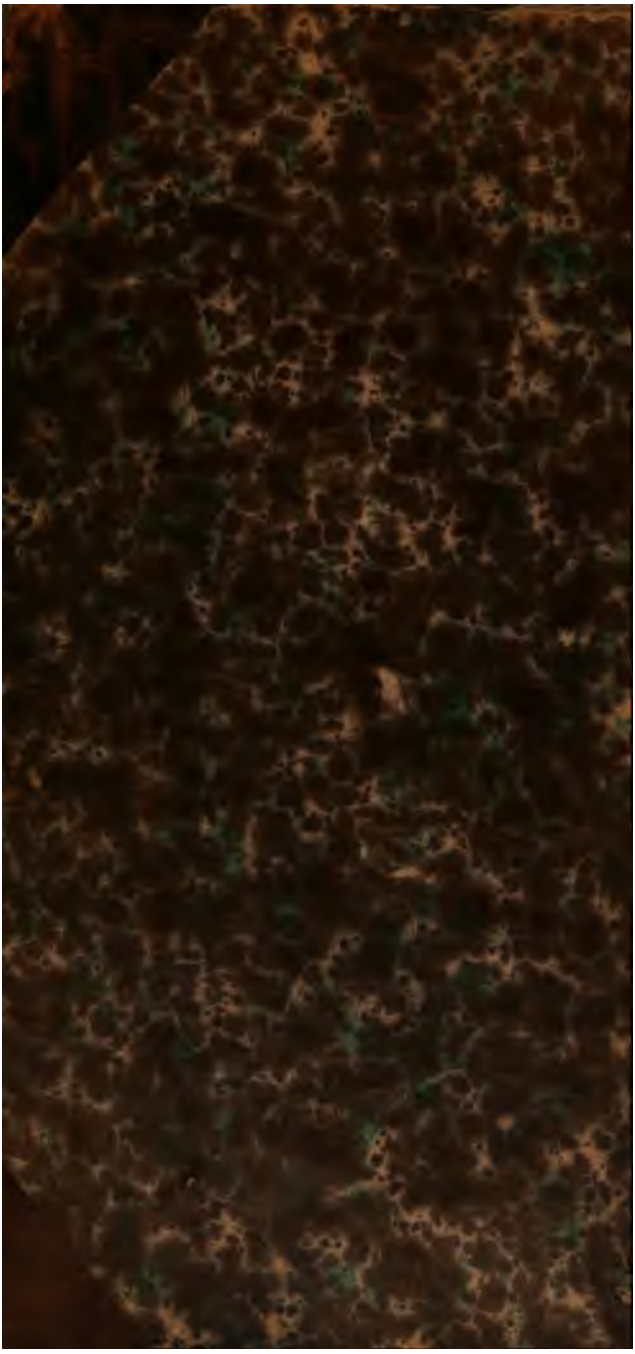
Unité: l'unité de religion ne s'accorde pas avec l'orgueil de l'esprit humain, 415. Unité de l'Église catholique, 482. Pourquoi l'unité de la foi ne se trouve pas chez les hérétiques, 484. L'unité de l'Église catholique contraste avec les divisions des philosophes, 499.

Volcans, ce qu'il faut penser de leur antiquité, 275, 276.

Volupté (la) qui constitue la vertu d'Épicure, est la volupté des sens, 128. La volupté énerve

toutes les vertus, 130; produit la cruauté, *ibid.*

Z

ZOROASTRE, personnage fabuleux; livres qu'on lui attribue, 259.

Fin de la table générale des Matières.